N° 679 37e Année. Tome CXCI 1er Octobre 1926

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France........ 4 fr. | Etranger....... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

PARAITRA EN OCTOBRE

ÉMILE DESPAX

La Maison des Glycines

— POÈMES —

Un volume in-16. Prix.... .... 12 f

Il sera tire :

110 exemplaires sur papier pur fil, numérotés, à. . . . 35

Et un nombre d'exemplaires sur Madagascar et sur Hollande limité à celui des souscripteurs :

Madagascar. 70

Hollande. 60

En outre, s'il est possible de réunir un nombre suffisant de so cripteurs à 100 francs l'exemplaire, il sera fait de ce bel ouvrage tirage réimposé en in-8 raisin sur Madagascar et sur Hollande à prix. Mais ces souscriptions ne seront reçues que sous toutes ré ves, le tirage n'étant qu'éventuel, et à défaut d'in-8 raisin l'ouvr sera servi en in-16 sur le papier demandé (et, bien entendu, au p de l'in-16).

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, rue de Grenelle, PARIS

SEPTIÈME CENTENAIRE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

(4 octobre 1926)

NICOLAS SÉGUR

LE CINQUIÈME ÉVANGILE

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Un volume in-16, couverture illustrée.................. **10** fr.

CHOIX DE POÉSIES

DE

JEAN RICHEPIN

— *Avec un portrait* —

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier* .... **10** fr.

Édition originale sur vélin.. 20 fr.

Dans la même Collection des Choix de Poésies :

Banville - Bouchor - Gautier - Haraucourt - Mendès
Rollinat - Rostand - Verlaine

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Envoi contre mandat ou timbres

(**1** franc en sus pour le port et l'emballage.)



ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

OSCAR WILDE

De Profundis

PRÉCÉDÉ DE

Lettres écrites de la Prison

par

OSCAR WILDE à ROBERT ROSS

TRADUITS PAR

HENRY-D. DAVRAY

Édition nouvelle

refondue et considérablement augmentée

1 volume in-16 double Couronne. Prix 12

Il a été tiré 110 exemplaires sur vergé de fil Montgol
numérotés de 1 à 110, à .... *épu*

LA CENTAINE

91, RUE DE SEINE, 91, PARIS-VIᵉ

***EN SOUSCRIPTION** (pour paraître vers le 20 octobre).*

CHARLES BAUDELAIRE

LES
SIX PIÈCES CONDAMNÉES

AVEC QUATORZE BOIS ORIGINAUX

DESSINÉS ET GRAVÉS

par

R. MAC-CARTHY

[T]IRAGE : 301 exemplaires sur vergé d'Arches, avec un frontispice, six hors-texte, six bandeaux et un cul-de-lampe, tirés en noir, et une suite en sanguine, divisés de la façon suivante :

CENT exemplaires avec suite en sanguine sur vélin vert Nil nacré, numérotés de 1 à 100. Prix........ 120 fr.

CENT exemplaires avec suite en sanguine sur vélin bleu d'eau, numérotés de 101 à 200. Prix........ 120 fr.

CENT exemplaires avec suite en sanguine sur papier pelure Madagascar, numerotés de 201 à 300. Prix........ 120 fr.

UN exemplaire contenant tous les dessins, esquisses et essais, les trois suites en sanguine sur vélin vert Nil, sur vélin bleu d'eau et sur Madagascar, et une suite en noir sur Chine, marqué AA. Prix (impôt de 12 0/0 compris)........ 1.680 fr.

VOLUME IN-QUARTO COURONNÉ

CET OUVRAGE EST UNIQUEMENT RÉSERVÉ AUX SOUSCRIPTEURS ; LES ILLUSTRATIONS SONT DE FACTURE [L]ARGE, LIBRES, MAIS VÉRITABLEMENT PAS LICENCIEUSES. FAIRE PARVENIR LES SOUSCRIPTIONS D'URGENCE, [U]N TRÈS GRAND NOMBRE DE DEMANDES NOUS ÉTANT PARVENUES SUR LE BRUIT SEUL DE LA PUBLICATION [É]VENTUELLE, AVANT TOUTES PRÉCISIONS DE TIRAGE ET DE PRIX.

Les souscriptions venant de l'étranger devront être accompagnées de leur montant.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

« L'an de l'Incarnation du Sauveur 1226, quatorzième de l'indiction en cours, le Dimanche, quatrième jour des nones d'octobre, dans la cité d'Assise où il était né, près de Sainte-Marie de la Portioncule où il avait implanté l'ordre des frères mineurs, après vingt années d'union parfaite au Christ, durant lesquelles il avait imité la vie et marché sur les traces des Apôtres, le bienheureux père François, sortant de sa prison de chair, couronna parfaitement sa carrière, et s'envola très heureusement vers les demeures des esprits célestes. Au milieu des hymnes et des chants de louange, son corps saint et sacré reçut dans cette cité une glorieuse sépulture, et, pour la gloire du Tout-Puissant, il y rayonna par de nombreux miracles. Amen. »

Ainsi s'exprime Thomas de Celano, le poète du *Dies Iræ*, et l'un des premiers biographes de saint François d'Assise (1).

Pour créer immédiatement l'atmosphère mystérieuse et fervente qui s'impose autour de la touchante figure du plus saint d'entre les saints du moyen âge, je voudrais ajouter à cet « acte de décès » un trait merveilleux que rapporte l'historiographe officiel de saint François au sein de l'ordre franciscain. Voici ce que dit en effet saint Bonaventure, le docteur séraphique (2) :

(1) Thomas de Celano : *Vie de saint François d'Assise*, trad. Fagot, Librairie Saint-François, Paris, 1922.

(2) Saint Bonaventure : *Vie de saint François d'Assise*, trad. Fagot, Art Catholique, Paris, s. d.

Les alouettes, oiseaux de lumière, ont en horreur l'obscurité du crépuscule, et pourtant, à l'heure du trépas du saint homme, à la tombée de la nuit, elles vinrent en grand nombre sur le toit de la maison. Là elles tournoyèrent longtemps avec une allégresse extraordinaire, rendant à la gloire du saint qui avait coutume de les inviter à la louange divine le plus charmant et le plus éclatant témoignage.

Un texte du *Miroir de la Perfection du Bienheureux François d'Assise* (3), écrit attribué, parfois, à l'un des compagnons du saint, le frère Léon, vient heureusement compléter et commenter ce poétique épisode dans un chapitre intitulé : *De l'amour du Bienheureux François pour les créatures et des créatures pour lui, et, premièrement, de l'amour particulier qu'il portait aux alouettes dites à chapeau, pour ce qu'elles étaient l'image du bon religieux.*

Tout absorbé de son amour pour Dieu, le bienheureux François discernait parfaitement la bonté de Dieu, non seulement dans son âme, ornée déjà de la perfection de toutes les vertus, mais encore en toutes les créatures; aussi les aimait-il d'une affection particulière et profonde, surtout celles où se retrouvait quelque figuration de Dieu ou de l'ordre. Ainsi, par-dessus tous les oiseaux, il en préférait un petit qui s'appelle alouette, lodola capellata, *pour le peuple, car il disait d'elle : « Sœur alouette porte un capuce, comme les religieux, et c'est un humble oiseau, parce qu'elle court volontiers les chemins pour y trouver quelques graines, et que s'il s'en trouve au milieu des crottins elle les en retire et les mange. Et dans son vol elle chante suavement les louanges du Seigneur, comme de bons religieux détachés des choses terrestres, et dont tous les propos parlent du ciel et dont tout le zèle est de louer Dieu. Ses habits, qui sont des plumes, ont la couleur de la terre, et sont un exemple aux religieux qu'ils n'aient pas de vêtements délicats ou colorés, mais vils de prix et de couleur, de même que la terre est le plus vil des éléments.*

Et pour toutes ces raisons il prenait grand plaisir à les

(3) *Miroir de la Perfection du Bienheureux François d'Assise*, trad. Baudry, Plon-Nourrit, Paris, 1911.

voir. Aussi plut-il à Dieu que ces saints petits oiseaux lui donnent un signe d'affection le jour de sa mort.

En effet, le soir du sabbat, après vêpres, la veille de la nuit où le bienheureux François émigra vers Dieu, une grande foule de ces alouettes se rassembla sur le toit de la maison où il gisait, et s'étant mises à voler en rond, elles tournaient en cercle au-dessus du toit et chantaient doucement comme pour louer le Seigneur.

Sept cents années ont passé, la vie du monde a suivi son cours, incertain et cahoté, mais plus jamais les alouettes n'ont chanté ni ne chantent au crépuscule...

§

Saint François d'Assise est entré vivant dans sa légende; en son existence, le merveilleux et le vrai sont inextricablement mêlés, tant le vrai prend ici l'apparence du merveilleux et tant le merveilleux est à la ressemblance du vrai. Nous ne le connaissons qu'à travers des récits à peine moins étonnants que ceux des contes de fées et pourtant sa personne nous apparaît si vivante qu'il semble avoir vécu tout près de nous, et qu'au détour d'un chemin nous eussions pu le rencontrer.

La légende de saint François d'Assise nous apprend, comme l'a dit Renan (4), comment un récit anecdotique et fabuleux dans la forme peut être plus vrai que la vérité même; comment la gloire d'une légende appartient en un sens au grand homme dont cette légende retrace la vie, et qui a su inspirer à ses humbles admirateurs des traits que, sans lui, ils n'eussent certes pas trouvés, et Renan ajoute judicieusement :

Ceux qui pensent que le caractère fabuleux d'une biographie suffit pour lui dénier toute sa valeur historique devraient soutenir que François d'Assise n'a jamais existé, qu'il est un mythe créé pour exprimer l'idéal conçu par ses disciples. C'est certainement le contraire de cette dernière opi-

(4) Ernest Renan : *Nouvelles Etudes d'Histoire Religieuse*, p. 328.

nion qui est le vrai... La beauté du portrait appartient cette fois à l'original et non au génie du peintre qui l'a tracé (5).

Après sept siècles, la haute et légendaire figure de saint François n'a rien perdu de son actualité; dressée sur l'horizon, assez morne, de notre époque, elle continue d'exercer sa fascination; elle nous charme toujours par la plénitude de sa grâce et de sa douceur, en même temps qu'elle nous inquiète par son caractère énigmatique et mystérieux. Il semble que l'âme du saint d'Assise, avec les secrets mobiles qui l'agitent, nous échappe sans cesse, à force d'être simple, et que sa transparence même la rende insaisissable.

Ce fut un homme pourtant, et bien vivant et bien humain, celui qui « gaspilla lamentablement sa vie jusqu'à sa vingt-cinquième année, dépassant en coupable vanité les jeunes gens de son âge, les excitant au mal, et rivalisant avec eux de folie (6) ».

François naquit aux environs de l'an 1185, de Pierre Bernardone, riche marchand drapier de la cité d'Assise, en Ombrie, et de dame Pica, sa femme, que d'aucuns prétendent avoir été d'origine provençale. Lors de sa naissance, son père était en voyage et sa mère, sur les fonds baptismaux de Saint-Rufin, lui fit donner le nom de Jean; mais Bernardone, à son retour, voulut qu'il s'appelât François, *Francesco,* petit Français, par sympathie pour la France où le conduisaient souvent ses affaires. Nous ne savons rien de son enfance, mais tout porte à croire qu'elle fut heureuse et facile et nous le retrouvons, adolescent plein de fougue, et plus ou moins associé dans les affaires paternelles.

Celano nous dépeint l'existence du jeune François avec la sévérité professionnelle de l'hagiographe pour les déportements mondains.

Il aimait les jeux, les plaisanteries, les bouffonneries, les

(5) Renan, *ibid.*, p. 328-329.
(6) Celano : *Vita Prima,* ch. I, p. 19, trad. Fagot.

vêtements efféminés et flottants; très riche, pas avare mais prodigue, loin de thésauriser il dissipait sa fortune, très avisé quand il traitait les affaires, il jetait ensuite l'argent à pleines mains. C'était un homme assez cultivé d'ailleurs, poli et affable, ce qui nourrissait sa vanité, en lui permettant d'entraîner à sa suite nombre de jeunes gens adonnés au mal et fauteurs de crimes. A la tête de cette troupe perverse il s'avançait, orgueilleux et magnifique, à travers les places de Babylone (7).

En bon clerc de son temps, le disert Celano ne redoute point l'emphase biblique; pas plus qu'Assise n'était Babylone, François Bernardone n'était vraiment pervers ni criminel ; consentons à ne voir en lui, tout simplement, qu'un joyeux compagnon, plein de sève, qui fait son entrée dans la vie en bousculant un peu les préjugés des vieilles gens et des trop graves docteurs.

Le jeune Bernardone avait le sang vif et le courage du chevalier, nous le voyons prendre part à la guerre entre Assise et Pérouse, puis finalement fait prisonnier avec beaucoup d'autres et chargé de chaînes. Il subit les tourments du cachot fièrement et, tandis que ses compagnons de captivité étaient plongés dans la tristesse, sa bonne humeur ne se démentit pas un moment.

Un accord étant intervenu, les prisonniers furent relâchés et François Bernardone, rentrant dans Assise, retrouve ses compagnons et reprend, en leur compagnie, la bonne vie de naguère. Le fils du riche drapier, âgé de vingt-deux ans alors, ne tarda pas à tomber gravement malade et Celano nous le montre, lorsqu'il commence d'aller mieux, se promenant dans la maison pour reprendre des forces, appuyé sur une canne; puis sortant enfin pour contempler la campagne environnante, la beauté des champs, l'aspect riant des vignes, tout ce qui est joie pour les yeux.

La santé lui faisant retour, une flamme d'héroïsme

(7) Celano : *Vita Prima*, ch. I, p. 19.

se rallume dans son cœur; « il rêve de grands exploits pour conquérir la vaine gloire du siècle » (8). Un noble Assisiate, le comte Gentile, cherchait des compagnons pour aller rejoindre Gauthier de Brienne qui conduisait de victoires en victoires les troupes du pape Innocent III, dans le Sud de l'Italie. François s'entend avec lui ; « il avait plus de grandeur d'âme s'il était de moins bonne race et, quoiqu'il fût moins riche, il était plus généreux » (9).

Le fils de Bernardone part, mais à peine est-il parti que le voilà revenu. C'est ici que se place la crise décisive et mystérieuse; l'enfant du siècle abdique et l'on voit surgir l'émouvante figure du *Poverello*, du petit pauvre sublime qui va s'en aller, misérable et presque nu, mendiant par les chemins.

§

Les biographes, anciens et modernes, de saint François ont longuement épilogué sur les raisons, visibles ou secrètes, de la crise qui bouleversa sa vie; mais ni leurs hypothèses, ni leurs affirmations, plus ou moins contradictoires, n'entraînent la conviction. Si les mobiles demeurent mystérieux, l'évidence du fait n'en est pas moins incontestable.

Subitement François Bernardone abandonne ses affaires, ses amis, sa famille et passe volontairement de l'opulence à l'intégrale pauvreté.

En présence de ce qu'il considérait comme un absurde caprice ou comme un acte d'insigne folie, Pierre Bernardone usa de tous les moyens pour faire revenir son fils sur l'incompréhensible décision qu'il venait de prendre. Supplications, menaces, sévices même, tout fut en vain.

Les hagiographes franciscains se sont montrés d'une extrême sévérité dans le jugement qu'ils ont porté sur

(8) Celano, *ibid.*, ch. II, p. 21.
(9) Id., *ibid.*, id.

le père de saint François. Ils se sont évertués à faire de Pierre Bernardone un mauvais homme, un père dénaturé, vindicatif, avaricieux, cupide et brutal. Il ne me paraît pas qu'ils aient eu raison; tout ce qu'eux-mêmes rapportent de l'existence de François avant sa grande crise mystique tend à prouver que le riche marchand d'Assise se montra plutôt un père trop indulgent et généreux à l'égard d'un fils passablement prodigue. Il ne se ressaisit et n'eut recours à la sévérité qu'au moment où, très humainement, la conduite de son enfant lui causa de légitimes inquiétudes. Il a passé bien des fredaines au jeune homme — n'était-ce pas de son âge? — mais il lui paraît aujourd'hui que les limites de la raison sont franchies et que François s'en va naviguer en pleine folie.

Quel autre jugement pouvait donc porter l'opulent bourgeois d'Assise en présence de certains actes de son fils, tel celui que nous rapportent ses apologistes. François se rend un jour à Foligno pour y vendre un ballot de beaux draps écarlates; il débite comme à l'ordinaire sa marchandise et vend même le cheval qu'il montait. Sur le chemin du retour, aux approches d'Assise, il passe devant une église délabrée, y pénètre, trouve un pauvre prêtre auquel il offre l'argent qu'il porte. Craignant d'être le jouet d'une mauvaise plaisanterie, le vénérable curé refuse l'argent. N'avait-il pas vu cet homme, la veille encore pour ainsi dire, mener une vie déréglée avec ses parents et amis et les dépasser tous en folie? François insiste, supplie le prêtre de lui permettre de rester auprès de lui et le presse d'accepter l'argent. Ce dernier finit par accepter de garder auprès de lui le fils de Pierre Bernardone, mais persiste à refuser l'argent. Alors François, « vrai contempteur de richesses, jeta sa bourse dans l'embrasure d'une fenêtre, n'en faisant pas plus de cas que de la poussière (10) ».

A vouloir trop justifier François en noircissant son

(10) Celano : *Vita Prima*, ch. IV, p. 27.

père, les apologistes du saint vont à fins contraires du but qu'ils se proposent. Si Pierre Bernardone fut véritablement un mauvais homme, un père cruel, quel mérite a François de l'avoir quitté? A vouloir excuser saint François, on le diminue.

Il me plaît de considérer, et j'y suis autorisé par tous les documents biographiques, que Pierre Bernardone fut un bon père, selon le siècle, fier de son fils, très indulgent, généreux et tendre à l'excès et que, loin d'être aisée, la rupture fut très pénible à François (11). Refoulant de chers sentiments, le saint d'Assise remporte ici sa première victoire contre lui-même. Voué, désormais, à la stricte imitation de Jésus, sa vie tout entière sera faite de semblables victoires et de semblables sacrifices.

Pour comprendre ce que purent être les sentiments de Bernardone en présence de l'extraordinaire décision de son fils, il est inutile de rappeler l'impression que produisirent sur leurs contemporains François et les premiers compagnons qui vinrent se joindre à lui.

L'auteur, ou les auteurs de la *Légende des Trois Compagnons,* nous en ont conservé la précieuse description :

Ceux qui les entendaient se demandaient entre eux : « Qu'est-ce donc que ces hommes-là, et que veulent-ils nous dire? » En ce temps-là, en effet, l'amour et la crainte de Dieu étaient pour ainsi dire éteints partout, et l'on ignorait profondément les voies de la pénitence. Même, cela passait pour folie. Car les plaisirs de la chair, la convoitise des richesses et l'orgueil de la vie régnaient à ce point que le monde tout entier semblait être devenu la proie de ces trois fléaux.

On avait donc des opinions contraires sur ces hommes évangéliques. Les uns disaient que c'étaient des fous ou des gens ivres. Les autres affirmaient que leurs paroles ne pouvaient provenir de la folie. Un des auditeurs déclara : « Ou

(11) « La plus rude épreuve de saint François, écrit Paul Sabatier, était cependant la colère de son père, toujours aussi violente... L'âme tendre de François en ressentait un si vif chagrin qu'il eut recours à une sorte de stratagème naïf pour conjurer le mauvais sort des imprécations paternelles, etc. » (Paul Sabatier : *Vie de saint François d'Assise,* Fischbacher, édit., Paris, 1926, 46ᵉ édit. revue, p. 75.)

bien c'est pour atteindre le sommet de la perfection qu'ils se sont attachés au Seigneur, ou bien ce sont vraiment des insensés, car ils vivent comme des désespérés : ils ne prennent que fort peu de nourriture, ils marchent pieds nus et portent les plus misérables vêtements. »

Cependant, plusieurs avaient senti une crainte respectueuse pour ces hommes en voyant la beauté sainte de leur vie, mais personne ne songeait encore à les suivre. Des femmes et des jeunes filles, les apercevant de loin, s'enfuyaient en tremblant, dans la crainte de se laisser entraîner par leur sottise et leur démence...

Quand ils allaient à travers la ville, demander l'aumône, c'est à peine si quelqu'un la leur donnait. D'ordinaire on les accablait d'injures; on leur disait que s'ils avaient abandonné leurs biens, c'était pour manger le bien d'autrui. Aussi avaient-ils à supporter une grande gêne.

De leur côté, leurs parents et leurs proches les tourmentaient. Quelques personnes de la ville se moquaient d'eux, comme de fous et de naïfs; car, en ce temps-là, personne ne renonçait à ses biens pour quémander l'aumône de porte en porte (12).

Quelle vérité, quelle finesse de trait dans ce tableautin, comme y sont justement décrites les réactions de la petite ville à l'égard des fauteurs d'incompréhensibles nouveautés!

C'est la vie, la vie de tous les temps, la banale vie quotidienne, si chère aux âmes moyennes, qui dresse son ironique et sage platitude contre toutes les hautes et sublimes folies du génie ou de la sainteté.

§

On a disserté de l'influence qu'avait exercé sur l'esprit de saint François l'exemple des troubadours et des cours d'amour ; on a pu dire qu'il parlait « le vrai langage d'un troubadour quand il disait que lui aussi avait sa très glorieuse et gracieuse dame dont le nom

(12) *Légende des Trois Compagnons,* trad. Pichard, l'Artisan du Livre, Paris, 1926.

était Pauvreté » (13). Cette analogie recèle en tous cas une vérité profonde. La vie de saint François, depuis sa conversion, n'est, en effet, qu'une longue suite de batailles, et de batailles toujours victorieuses, pour servir sa très gracieuse dame, pour satisfaire aux exigences, parfois terribles, de ses moindres caprices. Sous cet aspect, le saint d'Assise nous apparaît comme un sublime don Quichotte, vaguant par monts et par vaux, au service de sa Dulcinée et ne cessant de livrer combat, non point contre des moulins à vent, mais contre lui-même, contre les plus secrets, contre les plus tenaces instincts de sa nature. Jamais homme au monde n'a déployé plus de volontaire énergie à lutter contre soi-même, à s'asservir soi-même, à triompher finalement de soi-même.

A ce degré d'ardeur, sous cet état de tension, l'humaine volonté s'empreint d'une grandeur tragique, offrant un spectacle à nul autre comparable. Il semble que Dieu même se révèle sous la magnificence d'un si profond effort. La vie de saint François d'Assise, depuis sa conversion jusqu'à sa mort, c'est l'ascension d'une âme vers sa propre lumière.

Dès l'instant qu'il réalise la certitude, dès l'instant qu'il possède et qu'il est possédé de son idéale Vérité — après quelles hésitations, quelles affres et quels doutes ! — François Bernardone, qui rêva quelque temps de devenir « un grand baron », s'en va par les routes du monde en tendant la main, sans que plus jamais rien le détourne du but merveilleux sur lequel sont fixés ses yeux. Et, sans doute, est-ce cela la sainteté?

Lorsque, après des années de vie facile, il renonce soudain au siècle, à l'opulence, à ses amis, à sa famille, François Bernardone remporte ses premières victoires contre lui-même. Pour exalter sa force, il crée autour de lui la solitude, il va pouvoir marcher libre, désormais.

(13) G. K. Chesterton : *Saint François d'Assise*, p. 96, Plon-Nourrit, édit., Paris, 1926.

Se vaincre soi-même, tel est le secret et l'explication suprême de la grandeur mystérieuse de saint François.

Avec cette grâce naïve qui fait son charme, la *Légende des Trois Compagnons* raconte en son chapitre quatrième : « *Comment à la rencontre des lépreux le bienheureux François commença* à se vaincre lui-même *et à goûter de la douceur dans les choses qui auparavant lui étaient amères.* » Il est rapporté de même, au chapitre septième : « *Les grandes fatigues et afflictions qu'il supporta pour restaurer l'église de Saint-Damien et comment il entreprit* la victoire sur lui-même *en allant demander l'aumône.* »

Ces deux épisodes de la vie du saint sont célèbres : « ... François se promenait à cheval non loin d'Assise, lorsqu'il rencontra un lépreux. D'ordinaire la lèpre lui donnait un frisson d'effroi. Ce jour-là, *il se fit violence à lui-même* : il descendit de cheval, offrit un denier au lépreux et lui baisa la main (14). »

Le second de ces épisodes mérite d'être rapporté plus longuement, car il nous montre, prise sur le vif, la vie de François, le serviteur de Dieu, dès après sa rupture avec le monde, avec sa famille, avec ses amis.

François, dépouillé de toutes les choses du monde, se consacre désormais aux œuvres de la justice divine. Il n'a que mépris pour sa vie passée et il s'attache au service de Dieu par tous les moyens en son pouvoir. De retour à l'église Saint-Damien, rempli de joie et de ferveur, il se fit une sorte d'habit d'ermite et il réconforta le chapelain de cette église... puis un jour il se leva, entra dans la ville, parcourut les places et les rues en chantant les louanges du Seigneur. Il semblait enivré de l'esprit divin. Quand il eut fini de célébrer la gloire de Dieu, il entreprit de se procurer des pierres pour réparer l'église : « Qui me donnera une pierre, criait-il, recevra une récompense; qui m'en donnera deux aura double récompense... » Beaucoup se moquaient de lui, le prenant pour un fou. D'autres, saisis de pitié, étaient émus jusqu'aux larmes

(14) *Légende des Trois Compagnons*, trad. Pichard, ch. IV.

en voyant qu'après avoir tant goûté aux charmes et aux vanités du siècle, il était si vite arrivé à s'enivrer du divin amour... Tout ce qu'il endura dans cette entreprise serait trop long et trop difficile à raconter. Lui qui vivait jadis dans le bien-être à la maison paternelle, il portait maintenant des pierres sur ses épaules, se mortifiant de mille façons au service de Dieu. Le prêtre, témoin de sa fatigue... prenait soin, malgré son indigence, de lui faire préparer quelque chose de spécial pour ses repas... Un jour vint où François remarqua les attentions du prêtre à son égard. Il se dit en lui-même : « Trouveras-tu partout où tu iras ce prêtre qui te montre tant de bonté? Ce n'est pas là, certes, la vie de pauvreté que tu as prétendu choisir. Va donc, comme un vrai pauvre, de porte en porte; prends une écuelle, et quand tu auras faim, tu y mettras tous les aliments que tu pourras recueillir. Voilà comment tu dois vivre *volontairement* pour l'amour de Celui qui naquit pauvre, vécut pauvrement dans le monde, resta dépouillé et pauvre sur un gibet et fut enseveli dans un tombeau d'emprunt. » Un jour donc, il se leva et prit une écuelle. Il entra dans la ville et alla demander l'aumône de porte en porte. Il mêlait dans son écuelle les restes d'aliments les plus disparates... Pourtant, quand il voulut goûter à ce mélange, la première fois, il eut la nausée : jamais il n'avait touché à des aliments aussi misérables; il n'aurait pas même consenti autrefois à les regarder! *Enfin, il surmonta sa répugnance, et se mit à manger; il lui sembla que jamais encore il n'avait savouré de mets avec de pareilles délices* (15).

§

Pour amener à soi les hommes, le geste est plus efficace que le discours ; l'exemple est contagieux. Dédaignant toutes subtilités, saint François prêche peu, mais agit beaucoup, en toute simplicité, se contentant de vivre rigoureusement, à la face du monde, en parfaite conformité de l'idéal qu'il préconise. Il ne recourt jamais à des subterfuges pour tourner les innombrables difficultés qui surgissent de la confrontation de cet idéal et des étroites nécessités inhérentes à la vie pratique, dans les sociétés humaines, inhérentes aussi, bien souvent, à la nature

(15) Celano : *Vita Secunda*, ch. LXXXIII, trad. Fagot, p. 332.

« perverse » des hommes. Mû par la foi puissante qui soulève les montagnes, avec une douceur candide, il aborde l'obstacle de front et, sans peine apparente, le franchit. Il met une application surhumaine à réaliser la tâche qu'il s'est assignée vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis de Dieu.

Saint François n'exigea jamais de quiconque le moindre effort sans l'avoir préalablement accompli lui-même. Impitoyable et rude à soi-même, il n'eut d'indulgence que pour les autres, sachant en outre y joindre la grâce d'une délicatesse infinie. Dans cette nature d'ascète abondent les traits de la plus sensible humanité. Cet être, qui fit subir à son propre corps les plus cruelles macérations, sans vouloir prêter l'oreille à ses justes plaintes, faisait fléchir la règle d'austérité qu'il s'imposait, alors seulement que la charité l'y invitait.

Celano nous rapporte par exemple, que, plein de compassion pour les gens atteints de maladie, le bienheureux François prenait de la nourriture les jours de jeûne, afin, dit-il, « que les malades n'eussent point honte de manger, et qu'il ne rougissait pas d'aller quêter de la viande par les rues de la ville pour un frère souffrant » (15 *bis*).

Une nuit, alors que tous les frères dormaient, François entendit des gémissements, c'était une de ses « brebis qui mourait de faim pour s'être imposé de trop fortes privations ». Aussitôt, il se lève, « il fait dresser une table chargée de mets appétissants, mais rustiques... Lui-même le premier se met à manger, et dans la crainte que le frère n'éprouve de la honte, il invite les autres à ces agapes de charité » (16). Puis, avec une charmante bonhomie, le bienheureux père explique que si, par elle-même, la pénitence est bonne, il faut savoir, cependant, n'en user qu'avec discrétion.

(15 *bis*) Celano : *Vita secula*, ch. CXXXIII, trad. Fagot, p. 332.
(16) Celano : *Vita Secunda*, ch. XV, trad. Fagot, p. 181. Cf. aussi *Miroir de la Perfection*, trad. Budry, ch. III, p. 75 ; Saint Bonaventure : *Vie de saint François d'Assise*, trad. Fagot, p. 68-69.

Plein d'une sagesse mesurée, le saint se plaisait à répéter :

Il faut pourvoir avec mesure aux besoins de notre frère le corps, de crainte qu'il ne soulève en nous la tempête de la mélancolie. Pour que sans dégoût il veille et persévère dévotement dans la prière, il faut lui enlever toute occasion de murmurer. Il pourrait dire en effet : Je meurs de faim, je suis incapable de porter le fardeau de tes pratiques! Mais s'il grogne ainsi après avoir eu un picotin suffisant, sachez alors qu'il faut faire sentir l'éperon à cette bête paresseuse et que cet âne nonchalant a besoin de l'aiguillon.

Mais Celano, qui rapporte ces propos, d'ajouter aussitôt :

Sur ce seul point la conduite du saint père fut en contradiction avec ses paroles. Car, bien que son corps fût innocent, il le réduisait en servitude par des flagellations et des privations, l'accablant de coups sans raison... (17)

Au rapport du même Celano, saint François s'expliquait aisément de cette apparente contradiction :

Quand on lui reprochait l'excessive austérité de sa vie, il répondait qu'il était *donné en exemple* à l'Ordre, comme l'aigle qui excite ses petits à prendre leur vol. Aussi, quoique sa chair fût innocente, qu'elle se soumît de plein gré à l'esprit et ne commît aucune offense méritant la flagellation, cependant *pour l'exemple*, il la châtiait sans relâche et marchait dans ces chemins rocailleux uniquement pour encourager les autres...

Et Celano d'ajouter :

...Il avait raison, car on prend garde aux actions plutôt qu'aux paroles des supérieurs...

Puis, il conclut avec ferveur :

Par ton exemple, ô Père, tu convainquais plus doucement, tu persuadais plus facilement, tu prouvais avec plus de certitude (17 *bis*)!...

(17) Celano : *Vita Secunda*, ch. XCII, trad. Fagot, p. 289.
(17 *bis*) *Ibid.* ch. LXXXI, p. 330-331.

Etre assez fort, se dominer assez soi-même, être assez sûr de se vaincre en toute occasion pour ne risquer rien à se donner sans cesse en exemple, tel est le secret qui donne à la méthode du grand saint d'Assise sa prodigieuse efficacité. Mais l'application de cette méthode réclame, par l'effort d'une volonté surhumaine, l'absolue maîtrise de soi-même et des vertus véritablement angéliques.

Il ne me paraît pas qu'aucun autre être dans le monde ait jamais réussi ce prodige de faire marcher dans un accord indissoluble ses principes et sa vie, et c'est là, peut-être, que réside le trait le plus marquant, le plus original de l'inégalable figure de saint François d'Assise.

Pouvoir toujours se donner en exemple, peut-on rêver plus miraculeux apostolat ?

De là procède la prodigieuse influence exercée par saint François sur son temps, de là provient le caractère d'éternelle nouveauté, d'éternelle jeunesse, que garde sa mémoire après sept cents années.

Son action sur lui-même peut seule expliquer son action sur les autres.

...Il n'usait pas de flatteries et il méprisait le charme des artifices oratoires. Car, avant de chercher à convaincre les autres par ses discours, il avait commencé par se convaincre lui-même en agissant, pour annoncer la vérité divine avec la plus grande fidélité (18).

Ces deux phrases de la *Légende des Trois Compagnons* sont confirmées et complétées par Celano :

Il ne caressait pas les vices, mais y portait le fer, n'entretenait pas les pécheurs dans leur état, mais les cinglait de reproches sévères. *Comme il avait commencé par mettre en pratique les conseils qu'il donnait aux autres, il ne redoutait aucune contradiction* et disait si hardiment la vérité que les hommes les plus instruits, couverts de gloire et de dignités,

(18) *Légende des Trois Compagnons*, trad. Pichard.

admiraient ses discours et se trouvaient saisis en sa présence d'une crainte salutaire (19).

Quelque part, plus loin dans son écrit, Celano, qui se plaît à tirer d'édifiantes conclusions, ajoute :

Quoique le bienheureux François fût comme nous sensible à la souffrance, il ne se contenta pas d'observer les préceptes communs, mais, débordant de la plus fervente charité, il entra dans la voie de la perfection intégrale, atteignit les sommets de la sainteté et il vit la fin de toute perfection.

Les gens de tout âge, de tout sexe, de toute condition, trouvent en lui les enseignements lumineux de la doctrine du salut et de remarquables exemples de la sainteté des œuvres.

Ceux qui veulent entreprendre des tâches plus ardues et ambitionnent les grâces plus précieuses d'une vie meilleure, *n'ont qu'à regarder le miroir de sa vie pour y apprendre la perfection totale.* Ceux qui ont des visées moins hautes, des vues plus terre à terre, qui craignent les chemins difficiles et les ascensions fatigantes, trouveront encore en lui des directions proportionnées à leurs forces...

Sa perfection égale celle des premiers saints, mais sa vie glorieuse lui donne un plus radieux éclat (20).

Aux yeux des hommes stupéfaits, troublés et séduits, saint François d'Assise a donné le spectacle d'une vie conforme à l'idéal des perfections évangéliques.

Entre le crépuscule des âges obscurs et l'aube de temps nouveaux, cette extraordinaire « représentation » fut le plus merveilleux Mystère du moyen âge, le Mystère du Miroir de Jésus-Christ.

C'est dans ce sens qu'on doit entendre les paroles du bienheureux François lorsqu'il disait à ses compagnons :

Que sont les serviteurs de Dieu, sinon comme ses jongleurs qui doivent élever les cœurs des hommes et les émouvoir à la joie spirituelle (21) ?

(19) Celano : *Vita I*, chap. XV, p. 52.
(20) Id. : *Vita I*, deuxième partie, ch. I, p. 102.
(21) *Miroir de la Perfection*, p. 281.

§

Anticipant largement sur l'avenir, nous avons laissé François Bernardone vaquant à d'humbles besognes, à la fois maçon et mendiant, dans l'église de Saint-Damien, d'Assise.

Par la force de l'exemple, l'inébranlable constance que met François à s'avancer sans défaillance sur la voie douloureuse qu'il s'est librement choisie, fait impression sur certains hommes.

Le bienheureux François se faisait connaître, dans la vérité et la simplicité de sa doctrine et de sa vie, si bien que deux ans après sa conversion, quelques hommes, entrainés par son exemple, se décidèrent à faire pénitence et, renonçant à toutes les choses du monde, vinrent partager sa vie. Le premier d'entre eux fut frère Bernard... (22)

Puis frère Sylvestre et frère Egide vinrent se joindre au bienheureux François, et le nombre des frères lentement s'accrut, ils furent biéntôt six, puis huit et enfin onze. C'est alors que le bienheureux François écrivit pour lui et pour ses frères une règle de vie,

composée en majeure partie d'expressions mêmes du Saint-Evangile, qu'il désirait uniquement pratiquer dans la perfection. Il y ajouta pourtant quelques prescriptions absolument nécessaires pour une vie sainte en commun. Puis il s'en fut à Rome, accompagné des frères dans l'ardent désir d'obtenir, du pape Innocent III, l'approbation de sa Règle (23).

Nous ne possédons plus le texte de cette première règle, datant de 1209, qui fut plusieurs fois modifiée dans la suite, entre 1210 et 1223, mais nous avons celui élaboré de 1210 à 1221, qui ne fut jamais promulgué, et le texte définitif de 1223. Ces textes sont d'une haute importance, en ce qu'ils nous mettent à même de saisir, à travers des

(22) *Légende des Trois Compagnons*, ch. VIII.
(23) Celano : *Vita I*, ch. XIII, p. 47.

documents originaux, ce que furent la pensée et la doctrine de saint François. La Règle de 1223, beaucoup plus courte que celle de 1210-1221, porte la trace d'influences étrangères qui ont agi sur le fondateur de l'ordre fransciscain pour atténuer certaines rigueurs qui pouvaient sembler excessives. Il nous paraît donc que la *Règle de 1210-1221*, commentée et complétée par le *Testament* du saint, dont nous possédons aussi le texte, peut être considérée comme l'expression la plus fidèle de la pensée et de la doctrine de saint François d'Assise, parvenues à leur état de complète maturité.

Nous examinerons plus loin quelles ont été les sources de cette pensée et quelles influences le milieu historique et l'état des temps ont exercées sur l'orientation de la vie et de la doctrine de saint François, doctrine et vie qui, comme nous l'avons montré, sont inséparables l'une de l'autre, car le saint a véritablement vécu sa doctrine.

Cette doctrine, qui fait l'esprit même de la Règle, est tout entière tirée des Evangiles, dont les textes sont interprétés d'une manière absolument littérale. On la découvre, si j'ose dire, « à l'état naissant », dans l'histoire de la conversion du frère Bernard, le premier des frères du saint.

Lorsque Bernard vient confier au bienheureux François sa résolution de distribuer tous ses biens aux pauvres, pour vivre ensuite selon l'idéal franciscain, le saint lui répond : « Demain à la première heure nous irons à l'église, et le livre des Evangiles nous apprendra ce que le Christ a enseigné à ses disciples. » A l'aube ils se levèrent et, prenant avec eux un autre homme, nommé Pierre, qui voulait, lui aussi, devenir frère, ils se rendirent à l'église Saint-Nicolas, près de la place d'Assise. Ils y entrèrent pour prier. La *Légende des Trois Compagnons* continue par ces traits charmants :

Comme ils étaient simples et qu'ils n'auraient su trouver les passages de l'Evangile sur le renoncement au monde, ils

priaient dévotement le Seigneur de leur manifester sa volonté à la première page qu'ils verraient en ouvrant le saint livre.

François ouvrit trois fois l'Evangile, « demandant à Dieu de confirmer par un triple témoignage la sainte résolution de Bernard » (24). Le livre s'ouvrit la première fois à ce passage : *Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu possèdes, et donne-le aux pauvres* (25). La seconde fois, ils trouvèrent : *N'emportez rien en voyage* (26), et la troisième : *Si quelqu'un veut venir avec moi, qu'il renonce à soi-même* (27). Ces trois textes évangéliques, pris au pied de la lettre, sont l'essence même de la doctrine franciscaine; on les retrouvera cités dans la grande Règle élaborée de 1210 à 1221, mais complétés par d'autres, plus nombreux.

Une anecdote, rapportée par Celano (28), permet de se faire une idée de la façon dont saint François interprète les paroles de l'Evangile pour s'en faire application à lui-même et pour mettre sa vie en conformité des enseignements de l'Ecriture. Après avoir réparé l'église de Saint-Damien, François avait entrepris de restaurer la chapelle de la Portioncule, non loin d'Assise. Il portait alors à peu près l'habit des ermites : une courroie de cuir autour des reins, un bâton à la main, des sandales aux pieds. Comme on lisait un jour, dans cette église, certain passage de l'évangile selon saint Matthieu, racontant comment Jésus-Christ envoya ses disciples prêcher, et où, notamment, il est dit : *Ne prenez ni or, ni argent, ni aucune monnaie dans vos ceintures, ni sac pour la route, ni deux tuniques, ni chaussures, ni bâton; car l'ouvrier mérite sa nourriture...* (29), saint François, « surabondant de joie », se hâta de mettre en pratique ces

(24) *Légende des Trois Compagnons*, ch. VIII. — Celano : *Vita II*, ch. XI, p. 176. — Saint Bonaventure : *Vie...*, p. 32-33, trad. Fagot.
(25) Matthieu, XIV, 21.
(26) Luc, IX, 3.
(27) Matthieu, XVI, 24.
(28) Celano : *Vita I*, ch. IX, p. 37-38.
(29) Matthieu, X, 9-10.

paroles, ne voulant pas tarder un seul instant à réaliser ce qu'il venait d'entendre. Il enlève ses chaussures, jette son bâton, ne garde qu'une tunique et remplace sa courroie par une corde.

Saint François entend observer, et désire que les frères qui se joignent à lui observent les moindres enseignements de l'Evangile avec une sainte servilité. On ne trouvera jamais chez lui le moindre goût pour les savantes subtilités des théologiens, les mots signifient ce qu'ils signifient, au sens où chacun peut les entendre.

Sa Règle de 1210-1221 n'est faite que d'extraits des Livres Saints commentés dans un sens exclusivement pratique.

Cette Règle, la plus importante pour la connaissance de la pensée du saint, porte en son titre I :

Que les frères vivent en obéissance, sans liens propres, et en chasteté.

La règle et la vie de ces frères est celle-ci : vivre en obéissance, en chasteté, sans biens propres et suivre la doctrine et les traces de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a dit : *Si vous voulez être parfaits, allez et vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres et vous aurez un trésor dans le ciel* (30). Et encore : *Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et me suive* (31). Et ailleurs : *Si quelqu'un veut venir à moi, sans haïr son père, sa mère, son épouse, ses fils, ses frères et ses sœurs, et sa vie elle-même, il ne peut pas être mon disciple. Et quiconque aura laissé son père, sa mère, ses frères et ses sœurs, son épouse et ses enfants pour moi, recevra le centuple en échange et possédera la vie éternelle* (32).

(30) Matthieu, XIX, 21.

(31) Matthieu, XVI, 24. Les deux passages de l'Evangile qui précèdent sont ceux-là qui sont cités dans le récit reproduit plus haut, de la conversion de frère Bernard. Le passage de l'Evangile de Luc, qui figure dans ce même récit, se retrouve à l'article XIV de la Règle de 1221.

(32) Luc, XIV, 26.

Lorsqu'on sait, comme je viens de le montrer par un exemple, à quel point saint François s'attache à prendre les paroles de l'Evangile au pied de la lettre, le texte de l'évangile selon saint Luc, dernier cité au titre I de la Règle, qu'on vient de lire, jette, à mon avis, une très vive lumière sur les raisons profondes de la rupture du saint avec sa famille.

Quelque douloureuse qu'elle ait été, cette rupture était *nécessaire* pour que soient observés dans leur intégralité les saints commandements de Dieu, tels qu'ils sont rapportés dans le Nouveau Testament.

Fermons ici cette brève parenthèse pour en revenir à l'examen de la Règle que je ne saurais, faute d'espace, analyser tout entière ici.

Outre ceux d'une importance capitale, reproduits plus haut, les principaux passages des Ecritures, cités et commentés par saint François, sont au nombre d'une quarantaine, généralement très courts (33).

Ils constituent ce que l'on peut appeler l'Evangile selon saint François, celui qu'il a propagé de toutes ses forces, celui dans la conformité duquel il a volontairement vécu, Evangile très simple à la fois et très rigoureux, évangile d'apôtre et non de théologien. La Règle de 1210-1221 n'est, à tout prendre, je le répète, qu'un commentaire pratique, à l'usage des frères, de cette quintessence du saint Evangile.

La Règle très courte de 1223, où se fait sentir l'influence du cardinal Hugolin, évêque d'Ostie et protecteur de l'Ordre franciscain, est un compromis entre la pure doctrine de saint François et les nécessités de l'Ordre pontifical, de la discipline romaine et, comme on doit l'ajouter pour être juste, de l'inévitable faiblesse de l'humaine nature.

(33) Première Règle des Frères Mineurs, cf. dans les Opuscules de saint François d'Assise, trad. P. Ubald d'Alençon, Paris, Poussielgue, 1905.

Certains adorateurs du saint, plus franciscains pour les autres que ne le fut François lui-même, ont cruellement médit de la Règle de 1223.

Il est vrai que la libre confrérie qui s'était constituée autour de saint François d'Assise s'est transformée, dans une évolution rapide, en ordre religieux, protégé, mais aussi contrôlé par Rome. Il est vrai, comme l'écrit M. Paul Sabatier, que « la Règle de 1223 est indirectement l'œuvre de l'Eglise, essayant de s'assimiler le mouvement nouveau qu'elle transforme et fait dévier complètement » (34). M. Maurice Baufreton, qui représente la tradition la plus orthodoxe, reconnaît de son côté que « François avait pu désirer pour ses frères une perfection plus haute que ne l'imposait la Règle de 1223... » (35).

Cependant François s'inclina.

Faiblesse et lassitude, crainte du scandale, dit M. Sabatier, suivant en cela l'auteur du *Miroir de la Perfection* ; résignation d'un vrai disciple du Christ, rétorque M. Beaufreton.

La question vaut d'être examinée de près, car elle touche non seulement au caractère de saint François, mais à la portée même, à la destinée de son œuvre.

§

Le *Miroir de la Perfection* explique, par deux fois, la discordance qui peut exister entre le pur idéal du saint d'Assise, tel qu'il transparaît dans sa vie, et certaines dispositions des Règles, en affirmant que : « ...parce qu'il craignait fort le scandale en lui-même et dans ses frères, il ne voulait pas discuter avec eux, mais condescendait à contre-cœur à leur volonté, et s'en excusait ensuite devant le Seigneur (36) ».

(34) Paul Sabatier : *Vie de saint François d'Assise*, p. 309.
(35) Maurice Beaufreton : *Saint François d'Assise*, Plon-Nourrit, edit., Paris, s. d., p. 225.
(36) *Miroir de la Perfection*, p. 7 et p. 36.

M. Paul Sabatier, excusant la faiblesse de son héros, écrit :

Les plus belles vertus sont sujettes au scrupule, l'humilité parfaite plus que tout autre, et c'est ainsi que des hommes excellents, pour éviter de s'*affirmer*, trahissent saintement leurs convictions (37).

A ce même propos, M. Joergensen n'hésite pas à dire :

Malheureusement, la poursuite d'une lutte comme celle-là aurait exigé une volonté bien plus forte que celle de François (38).

Crainte du scandale, peur de s'affirmer, manque de volonté, telles seraient donc les raisons « psychologiques » de ce qu'on pourrait appeler, dès lors, la carence ou l'abdication de saint François.

Je ne saurais l'admettre un instant.

Qu'on remarque bien qu'il ne peut s'agir d'une faiblesse passagère, d'un découragement momentané, tels qu'en peuvent connaître les plus fortes natures; l'affaire où François va de concessions en concessions, d'abdications en abdications, porte sur quatorze années, de 1209, date à laquelle il demande au pape Innocent III d'approuver sa première Règle, jusqu'à 1223 où la troisième Règle est promulguée.

Durant quatorze années, le primitif idéal franciscain, si parfaitement, si simplement évangélique, se complique et s'obscurcit graduellement parce que le bienheureux Père craint le scandale, redoute de s'affirmer et finalement, en un mot, manque de volonté; c'est pourquoi nous le voyons « trahir son idéal ».

Crainte du scandale chez celui qui n'a pas craint, pour être fidèle à son idéal, de se vêtir sordidement, d'essuyer les huées de la foule, d'être poursuivi par les quolibets des gamins, criant : au fou ! sur son passage, d'être un

(37) Sabatier : *Op. cit.*, p. 299.
(38) Johannes Joergensen : *Saint François d'Assise, sa Vie et son Œuvre*, Perrin, édit., Paris, 1924, 60e édit. p. 349.

temps honni de tous, suspect à tous, renié par sa famille, et maudit par son père !

Peur de s'affirmer chez celui qui n'a pas eu peur de renoncer, en un moment et pour toujours, à l'opulence, à la vie facile et brillante, à la compagnie joyeuse de ses amis, à l'affection des siens !

Manque de volonté chez celui qui, sans se démentir un instant et par un effort surhumain, sans cesse renouvelé, sans cesse victorieux, passa sa vie, durant plus de vingt années à se vaincre lui-même !

Il me semble difficile qu'on puisse accepter ces faciles explications, qui faussent d'une manière évidente ce que nous savons de plus certain de la personne et du caractère de François.

Reste la thèse que soutient notamment M. Beaufreton (39), et qui revient à dire que si François abandonne quelque chose de son idéal, en acceptant complètement les Règles promulguées par le pape Honorius III, le 29 novembre 1223, c'est par amour et respect du pur esprit chrétien d'obéissance, dont il avait toujours fait une vertu cardinale. A l'appui de cette explication, Maurice Beaufreton cite un fragment du texte de la *Troisième Admonition* de saint François, sur « l'obéissance parfaite et imparfaite » :

Celui-là renonce à tout ce qu'il possède, perd son âme et son corps, qui s'abandonne tout entier lui-même à l'obéissance dans les mains de son supérieur... Et si parfois le sujet voit des choses meilleures et plus utiles à son âme que celles que lui commande son prélat, qu'il sacrifie cependant sa volonté à Dieu; les ordres de son supérieur, son devoir est de s'efforcer de les accomplir. Car c'est là la vraie obéissance, inspirée par l'amour, celle qui plaît à Dieu et au prochain.

A cette intégrale obéissance, il est pourtant une limite, une seule, comme nous l'apprend François lui-même

(39) Beaufreton : *Op. cit.*, p. 225.

dans cette même *Admonition III*, immédiatement à la suite des lignes citées par M. Beaufreton.

Mais si le prélat donne au sujet un précepte contraire à la conscience, il est permis de désobéir, sans toutefois quitter pour ce motif le supérieur; et si cette façon d'agir lui attire des persécutions, qu'il aime davantage ses supérieurs pour l'amour de Dieu.

Ira-t-on dire que saint François accepta qu'on introduisît dans sa Règle des « préceptes contraires à sa conscience » par crainte de la persécution, lui qui désirait ardemment recevoir le saint martyre et qui, par deux fois, dans la sixième et dans la treizième année de sa conversion, s'embarqua pour s'en aller dans les pays des infidèles (40)?

Ni par obéissance, ni par crainte de la persécution, ni par crainte du scandale, ni par peur de s'affirmer, ni par manque de volonté, saint François d'Assise n'eût jamais accepté qu'on insérât, malgré lui, dans sa Règle des préceptes contraires à sa conscience.

Néanmoins, il est incontestable que la Règle de 1223, qui sortit des tractations entre le petit pauvre et le cardinal Hugolin, « ne soit essentiellement une transaction » (41), l'idéal franciscain primitif subit d'évidentes atteintes, en consentant de lourdes concessions.

La question demeure de savoir à qui et pourquoi ces concessions furent faites?

§

Tous les documents biographiques que nous possédons portent la trace de la crise profonde qu'a traversée et des luttes intérieures qu'eut à subir François dans les temps qui précédèrent la publication de la Règle définitive de 1223. L'ordre lui-même était tiraillé entre les diverses tendances qui s'étaient fait jour dans son sein.

(40) Cf. Celano : *Vita I*, ch. XX, p. 69.
(41) Beaufreton : *Op. cit.*, p. 221

Tout en lui rendant hommage, M. Sabatier n'est pas loin de considérer le cardinal Hugolin, grand protecteur de l'ordre franciscain, et qui fut pape, plus tard, sous le nom de Grégoire IX, comme le mauvais génie qui fit dévier François de la ligne idéale qu'il s'était primitivement assignée.

Ce serait peut-être ici le lieu, écrit-il quelque part, de rechercher le secret de l'amitié de ces deux hommes, qui reste si étrange par certains côtés. Comment put-elle durer sans ombre jusqu'à la mort de saint François, alors que nous trouverons toujours Hugolin comme inspirateur du groupe qui compromet l'idéal franciscain? La réponse à cette question est impossible (42).

Hugolin aimait profondément François et son ordre. Il imitait la manière de vivre des frères, et, par désir de sainteté, il était simple avec les simples, le plus petit parmi les petits, et, dans la mesure du possible, il s'appliquait par sa vie et ses mœurs à paraître comme l'un d'entre eux (43). *Mais,* nous dit M. Beaufreton, *il comprenait qu'une Règle écrite tout d'abord pour onze frères, presque tous laïcs, devenait de plus en plus difficile à observer à la lettre dans un Ordre comprenant des milliers de religieux, dont nombre de clercs, et qu'il importait dès lors de l'adapter à une situation nouvelle* (44)...

M. Sabatier s'indigne contre la bulle du pape Honorius III en date du 23 septembre 1280, sur laquelle nous allons revenir; il y voit la mainmise de la papauté sur les Frères Mineurs. M. Johannes Joergensen donne à ce sujet des explications qui me paraissent extrêmement probantes dans une page que je tiens à reproduire :

Désormais aucun doute n'était plus possible pour François : l'ordre entier, décidément, allait devoir être réorganisé à fond. Et il va de soi que, pour cette réorganisation, Hugolin n'allait point manquer d'assister son ami en toute façon... Nous pouvons considérer comme la première pierre de l'édifice nouveau... comme sa pierre fondamentale, la bulle par laquelle Honorius décrétait que toute personne désirant entrer dans l'ordre des frères Mineurs devait, dorénavant, subir

(42) Sabatier : *Op. cit.*, p. 294.
(43) Celano : *Vita I.*
(44) Beaufreton : *Op. cit.*, p. 221.

une année de probation préalable. Une telle mesure fermait la porte *à tous ces frères plus ou moins fantaisistes que François aimait à appeler « ses frères moucherons », à tous ces vagabonds, infiniment nombreux alors, qui mangeaient bien, dormaient bien, mais ne voulaient ni travailler, ni prier, et qui, après un court séjour chez les frères, s'en allaient transporter ailleurs leur appétit et leur paresse...* (45).

Ce n'est nullement sous la pression du pape, mais bien sous la pression des événements que la réforme de l'ordre des frères Mineurs s'imposait. Face à l'idéal du saint se dressait l'inflexible réalité. La Règle que François s'était imposée à lui-même, et que, par la vertu de son exemple et la sollicitude de son autorité paternelle, il avait pu faire accepter strictement par les frères de la première heure, subissait de nombreuses entorses de la part de certains individus qui s'étaient glissés dans l'Ordre, obéissant à des mobiles plus ou moins nobles ou bas. La race des exploiteurs et des profiteurs est aussi vieille que l'humanité, tous les masques lui sont bons qui dissimulent les vrais visages. Notre temps connaît aussi le prolétaire millionnaire et le mendiant capitaliste, le « requin » philanthrope et l'escarpe humanitaire.

Le cardinal Hugolin n'eut pas à faire appel aux sentiments d'obéissance et d'humilité de François pour lui imposer sa volonté. François n'accepta rien que sa conscience, dont on sait la rigueur et la délicatesse, pût réprouver. Si le petit pauvre se décide — après quelles luttes intérieures et de quel cœur désabusé! — de recourir à la sagesse, à l'expérience du prince de l'Eglise dont l'amitié pour lui ne s'est jamais démentie, c'est en face de la nécessité dans laquelle il se trouve de mettre un frein à tous les excès qui se produisent sous le couvert de son nom et de sa doctrine. La Règle de 1223 n'est peut-être qu'un pis aller, mais librement, mais délibérément accepté sous la pression des circonstances.

(45) Joergensen : *Op. cit.*, p. 312-313.

L'esprit de secte et d'anarchie, les manifestations de l'humaine malignité risquent de ruiner l'œuvre entreprise, d'où la détresse du saint, qui, finalement, se décide à sauver de cette œuvre ce qui peut être sauvé : d'où la Règle de 1223.

Assez sûr de lui-même pour réaliser en sa personne l'idéal surhumain qu'il s'est assigné, saint François s'est abusé sur la force et la vertu des autres. Après avoir soulevé des multitudes, il se retrouve finalement seul ou presque seul sur la voie ardue et douloureuse où il s'est engagé. Désespérément confiant dans la puissance efficace et dans la vertu souveraine de l'exemple, inlassable jusqu'au bout, persévérant, en dépit de toutes les apparences contraires, il continuera d'avancer.

Avec quelle profondeur tragique retentissent alors ces phrases de l'auteur du *Miroir de la Perfection* :

Afin que la parole que le Seigneur avait mise dans sa bouche pour le bien des frères ne remontât pas à vide, le bienheureux François voulait l'accomplir en lui-même (46).

Pas plus qu'on ne trouve dans sa légende, dans son histoire, ni dans son œuvre, une seule phrase qui se puisse interpréter contre le cardinal Hugolin, pas plus on n'y trouve un seul mot qui se puisse interpréter comme un désaveu de la Règle de 1223. Elle est essentiellement une transaction, a-t-on dit? Sans doute! Mais non pas une transaction, entre François et le cardinal Hugolin, non pas une transaction entre le fondateur de la fraternité franciscaine et la cour de Rome... une transaction, certes, mais entre l'idéal et la réalité, entre la vie évangélique et la vie... tout court.

Les génies religieux, écrit M. Sabatier, ont d'ordinaire le privilège de l'illusion. Ils ne voient jamais tout à fait combien le monde est grand... (47)

(46) *Miroir de la Perfection*, p. 7-8.
(47) Sabatier : *Op. cit.*, p. 194-195.

Ni surtout, ajouterai-je, combien le monde est monde, mêlé de perfection et d'abjection, de noblesse et de misère, de courage et de pusillanimité.

François, continue M. Sabatier, avait trouvé tant de joies dans son union avec la Pauvreté, qu'il se tenait pour assuré qu'il suffisait d'être homme pour aspirer au même bonheur, et que les Sarrasins se convertiraient en foule à l'Evangile de Jésus, annoncé dans toute sa simplicité (48).

Non seulement les Sarrasins, mais les hommes, tous les hommes. Car François s'est croisé pour conquérir l'humanité tout entière à l'Evangile de Jésus, pour l'amener à la vie évangélique. Cette vie chrétienne, en tous points conforme à l'idéal évangélique, dans tout ce qu'il nous est permis de connaître sûrement de vingt siècles d'histoire, il n'est qu'un être, un seul, qui l'ait vécue, c'est saint François d'Assise.

Son exemple prouve qu'il faut, pour y réussir, les qualités d'une âme exceptionnelle et d'une volonté surhumaine ou, si l'on préfère, des vertus surnaturelles. La Règle de 1223, qu'il a librement acceptée comme devant être, désormais, la seule loi pour ses frères, lui-même continuait d'observer, à son seul usage, une règle toute personnelle non écrite, plus parfaite et plus rigoureuse. L'idéal primitif de François, si sévère sous son aspect tout simple et candide, subit de profondes atteintes lorsqu'il entre en contact avec les réalités de la vie. C'est un grand titre de gloire pour le saint d'Assise d'avoir, envers et contre tout, persévéré *seul*, en toute humilité, dans la voie de perfection qu'il s'était choisie.

L'importance de ce qui précède mérite que l'on s'y arrête encore quelque peu. Lorsque saint François vint à Rome afin de demander, pour la première fois, l'approbation de sa Règle au pape Innocent III, il rendit visite,

(48) Sabatier, *Op. cit.*

ainsi que le rapporte Celano, à l'évêque de la Sabine, **le cardinal Jean de Saint-Paul, qui,**

vivant parmi les princes et les grands de la cour romaine, méprisait pourtant les biens de la terre et ne recherchait que ceux du ciel. Il le reçut avec bienveillance et charité et loua fort sa résolution. Mais en homme prudent et discret, il lui posa de multiples questions *et lui conseilla d'embrasser la vie monastique ou érémitique. Saint François repoussa humblement et de son mieux ces suggestions, non pas qu'il méprisât les formes de vie qu'on lui proposait, mais parce qu'un autre idéal l'attirait davantage.* L'évêque admirait cette ferveur, *mais dans la crainte qu'il ne se décourageât dans cette sublime entreprise, il lui montrait une voie plus praticable.* Enfin, vaincu par sa constance et ses prières, il l'approuva et se fit dans la suite son avocat auprès du Pape (49).

Saint Bonaventure vient confirmer et compléter ce récit :

Le vicaire du Christ, le seigneur Innocent III, personnage d'une sagesse remarquable, admira dans l'homme de Dieu la pureté et la simplicité de l'esprit, la constance de la résolution, la ferveur rayonnante de la sainte volonté. Il se sentit incliné à donner à la requête un pieux assentiment. Toutefois il n'accorda pas tout de suite ce que le petit pauvre du Christ demandait, *car il semblait à quelques cardinaux que c'était une nouveauté et qui dépassait les forces humaines.* Or, se trouvait parmi eux un homme vénérable, le Seigneur Jean de Saint-Paul, évêque de la Sabine, amant de toute sainteté et soutien des pauvres du Christ. Embrasé de l'Esprit divin, il dit au Souverain Pontife et à ses frères : *Si nous rejetons la demande de ce pauvre, sous prétexte que c'est une nouveauté et trop difficile, craignons de faire offense à l'Evangile du Christ. Car, prétendre que dans l'observance et le vœu de la perfection évangélique se trouve quelque chose de nouveau, de déraisonnable ou d'impossible à pratiquer, c'est blasphémer le Christ, l'auteur de l'Evangile* (50).

Or la Règle de 1223, qui est « essentiellement une transaction », vient prouver que les craintes du cardinal

(49) Celano : *Vita I;* ch. XIII, p. 48.
(50) Saint Bonaventure, ch. III, p. 40.

Jean de Saint-Paul n'étaient nullement vaines et que, sous la pression des circonstances, François d'Assise est contraint d'en revenir, par un détour, en créant un nouvel ordre religieux, à la conception monastique, alors qu'à l'origine « un autre idéal l'attirait davantage ».

La Règle de 1223 prouve, en outre, que l'idéal franciscain primitif dépassait les forces humaines et que véritablement « dans l'observance et le vœu de perfection évangélique se trouve quelque chose de déraisonnable et d'impossible à pratiquer ».

Saint François, jugeant les autres d'après lui-même et rapportant tout à la mesure de son extraordinaire personnalité, négligeant, pour ainsi dire, l'homme dans l'homme, commettait une faute de jugement énorme. D'inéluctables événements ne pouvaient tarder à le lui montrer. Le Christ des Evangiles n'eut jamais que douze disciples dont l'un, déjà, fut infidèle et traître.

Le saint

voyait la race de ses fils croître partout en nombre et en grâce et étendre jusqu'aux extrémités de l'univers des rameaux merveilleusement chargés de fruits, comme dit Celano, avec pompe mais non sans quelque enflure. Alors bien souvent, il se demandait avec anxiété comment pourrait se conserver et s'étendre la nouvelle plantation, sans que fût brisé le lien de l'unité. Il voyait aussi que beaucoup de gens s'acharnaient, comme des loups, sur le petit troupeau, et que des hommes, enracinés dans le mal, cherchaient, chaque jour, l'occasion de lui nuire.

Il prévoyait qu'entre ses fils mêmes pourraient s'élever des conflits qui mettraient en péril la sainte paix et l'unité. Ainsi qu'il arrive souvent au milieu des élus, on trouverait, dans l'Ordre, des rebelles, gonflés de vanité charnelle, prompts à la dispute et tout prêts à donner du scandale (51).

Une antinomie existe, radicale, irréductible, entre le

(51) Celano : *Vita II*, ch. XVI, p. 182. Cf. aussi *Miroir de la Perfection*, p. 217.

christianisme évangélique et la vie, entre le christianisme et l'homme.

Pour que se réalise une vie toute conforme à l'idéal évangélique, il faut qu'un saint François d'Assise nous enlève vers les cimes inaccessibles de la sainteté. La vie chrétienne parfaite, selon qu'il est écrit dans l'Evangile, est si complètement incompatible avec la vie tout court qu'elle requiert, pour tenter de s'épanouir, des conditions tout exceptionnelles; — c'est une plante de serre chaude, étrange et monstrueuse comme sont ces fleurs mystérieuses : les orchidées — de là naquirent, fruits d'une expérience sans cesse renouvelée, presque depuis les origines du mouvement chrétien, le monachisme, l'érémitisme et les ordres religieux. Par une conception géniale de la *tradition,* dont les successeurs de Pierre sont les seuls dépositaires et de ce fait ont seuls le droit d'interpréter la lettre de l'Evangile, l'Eglise romaine a sans doute sauvé le monde de pires calamités, en imposant sa discipline, substituant un ordre au désordre, une hiérarchie à l'anarchie. Le meilleur de l'action du Saint-Siège, durant des siècles, fut probablement dans ce lent, ce patient effort pour établir sans cesse, selon des méthodes diverses, mais visant toutes au même but, des transactions successives entre un idéal impossible et les nécessités inhérentes à la vie des sociétés humaines.

Pour que quelque chose d'organique et de viable pût subsister de la tentative franciscaine, il était d'absolue nécessité que la fraternité primitive se transformât pour devenir, soit un ordre religieux, régulièrement reconnu, régi par une règle approuvée par la papauté, soit une secte hérétique, obéissant à des règles condamnées par Rome, mais non moins rigoureuses.

La figure angélique de saint François d'Assise, nimbée de lueurs irréelles, se dresse dominatrice dans un carrefour ténébreux de l'histoire, comme un éternel reproche

pour les hommes qui n'ont pas su le suivre dans les voies ardues de la perfection.

Sublime exception qui vient confirmer l'inéluctable règle, seul parfait chrétien au cours des âges, incomparable, unique, solitaire, rayonnant, miroir étincelant de Jésus, François d'Assise apparaît, dans sa béatitude, si laborieusement et chèrement conquise, comme une incarnation de l'Objection triomphante qui barre la route à toute tentative du christianisme évangélique pour s'accorder avec la vie du monde. Le Siècle a de ces revanches.

Ce que lui-même, saint entre les saints, qui fut pauvre avec prodigalité, qui poussa l'humilité juqu'au génie et le pur amour de Dieu jusqu'à l'Illumination de la Béatitude; ce que lui-même, qui fut l'Idéal incarné dans un corps périssable, n'a pas réalisé, malgré le don absolu qu'il fit de lui-même, qui donc, après lui, pourrait le réaliser?

Qui peut espérer, dès lors, de faire triompher, parmi les hommes, l'Evangile de Jésus dans toute sa simplicité!

Le christianisme évangélique, profondément inhumain sous les apparences d'une infinie douceur et que condamne l'histoire depuis tantôt deux mille ans, voit sa condamnation confirmée sans appel par l'échec des tentatives merveilleuses et désespérées du petit Pauvre, plus digne que quiconque de réussir et qui mourut dans sa quarante-deuxième année, il y a sept siècles, vaincu par la maladie, les jeûnes et les macérations, et, pour ainsi dire, joyeusement crucifié par lui-même.

Plus la figure du *Poverello* nous apparaît sublime, plus irrémédiable et sévère est la condamnation qui retombe sur le christianisme évangélique. Ce n'est pas la moindre leçon, ni la moins féconde qu'on doive tirer de l'existence grandiose et de l'expérience avortée de saint François d'Assise. Prise entre un idéal absurde à force

d'être impossible et les nécessités quotidiennes de l'humaine condition, le monde vit depuis bientôt vingt siècles, avec une conscience troublée, en état de déséquilibre moral et de perpétuel remords.

§

Si saint François se fût acharné, contre la leçon des faits, à maintenir la pureté de la Règle dans sa rigueur primitive, il serait fatalement tombé dans l'hérésie et le mouvement franciscain eût pris un caractère franchement révolutionnaire. Or, le petit pauvre d'Assise, malgré la qualité profondément originale et la nouveauté de son effort, fut essentiellement, comme nous l'allons voir, le contraire d'un révolutionnaire.

A l'égard de la religion catholique, apostolique et romaine, son attitude fut toujours celle du loyalisme le plus franc. Ses premières démarches pour faire approuver par le pape sa tentative, les constantes et cordiales relations qu'il ne cessa par la suite d'entretenir avec le Saint-Siège sont là pour le prouver. Comme le dit avec une profonde justesse M. Sabatier :

> L'idée d'opposer l'Evangile à l'Eglise, qu'on trouve au fond de presque toutes les tentatives d'hérésie, semble ne jamais s'être présentée à son esprit. Encore moins se présenta-t-elle à son cœur. Il n'aima pas l'Evangile d'une part et l'Eglise d'autre part, mais il les aima d'un naïf et indivisible élan sans avoir songé à les séparer (52).

Attaché fermement à la lettre de l'Evangile et dédaigneux de toute théologie savante comme de toutes les subtilités de l'Ecole, tout plein d'amour et de mystique enthousiasme pour l'Agneau, François ne s'embarrasse jamais dans d'audacieuses spéculations. Vivre et non philosopher, telle est son attitude.

(52) Sabatier : *Op. cit.*, p. 95.

Le dogme catholique, il l'accepte intégralement dans un sentiment de très humble obéissance, mais avec une nuance presque dédaigneuse qui provient de sa sainte ignorance. Dans la plénitude de son ivresse mystique, il a la vision de Dieu, le sentiment immédiat de la présence de Dieu, c'est là le premier article de sa théologie. Saint François a de plus un sens extraordinairement profond du Mystère chrétien et de la magie transfiguratrice de son rite :

Tous ceux qui voient le sacrement de corps du Christ, consacré par les paroles du Seigneur, sur l'autel, dans les mains du prêtre, sous les apparences du pain et du vin, et qui ne voient pas son esprit et sa divinité et ne croient pas qu'il soit vraiment le très saint corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ceux-là sont damnés, au témoignage du Tout-Puissant lui-même qui dit : *Ceci est mon corps et le sang de la Nouvelle Alliance, et celui qui mange ma chair et boit mon sang possède la vie éternelle.* (Marc, XIV, 24 et Jean, VI, 55.) Aussi, c'est l'esprit de Dieu qui habite en ceux qui lui sont fidèles, et celui-là le possède qui reçoit le très saint corps et le sang du Seigneur......

...Chaque jour, le Fils de Dieu vient à vous lui-même sous une humble apparence. Chaque jour il descend du sein de son Père sur l'autel dans les mains du prêtre. De même qu'il s'est montré aux Saints Apôtres dans sa vraie chair, de même il se montre à nous sous le pain sacré. Et de même que dans sa chair ils ne voyaient que son humanité, tout en croyant et en contemplant de leurs yeux spirituels sa divinité elle-même; ainsi nous autres, nous voyons le pain et le vin de nos yeux corporels, et nous croyons fermement que c'est là son corps très saint et son sang vrai et vivant. C'est de cette façon qu'est toujours le Seigneur avec ses disciples, comme il l'a dit lui-même : *Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* (Matthieu, XXVIII, 20.) (53).

Saint François d'Assise est le grand initié du *Mystère de l'Humanité du Christ,* de là procède le fonds le plus

(53) *Opuscules de saint François*; Admonition I. *Du Corps du Christ,* p. 104-105.

solide de son orthodoxie et son immense respect pour les prêtres. Il garde l'attitude du myste à l'égard de l'hiérophante des Mystères antiques, que le caractère de ses fonctions rend sacré, quelles que puissent être, au demeurant, ses qualités humaines ou ses vices.

Le Seigneur, écrit saint François dans son testament, me donna et me donne une si grande foi aux prêtres qui vivent selon la forme de la sainte Eglise romaine, *à cause de leur caractère, que s'ils me persécutaient, c'est à eux-mêmes que je veux recourir... je veux les craindre, les aimer et les honorer* comme mes seigneurs, *et je ne veux pas considérer en eux le péché,* car je discerne en eux le Fils de Dieu, et ils sont mes seigneurs. *J'agis ainsi parce qu'en ce siècle, je ne vois rien, sensiblement, du Très-Haut Fils de Dieu, si ce n'est son très saint corps et son sang qu'ils reçoivent et que, seuls, ils administrent aux autres. Et je veux honorer par-dessus tout ces très saints mystères, les vénérer et les placer dans des lieux précieux* (54).

La Légende des Trois Compagnons rapporte que chaque fois que le bienheureux François et ses compagnons rencontraient un prêtre, « riche ou pauvre, bon ou mauvais, ils le saluaient, en s'inclinant humblement devant lui, par respect (55) ». Tout Mystère se lie à l'accomplissement d'un rite et le caractère de la religion de saint François d'Assise, de même que la puissance mystérieuse dévolue au prêtre, qui nécessairement en découle, interdisaient au Poverello de pouvoir jamais devenir un hérétique. L'Evangile du Christ ne pouvait plus, en aucun cas, s'opposer à l'Eglise dès l'instant que l'Eglise, par l'entremise des prêtres qu'elle consacrait, était considérée comme détenant seule le pouvoir de célébrer les Mystères du Christ.

Les religions de Mystères ont leurs exigences propres, et je ne sache pas que celle d'Eleusis, par exemple, ait jamais connu d'hérétiques; il ne s'agit plus là d'interpré-

(54) Id. : *Testament de Notre Séraphique Père François,* p. 95.
(55) *Légende des Trois Compagnons,* ch. XIV.

tations ni de dogmes, mais de la foi vivante et de la puissance même de Dieu.

Pour exempte qu'elle soit de toute spéculation théologique, la religion de saint François est moins simple qu'il peut paraître au premier abord. Son idéal d'un retour à la pureté de la vie évangélique n'est nullement une doctrine morale ou sociale quant à ses origines. Elle n'est pas issue d'une étude raisonnée du caractère et des besoins de l'homme et de la vie des sociétés; elle ne vise pas à la réforme des mœurs dans un but prétendu de justice et de « progrès » social... et c'est encore une de ses originalités les plus hautes.

L'idéal franciscain d'une vie pleinement conforme à la lettre de l'Evangile prend sa source et trouve sa justification dans le *Mystère de l'Humanité du Christ*, non point symbolisé mais réalisé par le rite de l'Eucharistie.

L'action de saint François d'Assise prend un caractère énigmatique et paradoxal si l'on néglige ces paroles, que lui-même écrivit dans son testament et que j'ai citées plus haut : *J'agis ainsi parce qu'en ce siècle je ne vois rien sensiblement du Très-Haut Fils de Dieu, si ce n'est son très saint corps et son sang...* c'est la présence réelle et permanente de Jésus-Christ sous les espèces du pain et du vin, perpétuel encouragement, témoignage éternel de sollicitude, qui sollicite les hommes de vivre à l'imitation de Jésus et des Apôtres, selon qu'il est dit aux Evangiles.

§

Les historiens se sont attachés à découvrir des antécédents à la tentative franciscaine et des précurseurs à saint François lui-même. On a remarqué que la fin du XIIe siècle et le début du XIIIe fut le temps où l'on vit de tous côtés se constituer des « fraternités », associations constituées en dehors des ordres religieux existants où voisinent clercs et laïques, hommes et femmes. Les unes

sont purement charitables, les autres religieuses et pieuses, d'autres enfin ont un caractère plus directement économique et social, on en peut citer un très grand nombre : *Béguines* des Pays-Bas, *Capuciès* du Velay, de l'Auvergne, de l'Aquitaine, du Berri, *Humiliés* de Lombardie, *Pauvres* de Lyon. Tous visent plus ou moins à la pratique de la pauvreté prêchée par Jésus. Mais sous l'apparence de l'analogie, il faut savoir distinguer les différences qui parfois sont radicales.

Un historien a pu parler des *Capuciès* dans un article intitulé : *Un essai de* révolution sociale *sous Philippe-Auguste* (56).

M. Beaufreton montre très justement d'autre part qu'entre le dessein des *Béguines* et des *Humiliés* d'une part et celui de saint François l'analogie n'est qu'apparente :

Les Béguines sont, pour la plupart, des femmes pauvres, pour lesquelles il n'y a pas de place dans le monde, et qui cependant ne se sentent pas la vocation pour le cloître. Demeurées seules, elles seraient vouées à la misère; groupées par un lien religieux, elles font, en toute vérité, de nécessité vertu. Elles n'ont point à chercher la pauvreté, mais à l'accepter sans réserve, sans murmure comme un don de Dieu... On peut en dire autant des *Humiliés* (57).

Entre ces utilisations plus ou moins « pratiques », à tendance économique et sociale, de l'idéal de pauvreté évangélique et l'idéal de saint François, il existe un abîme. Je crois en conséquence que M. Albert Dufourcq commet une profonde erreur lorsqu'il suppose que saint François « prend l'habit érémitique pour mener la vie des Humiliés dont il a entendu parler par son père (58) ».

Les analogies d'inspiration sont certes bien plus

(56) A. Luchaire, dans la *Grande Revue* du 1er mai 1900.

(57) Beaufreton : *Op. cit.*, p. 143. Je ne parle pas ici du mouvement des Cathares ou Albigeois, on se range communément aujourd'hui à l'opinion exprimée par M. Paul Sabatier : « Entre l'inspiration de François et les doctrines cathares il y a une antithèse irréductible. »

(58) Albert Dufourcq : *Histoire moderne de l'Eglise*, t. VI, 4e édit., Paris, Plon-Nourrit, p. 269-270.

;randes entre la tentative de saint François et celle de Pierre Valdo (ou Valdez), le père et l'inspirateur de ces *Pauvres de Lyon* dont devait sortir la secte des Vaudois; es analogies sont même si nombreuses « qu'on pouvait tre tenté de croire à une sorte d'imitation », cependant I. Paul Sabatier, qui le note, ajoute aussitôt et très judi-ieusement :

On aurait tort : les mêmes causes produisent de tous côtés es mêmes effets; les idées de réforme, de retour à la pauvreté vangélique étaient dans l'air... Si les débuts de ces deux iommes furent identiques, la suite de leur vie différa beau-oup (59).

Comme je l'ai montré plus haut, l'idéal d'évangélique ureté et de vie apostolique, qui semble commun dans eur origine au mouvement franciscain d'une part et l'autre part au mouvement vaudois, est incompatible ivec les nécessités de la vie et ne pouvait aboutir, par une uite de transactions nécessaires, qu'à la création « d'un rdre religieux, régulièrement reconnu, régi par une ègle approuvée par la papauté, ou d'une secte hérétique, béissant à des règles condamnées par Rome, mais non noins strictes ».

Le fait qu'il ait opté pour la première de ces solutions rouve cependant, comme je me suis efforcé de le montrer également, chez François, un état d'esprit et d'inspira-ion radicalement différent de celui des autres réforma-eurs. Dans tous les cas, la seule lecture de l'Evangile, lont le sens des paroles est pris au pied de la lettre, suffit pour expliquer l'*analogie des formes* qu'ont pu re-vêtir quantité de mouvements fort différents dans leur esprit.

En ce qui concerne saint François d'Assise, je ne vois rien ni dans sa vie, ni dans ses paroles, ni dans son œuvre qui puisse permettre de trouver des préoccupations socia-

(59) Sabatier : *Op. cit.*, p. 42-43.

les ou mêmes directement morales à l'origine de sa tentative mystique.

Le saint d'Assise fut un génie au premier chef religieux, tout plein d'amour pour le Dieu qu'il servait, et c'est ce qui confère à sa figure un caractère de grandeur sereine et d'angélique pureté.

Au sens usuel des mots, saint François n'est pas plus un réformateur qu'il n'est un révolutionnaire.

Le réformateur, en effet, ou le révolutionnaire, profondément pénétré du malheur des temps et des iniquités du siècle, vise à l'établissement d'un ordre meilleur et, selon lui, plus conforme à la justice par la transformation des institutions existantes. Dans ce sens son action est *extérieure* à l'homme.

Cela demeure également vrai, qu'il s'agisse du domaine politique, social, économique ou religieux, ou plus justement de tous à la fois, car tous se compénètrent et sont plus étroitement liés les uns aux autres qu'on n'a coutume d'imaginer.

Rien de tel chez le petit Pauvre d'Assise, aucune préoccupation ne se laisse voir chez lui de changer quoi que ce soit aux institutions.

A l'égard de l'Eglise et de ses desservants, même indignes, il professe un respect sans réserve, une fidélité sans borne. Dans le domaine économique, politique et social, aucune revendication d'aucune sorte. La *Justice*, ce vocable obscur qui sert à recouvrir tant d'appétits et de haines, n'est pour ainsi dire jamais évoquée par lui, dans toute sa carrière.

Chez ce pauvre volontaire, et jusqu'à la parfaite indigence, la pauvreté n'est pas un malheur, mais une voie vers la Perfection, une vertu, sous condition toutefois qu'elle soit, non pas même acceptée avec résignation, mais recherchée avec dilection.

A quelqu'un qui lui disait : « Pourquoi donc, si vous êtes pauvre, n'acceptez-vous pas, comme les autres, l'argent que je vous offre? » Frère Bernard, l'un des compa-

gnons du saint, répondait : « Il est vrai, nous sommes pauvres; mais à nous la pauvreté n'est pas à charge comme aux autres, car Dieu, dont nous voulons accomplir les conseils, a fait de nous, par sa grâce, des pauvres volontaires (60). »

Au sujet des riches, qu'on peut s'attendre à voir vilipender, selon l'usage cher aux démagogues révolutionnaires de tous les temps, saint François n'a que des paroles pleines de mansuétude, lui, le miséreux volontaire qui s'en va, hâve, par les chemins.

Il recommandait aux Frères, nous rapporte la *Légende des Trois Compagnons,* de ne juger personne, et de ne mépriser aucun de ceux qui vivent dans le luxe et s'habillent avec trop de recherche et de faste. « Dieu, disait-il, est leur maître, comme il est le nôtre; à eux aussi, il peut adresser son appel, et même en faire des saints. » Il prescrivait donc à ses disciples de les révérer, à la fois comme des frères et comme des seigneurs : « Ce sont nos frères, en tant que nous sommes tous les fils du même Créateur; nous pouvons les appeler nos seigneurs, en tant qu'ils aident les justes à faire pénitence, en subvenant aux besoins de leur vie corporelle. » Tels étaient ses conseils. Il ajoutait : « Les Frères devraient vivre au milieu des peuples de telle façon qu'à les entendre ou à les voir, on se mît à glorifier le Père des cieux et à le louer dévotement. » C'était là, en effet, son vif désir d'être, lui et ses Frères, riches en œuvres qui feraient honorer le Seigneur.

Il leur disait encore : « Cette paix que votre bouche annonce doit être surtout dans vos cœurs. Ne soyez pour personne une occasion de colère ou de scandale; mais que votre douceur attire tous les hommes vers la paix, la bonté, la concorde. Notre vocation n'est-elle pas de panser les membres brisés, de rappeler au bercail les brebis qui s'égarent? Beaucoup nous semblent les suppôts du diable, qui peuvent cependant devenir un jour les disciples du Christ » (61).

Loin d'attiser les haines, saint François les apaise. Il n'a qu'un principe : l'amour, qu'une méthode, la plus difficile : l'exemple.

(60) *Légende des Trois Compagnons*, ch. X.
(61) *Id.*, ch. XIV.

Fort éloigné de croire à la bonté native de l'homme, corrompu seulement par des institutions mauvaises, cet ascète qui semble voguer dans l'azur, à mille pieds de terre, le voit tel qu'il est, mêlé de ténèbres et de lumière, infâme à la fois et sublime.

Bien loin de soutenir que l'homme, nativement bon, soit corrompu par la société, François soutiendrait plutôt le contraire, à savoir que c'est l'homme, en laissant le champ libre à ses mauvais instincts qui, par sa malignité, corrompt la société.

S'efforcer d'améliorer le monde par une transformation, plus ou moins radicale, des institutions, c'est en quelque manière, et sans qu'on accepte jamais de l'avouer, vouloir commencer la réforme par les autres. Tel n'est aucunement le dessein de saint François. Sa réforme, il la commence par lui-même; tout pénétré d'un idéal, il s'y conforme strictement, sans se préoccuper nullement ni des conséquences ni des répercussions que peut avoir son geste au détriment de sa personne et de sa vie. Dans son héroïque tentative, il n'entend prendre son point d'appui que sur lui-même et sur Dieu.

Qu'importe dès lors que les hommes l'injurient, le bafouent, que la société le rejette puisqu'il porte en lui-même sa justification. Il est fort de toute la puissance de sa certitude, de toute l'immensité de sa solitude. Rien ne pourrait l'arrêter, sinon la mort, qu'il accueillerait encore comme un don du Père.

Toutes les tentatives révolutionnaires reposent, en dernier ressort, sur l'organisation et sur l'exploitation de la passion aveugle des masses; leur fondement repose sur l'envie et la haine; en saint François tout est Amour et tout repose sur la force de l'homme, sur la capacité de l'effort qu'il peut exercer sur lui-même, et, s'il le faut, contre lui-même.

Les institutions mauvaises ne peuvent naître que du vice et de la malignité de l'homme, c'est donc avant tout

l'homme lui-même qu'il faut changer dans la profondeur de sa nature. Pour y parvenir on ne dispose que d'une seule méthode, extraordinairement simple dans sa formule, mais d'une extrême difficulté dans l'application, puisqu'elle suppose l'abnégation parfaite et l'héroïsme constant, jusque dans les plus petites choses. La représentation que saint François se fait de l'homme n'est aucunement pessimiste dans son essence ; s'il le voit embourbé dans les ornières du mal, il ne doute pas un instant que, par la puissance et la constance d'un effort de tous les instants, il ne parvienne, avec l'aide de Dieu, à surmonter le mal pour accéder au bien. Avec l'aide de Dieu !... c'est-à-dire soutenu par une invincible foi dans la beauté, la justice et la vérité de l'idéal qui le meut. Sans cette foi, qui se moque de toutes les raisons parce qu'elle puise en elle-même sa raison, rien de vraiment grand n'est possible dans ce monde.

La voie que préconise saint François, est, dans un sens élevé, purement individualiste, ce qui ne veut pas dire égoïste. L'effort principal de rénovation porte directement sur l'homme intérieur ; l'action sur le monde extérieur, sur la société, est indirecte et n'intervient que par la seule vertu de l'exemple.

Pensée géniale que celle qui consiste à dresser la noblesse de l'homme contre sa turpitude, à lui montrer la puissance immense dont il dispose, à condition qu'il l'exerce d'abord sur lui-même, qu'il s'impose volontairement les disciplines qui, seules, lui permettront de s'élever au-dessus de lui-même.

Après sept cents ans la leçon de saint François garde toute son efficacité et l'esprit qui l'inspire l'inimitable fraîcheur d'une éternelle jeunesse.

§

On s'est plu souvent à considérer la tentative franciscaine comme un retour à l'idéal du christianisme primitif. Cette vue est cependant d'une radicale fausseté.

Le christianisme évangélique auquel saint François d'Assise, par son exemple, a prêté, ne fût-ce qu'un instant, toutes les grâces de la vie, est, dans son essence, purement livresque. Nul rapport, que purement imaginaire, entre la libre existence du pèlerin mendiant de l'Ombrie et celle des premiers chrétiens.

François a trouvé ses modèles dans la lettre de l'Evangile et nullement dans la chrétienté primitive dont il ignorait tout. Il a modelé son idéal sur l'image idéale d'un christianisme de légende et de rêve qu'il voyait surgir devant ses yeux éblouis, en interprétant, à sa manière, toute simple et naïve, le récit évangélique. Puis, par l'extraordinaire puissance de sa personnalité, par l'incomparable vertu de son exemple, il sut faire de son idéal livresque une chose vivante et frémissante.

Le christianisme primitif, les textes nous l'apprennent et les découvertes de l'archéologie le confirment, est profondément imprégné d'éléments juifs; or, rien n'est moins exempt de toute tare judaïque que le christianisme franciscain.

La physionomie des premiers fondateurs de l'Eglise chrétienne, écrit dom Leclercq, ne nous apparaît pas très distincte; ce qui n'est pas douteux, c'est que la première génération chrétienne est profondément juive.

Et il ajoute :

Tout le premier personnel du christianisme est juif ou galiléen (62).

Au IIe siècle, l'Eglise continue à se considérer comme liée à la synagogue, par le lien le plus étroit...

Les monuments figurés confirment l'idée que nous tirons des textes littéraires (63).

Si, par la suite des circonstances historiques, le christianisme s'est lentement et partiellement dégagé du judaïsme, il n'en a pas moins conservé l'empreinte de ses

(62) Dom. Henri Leclercq : *Manuel d'Archéologie Chrétienne*, Paris, Letouzey et Ané, édit., tome I, p. 105.
(63) Ibid., *id.*, p. 106-107.

origines impures. A travers les siècles il a dû traîner derrière lui l'accablant fardeau de l'Ancien Testament. Pour concilier la loi nouvelle avec l'ancienne, plutôt que de renier ses origines, le christianisme s'est usé vainement en gaspillant des trésors de puissance intellectuelle, dans les arguties de l'interprétation et les vaines subtilités de l'allégorie et du symbolisme, pour résoudre l'impossible problème d'établir un accord étroit entre l'esprit de l'Ancien et du Nouveau Testament. Liée par la parole fameuse que l'évangéliste prête à Jésus : « Ne pensez pas que je sois venu abolir la Loi ou les Prophètes; je ne suis pas venu les abolir, mais les accomplir » (Matth. V, 17), le christianisme prétend toujours se faire un titre de gloire de n'être que l'achèvement du judaïsme. Ce qui lui vaut de la part d'un écrivain juif de nos jours, — pour n'en citer qu'un parmi cent autres — cet ironique démenti :

Le judaïsme est en droit de souligner ce fait : le christianisme l'a si peu « achevé » qu'il semble que l'inverse doive un jour se produire... et qu'il soit peut-être réservé au judaïsme de parfaire et d'achever le christianisme (64).

Saint François d'Assise est totalement exempt de la tare judaïque, toutes les questions relatives à l'exégèse subtile de l'Ancien Testament lui sont totalement étrangères, soit qu'il les ignore effectivement, soit qu'il les veuille ignorer. Sa religion est tout entière fondée sur la lettre de l'Evangile et sur le Mystère chrétien, qu'il n'éprouve nul besoin d'accorder avec la Loi et les Prophètes.

Ce dédain, volontaire ou non, il n'importe, peut être mis en évidence, si j'ose dire, statistiquement dans les deux écrits principaux de saint François qui nous sont parvenus, dont l'authenticité n'est pas contestée et qui résument toute sa pensée : la *Règle* de 1210-1221 et les

(64) Julien Weill : *La Foi d'Israël*, Paris, 1926 (Les Presses Universitaires de France), p. 11.

Admonitions; l'Ancien Testament n'y est cité que tout à fait incidemment.

Dans les *Admonitions*, le Nouveau Testament est cité trente fois, et l'Ancien trois fois, il y est de plus fait allusion, sans citation littérale, trois fois encore. Dans la Règle on trouve soixante et onze citations du Nouveau Testament et huit allusions, contre, en tout et pour tout, deux citations de l'Ancien Testament, l'une tirée des *Psaumes* et l'autre de *Tobie*.

Quoi qu'il puisse paraître au premier abord, cela n'est pas indifférent, car nous y trouvons une première preuve — nous en donnerons d'autres plus loin — que volontairement ou non, par la grâce de son esprit, saint François engageait le christianisme sur une voie nouvelle. Nulle part l'opposition n'éclate plus radicale entre le pur esprit franciscain et l'esprit biblique, que dans la conception du *Pauvre*. L'analogie des mots dissimule un abîme infranchissable, car il ne s'agit pas de différences relatives, mais d'une différence de nature d'un caractère absolu.

§

Les *Pauvres* d'Israël constituaient une classe d'hommes qui prétendaient être spécialement les serviteurs de Dieu, et croyaient être plus fidèles à la religion que les autres hommes. Ils avaient fait vœu de pauvreté et d'humilité. Ces gens formaient des associations ou confréries; ils s'appelaient les Pieux, les Justes, les Saints, les Pauvres, les Humbles. Entre leur tentative et celle de saint François, il y a quelque analogie dans le dessein.

La Misère du Pauvre d'Israël est à moitié réelle et à moitié fictive. La pauvreté matérielle, la pauvreté intellectuelle, l'humilité d'esprit, sont moins pour lui l'effet des lois sociales ou naturelles qu'une règle de vie et une loi de sainteté qu'il s'est imposées. Il est humble et pauvre parce qu'il veut l'être, par goût et par vocation... Il est pauvre par état et il fait

tout ce qu'il faut pour l'être à fond et comme il convient à un Pauvre consciencieux (65).

A des nuances près, l'analogie se précise, mais voyons maintenant l'esprit dont s'inspirent les Pauvres d'Israël.

Il est très probable, écrit M. Loeb, que les Pauvres se recrutaient dans les couches les plus humbles de la société. Ils ne font évidemment pas partie de l'aristocratie juive, ni des classes dirigeantes, ni même de la bourgeoisie aisée, s'il y en avait une, puisqu'ils se plaignent d'être opprimés (66).

Premières différences : les Pauvres franciscains se recrutaient dans toutes les classes de la société, saint François, lui-même, appartenait à la bourgeoisie riche, et jamais ni lui ni ses premiers frères ne se sont *plaints* d'être opprimés, même lorsqu'ils l'ont été.

Les Pauvres parlent, continue M. Loeb, des détenteurs de la richesse, des gens puissants et en place, des grands personnages de la nation en termes peu sympathiques, et des gens « satisfaits » et arrivés, comme ferait un socialiste exalté de nos jours. Le Pauvre n'est pas encore parmi les puissants du pays, quoiqu'il espère en être plus tard; en attendant il est de ceux qui sont dans la poussière et sur le fumier... (67)

Ici la différence entre « ceux » de François et « ceux » d'Israël éclate de façon tellement éclatante qu'il est inutile d'y insister, la divergence est partout : antipathie contre les riches et les puissants, déclamations révolutionnaires, espérance de figurer plus tard parmi les grands du monde, rien de cela n'est franciscain.

Plus on approfondit la comparaison entre la fraternité franciscaine et la fraternité des Pauvres d'Israël, plus les différences vont en s'accusant. La littérature des Pauvres dans la Bible, principalement représentée par les Psaumes, en apporte mille preuves.

(65) Isidore Loeb : *La littérature des Pauvres dans la Bible.* Paris, 1892. (Cerf. édit.), p. 17.
(66) Loeb : *Op. cit.*, p. 21.
(67) Id., p. 21.

La fraternité spirituelle dont les psalmistes exaltent les bienfaits se change plus d'une fois *en esprit de parti et en haine féroce contre l'adversaire.* Les psalmistes n'ont pas seulement inventé la communauté, *ils ont aussi inventé la secte...*

Et notre conscience chrétienne, ajoute M. Causse, auquel nous empruntons les lignes précédentes, se trouve étrangement mal à l'aise devant tels appels à la vengeance et à la revanche, lorsque les psalmistes invoquent contre leurs adversaires la colère de Iahvé :

Qu'il rende le mal à mes adversaires; — Dans ta fidélité anéantis-les! — De tout mon cœur je t'offrirai des sacrifices; — Je célébrerai, Iahvé, l'excellence de ton nom, — Quand tu m'auras délivré de toute angoisse, — Et que mon œil jouira de la vue de mes ennemis abattus. (Psaume LIV, 7-9.)

O Dieu, brise-leur les dents dans la bouche, — Broie les crocs des jeunes lions, Iahvé! — Qu'ils s'écoulent comme de l'eau, qu'ils disparaissent... — Qu'ils soient comme la limace qui fond en marchant. (Psaume LVIII, 7 à 11.)

On pourrait multiplier les exemples... « Ce ne serait pas pour notre édification », conclut M. Causse (68).

Pour le Pauvre d'Israël qui se considère comme le saint, le pieux par excellence, tout adversaire se confond avec le Méchant.

On ne peut pas nier, dit de son côté M. Isidore Loeb, que le Pauvre ne pousse un peu loin sa haine pour le Méchant et sa soif de représailles. Il y a des moments où son indignation est presque délirante et où *il s'épanche en imprécations qui font frémir* (69).

Lorsqu'on sort de cet infernal et ténébreux ghetto, tout retentissant de haine et de malédictions, pour rejoindre saint François qui s'en va, vêtu de sa robe de bure, les reins ceints d'une corde et les pieds nus, entouré de ses frères, par les routes de l'Ombrie, on pénètre dans

(68) A. Causse : *Les « Pauvres » d'Israël* (Librairie Istral, Paris-Strasbourg, 1912), p. 106-107.
(69) Loeb : *Op. cit.*, p. 93.

une région sereine et claire où tout baigne dans une atmosphère de soleil, de douceur et d'amour.

Aux pauvres d'Israël, assoiffés de vengeance, à ces pieuses gens, plantation de Dieu et béliers de Justice comme il leur plaît de se dénommer, sans cesse opprimés et sans cesse rugissants, à ces Serviteurs de Dieu qui réclament le châtiment le plus cruel pour ceux qui les insultent, les méprisent et les spolient, il semble que saint François d'Assise réponde dans sa quatorzième *Admonition* :

Beaucoup sont fidèles à l'oraison et à l'office divin, pratiquent l'abstinence et la mortification corporelle; mais qu'on leur adresse une injure, qu'on les prive de quelque chose et ils sont aussitôt scandalisés et troublés. Ce ne sont pas là des pauvres en esprit, car celui qui est vraiment pauvre en esprit se hait lui-même, et chérit ceux qui le soufflettent à la joue.

Ce que souhaite le Pauvre d'Israël, c'est une révolution triomphante et le renversement de tout ce qui existe.

Le puissant sera humilié, foulé aux pieds, couvert de honte (Ps. XXVI, 13; XXXVII, 20-22); il chancellera et ne pourra plus se relever; la malédiction le poursuivra. A son tour il sera pauvre et il aura faim, ses œuvres seront détruites, et sa fin sera misérable. Les impies seront arrachés de la terre des vivants, et, comme un troupeau, ils seront poussés vers le Chéol. (Ps. XLIX, 15; LII, 7.) Sur toute la race coupable s'exercera le châtiment de Iahvé. Le méchant sera exterminé dans ses enfants. Sa postérité vouée à la ruine et son nom disparaîtra. (Ps. CIX, 6-20.) Cependant les justes assisteront à la chute des impies, et leurs yeux regarderont avec joie la détresse de leurs adversaires (Ps. LVIII, 11, 12) (70).

M. Ernest Havet, après avoir relu ces pages abominables et tant d'autres, toutes pareilles, qui figurent, hélas, dans la *Sainte Ecriture,* écrivait mélancoliquement :

(70) Causse : *Op. cit.*, p. 118-119.

... Ce qui domine dans les Psaumes est le cri de la vengeance et de la haine et je ne sais s'il y est parlé une seule fois d'aimer ses frères (71).

Le Pauvre d'Israël tout pénétré de haine et d'envie, aspirant à des lendemains triomphaux, espère, réclame, exige de *son* Dieu, d'atroces et miraculeuses interventions en sa faveur. Saint François, qui ne se connaît d'autre ennemi que lui-même, demande à Dieu de l'inspirer et de le guider sur la route difficile de la perfection; il le sollicite de lui prêter la force nécessaire pour pouvoir se dompter assez soi-même, afin qu'il puisse être en exemple à tous les égarés, à tous les méchants pour les aider ainsi à se sauver, en retournant au Bien.

Il y en a beaucoup qui en péchant, en recevant une injure, s'en prennent souvent à leur ennemi ou au prochain. C'est bien à tort, car chacun a son ennemi sous sa domination : c'est le corps instrument de notre péché. Aussi bienheureux le serviteur qui tient toujours un pareil ennemi enchaîné sous sa puissance... (72).

Loin de s'efforcer de grouper en faisceau ou d'attiser les haines qu'il voyait sourdre autour de lui, saint François s'efforçait de les apaiser. Il avait toujours à la bouche cette parole : « La Paix soit avec vous », paix entre les peuples, paix entre les villes, paix entre les hommes. L'auteur du *Miroir de la Perfection* et Celano rapportent, en termes identiques, une historiette touchante et significative, en racontant *comment François donna son manteau à un homme pour l'empêcher de haïr son maître :*

Un jour, à Colle, dans le Comté de Pérouse, saint François rencontra un pauvre qu'il avait connu jadis dans le siècle. Et il lui dit : « Frère, comment vas-tu? » L'autre, l'âme mauvaise, se mit à accabler de malédictions son maître qui lui avait enlevé tous ses biens. « Ce n'est, dit-il, que par la faute

(71) Ernest Havet : *Le Christianisme et ses origines*, tome III, p. 270.
(72) Opuscules de saint François d'Assise : *Admonition X*, p. 112.

de mon maître — le Dieu Tout-Puissant le maudisse — que je suis en ce triste état. » Le bienheureux, le voyant persister dans cette haine mortelle, eut pitié de son âme et lui dit : « Frère, pour l'amour de Dieu; pardonne à ton maître, afin de sauver ton âme; peut-être alors te rendra-t-il ce qu'il t'a pris; sinon, après avoir perdu tes biens, tu perdras aussi ton âme. » L'homme répondit : « Il m'est absolument impossible de lui pardonner, s'il ne commence par me rendre ce qu'il m'a enlevé. » Le bienheureux qui portait un manteau sur les épaules lui dit : « Tiens, je te donne mon manteau, et te prie de pardonner à ton maître, pour l'amour de Dieu. » Attendri et désarmé par ce bienfait, le pauvre prit le manteau et oublia ses griefs (73).

Quoi de plus simple et de plus religieusement doux que ce geste?

Par l'éloignement, par le dédain qu'il témoigne à l'égard de l'Ancien Testament, par son effort pour constituer *son* Evangile de quelques versets choisis dans le Nouveau, saint François traçait une voie nouvelle au christianisme, à la religion de l'Occident. Voie singulièrement féconde, malgré le caractère utopique de la tentative considérée dans son originelle pureté. Par un détour subtil, saint François est le grand précurseur et l'annonciateur, non point, comme on l'a parfois insinué, de la Réforme, mais de la Renaissance.

§

Non seulement, comme l'a dit Nietzsche, embrassant la question de son regard d'aigle, la Réforme ne procède pas de l'esprit de la Renaissance, non seulement elle n'en est pas le prolongement, mais elle y contredit de toutes ses forces.

La Renaissance italienne contenait virtuellement toutes les puissances positives auxquelles on doit la civilisation intellectuelle moderne... Là-dessus la Réforme allemande tranche comme la protestation énergique d'esprits arriérés... Les ré-

(73) Celano : *Vita II*, ch. LVI, p. 250. — *Miroir de la Perfection...*, p. 86.

formés ont retardé de deux ou trois siècles l'éveil et le règne des sciences. Ils ont peut-être rendu impossible à jamais la fusion de la pensée antique et de la pensée moderne. La grande tâche de la Renaissance n'a pu être menée à bien (74).

La Réforme est un événement dont les origines comme le développement obéissent à des raisons très complexes, d'ordre à la fois religieux, politique, économique et social, inextricablement emmêlées.

Mais il n'est rien, dans ce qu'on peut appeler l'« esprit de la Réforme » qui ne contredise aux idéaux de la Renaissance, de même qu'il n'est rien dans cet « esprit » qui se rapproche en quelque manière de l'esprit franciscain, comme nous allons tenter de l'indiquer rapidement.

Comme on l'a dit :

> Luther n'a trouvé sa voie qu'en tâtonnant, et même lorsqu'il l'eut trouvée, il a varié sur bien des points... Il a été amené à entreprendre son œuvre uniquement sous l'action d'expériences personnelles d'ordre spécifiquement religieux... Il voulait faire son salut par des œuvres particulièrement méritoires, c'est-à-dire par le renoncement à la vie de famille et l'ascétisme. *Il n'aboutit qu'à un sentiment de douloureuse impuissance et d'éloignement à l'égard de Dieu* (75).

Les divergences s'avèrent dès l'abord et dans les personnages eux-mêmes. Saint François trouve sa voie immédiatement et la suit toute sa vie, sans jamais dévier. Il voulait faire son salut par des œuvres particulièrement méritoires : il l'a fait. L'ascétisme ne le conduit pas à un sentiment de douloureuse impuissance et d'éloignement à l'égard de Dieu; tout au contraire, la puissance de sa volonté s'y exalte, il se sent si près de Dieu qu'il le retrouve partout dans les œuvres de la création. François n'eut pas un instant le sentiment de la stérilité de ses

(74) Nietzsche : *Humain trop humain*, aph. 272.
(75) E. Erhardt, dans l'ouvrage collectif *Etudes sur la Réforme*, p. 613-614.

efforts qu'il poursuivit indéfectiblement avec la certitude qu'il conquérait ainsi la faveur de Dieu.

Par les dispositions mêmes de son âme, le petit Pauvre d'Assise est profondément catholique. Dans le système catholique, en effet, comme le dit excellemment M. E. Erhardt :

... la justification du pécheur pénitent n'est qu'une étape, et la vie correcte selon les commandements de Dieu n'est qu'un degré inférieur de la vie chrétienne; même la vie selon les conseils évangéliques qui assure des mérites exceptionnels n'est encore, par elle-même, qu'un moyen plus sûr que d'autres d'obtenir ce salut dans l'autre vie. Le véritable sommet de la vie chrétienne, c'est l'anticipation de ce salut, c'est la jouissance immédiate, si imparfaite, si précaire, si intermittente soit-elle, de la vie divine. En mangeant l'hostie consacrée dans l'eucharistie, le fidèle s'unit à Dieu d'une façon mystérieuse, par un moyen matériel, il est vrai, mais Dieu est aussi présent sur l'autel qu'il l'est au ciel... A un degré supérieur, il y a l'union avec Dieu par la vie contemplative et l'extase...

A cette piété — et j'ajoute ici, c'est celle-là même de saint François — qui veut en quelque sorte que l'homme *se surpasse lui-même et triomphe, non seulement du péché,* mais de sa condition d'être fini, Luther oppose l'affirmation qu'il n'y a rien de supérieur à la foi... l'homme attend tout de Dieu, *rien de ses propres œuvres...* (76).

L'exaltation des puissances de l'homme, ce pouvoir qu'il détient de faire triompher son idéal et de triompher dans son idéal, c'est le message même qu'apportait saint François. Ce qu'il fit saintement, dans le plan divin, les hommes de la Renaissance, sur un autre plan, le réalisèrent humainement. Mais c'est un même sentiment de confiance éperdue, une même ivresse joyeuse qui les soulève au-dessus d'eux-mêmes. Ils se sentent puissants, responsables, ils sont humains, trop humains souvent, parfois surhumains, et saint François ressurgissant au milieu d'eux n'y paraîtrait point un étranger, mais un frère

(76) Id., p. 621-622.

moins charnel, plus pur, plus détaché des contingences quotidiennes, un frère divin... mais *un frère.*

La Réforme, elle, apparaît comme hantée par l'idée épouvantable de la prédestination qui laisse l'homme entre les mains de Dieu, si désarmé, si misérablement faible et petit, qu'il n'est plus qu'une chose, presque rien, un jouet abandonné (77).

Des apologistes protestants se sont efforcés de démontrer la valeur éducative et civilisatrice, du moins indirecte de la doctrine de la prédestination; ce n'est point ici le lieu de discuter leurs conclusions, il nous suffit de constater le fait indéniable qu'en tout état de cause, cette doctrine diminue l'homme vis-à-vis de lui-même. La théorie du serf-arbitre, quelle que puisse être sa valeur morale ou sociale, établit le régime de la plus lourde servitude pour l'âme humaine.

A l'origine de sa tentative et notamment dans son écrit *Contre les prophètes célestes*, qui est de 1525, Luther déclarait que la loi de Moïse, y compris le Décalogue, n'était pas autre chose que la loi nationale des Juifs, qu'elle n'était qu'un résumé périmé de la loi naturelle et qu'en définitive : « Moïse est mort ». Ce qui ne l'empêchera pas de proclamer plus tard que le Décalogue et d'autres parties de la loi de Moïse doivent être, *sans aucune restriction,* la loi du chrétien.

Dans ses catéchismes, c'est le *Décalogue,* non le *Sermon sur la Montagne,* qui représente « la Loi » par opposition à « l'Evangile » (78).

(77) « Ainsi l'homme, par lui-même, n'est capable d'aucun bien ; la grâce seule peut tout : les œuvres ne servent de rien; elles ne sont bonnes que par l'imputation de Dieu. De là à conclure que l'homme ne peut rien du tout, ni en bien ni en mal, que Dieu seul agit et fait en nous le mal comme le bien sans que nous y coopérions en rien, il n'y avait qu'un pas, Luther le franchit vite. » J. Chevalier, dans les *Etudes sur la Réforme*, p. 851.

(78) E. Erhardt, *op. cit.*, p. 640. « De fait ce restaurateur de la pure doctrine du Christ, semble ignorer le *Sermon sur la Montagne.* » J. Chevalier, *op. cit.*, p. 849.

J'ai fait voir plus haut combien la doctrine de saint François d'Assise était exempte d'influences judaïques, à quel point elle était peu redevable à l'Ancien Testament. La Réforme tout entière est au contraire un large mouvement de judaïsation du christianisme médiéval (79), en ce sens elle s'oppose encore à la Renaissance qui marque au contraire un retour aux tendances maîtresses de la civilisation gréco-romaine. Lorsque M. Harnack écrit que : « Luther a été le restaurateur de l'ancien dogme » (80), il a raison s'il fait allusion à ce qui s'élaborait dans les communautés judéo-chrétiennes des temps primitifs.

M. Imbart de la Tour l'a justement noté. Luther ne doit presque rien à la culture classique. L'hellénisme lui resta longtemps étranger et l'antiquité latine fut pour lui « moins un aliment qu'une parure ». il lui demande une forme d'écrire plutôt qu'une règle de vie.

La conception morale qu'avait créée la philosophie antique lui paraît déjà inconciliable avec le christianisme. Par là, tout un monde de notions lui est fermé, le culte de la beauté et la croyance en l'homme (81).

Nous avons vu déjà, nous verrons encore à quel point, au contraire, ces notions furent familières au *Poverello*.

Différences encore, différences toujours dans les personnes mêmes. Tandis que la figure et les attitudes de saint François forcent l'admiration de tous les hommes, non seulement celle des coreligionnaires, mais celle des adversaires, incroyants ou protestants, le caractère de Luther donne lieu aux plus sévères critiques, et non seulement de la part de ses ennemis; M. Bernouilli par exemple ne craint pas d'écrire :

Les contradictions effroyables, incroyables. — que Luther se permettait parfois, dans un laps de peu d'années, avec un sans-

(79) Cf. mon livre *le Problème juif*, ch. IV.
(80) A. Harnack : *Lehrbuch der Dogmengeschichte*, t. III, p. 693.
(81) Imbart de la Tour, dans les *Etudes sur la Réforme*, p. 557.

gêne dans la versatilité qui fait douter tantôt de sa raison, tantôt de sa bonne foi — apparaissent doublement sinistres et incohérentes... (82).

De tempérament violent et passionné, Luther fut, au premier chef, un révolutionnaire, souvent fougueux, souvent aussi craintif, mais, en cela, pareil à tous les révolutionnaires plus soucieux de réformer les autres que de se réformer soi-même: escomptant toujours l'améliorations, mais à l'homme intérieur, pour tenter de rendre le transformation radicale des institutions existantes.

Plein d'une angélique douceur, saint François, avant tout préoccupé de se réformer lui-même afin d'être en exemple aux autres, ne s'en prend jamais aux institutions, mais à l'homme intérieur, pour tenter de rendre le monde meilleur.

§

Avec Calvin, qui tente d'universaliser la Réforme, en la judaïsant davantage encore, les divergences vont en s'accentuant.

Calvin, écrit M. C.-A. Bernouilli, est devenu l'automate de sa conviction théologique une fois arrêtée. Il ne réagissait pas humainement sur la matière humaine qu'il avait à pétrir. Son idée fixe, égocentrique, lui faisait mener à bien, avec une sûreté tranquille de monomane, une organisation qu'il croyait réalisée pour la seule gloire de Dieu... De tous les fanatiques de son temps, Calvin fut le plus cruel... Ce n'est pas impunément que Calvin avait dégagé de l'*Ancien Testament presque seul* sa construction du « royaume de Dieu », qui alors ne put manquer d'avoir tous les traits du despotisme oriental (83).

Calvin est tout infecté de judaïsme et lorsqu'il fait brûler Michel Servet, il invoque délibérément, pour se justifier, les textes de la loi mosaïque et du Deutéronome, suprême recours de tous les fanatiques persécuteurs. C'est

(82) C.-A. Bernouilli, dans les *Etudes sur la Réforme*, p. 557.
(83) Bernouilli, *Op. cit.*, p. 559-560.

alors que le réformateur humaniste, Sébastien Castellion, lui lance dans un sursaut d'indignation cette apostrophe : « ...Alors même que la loi exigerait la mort de l'hérétique, quel est l'homme de bon sens qui concéderait à Calvin que cette Loi persiste encore sous le règne du Christ? Qui donc consentirait à se laisser arracher le Christ pour revenir à Moïse? *Que Calvin se rattache à Moïse et se fasse juif, s'il le veut* (84) ! »

Que nous voilà loin de saint François d'Assise et de la douceur ombrienne!

Mais il est un point où l'antithèse devient tragique et c'est là que se révèle l'éternelle jeunesse de l'œuvre franciscaine, son caractère de permanente actualité.

L'apologiste protestant de saint François, M. Paul Sabatier, a écrit des pages très belles et très vraies sur l'horreur qu'avait son héros de l'argent et sur sa signification profonde :

François voyait dans l'argent l'instrument diabolique par excellence : à force de s'exalter, il en arrivait à l'exécrer, comme s'il y avait eu dans le métal lui-même une sorte de pouvoir magique et de malédiction cachée. *L'argent fut vraiment pour lui le sacrement du mal...* Au reste, la pauvreté franciscaine ne se confond ni avec l'orgueil insensible du stoïcien, ni avec l'horreur stupide de certains dévots pour toutes les joies : *Saint François ne renonçait à tout que pour mieux posséder tout* (85).

Opposons maintenant, au pieux admirateur de saint François, un apologiste de Jean Calvin, et le contraste éclatera de lui-même. M. Edmond Vermeil écrit en effet :

Calvin a compris que l'idéal chrétien pouvait et devait se réaliser dans une société économiquement active. Il a entrevu la valeur du commerce et de l'industrie. Il a brisé le cadre étriqué des institutions médiévales et rompu avec la théorie scolastique de l'argent. Il a saisi le lien entre le progrès moral et le progrès économique. N'est-ce pas favoriser le ca-

(84) Cf. E. Giran : *Sébastien Castellion*, etc., Paris, 1914, p. 286.
(85) Sabatier, *op. cit.*, p. 143-144.

pitalisme que de prêcher le travail et de proscrire en même temps le luxe? Le calvinisme a glorifié le travail comme un instrument de la réalisation du plan divin. C'est par là qu'il a favorisé l'évolution économique du monde moderne... Il pousse à la production tout en enseignant le mépris du luxe. De là le capitalisme, la division du travail, la spécialisation, l'utilitarisme. Les biens matériels sont un don de Dieu (86).

La contradiction éclate, phrase après phrase, mot après mot, elle est radicale, absolue, irrémédiable entre l'idéal franciscain et l'idéal calviniste auquel nous devons les « beautés » de notre « civilisation » actuelle.

On sait, dit avec moins d'enthousiasme et plus de mélancolie M. C.-A. Bernouilli, que le christianisme primitif dans son manifeste le plus décisif et le plus grand, le *Sermon sur la Montagne,* avait répudié tout mammonisme. On sait aussi que le calvinisme, par un dogme de la prédestination, est devenu le tuteur écouté d'un capitalisme sans scrupule (87).

Si nous sommes redevables, pour une large part, à la Réforme judaïsante de Luther et des sectes calvinistes, des « progrès » de l'abominable « civilisation » sous le faix de laquelle les hommes succombent, on peut affirmer du moins que cette civilisation-là ne doit rien à saint François d'Assise. Ses tendances, son action dans l'histoire, sont radicalement autres et comportent peut-être, c'est un des secrets de demain, des possibilités d'avenir encore insoupçonnées.

Mais qu'on ne parle plus jamais d'un saint François précurseur du mouvement de la Réforme, c'est une dérision. Il n'y eut aucune part, même la plus lointaine, il est aux antipodes du grand effort de réaction judaïque qui fit dévier pour plusieurs siècles la civilisation de l'Occident des voies royales que lui désignait la Renaissance.

(86) E. Vermeil dans les *Etudes sur la Réforme,* p. 905 et 907.
(87) Bernouilli, *op. cit.,* p. 567.

Saint François d'Assise n'est pas un théoricien, un bâtisseur de système, un dialecticien plus ou moins savant et subtil, un théologien plus ou moins fanatique et têtu, c'est avant tout un homme vivant.

Pour comprendre son action, l'influence énorme qu'il exerça — et qu'il peut exercer encore — c'est l'homme vivant qu'il faut connaître.

C'était, nous rapporte Celano, un homme de la plus haute éloquence, au visage ouvert, à l'air bienveillant, exempt de mollesse et de morgue. Parce que très humble, il était pour tous plein de mansuétude et savait s'accommoder à l'humeur de chacun... De mœurs douces, de nature paisible, il se montrait affable dans ses paroles, très bienveillant dans l'exhortation, savait garder très fidèlement un secret, était prévoyant dans le conseil, actif dans l'exécution, gracieux en toutes choses.

Il avait l'esprit serein, l'âme douce, l'intelligence claire; il était absorbé dans la contemplation, assidu à la prière, toujours plein de ferveur. Constant dans ses desseins, affermi dans la vertu, persévérant dans la grâce, il demeurait toujours semblable à lui-même. Il était prompt au pardon, lent à la colère, d'esprit vif, de mémoire très heureuse, subtil dans la discussion, plein de prudence dans la délibération, et toujours simple. Il était sévère pour lui-même, compatissant aux autres, toujours plein de discernement (88).

Cet être si parfaitement équilibré, si doux, était assez maître de lui-même pour contenir la flamme ardente qui le consumait; ce n'est qu'en des occasions exceptionnelles qu'il lui donnait essor. Son éloquence alors était sans pareille, étrange et tourmentée, sa parole « était un feu ardent qui pénétrait jusqu'au plus profond des âmes (89) ». En peu de mots, il faisait entendre ce qui paraissait inexprimable et, soulignant ses paroles par une action pleine de feu, il ravissait ses auditeurs jusqu'au ciel. Il laissait de côté l'appareil des distinctions, et il ne prêchait que ce qu'il tirait de lui-même (90).

(88) Celano : *Vita I*, ch. XXIX, p. 95-96.
(89) Id., *ibid.*, ch. X, p. 39.
(90) Id., *Vita II*, ch. LXXIII, p. 268.

Celano nous le montre, un jour qu'il parlait devant le pape Honorius et les cardinaux sur de graves affaires, transporté d'enthousiasme, irrésistible et vraiment dionysiaque; il était si plein d'ardeur « qu'il ne se tenait pas de joie et que tout en parlant il s'agitait, dansant presque, non comme un baladin, mais comme un homme brûlé par le feu du divin amour » (91).

On affadit la figure de saint François en n'insistant que sur les traits qui lui prêtent ce caractère d'angélique douceur si cher à la tradition populaire. Pour expliquer sa prodigieuse influence il est utile qu'on se représente aussi la puissance de son enthousiasme et qu'on le voie inondé d'amour et de joie et dansant presque. Ces expansions violentes révèlent à la fois la richesse de sa nature et la force invincible de la volonté qu'il déploie pour réussir sans cesse à la comprimer, à la dompter dans le cours banal des jours, pour n'apparaître plus que paisible et serein... presque timide.

Si François, digne chevalier, servit fidèlement jusqu'à la mort sa Dame au visage austère : la Pauvreté, du moins conserva-t-il, auprès de lui, cette autre compagne qui jamais ne le quitta : « la Joie ».

Il craignait plus que tout les atteintes de cette maladie si funeste de la mélancolie et recommandait à ses frères de ne jamais paraître « tristes et sombres comme des hypocrites » (92), mais de montrer toujours « un visage gai et rempli d'une avenante amabilité » (93). Lorsqu'il était nécessaire, il les reprenait de leur visage maussade.

Avec ces deux compagnons, la Pauvreté qui le délivrait de tant de vains soucis, et la Joie qui faisait rayonner sa splendeur sur toutes choses, saint François s'en allait en chantant, les pieds nus, sur les chemins du monde.

(91) Id., *Vitæ I*, ch. XXVII, p. 86-87.
(92) Id. *Vita II*, ch. LXXXIX, p. 286.
(93) *Opuscules de saint François*, Règle de 1221, p. 50. Cf. aussi Celano, ch. XCI, p. 289.

La nature s'offrait à lui comme « un clair miroir de la bonté de Dieu ». Plein d'une exaltation sublime « il tressaillait d'allégresse en présence de toutes les œuvres sorties des mains du Créateur... En tout ce qui est Beau il reconnaissait la Beauté suprême et tout ce qu'il y a de bon lui criait : « Celui qui vous a fait est la Bonté même » (95). La nature sur laquelle il jetait un regard plein d'amour lui révélait Dieu partout. Il éprouvait une joie ineffable à regarder le soleil, à considérer la lune, à contempler les étoiles au firmament. Il portait une affection particulière au feu à cause de sa beauté et de son utilité. Il laissait brûler les flambeaux, les lampes, les cierges, ne voulant pas de sa main éteindre une lumière qui est le symbole de la lumière éternelle. Il révérait l'eau par qui est figurée la première ablution de l'âme qui se fait par l'eau du baptême. « Aussi chaque fois qu'il se lavait les mains, choisissait-il un endroit où l'eau ne fut pas foulée par ses pieds. » Il marchait avec respect sur les pierres. Aux frères qui allaient au bois, il défendait de couper l'arbre tout entier, afin qu'il pût garder l'espoir de bourgeonner de nouveau. Il ordonnait au jardinier de laisser autour des jardins une bande de terre inculte, afin qu'en leur temps, les herbes par leur verdure et les fleurs par leur beauté puissent proclamer combien est beau le Père de toutes choses. Dans le jardin il faisait réserver une plate-bande aux herbes odoriférantes et fleurissantes, afin qu'elles rappelassent ceux qui les regardaient au souvenir de l'éternelle suavité. Il enlevait du chemin les vermisseaux dans la crainte qu'ils ne fussent foulés aux pieds, et il faisait apporter aux abeilles pour les empêcher de mourir de faim, durant l'hiver glacial, du miel et du vin généreux. Il donnait le nom de frères à tous les animaux... (96) La piété de son cœur l'avait fait le père de toutes les créatures (97).

(95) Celano : *Vita II*, ch. CXXIV, p. 322.
(96) Celano : *Vita II*, ch. CXXIV, p. 323.
(97) Saint Bonaventure : *Vie de saint François*, ch. IX, p. 129.

A force de ferveur saint François en arrivait, confondant dans un même amour, très candide à la fois et très profond, Dieu, les choses, les bêtes et les gens, à redécouvrir l'éternelle jeunesse du monde. Non pas qu'il fût, comme on l'a dit parfois, panthéiste, il a tout au contraire une notion de Dieu très haute et très pure : « Vous êtes saint, s'écria-t-il, Seigneur et Dieu unique qui opérez des merveilles!!... » (98) Mais profondément convaincu que Dieu est tout amour et charité, qu'il est allégresse et joie, qu'il est « la richesse qui contente », il se plaît à le révérer dans son œuvre merveilleuse, contemplée sous ses aspects multiformes, *car toute créature dit et proclame : Dieu m'a fait pour toi, ô homme* (99) !

Parfois, soulevé par cette exaltation qui l'emportait au-delà de lui-même, il prêchait les choses comme pour les contraindre à communier avec lui dans un même élan d'amour reconnaissant envers la divinité.

Voyait-il un champ émaillé de fleurs, aussitôt il leur prêchait, tout comme si elles avaient eu la raison, et les invitait à louer le Seigneur. Les moissons et les vignes, les rochers, les forêts, les beaux sites des campagnes, les eaux courantes, les jardins verdoyants, la terre et le feu, l'air et le vent, il exhortait tout cela avec la simplicité la plus sincère, à aimer Dieu et à lui obéir de bon cœur. Il donnait le nom de frère à toutes les créatures et, par une prérogative refusée aux autres, son cœur pénétrait leurs secrets, comme si, délivré de son corps, il vivait déjà dans la glorieuse liberté des enfants de Dieu (100).

La prédication aux oiseaux, le dialogue avec sœur cigale et tant d'autres récits d'une exquise fraîcheur qui sont dans toutes les mémoires nous montrent saint François dans l'exercice de son ministère universel, étendant à tout le monde visible la sainte mission d'amour qui lui fut miraculeusement confiée.

(98) *Opuscules de saint François*, Petit Billet au Frère Léon, p. 163.
(99) *Miroir de la Perfection....*, p. 333.
(100) Celano : *Vita I*, ch. XXIX, p. 94.

Par-dessus toutes les créatures privées de raison, saint François préférait le soleil et le feu, car, disait-il :

Le matin, quand le soleil se lève, tout homme devrait louer Dieu qui le créa pour notre bien, car par lui nos yeux sont illuminés de clarté; et le soir, quand vient la nuit, tout homme devrait louer Dieu à cause de notre frère le feu, car par lui nos yeux sont éclairés dans l'ombre. Nous sommes comme des aveugles, et le Seigneur par ces deux frères éclaire nos yeux; aussi devons-nous chaque jour louer le Créateur, pour ces deux créatures en particulier, et pour toutes celles dont nous usons journellement (101).

Comme il considérait et disait, rapporte encore l'auteur du *Miroir de la Perfection,* « que le soleil est plus beau que les autres créatures et ressemble le plus à Notre-Seigneur... il mit son nom en tête des *Louanges* qu'il avait composées et les appela : Cantique de notre frère soleil. »

Ce beau chant apollinien marque le point culminant de l'amour terrestre de saint François pour Dieu, manifesté dans la splendeur de ses créatures; il constitue en même temps « le plus vénérable monument de la poésie religieuse en langue italienne » (102).

... Laudato sie mi Signore, cum tucte le tue creature
Spetialmente messor lo frate sole...

§

L'ascétisme ne conduit pas saint François aux exclusives joies de l'extase solitaire, mais à la découverte du monde.

Il est, a-t-on pu dire, une créature nouvelle par sa simplicité; il a retrouvé « sinon la puissance d'Adam innocent sur le monde des corps, du moins, ce qui est plus beau, l'amour naïf de la nature, une sympathie aussi fraîche et émerveillée que s'il était le premier homme » (103). Son amour personnel pour l'humanité

(101) *Miroir de la Perfection,* p. 335.
(102) Henri Hauvette : *Littérature italienne,* Paris, A. Colin, 1914, p. 37.
(103) Christus : *Manuel d'Histoire des Religions,* ch. XVI, sect. III, p. 1131.

du Christ l'amène à la découverte de l'homme. Comme nous voilà loin, tout à coup, de la forêt d'allégories et de symboles, forêt hercynienne où s'allait perdre l'humanité du moyen âge. C'est maintenant le souffle très doux du printemps qui passe, le monde tressaille, la sève monte, ici commence vraiment la Renaissance.

On a raison de considérer la Renaissance comme une redécouverte de l'antiquité païenne, mais encore s'agit-il de s'entendre. Les Italiens n'avaient pas cessé de vivre hantés par les souvenirs de la grandeur romaine, dont les vestiges étaient partout visibles; par Byzance avec laquelle le contact n'avait jamais été perdu, par les régions plus grecques que latines de l'Italie du Sud et de la Sicile, un pont était jeté qui permettait d'accéder aux trésors de l'hellénisme. Les hommes avaient donc toujours le moyen de reconquérir l'antique tradition perdue. S'ils n'en ont rien fait, c'est que leurs esprits et leurs âmes, engoncés dans des conceptions misérables, avaient perdu la faculté de concevoir ce qu'il peut y avoir de noble dans l'humanité de l'homme et de s'émouvoir au contact de ce qu'il y a de beau dans la nature. A dire vrai, comme l'écrit justement M. Gilson, les hommes du moyen âge ignorent la nature. « Les choses possèdent bien pour eux une réalité propre dans la mesure où elles servent à nos usages journaliers, mais elles perdent cette réalité aussitôt que la pensée médiévale entreprend de les expliquer. Pour un penseur de ce temps, connaître et expliquer une chose consiste toujours à montrer qu'elle n'est pas ce qu'elle paraît être, qu'elle est le signe d'une réalité plus profonde, qu'elle « annonce » et qu'elle « signifie autre chose » (104). » Secouant la poussière des in-folios où les théologiens rivalisaient de subtilité, en ratiocinant sur les allégories et les symboles, saint François d'Assise, dans la simplicité sublime de son cœur,

(104) Etienne Gilson : *La Philosophie au moyen âge*, Paris, 1922, t. I, p. 95.

marchant pieds nus, sur les chemins de l'Ombrie, révéla l'homme à lui-même, redécouvrit la réalité splendide de la nature et démontra, par de vivants exemples, l'indissoluble solidarité qui les lie.

Ainsi se retrouvait le grand secret perdu de ce qui fit l'incomparable valeur de la civilisation antique, ainsi se trouvait ouverte la voie qui devait conduire l'humanité à se retremper à la source de glorieuses traditions.

Telle fut l'œuvre de la Renaissance à laquelle préludait le petit pauvre d'Assise. C'est là son plus haut titre de gloire et ce qui confère une valeur éternelle à la leçon qu'il nous propose, car, dans les temps sombres où nous vivons, qui n'aspire à de nouvelles renaissances!

GEORGES BATAULT.

LE
TREIZIÈME TRAVAIL D'HERCULE

—

Les débordements de Léda mirent fort en colère son père le roi Thespius, non contre elle, ignorante enfant, mais contre Tyndareos son époux. L'insuffisance conjugale de cet ex-souverain de Sparte chassé de ses Etats par son beau-frère Hippocoon était manifestement la raison déterminante de ce scandaleux incident. Thespius se reprochait d'avoir donné sa fille aînée à ce roi en exil, sur la réputation de ses ancêtres qui, avant lui, avaient régné sur Lacédémone. Pour que Léda eût trouvé en l'accouplement d'un cygne, animal de petite taille, une satisfaction délirante, il fallait que Tyndareos n'eût reçu de la nature que d'insignifiants avantages. Ce sont là choses qu'un beau-père devrait avoir souci préalablement de contrôler. Thespius avait eu le tort de ne regarder que la chevelure de son gendre pour y constater les traces laissées par la couronne perdue. Il se jura de ne plus être pris par la vanité d'une illustre naissance et de donner à ses autres filles des époux qui fussent des hommes.

Mais, en ces temps fabuleux, les Béotiens n'avaient point cette qualité de brute dont Démosthène les a soit flagellés soit honorés en parlant de leur *aneisthesia*. Minés par les fièvres du lac Copais et du plateau thébain, indolents et efféminés, toute énergie leur paraissait redoutable et l'un d'entre eux, Narkissos, s'était fait, autour d'une source qui était à moins de trente stades de Thespies, le chef d'une secte paresseuse.

Thespius eût été fort en peine de trouver, parmi ses vassaux ou sujets, pour les cinquante filles nubiles dont il était

le père, des maris suivant ses vœux. Si l'on peut s'étonner d'une aussi nombreuse progéniture d'âge sensiblement égal, il ne faut point oublier que les privilèges royaux étaient fort étendus et qu'en la première année de son règne, le souverain avait droit, le dernier jour de chaque semaine, au tribut d'une vierge. Cinquante et deux maternités avaient démontré au peuple la vaillance de son roi. Un des enfants, un garçon, avait péri en bas âge, mais les cinquante et une filles — car il avait eu cinquante et une filles, ce dont il se désolait au point de vue dynastique, — avaient survécu et avaient dépassé l'âge de la formation.

Quand Tyndareos, fuyant l'Achaïe, était venu chercher refuge en ce royaume, le sort de Léda s'était un peu précipitamment décidé, provoquant la jalousie de ses sœurs, enfermées dans le gynécée aux murs cyclopéens ; elles importunaient Thespius de leurs aspirations matrimoniales, mais l'on sait les raisons de sa prudence.

En ce même printemps qui vit quelque désordre au palais de Thespies, les bergers royaux, qui menaient paître les moutons aux contreforts de Cithaeron, constatèrent d'effrayants ravages parmi les troupeaux. Il n'était point de nuit qu'une ou deux bêtes ne disparussent. Des traces sanglantes ne permettaient point d'accuser de simple vol les montagnards de l'autre versant, fournisseurs du marché de Mégare.

Un fauve insatiable devait être le coupable. L'affût révéla un lion monstrueux à la crinière drue, aux yeux injectés de sang, tel qu'on n'en avait jamais vu en ces parages. Il ne pouvait être question de l'attaquer à la lance ou à l'épieu. L'audacieux ne fût point sorti vivant de l'aventure. La bête, comme consciente de l'impunité qui lui garantissait sa force, s'était montrée aux abords de Platée ; on l'avait vue se désaltérant dans l'Oëroe, à la grande épouvante des lavandières de Kreusis.

Il était impossible, en ce début de saison, de faire émigrer les troupeaux aux flancs de l'Hélicon, déjà occupés par

les bergers de Thisbe, de Chorseia, de Bulis et des villes de Phocide ; on ne pouvait les ramener aux parcs de Thespies dépourvus de fourrage. La situation était critique. Thespius fit offrir des présents royaux à qui délivrerait du monstre la contrée. La peur fut plus forte que l'attrait de l'or.

Dans la région vivait le fils d'un général thébain d'assez curieuse réputation. Le jeune homme, de force peu commune et de taille élevée, était d'un caractère difficile. Il avait assommé d'un coup de lyre son illustre professeur Linus, qui lui avait reproché quelques fausses notes. Amphitryon, son père, renonçant à lui faire poursuivre des études musicales si déconcertantes, l'avait, en pénitence et pour calmer ses nerfs, envoyé dans la montagne garder les troupeaux. Le jeune Heraklès avait accepté de bonne humeur cet exil. L'éducation soignée qu'Alcmène sa mère, fille de sang royal, et son père Amphitryon avaient eu l'idée de lui imposer convenait peu à son tempérament. Ses muscles étaient gênés par les pesantes armures qu'on lui avait fait revêtir, ses mains puissantes se sentaient malhabiles à manier le frêle stylet qui grave les poèmes, et le grand air lui convenait mieux que la maison familiale.

Thespius fit, par un messager porteur d'un lecaniscos de précieux métal, présent préliminaire, appel à sa vaillance. Heraklès éclata de rire quand l'objet lui fut tendu. « Ton maître croit-il donc qu'elles sont sales? La fraîcheur des torrents apaise trois fois le jour leur fureur! Dis-lui qu'Heraklès a les mains assez larges pour n'avoir point davantage besoin de canistron. » La réponse du jeune berger ne plongea point Thespius en une longue perplexité. « Retourne, dit-il au messager, et dis-lui que je lui offre une de mes filles à son choix. »

L'envoyé retrouva Heraklès assis sur les rochers d'une cascade dont l'eau glacée lui martelait le nombril.

— Quel pononiptir m'apportes-tu ? demanda-t-il ironiquement.

— J'ai les mains vides, mais le roi Thespius t'offre de partager la couche de celle de ses filles qui te plaira.

— Combien donc a-t-il de filles ?

— Il en a cinquante.

— Dis-lui que je veux les cinquante et qu'en une nuit, une seule, je serai leur époux à toutes !

Le messager s'en retourna, découragé. Le jeune Heraklès refusait évidemment de se mesurer avec le lion du Cithaeron et le Béotien estimait qu'il n'avait point tort.

Thespius ne manifesta ni mécontentement ni stupeur de l'audacieuse réponse qui lui était apportée.

S'il se trouvait, entre les mers d'Eubée et de Corinthe, un humain suivant son cœur, Heraklès était celui-là. Un gendre prodigieux valait mieux que cinquante Tyndareos. Il était d'ailleurs évident qu'Heraklès ne viendrait pas à bout de l'exploit dont il se présumait capable. Il ne coûtait donc rien d'affecter une entière et flatteuse crédulité. De toutes façons, la race des rois vaillants à tous combats ne s'éteindrait pas et c'était cela l'essentiel.

— Reprends, dit-il au messager, le chemin de la montagne et dis à ce jeune homme que mes cinquante filles seront siennes la nuit qui suivra le jour où la dépouille de la bête me sera montrée.

Heraklès fut surpris de revoir le serviteur. Il n'escomptait point l'acceptation si prompte d'une condition dont l'exagération lui semblait à lui-même évidente. Il ne doutait certes point de sa force, car, à dix-huit ans, rien ne paraît impossible et nulle expérience ne l'avait éclairé, mais il ne croyait pas qu'un roi pût se montrer aussi accommodant aux désirs d'un berger, fût-il le fils d'un général thébain. Que Thespius préférât ses moutons à ses filles lui fit craindre que ces dernières n'eussent pas reçu la beauté en partage, mais, à l'âge d'Heraklès, l'on n'est point intransigeant en cette matière et une vierge garde le prestige de son état.

Que Thespius n'ait vu en lui qu'un technogonos envoyé

par les dieux ne lui venait point à l'idée, car ce sont là préoccupations de la maturité. La perspective de cette noce sans précédent mit Heraklès en un état de fébrile exaltation. Il eût voulu courir sus à la bête en cet instant même et, portant sa dépouille sur ses épaules, dévaler d'un seul souffle jusqu'à Thespies.

Mais il fallait assurer la garde du troupeau pendant son absence et trouver la retraite du fauve.

Le messager de Thespius était en mesure de fournir quelques renseignements sur ce dernier point ; de la main tendue il montra la région où s'étaient exercés les derniers ravages. En suivant de l'œil la crète de Cithaeron, on pouvait apercevoir une échancrure assez marquée à droite d'une vaste clairière qui faisait une tache claire au flanc sombre de la montagne. Plus bas et encore un peu plus à droite, un bouquet de grands chênes émergeait des taillis. Ces chênes étaient au bord d'un ruisseau. Il en fallait suivre le cours encaissé pour arriver aux pâturages, cachés par un contrefort boisé.

Heraklès avait attentivement écouté l'explication topographique du messager. Les points de repère s'étaient gravés dans ses yeux.

— C'est bien, dit-il, retourne à Thespies et dis à ton maître de préparer la chambre nuptiale. Si la bête se cache là où tu le dis, je ne ferai pas attendre longtemps mes épouses.

Thespies tout entière connut, par le messager et les autres serviteurs du roi, l'extraordinaire marché, bien avant les principales intéressées. Une intense curiosité agita les Thespiennes de toutes classes auxquelles la vie conjugale n'avait point fourni prétexte à imaginer de telles extravagances. Les hommes haussaient les épaules et prétendaient que cet Heraklès devait être natif de Crète, où Aletheia n'a point d'autel.

L'indiscrétion d'une servante mit le gynécée en émoi. Les cinquante jeunes filles, qui croyaient avoir prévu tout ce

que l'avenir leur pouvait réserver, en particulier d'appartenir chacune à plusieurs hommes, n'avaient pas une notion très exacte des sentiments qu'elles devaient éprouver en l'occurrence. Leur innocence n'attachait point d'importance aux liens anormaux de famille que cette nuptialité créerait. Il est d'ailleurs probable que cette législation sexuelle est d'origine hébraïque et certain qu'elle est postérieure aux temps archaïques où Thespius régnait en Béotie.

Les cinquante jeunes filles, de mère différente, se considéraient plus comme des amies que comme des sœurs, tant il est vrai que la maternité compte plus que la paternité. Elle seule en effet est indiscutable. Nulle ne mettait en doute qu'Heraklès vainqueur ne tînt sa promesse. Leur candeur excluait tout scepticisme. N'auraient-elles point recherché chacune l'étreinte de cinquante jeunes hommes si le salut de la patrie l'eût commandé ? N'était-ce point la même chose ?

Leur essentielle préoccupation avait été de deviner laquelle d'entre elles plairait la première au héros. Toutes s'estimaient également belles et désirables. Heraklès défilerait-il devant elles en indiquant du doigt la favorite ? Ce choix recommencerait-il comme en un jeu ou comme au marché? Quelle humiliation ne subirait point la dernière, l'avant-dernière et même les quarante-sept autres laissées dans l'attente après désignation de la première élue ?

Bien qu'elles fussent sœurs et amies, aucune haine secrète n'obscurcissait leur cœur. Elles convinrent d'observer l'ordre de naissance, ennemi de toute jalousie. Et elles attendirent troublées et délicieusement anxieuses.



Nul n'assista au combat d'Heraklès et du lion du Cithaeron. Des bergers trouvèrent sur les lieux un jeune arbre déraciné dont le tronc, au dessus des racines, semblait mâchuré. Heraklès avait-il enfoncé cet épieu improvisé dans la gueule du fauve et les mottes de terre avaient-elles étouffé la bête ?

On n'avait entendu qu'un seul rugissement. Plusieurs heures s'étaient passées avant que quelqu'un osât s'approcher. Un audacieux, enfin, grimpé dans un grand chêne, aperçut le héros terminant le dépeçage. Au cri du berger, des feux de joie s'allumèrent l'un après l'autre sur les collines et Thespies connut la grande nouvelle plus vite qu'aucun coureur ne l'eût pu apporter.

Une animation fébrile s'empara de la ville. Des guirlandes de fleurs hâtivement tressées furent accrochées à la porte-du-soleil-levant par laquelle le héros ferait vraisemblablement son apparition. Les rues furent débarrassées des fumiers qui les encombraient. Des coffres, l'on sortit les plus riches chlamydes et il y eut des femmes de toute condition et de tout âge, jusque-là modestes, qui déplorèrent amèrement de n'être pas filles de roi. Des hommes péroraient, déclarant que Thespius avait conclu un pacte de dupe, la simple mise à mort d'une bête sauvage, sans doute moins redoutable qu'on ne l'avait supposé, ne méritant point une telle récompense. D'autres prétendaient que cet Heraklès avait la bouche plus grande que l'estomac et que sa vantardise serait vite démasquée. On avait connu de ces affamés qui se disaient de taille à dévorer un bœuf et que deux côtes rôties suffisaient à rassasier. Des époux, dont la flamme avait toujours été prudemment sans éclat, déploraient qu'un tel exploit, s'il se réalisait, pût venir à la connaissance de leurs femmes jusque-là sans exigences. La mort du fauve tant redouté était à peine mentionnée, par quelques chasseurs.

Au gynécée royal régnait une certaine confusion. Les aryballes et les alabastres de parfums circulaient entre de jeunes mains tremblantes. Des miroirs de bronze poli faisaient, en tombant sur les dalles de la salle des bains, un vacarme de cymbales. Des servantes glissaient parmi les flaques répandues par des hydrias trop pleines et tant de propos s'échangeaient, sortis de lèvres haletantes, qu'on ne comprenait plus rien.

Thespius était d'humeur sombre. Il regrettait sa promesse. En admettant même que le jeune homme réclamât son dû, les cinquante épousées d'une nuit ne protesteraient-elles point contre le défaut de lendemain de leur bonheur? La vie au palais serait troublée de réclamations et les abandonnées n'imiteraient-elles point leur sœur Léda? Un instant Thespius eut l'idée de faire égorger Heraklès à son entrée dans la ville, mais il craignit la réprobation populaire. Il n'osait point franchir le seuil du gynécée, ne sachant quel accueil lui serait fait. La rumeur confuse qui en émanait pouvait être diversement interprétée. Si certaines se montraient récalcitrantes, la défaillance probable du jeune présomptueux permettrait sans doute de renoncer à toute contrainte à leur égard. Quelle serait la limite de sa force? Une seule des filles pourrait tant lui plaire qu'il n'en voudrait point d'autre? Les heures d'une nuit s'envolent vite... Comme il méditait, soucieux, une clameur montant de la plaine l'avertit que le loisir des réflexions était passé.

*

Heraklès s'avançait, colossal et superbe, escorté d'une grande foule. Des enfants gambadaient devant lui, trébuchant aux pierres du chemin et tombant parce qu'ils ne pouvaient détacher leurs yeux du prodigieux personnage. Sur ses cheveux en broussaille, la tête du lion, dépouillée de son armature osseuse, s'étalait comme un brun capuchon à la sanglante doublure. Les pattes de devant, lourdes de leurs griffes nacrées, pendaient sur ses épaules nues, et les pattes de derrières nouées autour de la taille lui servaient de ceinture. La houpette de poils fauves au bout de la queue du lion balayait, comme une traîne, la poussière. Heraklès marchait d'un bon pas, souriant de contentement, en s'appuyant sur sa rude houlette de berger qu'il brandissait par instant pour écarter des gamins.

Il eut peine à se frayer un passage pour parvenir jusqu'au palais. Il lui fallut même prendre la queue du lion au

creux de son coude gauche, car on la piétinait. Thespius l'attendait sous le monolythe orné de griffons sculptés qui indiquait le porche principal.

— Sois le bienvenu, étranger, et qu'honneur soit rendu à ton incomparable vaillance ! Le roi Thespius te salue.

Les gardes eurent peine à refermer les lourdes grilles de bronze derrière Heraklès. Le peuple s'écrasait sur elles pour tenter de l'apercevoir.

Le roi et son hôte disparurent dans l'intérieur du palais. Thespius avait ordonné que l'on préparât la salle des banquets.

Sur la large table de pierre, les kyathos attendaient auprès des œnochoés pansues, et le dessein brunâtre des cylix disparaissait sous les fruits et les quartiers de venaison froide.

— Il me plairait, dit Heraklès, avant de toucher à ces mets, de me plonger dans l'eau chaude. J'ai eu beau racler la peau de cet animal, son sang a collé mes cheveux et s'est séché sur ma peau.

Il avait rejeté aux pieds de Thespius la splendide dépouille. Le roi ne regarda pas longtemps ce trophée. Ses yeux s'étaient fixés sur le jeune homme. Jamais il n'avait contemplé plus étonnant athlète. « Mes petits-fils, si ce sont des fils, pensa-t-il, seront des demi-dieux. » Heraklès revint du bain drapé dans une chlamyde pourpre qui manquait un peu d'ampleur pour sa carrure. Les hauts dignitaires du palais conviés au festin s'inclinèrent et le repas commença. Heraklès ne parlait point. Sa robuste mâchoire travaillait sans arrêt et les brocs de vin se vidaient d'un trait dans son gosier entre deux formidables bouchées.

Thespius, devant cette débauche de boisson, eut un instant l'espérance qu'une proche ivresse plongerait son hôte dans un sommeil dont l'astre du jour saluerait seul la fin. Mais Heraklès, sorti un instant dans la cour, reparut aussi souple sur ses jarrets, aussi dispos qu'un jeune lièvre qui vient de se rouler dans la rosée du matin.

Le jour baissait sur l'horizon. Thespius, pour retarder l'accomplissement de sa promesse, fit mander un vieillard qui, s'accompagnant sur la lyre, savait chanter d'interminables récits, mais à la vue de l'aède et de son instrument, Heraklès se dressa, furieux, et lui montra la porte.

Un des dignitaires, célèbre par sa faconde d'après-boire, dut abréger l'hommage qu'il voulait rendre au vainqueur du monstre du Cithaeron. Heraklès posa sur l'épaule de l'orateur une main qui invitait au silence.

Le jeune héros, ayant adouci sa langue d'un rayon de miel et effacé sa sucrerie d'un kalpis d'eau glacée, prit enfin la parole.

« Seigneur roi, dit-il, la peau du fauve qui décimait tes troupeaux est à tes pieds. Le soleil a disparu derrière l'Hélikon. Que la première de tes filles apporte la lampe qui éclairera notre union. »



Quand Heliousa, l'aînée, après Léda, des enfants de Thespius entra dans la chambre nuptiale, il se fit, comme par une sorte de sortilège, le plus impressionnant silence dans la ville. La servante qui avait tendu à la jeune épousée le lichni à la flamme vacillante en avait averti ses compagnes des cuisines. La nouvelle avait en un instant franchi les grilles du palais et la foule s'était tue.

Une lueur rose se fondait dans le bleu sombre de la voûte céleste. L'ombre s'épaississait dans les ruelles menant au palais. Les citadins, pressés les uns contre les autres, ne bougeaient point, comme en l'attente de quelque mystérieux événement. Cette attente prostrée, inquiète, presque religieuse, se prolongea jusqu'au moment où sur le haut des remparts parut le veilleur criant : « Voici la seconde heure de la nuit ! »

Quelques instants plus tard une rumeur, partie du palais, fusa jusqu'aux faubourgs.

« Trois », avait dit quelqu'un.

Ce chiffre délia les langues engourdies.

« Je l'avais bien dit », professa un gros homme qui soufflait bruyamment, « le gaillard n'ira pas loin. »

« S'il soutient même ce train », dit un autre, « ce qui est moins que probable, le jour se lèvera sans qu'il ait, de beaucoup, dépassé la moitié de sa tâche. »

« Trois, c'est déjà bien beau ! » remarqua un mince jeune homme tenant une branche de lilas dans sa main.

La nuit était complète quand la voix du veilleur cria sur le rempart : « Voici la troisième heure de la nuit. » Il y eut une poussée curieuse vers le Kastron.

« Huit », confia la sentinelle à travers les barreaux.

Il y eut discussion. Etait-ce huit en tout ou trois plus huit ?

La sentinelle ne savait pas. Un camarade lui avait apporté ce chiffre sans autre précision.

La conviction générale était que huit représentait un total. En pouvait-il être autrement ?

Ce fut une stupeur quand la sentinelle revint à la grille et affirma que c'était trois plus huit. Les calculateurs firent des entailles à des baguettes de coudriers. Dans les tavernes, les paris s'engageaient. « Par Phoebus, s'exclama un officier, je crois que ce berger dupe le roi notre maître. Nous ne saurons que l'hiver prochain si tout cela n'est point simple comédie. »

La fin de la troisième heure apporta le chiffre sept, les deux suivantes, cinq, la sixième heure : quatre. « Il faiblit. » « C'est la fin. » « Cela fait tout de même trente-deux, dit un pédagogue, et la nuit n'est qu'à la moitié de sa course. » « Oui, mais il est évident que tout a des limites, rétorqua son voisin, et la démonstration est faite qu'Heraklès est à bout. »

Le chiffre « six », lancé à la fin de la septième heure, donna un nouvel élan aux polémiques. Les admirateurs d'Heraklès triomphaient.

Quand on annonça « trois » après que la clepsydre eut

été emplie pour la huitième fois, leur déconvenue fut grande. Sans égard pour l'étonnante prouesse déjà accomplie, les détracteurs se répandaient en railleries.

La foule, toujours dense, échappait aux appels du sommeil. Elle voulait suivre jusqu'à l'aurore cette joute sans pareille. On apprit qu'Heraklès avait redemandé de l'hydromel et un panier de figues. Le chiffre cinq fut salué d'acclamations.

Une animation extraordinaire avait fait place au recueillement du crépuscule. De la campagne environnante arrivaient des paysans tardivement avertis. Des gens de Platée, de Leuctra, d'Eutresis, de Keressos, prévenus on ne sait comment, encombraient de leurs chars les portes de la cité. Les attelages de bœufs et de chevaux, poussés dans les champs qui bordaient les routes, entremêlaient leurs roues pleines et leurs timons dans une bruyante confusion. Des chiens, énervés par le tumulte, aboyaient rageusement. Les débitants d'hydromel et de victuailles refusaient du monde. Dans les maisons, on voyait circuler les lueurs sautillantes de mille petites lampes affairées. Les femmes, perdant toute retenue, interrogeaient les passants : « Où en est-il ? »

Un adolescent, qui brandissait une branche de laurier et se faufilait comme une anguille parmi les groupes, cria, peu après la dixième heure : « quarante-huit ! quarante-huit ! » on s'émerveilla ; mais il y eut des comptables pour faire remarquer que la neuvième heure avait donné le chiffre de quarante-six et qu'une défaillance était encore possible.

Les étoiles pâlissaient quand le veilleur cria : « Voici la onzième heure de la nuit. » Dans la pâle clarté du petit jour, l'ordre s'était rétabli aux pieds des remparts. Une sorte d'apaisement descendait sur la ville. Les discussions avaient cessé. Les lampes s'éteignaient une à une. Une légère brise s'éleva. On attendit assez longtemps le renseignement des sentinelles. Etait-ce la défaite ? Enfin une servante parut, courant, les mains levées, au travers de la

cour d'honneur. « Chryseis vient d'entrer dans la chambre nuptiale! »

C'était la plus jeune des filles du roi Thespius.

Heraklès avait certainement triomphé. Le peuple, satisfait dans sa curiosité comme dans sa vénération pour toutes choses surhumaines, n'avait plus rien à faire dans les rues. Il s'écoula lentement, soudain conscient des fatigues de l'insomnie et presque déçu de la facilité avec laquelle le grand événement s'était déroulé.

Le soleil, sorti de la fraîcheur de l'Egée, cernait la courbe molle du Temessos d'une lueur orangée. La brume des ruisseaux blondissait sur les prés. Des oiseaux se mirent à chanter.

De jeunes épouses accueillaient les maris rentrant au logis d'une rieuse et engageante question : « Heraklès? » mais les interpellés, les paupières lourdes, feignaient de ne point comprendre.



Thespius, dont les libations du banquet avaient atténué les angoisses paternelles, s'endormit, comme l'on venait de lui annoncer qu'Hygiea, la dixième de ses filles, avait rejoint Heraklès.



Quand la ville retrouva, vers le milieu du jour, son animation coutumière, elle apprit, avec surprise et déception, qu'Heraklès avait repris le chemin de la montagne. Des vachers, sortant de leurs étables avec leurs pithos emplis de lait fraîchement tiré, l'avaient vu s'éloigner d'un pas lent, le dos voûté, penché sur son bâton qu'il enfonçait lourdement dans la terre.



Le silence enveloppa le gynécée jusqu'à la tombée du jour. Puis il y eut des appels de jeunes voix impatientes,

un grand va-et-vient de servantes. Des cylix et des kantharos, débordant de fruits et de galettes, réapparurent vides dans le couloir des cuisines. Des brûle-parfums laissèrent des traînées opalines dans la cour qu'on leur faisait traverser en hâte. Un pyxis, en tombant, répandit sur les dalles une coulée de braises ardentes comme des rubis dans le soleil. Par le dégorgeoir des bains, un ruisselet d'eau fumante descendait lentement vers les écuries.



Les cinquante filles du roi Thespius étaient réunies dans la vaste et fraîche salle qui précédait l'étuve des grandes ablutions. Etendues sur les lits de repos, elles affectaient de jouer avec leurs colliers de porcelaines ou les perles d'or de leurs bracelets; elles lissaient leurs cheveux en tendant le cou, les yeux mi-clos comme un félin qu'on caresse, tapotaient leurs genoux, levaient, à bout de bras, les miroirs.

Heliousa parla la première. « Il avait plus peur de moi que du lion du Cithaeron! J'exerçais évidemment sur lui quelque magique pouvoir, car il tremblait et n'osait approcher, quand, tremblante moi-même, je levai le rideau et m'arrêtai au seuil de la chambre.

» N'étant pas plus que vous, mes sœurs, initiée aux secrets d'Aphrodite et craignant d'offenser la déesse, j'attendis qu'il voulût bien m'instruire lui-même des rites que j'ignorais. Il semblait ne point davantage les connaître. Debout au centre de la pièce, il serrait sur sa poitrine la dépouille du fauve monstrueux qu'il avait abattu et s'en couvrait jusqu'aux pieds. Je vins vers lui et lui dis : « Heliousa, fille du roi Thespius, est la servante du noble et courageux étranger. » Il balbutia des mots qui s'étranglaient dans sa gorge et dont il répétait jusqu'à dix fois les mêmes syllabes avec une telle précipitation que je n'en pouvais saisir le sens. Je crus qu'il parlait quelque idiome inconnu dans notre contrée et j'en éprouvais un cruel embarras. Mais

j'eus la joie de constater qu'un trouble passager avait seul embarrassé sa langue, car il se révéla bientôt, par des propos compréhensibles, homme de la plaine thébaine. Il me dit qu'il eût voulu terrasser dix lions au lieu d'un pour se sentir digne du bonheur qui l'attendait, que la plus belle des déesses ne pouvait avoir visage plus admirable que le mien, qu'il irait sur mon ordre accomplir des exploits qui étonneraient le monde et qu'aux limites de l'âge, un seul souvenir survivrait en son cœur, le mien. Comme il s'obstinait à demeurer debout, étreignant toujours cette peau malodorante, je l'amenai doucement jusqu'au bord de la couche où je le fis s'asseoir. Là il me conta son enfance, les rêves qui avaient tourmenté sa jeunesse, mais ces souvenirs le préoccupaient tant apparemment qu'il demeurait près de moi comme auprès d'une vieille à laquelle on confie ses peines. En relevant mon diadème qui glissait sur mon front, je lui découvris, sans y songer, l'ombre de mes bras. Ce devait être le signal mystérieux d'Aphrodite, car sa timidité s'envola. Nous cherchâmes ensemble à obéir aux lois de l'Anadyomène. Je ne sais si nous y parvînmes en toute perfection, mais notre bonne volonté était grande et quelque chose me dit — ne m'en voulez point mes sœurs, de tant de vanité — qu'il m'a, entre toutes, la plus aimée.

— Je ne voudrais, ô ma sœur, dit Timaudra, la seconde par l'âge des filles du roi Thespius, te priver d'une illusion qui, par ton innocent orgueil, fait ta joie, mais Héraklès m'a tenu un langage dont l'ardeur garantit la sincérité et qui me permet de croire que son amour pour moi fut égal à celui dont tu veux tirer avantage. Il ne m'a certes point narré ses jeux de petit garçon et ses insomnies d'adolescent, mais en quoi ces souvenances sont-elles des gages de tendresse exclusive? La timidité de ce guerrier fabuleux est, j'en puis témoigner comme toi, un trait de son caractère, mais elle n'est point si grande que tu veux bien le dire et je me demande si tu ne l'effrayais pas quelque peu, car mon attente ne fut pas infinie et, si mon plaisir fut mé-

diocre, le sien eut quelque chose de fulgurant dont j'ai droit de m'enorgueillir.

— Il n'est point timide du tout, dit Ambrosia, et je puis même certifier qu'il est singulièrement audacieux. A peine étais-je entrée dans la chambre qu'il m'avait prise dans ses bras et je crus, non sans effroi, qu'il voulait dévorer mon épaule. Je lui avais sans doute produit un foudroyant effet qu'il ne pouvait lui-même s'expliquer, car de ses lèvres ne sortait qu'un gémissement douloureux qui répondait à ma plainte. Il y a dans cette souffrance partagée plus d'amour qu'en vos oiseuses conversations.

— Tu te trompes, ô ma sœur, dit Coronis, cette fureur qui, suivant ton dire, s'est emparée de son être, n'a rien de si flatteur. A t'entendre, Heraklès ne t'aurait point regardée et comment l'aurait-il pu si, dès le seuil, ses yeux s'étaient fermés sur ta nuque ? Il me fit la grâce de porter quelque intérêt à la ligne de ma gorge dont mon chiton lui masquait fâcheusement, disait-il, le passionnant agrément. Il y a là, me semble-t-il, une marque de prédilection que tu ne dénieras pas.

— Je vous paraîtrai immodeste, dit Eudora, mais force m'est d'avouer, puisque nous en sommes aux confidences, qu'Heraklès ne limita pas à ma poitrine son adorative curiosité et qu'il me déclara qu'il chérissait tout de moi. N'est-ce point décisif ?

— S'il limita, dit Pedile, à cette contemplation, les marques de son admiration, je me crois en droit de revendiquer une place éminente, car ses gestes détaillèrent mes charmes avec plus de précision que toutes les paroles.

— Cet hommage généralisé, déclara Polyxo, a quelque banalité. Il n'est point de femme à ce point parfaite que tout puisse être en elle pareillement adoré, et je soupçonne Heraklès d'avoir mis quelque courtoisie dans la ferveur dont il fit preuve. Un homme de goût sait distinguer ce qui est incomparable, et l'obstination avec laquelle Heraklès me demandait de lui tourner le dos le prouve.

— Ses dents mordillaient mon oreille, interrompit Thyene, et nulle n'ignore qu'elle est délicatement ciselée.

— Il prenait mes chevilles dans ses grosses mains, dit Phyto, avec la précaution que l'on a pour la tige fine des fleurs.

— Je peux dire que la petitesse de mes pieds provoqua son extase, affirma Hygiea.

— Il s'émerveilla de la délicatesse de mes mains, repartit Ilithya.

— Il comparait mes lèvres à un fruit mûr dont il ne serait jamais rassasié, dit Melissa.

— Il jouait avec mes cheveux dénoués comme avec la corde d'une lyre, fit remarquer Clymène.

— Le dos de ma sœur Polyxo n'avait sans doute pas épuisé ses facultés admiratives, dit en riant Eunômie, car il regretta de n'avoir point une corbeille de « sélènes » pour les offrir en sacrifice à ma personne.

— Je ne sais, remarqua Dicé, si notre sœur Coronis persévéra à masquer de son chiton cette ligne de gorge dont Heraklès appréciait l'intérêt ; quant à moi, cette frêle draperie me fut prestement arrachée. Le regard de notre héros et la chaleur de ses paumes valaient le compliment le mieux tourné.

— Il prit mes seins sans doute pour des oranges, avoua Irène, je souffre encore de ce terrible enthousiasme.

— Il me dit qu'au temple de l'amour il suspendrait mon ventre comme le plus radieux des boucliers, proclama Carpo. De la part d'un guerrier, n'est-point le suprême hommage ?

— Vous me semblez, mes sœurs, affirma Thalatte, confondre le détail avec l'essentiel. Heraklès, quand il fut près de moi, m'a dit qu'il se pouvait désormais dispenser d'aller en Apollonie, au vallon sacré que les feux de la terre embrassent.

— Il me confia, dit Hespéris, que les Dryades étaient heureuses de vivre constamment auprès des fontaines et je n'ai pas eu de peine à comprendre ce qu'il voulait dire.

— Il me conta, dit Idea, qui rougissait, l'étrange histoire de la femme du roi Minos et m'en fit revivre l'un des épisodes, tant me dit-il, ma beauté le troublait.

— Il se crut, confessa Phialé, transformé en centaure. Ses poings appuyés sur mes épaules avaient vraiment la lourdeur de sabots ; mon nom prêtait peut-être à confusion avec celui de Thilyre ? Mais il faut qu'un homme soit singulièrement amoureux pour se laisser aller à de telles métamorphoses.

— Il se proclama le disciple de Pan, dit Laodice, et m'initia aux jeux des bergers parmi leurs troupeaux et à leurs divertissements mélodiques.

— Je ne me rends pas bien compte de ce qui s'est passé, dit Galatée. Ce fut comme une tourmente qui m'emporta, mais ma défaite laissa mon vainqueur pantelant. Ma faiblesse eut raison de sa force.

— Puisque c'est à mon tour de prendre la parole, dit Enthenis, je remarquerai, ayant entendu vos témoignages, que vous avez toutes narré l'hommage qu'Heraklès rendit à vos charmes et les troubles qu'ils provoquèrent chez cet homme qu'un fauve monstrueux n'effraya pas, mais nulle d'entre vous n'a, me semble-t-il, prêté attention au dédain que ce héros eut pour votre personne. Ce sont vos propos mêmes qui m'ont rendue attentive au traitement plus sensible dont il m'honora. Loin de me conter, comme il le fit à Heliousa, sa jeunesse, ce fut à la mienne qu'il s'intéressa et cela me paraît plus probant de son intérêt que des gestes que l'on peut considérer comme naturels.

— Ce que dit Enthenis me semble d'autant plus juste, remarqua Oenone, qu'Heraklès a poussé, vis-à-vis de moi, encore plus loin ce souci. Ses questions, de plus en plus indiscrètes, fouillaient le passé de mes sentiments.

— Et celui de mes sensations, ajouta Heurippo.

— Il insista pour savoir si je n'avais jamais aimé un homme avant de le rencontrer, précisa Euryabé.

— Il me tortura par un interrogatoire du même ordre,

confirma Thya. N'est-ce point la preuve du prix qu'il attachait à mon amour ?

— Sa curiosité ne s'attachait pas à mon passé, dit Eurato, il s'inquiétait du présent et ses prévenances m'ont fait comprendre à quel point il m'aimait.

— Tu dis vrai, reprit Ino, c'est là sans nul doute la plus haute tendresse, et je puis témoigner, sans que tu doives t'en montrer trop jalouse, qu'il me parut s'occuper plus de moi que de lui-même.

— Il s'ingénia — j'en frissonne encore — dit Atalante, à trouver les points les plus sensibles de mon être. Ses mains puissantes avaient la légèreté des papillons, je dus crier grâce, car je devenais folle.

— Il n'est point douteux, dit Pyrrha, que sa passion pour moi était vive. Il ne me déplaisait point, bien au contraire, mais l'émotion pinçait mes nerfs. D'une voix tendre il sollicitait mon abandon. J'eusse voulu répondre à ses vœux, mais ne le pouvais point. Il fut heureux sans moi, mais en conçut un chagrin qui m'éclaira sur la sincérité et la grandeur de son amour.

— Je fus plus fortunée, dit Agavé. Nos yeux chavirèrent au même prodigieux instant.

— Tu n'es point la seule à laquelle ce miracle se révéla, s'exclamèrent Péribée, Althée, Myrrha, Thias et Deione, les cinq autres filles du roi Thespius qui, durant la septième heure, qui est le début du déclin de la nuit, étaient entrées dans la chambre d'Heraklès.

Nulle d'entre elles ne pouvait d'ailleurs analyser cet enchantement et y distinguer des degrés qui permissent d'établir une hiérarchie de satisfaction. Toutes regrettaient cependant que cette joie, digne d'être prolongée pendant des siècles, eût été aussi rapide qu'elle avait été intense.

— Je vous trouve ingrates, dit Hesychia, à moins que notre héros vous ait moins chéries que vous ne le croyez. Il m'accorda plus de temps, comme s'il voulait retarder infiniment cet instant merveilleux. Vingt fois je crus que

mes nerfs allaient se briser et vingt fois il n'en fut rien. Cette savante attente dit assez le prix qu'Heraklès attachait à ma possession.

— Je ne sais, dit Cyrène, s'il gratifia ma sœur Hesychia de toutes les fantaisies qu'il accumula pour me plaire. Il ne savait lui-même sans doute comment mon plaisir serait le plus aigu, car il en changeait sans cesse les moyens.

— Il devait retrouver en moi réunies les séductions spéciales de beaucoup de mes sœurs, car j'ai reconnu dans leur récit soit les phrases soit les gestes par lesquels il manifesta l'enthousiasme alors unique, mais pour moi multiple, dont il était pénétré, dit Eurydice. N'ai-je point le droit de me considérer comme « la plus aimée » ?

— Je n'y contredirais point, dit Idomenê, si l'attitude d'Heraklès à mon endroit n'avait été singulièrement attentionnée. Il voulut me dévêtir lui-même avec une lenteur dont il m'expliquait, avec une abondance poétique, le sens émouvant. C'était un long monologue comme nos chanteurs n'en sauraient réciter de plus passionné. Il m'incita à l'imiter, mais je n'avais ni sa verve ni son imagination, et je n'avais jamais appris les mots qu'il lui eût plu de me voir employer. Ma confusion le ravissait ; mon ignorance, loin de le mettre en courroux, provoquait son rire, et quand j'hésitais, gênée, je ne sais pourquoi, il suppliait : « Dis-le ! dis-le ! » La peine qu'il prit ainsi de m'instruire ne peut s'interpréter que comme un éminent souci.

— J'en fus pareillement gratifiée, remarqua Dryope, mais la sollicitude d'Heraklès fut plus attendrissante encore à mon égard. Il me demanda de laisser pendre mes cheveux en nattes sur mes épaules comme font les petites filles, me fit relever mon hymation à la hauteur de mes genoux et mit, dans ses propos, autant de paternelle douceur que d'amoureuse intention.

— Il fut peut-être déçu, dit, avec un peu de raillerie, Hiéréa, car, à moi qui te succéda dans la chambre nuptiale, il tint un langage bien différent. Il ceignit mes reins de sa

propre ceinture et se plut à constater que j'avais la grâce d'un éphèbe. Les hommes sont courtois envers les femmes, mais sévères les uns pour les autres. Qu'il m'ait comparée à quelqu'un de son sexe et ne m'en ait pas moins prouvé son amour est assez concluant.

— En ce cas, dit Ariane, Heraklès me rendit un hommage qui dépasse celui que tu mentionnes. Ce colosse, qui sut affronter le monstre de la montagne, me déclara qu'il se sentait un tout petit garçon devant moi et me convainquit de le battre pour le corriger de je ne sais quels défauts. Cette humiliation volontaire n'est-elle point le piédestal sur lequel il me plaçait ?

— Il fut avec moi plus humble encore, dit Nephelé. Il s'affirma mon chien fidèle et ce n'est point là une simple image. Il circula à quatre pattes dans la chambre, s'amusant à imiter l'aboiement de ces animaux, bondissant à mon appel, me suivant en haletant bruyamment et fermant les yeux quand je caressais sa grosse tête posée sur ma jambe. Il me fit connaître combien les chiens peuvent aimer leur maîtresse.

— S'il fut ton chien, il fut ma monture, dit Leucothée et je talonnais ses flancs en tirant sa crinière. Vous auriez pâli d'envie, mes sœurs, à me voir toute frêle sur le dos de ce géant, comme Europe sur l'olympien taureau. Donnerai-je le jour à un nouveau Chiron ou à un nouveau Minos ?

— Je voudrais, dit Damno, laisser la palme à l'une d'entre vous, mais, après vous avoir entendues, j'ai la conviction qu'Heraklès me distingua entre toutes. Ne m'appelait-il point sa petite nourrice, ne voulait-il point que je le berçasse, que je fisse mine d'apaiser tant sa soif enfantine que d'imaginaires chagrins ? Il pesait certes lourdement sur mes genoux, mais cette adorable et absolue confiance du premier âge, cette entière dépendance du nouveau-né à l'égard de celle qui le chérit au point de n'être rebutée par aucun soin, ne sont-elles point la forme la plus parfaite, parce que sans calcul, de l'amour ? Un homme avec une âme d'enfant, quoi de plus délicieux ?

Damno ayant ainsi parlé, tous les yeux se tournèrent vers Chryseis. Elle était la dernière qui fût entrée dans la chambre nuptiale. Chryseis demeurait silencieuse. Elle semblait perdue dans un rêve. Hesperis, Pyrrha, Deione, qui étaient étendues près d'elle, se permirent quelques railleries sur son mutisme.

— Mes sœurs, dit enfin Chryseis, vous avez pour la plupart tenu un langage que je n'ai point compris. Il me semblait entendre le récit de jeux du gymnase, de luttes que les athlètes frottés d'huile engagent pour mesurer leurs forces ou d'amusements d'écoliers. Je crains qu'Heraklès ne se soit diverti de vous toutes avec plus ou moins de fantaisie et je me taisais pour ne point vous chagriner ; mais puisqu'il en est qui usent de moqueries, force m'est de préciser. Heraklès ne m'a point mordu l'oreille, n'a pas aboyé à mes pieds, ne m'a point demandé de juvéniles confidences et n'a pas cru devoir, chose aisée, me faire toucher le sol des épaules. Il m'a d'ailleurs, je m'en souviens, parlé de ces divertissements pour lesquels il professait un indiscutable dédain.

» Mon enfant, m'a-t-il dit, l'amour est un plaisir si subtil que les sens n'y doivent point prendre part et que le cœur et l'esprit n'en peuvent abandonner l'exclusif privilège. L'amour est fait de sympathie, de confiance, de tendresse, de foi dans des destinées qui cheminent, même à distance, de concert. L'amour est une chanson qui trouve sa nymphe Echo, une admiration à laquelle d'autres yeux servent de miroir, une fleur qui découvre son soleil, l'union de deux âmes tournées vers le même horizon.

» Tu es, ô ma Chryseis, ajoutait-il, celle que mon amour, par sa pureté, désigne pour l'autel du souvenir. Heraklès te donne le meilleur de lui-même. Il te donne ce que rien ne termine, pas même la mort, ce qui demeure éternellement, comme une aurore qui serait en dehors du chemin brûlant de Phoebus...

» Et plus il parlait, moins mon cœur m'appartenait.

Qu'il m'ait passionnément aimée, quoi de plus certain, puisqu'il me faisait le chérir ? En vain, en vos propos, ai-je cherché un mot qui me révélât un sentiment analogue. Dans les transports d'Heraklès, vous ne poursuiviez qu'une satisfaction de votre vanité ; vous n'aviez point souci de l'amour même. Il est à la portée d'un bossu ou d'un borgne de joncher de fleurs votre route et de tendre vers vous des mains suppliantes. Vous avez peut-être été désirées, mais vous n'avez pas aimé.

» Heraklès disait : « Celle qui donne ses lèvres a tout donné », et il disait cela après en avoir reçu l'offrande.

» Quand le veilleur annonça la première heure du jour, ma tête reposait sur son épaule et, les yeux fermés, j'écoutais la musique de son souffle régulier, car il s'était endormi.

» Il ne fut pas mon époux, mais mon âme lui appartenait. Il m'avait préférée. »

De jolies épaules se haussèrent et il y eut quelques rires.

★

Thespius fut grand-père, au milieu de l'hiver, de quarante-neuf garçons. Il fit élever, en l'honneur de cet événement mémorable, un temple à Eros dont Chryseis fut la première vestale.

Une descendante de Polyxo, celle dont Heraklès avait admiré le dos, se nomma Phryné. Son effigie, par Praxitèle, légèrement modifiée quant au visage qui n'attirait d'ailleurs point les regards, prit place, sous le nom d'Aphrodite, dans le temple de Thespies.

La race des fils d'Heraklès fournit les sept cents guerriers qui, sous les ordres de Demophilos, à côté des trois cents Spartiates de Léonidas, sauvèrent la Grèce de l'invasion des Perses.

On revit les vaillants Thespiens à Salamine et à Platée. Ils avaient de qui tenir.



Un demi-siècle avait passé. Heraklès, rassasié des voyages lointains, s'était retiré aux bords de l'Asopos. Sa maison, bâtie sur la falaise qui dominait les gorges, ne se distinguait que par sa robustesse des demeures voisines. Les murs intérieurs s'ornaient de trophées de chasse. Au-dessus d'une immense peau de lion, on remarquait en particulier les grandes cornes dorées d'un cerf. Il se plaisait en la société de quelques guerriers, venus comme lui prendre leur retraite dans les montagnes de Phocide.

Des voyageurs, descendant de Thessalie, s'arrêtaient à Trachis et demandaient la demeure du vénérable héros. Heraklès les recevait avec bonne grâce, heureux que l'on se souvînt encore de lui. Il en fut un, plus indiscret que les autres, qui se permit de le questionner. « De tous les travaux dont votre existence s'illustra, demanda-t-il, quel est celui qui vous parut le plus difficile ? » Heraklès parut fouiller ses souvenirs. Comme il se taisait, l'étranger risqua : « Le lion de Némée ? » « Peuh ! fit Heraklès, un bien commun exploit, comme toutes mes autres histoires de chasse d'ailleurs. Le sanglier d'Erymanthe, les oiseaux de Stymphale, le taureau de Crète, le cerf d'Arcadie, l'hydre de Lerne, les cavales de Diomède, les bœufs de Geryon, tout cela fut une question de coup d'œil, de biceps et de jarret. Je ne dis pas qu'avec un peu d'entraînement tout le monde en ferait autant, mais ce serait à refaire, malgré mon âge, que je m'y risquerais presque. Atlas avait les épaules plus solides encore que les miennes et plus de patience. C'est un problème d'aplomb sur les jambes. Le nettoyage des écuries d'Augias fut un jeu d'enfant, quoique peu ragoûtant. Cerbère me suivit comme un chien qu'il était et je n'ai pas à me vanter d'avoir su prendre la ceinture de la reine des Amazones. Non, de tout cela, rien, à mon souvenir, n'a été particulièrement difficile. »

L'étranger, un instant coi, reprit : « On raconte, dans notre pays, qu'au temps de votre jeunesse, le roi Thespius vous offrit en mariage ses cinquantes filles et qu'en une nuit... comment dirais-je... cinquante fois...

Heraklès leva son regard au plafond, hocha la tête, frotta ses sourcils broussailleux et son nez, souffla longuement par un coin de lèvre retroussé : « Oui, dit-il, oui, en effet, une étonnante affaire, je me souviens, mais tu dois commettre une erreur, étranger ; LE ROI THESPIUS N'AVAIT QU'UNE FILLE... »

RENÉ PUAUX.

POÈMES

I

ANGOISSE

Angoisse, ô solitude amère des nuits blanches!
Les autres dorment cependant, et leur sommeil
Indifférent fait le silence plus étanche
Et presque hostile autour de mon brusque réveil.
Chaque dormeur inscrit dans l'orbe de son rêve
L'univers tel que Dieu jamais ne le conçut :
Et si j'allais mourir sans que la nuit s'achève
Un monde finirait que j'aurais seul connu.

II

PLAINTE

Voilà des jours, des jours que lâchement j'ai fui,
Pour suivre l'espoir vain d'une haute chimère,
L'exclusive beauté du douloureux mystère
Où ton rêve absolu m'abîmait chaque nuit.
Notre tourment jaloux nous libérait d'autrui;
Le tragique bonheur d'une passion farouche
Et l'orgueil de la chair nous délivraient de Dieu.
Me voici misérable et seul sous d'autres cieux,
Car je sais aujourd'hui que de gloire nul vœu
Ne valut le splendide et pathétique aveu
Du torturant baiser que t'arrachait ma bouche.

III

SIESTE

Dans le recueillement de l'heure méridienne
Qu'alourdit de sommeil une fatigue ancienne,

La ligne de ton corps s'allonge entre les plis
Vagues et caressants d'étoffes sur le lit.
Mon rêve s'exténue à poursuivre tes songes
Et je demeure aux bords de l'abîme où te plonge
Un vertige d'oubli, gardant ce pur dessin :
Ton profil impérial posé sur les coussins.

IV

Je te regardais vivre à l'ombre de mes songes
Et te mouvoir, comme en dansant, autour de moi.
Un plus grave dessein dont le souci me plonge
Aux abîmes du nombre en vertige d'effroi
Trouvait son jeu suprême à ton geste, axiome
Harmonieux d'équilibre accomplissant l'exploit
Où rêve le secret de quelque auguste loi
Qui règle l'univers et le destin des hommes.

V

Silence pur, cristal muet, eau froide où dort
Un fragment d'univers entre des berges d'or,
Tu rends à l'anxieux l'aveu de son visage.
Miroir indifférent qu'animent les images,
Idée, où je poursuis quelque secret divin,
N'es-tu que mon reflet posé sur l'étendue
Où l'esprit impuissant s'essouffle à l'effort vain
D'étreindre dans les mots ta réalité nue?

J. POURTAL DE LADEVÈZE.

LOUIS CODET ET SON ŒUVRE

I

Louis Codet, né le 8 octobre 1876, à Perpignan, est mort le 27 décembre 1914, sous-lieutenant au 90e d'Inf. Terr., d'une blessure reçue le 5 novembre à la bataille des Flandres. Sa famille paternelle était limousine, fixée à Saint-Junien, arrondissement de Rochechouart; et il représenta en 1909 et 1910 cet arrondissement à la Chambre des Députés. Il commença ses études à Paris, les continua à Perpignan, revint à Paris, où il suivit des ateliers de peinture — de façon à laisser des tableaux qui se regardent, et l'Ecole de droit — de façon à ne pas être reçu docteur avant les abords de la trentaine. Il hésitait entre la magistrature et l'administration; ce fut la littérature qui l'obtint. Il a publié, en 1907, *La Rose du Jardin*, en 1908 *La Petite Chiquette*. Deux autres romans : *César Capéran, ou la Tradition* et *La Fortune de Bécot*, ont paru, en 1918 et en 1921. L'an dernier, une plaquette, *Images de Majorque*. Voici aujourd'hui *Louis L'Indulgent*, son premier livre, nous dit-on, écrit à 24 ans, et un recueil de *Poèmes* et *Chansons* (1) qu'il composa, paraît-il, à de rares exceptions près, dans ses trois années dernières.

Il mérite l'épithète de charmant. Il est de ces écrivains dont on aime la personne autant que l'œuvre : hier le Che-

(1) On trouvera ces ouvrages aux Editions de la N. R. F., sauf *Images de Majorque*, qui fait partie de la collection « La Porte étroite » (10, rue Bonaparte), et *La Rose du Jardin*, paru chez Fasquelle, épuisé et que les Editions de la N. R. F. vont rééditer.

Une seule étude sur Codet est, à ma connaissance, celle de M. Pierre Lièvre dans le numéro de mai 1926 du *Divan*.

valier de Bertin, Gérard de Nerval, Desbordes-Valmore ou Maurice de Guérin; et ceux que nous avons pu connaître : Jules Tellier, Jules Laforgue, Mikhaël, van Lerberghe, Rodenbach, Tinan, Charles Guérin, Renée Vivien, Emile Nolly ou Lionel des Rieux... Ceci dit, je ne lui vois de ressemblance accusée avec personne, et surtout Laforgue auquel on l'a comparé. Ils sont frères par la gentillesse et par la douceur, mais, pour le reste, quel contresens ! Ils sont séparés par la distance qui sépare la santé de la tuberculose, et des conditions matérielles favorisées, d'une pauvreté mortelle. Repoussé par la Vie, qu'il eût tant aimée, Laforgue a vécu non pas dans un monde vérifié par ses sens, mais recréé par sa cervelle, et il s'est fait une esthétique appropriée à sa paradoxale existence. L'œuvre de Louis Codet se meut dans l'existence et dans l'esthétique normales comme le poisson dans l'eau. Sa belle humeur et la simplicité de son art dérivent d'un bon estomac et d'une libre circulation, de même que du verjus et du tarabiscotage de Toulet la dyspepsie et l'artério-sclérose sont responsables. Codet s'explique par la santé corporelle. Ses personnages en sont richement munis ; c'est elle qui, avant l'héritage que d'ailleurs elle lui procurera (car si ses jeunes gens ont la santé, ses vieillards l'eurent et ils chérissent ceux chez qui ils la retrouvent brillante), c'est elle qui constitue d'abord *la fortune* de Gilles Tixador, *alias* Bécot.

Bécot, qui dormait, reprit conscience, et il était nu, et il sentit dessous sa joue et dessous son bras replié, la peau tendre d'un corps de femme. Souriant, il ouvrit les yeux.

Il faisait jour. On entendait le chant des oiseaux. Oh ! Il avait dormi pendant au moins trois heures !... C'est bon, de sommeiller ainsi, la tête posée sur une femme ! On n'avait pas eu froid du tout : pourtant la fenêtre n'était point fermée...

Il se glissa hors du grand lit et alla tirer les rideaux, les longs rideaux qui palpitaient à l'air du matin.

Il regardait : c'était l'aurore. Une brume bleuâtre s'élevait lentement, du ravin étroit où le torrent grondait ; et sur le blanc de la montagne tous les arbres que l'on voyait entremêlés — les

petits chênes verts — tordus et noirs, qui s'agrafaient dans les rochers ou les arbres très élégants, hêtres et charmes, qui superposaient, comme des éventails, leurs jolis rameaux grêles et dentelés, — tous les arbres que l'on voyait étaient pailletés de feuilles d'argent.

Le jeune homme se pencha et renversa la tête, pour apercevoir la couleur du ciel : on distinguait aussi, en saillie sur la crête, un grand rocher tout rose, très beau, comme vivant, et qui était frappé en face par le soleil.

Alors, la voix de La Prairie se fit entendre :

— Tu t'en vas ?

Voilà comment un écrivain qui dort bien tire ses héros du somme... — « La Prairie », c'est une chanteuse du théâtre de Perpignan, en représentation au Casino de Vernet-les-Bains, à qui Bécot accorde généreusement les hommages dont la belle Mme Borelli refuse l'octroi :

Elle était assise sur son lit, les cheveux croulant sur une épaule ; au milieu de ses seins plats deux larges ronds très bruns tachaient étrangement la pâleur de sa peau ; et, de ses grands yeux caves et noirs, qui semblaient toujours refléter une lampe huileuse, elle regardait, devant elle, la forme du jeune homme que dessinait le jour.

— J'ai faim ! dit Bécot.

Svelte et athlétique, il levait les bras et il s'étirait, près de l'armoire à glace, et faisait jouer les muscles de son corps.

— Oh ! dit-il tout à coup, oh ! regarde ma poitrine. On dirait que l'on m'a mis un collier de sangsues ! Ah ! Tu sais, je suis bien !... Oh ! qu'est-ce que tu m'as fait ? Je ne pourrai plus changer de chemise au tennis. Dieu ! que c'est sot les femmes !

La Prairie s'était coulée hors de son lit ; elle revêtit frileusement un vieux peignoir. Elle pénétra dans son cabinet de toilette, et on l'entendit qui ouvrait un placard. Elle cria :

— Veux-tu du gigot ?

— Apporte ! répondit nonchalamment Bécot.

Elle plante devant lui une table de bambou qu'elle recouvre d'une serviette éponge. Elle apporte une assiette creuse pleine de tranches de gigot et de saucisses froides

— les petites saucisses poivrées du pays, un litre de vin, un gros quignon de pain et trois pommes. Elle voulait que Bécot se couvrît au moins d'un châle ; mais il aime autant demeurer nu. Et nous assistons au repas du fauve, à la récompense immédiate qu'elle en reçoit (faute de grive on remange du merle, quand on vient de si bien manger) ; puis tandis qu'elle cuve lentement sa volupté brève, nous accompagnons, au pas de gymnastique, Bécot au bain :

... Il franchit, toujours en courant, la passerelle, et se mit à remonter la route de Saint-Elme ; soudain, il s'arrêta.

On voyait, à droite, au bas de la prairie, l'eau bleue du torrent écumer, scintiller ; et Bécot ressentait l'envie de se baigner dans cet endroit, — derrière ces aulnes, entre ces rochers.

Il traversa le pré où vingt petits pommiers se tenaient fièrement debout, sous leur charge de pommes rouges ; il s'assit dans l'herbe haute, toute humide de rosée, et se dévêtit en un tour de main. Il eut la pensée qu'il avait mangé beaucoup de gigot et haussa l'épaule avec insouciance.

Bécot, en tout temps, aimait le bain de rivière ; mais ce matin il convoitait l'eau plus vivement encore.

Il éprouvait une sensation assez bizarre, une certaine gêne, qu'il connaissait déjà. Lorsque toute une nuit il avait fait l'amour et qu'il s'était endormi couché sur une femme, il arrivait que le lendemain son corps en conservât l'empreinte, l'empreinte étrangement précise. Il sentait alors dans le creux des mains ce ventre frisé ; il gardait sur les lèvres la mollesse de ces seins, et il portait contre son flanc la forme du flanc féminin et sa douceur.

— Ce serait si charmant, cette sensation-là, si c'était elle que j'aimais ! se dit Bécot avec une grande mélancolie.

Et titubant sur les grosses pierres, qui du fond de l'eau glissaient sous ses pieds, il s'étendit en frémissant dans un bouillonnement d'écume.

Vingt pages plus loin, au cours desquelles l'affaire de Bécot avec son inhumaine n'a pas fait un pas, nous retrouverons le couple à la sortie du casino, sous une allée de chênes verts plus surveillée — heureusement ! — *per amica silentia lunæ* que par le garde champêtre ;... ou, ce

qui serait plus grave encore, par la capote de taffetas, ornée de vieilles giroflées, de Mme Bonafous et le parapluie au manche dénickelé qui lui sert d'ombrelle. Mme Bonafous qui mange par avarice des choses gâtées, et qui se fait des pantalons (c'est sa fille Claire, elle-même, qui l'a raconté à Bécot) avec ses nappes hors d'usage.

II

Tous les héros de Louis Codet ne jouissent pas d'une animalité aussi pure que ce petit faune, mais la vitalité et la joie de vivre les anime tous. Voyez l'Emile de *la Rose du Jardin*. Il a dormi seul, ses amours attendent au Quartier latin qu'il revienne de vacances, mais voici longtemps qu'il ne dort plus, impatient de porter à son meilleur ami l'heureux résultat de son ambassade : — « Emile, tu peux répondre à ton ami que je ne le connais pas assez pour m'engager définitivement. Mais j'accepte de le voir, de lui parler : il peut donc se présenter à la maison. » — Telles ont été à peu près, hier soir, les paroles de sa sœur Thérèse.

... Nu et debout dans son tub où il s'arrose d'eau froide, il se dit : « Je ne puis, raisonnablement, me présenter à Dieulidon, avant huit heures. Jean ne serait pas réveillé. Et le bonheur même doit être discret !... Mais je peux me vêtir, prendre ma bicyclette et faire un tour dans la campagne. J'y recueillerai des sensations matutinales qui me serviront pour mon grand poème. Voilà une bonne idée !...

Il s'habille rapidement, passe ses bas anglais, enfile sa culotte de toile blanche ; il lace ses légers souliers. Et ce faisant, il murmure quelques vers de Ronsard :

Quand le soleil tout riant
D'Orient
Nous montre sa blonde tresse,
Il me semble que je voy
Devant moi
Lever ma belle maîtresse...
. . . .

Ah ! Maîtresse, mon souci,
Viens ici...

« Oui ! si Berthe était ici, ce serait bien chic !... Elle mettrait sa robe courte, et sa jolie toque qui a cet oiseau gris qu'elle nomme une hirondelle de mer. Bras dessus, bras dessous, nous nous en irions tous les deux, par la route, et on se coucherait dans un champ... »

Tout en songeant de cette façon, Emile a terminé sa toilette. Il se coiffe de sa casquette. Il éteint sa lampe et il ouvre sa fenêtre.

Un grand nuage, tout embrasé, nacré de rose, d'azur et d'or, occupe la moitié de la voûte du ciel, qui de la sorte est irisée comme une coquille marine. Et, dans le jardin plein de vapeur blanche, tous les arbres trempés de rosée s'égouttent feuille sur feuille : on les entend ; ils font un léger bruit. C'est une gamme de gouttes d'eau, parmi le feuillage.

« Salut, aurore ! se dit Emile, frappé par la beauté du jour. Ah ! Hélas ! Pourquoi ne suis-je qu'un poète ?... Comment t'évoquer, Nature, et te rendre l'amour que tu m'as inspiré ?... Heureux les peintres qui touchent des couleurs au bout de leurs pinceaux ; et les musiciens qui enchantent notre cœur en faisant résonner leurs guitares !... »

Le jeune homme fume une cigarette, il souffle dans la vapeur du jardin sa molle fumée. Et ses yeux sont voilés de pleurs.

« Si Berthe était auprès de moi, il me semble pourtant que je trouverais sans efforts les choses les plus voluptueuses du monde, pour mon poème !... »

Il se détache enfin de la fenêtre ; il sort de sa chambre, et la main sur le bouton de la porte, il se retourne, il se dit : « Tiens ! j'ai passé une heure exquise !... »

Il y a la gaîté, la joie des êtres sains ; il y a, moins naturelle et moins fréquente, mais enfin ils n'en sont pas nécessairement dépourvus, celle des malades. L'œuvre de Laforgue, du délicieux Mikhaël, traduisent de ces minutes heureuses. De même la mélancolie, la tristesse, ne sont pas le privilège des mal portants. Mais tandis que l'être qui se porte bien recueille surtout la mélancolie et la tristesse dans l'intérêt qu'il porte à autrui, le malade les cueille presque

exclusivement dans l'intérêt qu'il prend à lui-même. Voilà une des règles les moins relatives que la capricieuse psychologie puisse comporter. Les héros de Codet en font une démonstration élégante. Hier soir, tandis qu'Emile rentre à bicyclette, emportant le commission de Jean Berger, il croise l'auto d'un autre ami, bâti à la manière de Bécot, mais moins ingénu et déjà moins jeune. Dans la voiture, est assise une jeune femme toute couverte de fourrures... C'est une femme de Limoges ; celle pour qui le petit Marval s'est tiré un coup de revolver, il y a deux ans, vous vous rappelez l'histoire... On va dîner tout près de Limoges, à trois kilomètres sur la route d'Aixe dans un petit castel joli que Gaston a découvert ; « on a rendez-vous avec la haute gruerie et les dragons... — Allons, seigneur, chaussez vos poulaines brodées, montez dans notre tonneau ! On vous emmène, on va vous présenter à notre dame ; nous festoierons moult joyeusement toute la nuit !... » — Emile fait signe qu'il regrette ; Gaston croise les mains et prend l'attitude du désespoir. Puis il s'assied, manœuvre ses leviers... etc.

Emile, au milieu de la route, les regarde fuir et disparaître. « Et voilà !... se dit-il. Rien à faire !... C'est le privilège des voluptueux, que leur sottise soit légère et que leur égoïsme soit charmant... »

Il saute sur sa bicyclette et reprend sa route : « Dépêchons-nous ! Assez lambiné. Je serai en retard pour le dîner... Roulez, demoiselle bicyclette ; et souvenez-vous que vous portez la fortune de Jean Berger !... »

Mais Emile ralentit soudain son allure, car une affreuse pensée vient de le frapper au cœur... Et si Thérèse était amoureuse de Gaston ?...

Quelle folie ! Gaston ?... Thérèse !... Mais il se rappelle comme elle s'est troublée, comme elle a rougi l'autre soir, quand il la plaisantait ; il se rappelle quelle fut son attitude pensive, la veille, au goûter, pendant que Gaston faisait le joli garçon et riait devant elle... Oui. Ce n'est pas impossible. Il est possible que Thérèse... Alors ?...

Emile a la gorge serrée, et il n'ose plus réfléchir... Il se courbe sur son guidon et il pèse sur les pédales rageusement... Puis il secoue la tête, il sourit et il se dit : non, c'est absurde. Thérèse trouve que Gaston est gentil, et voilà tout. Que vais-je imaginer?

Et cependant le ciel d'été brûle sur la vaste campagne et la couronne de ses feux. Le jeune homme tourne la tête : il regarde, pour se distraire, les formes et les teintes des choses.

Pour se distraire... Comme le malade demande à la Nature de le replier sur son mal, l'être sain la prie de l'en délivrer ; et vous avez chez Louis Codet le contre-pied du romantisme d'Obermann. Il pratique comme un sport l'utilisation ainsi entendue des formes et des teintes du paysage, et je ne pense pas qu'il existe un paysagiste sentimental plus sincère, plus assidu et plus accompli. C'est un peu parce que le paysage est la source à laquelle sa soif d'être heureux court s'abreuver dès que la mélancolie dessèche la délicate lèvre de son cœur.

Ah ! Enivre-moi, console-moi par ton enchantement, beau crépuscule de septembre ! se dit tristement Emile. Chère beauté des soirs d'été, qui font douter que la Nature soit insensible à notre amour ! Car on ne sait qnelle tendresse humaine la pénètre durant cette heure, et la trouble mystérieusement...

Et il chante ainsi dans son cœur, et il s'apaise en admirant le paysage. Mais l'image de Jean Berger reparaît en son souvenir : « Mon pauvre Jean, je suis bien inquiet de notre sort ! » Et il soupire.

Il va, il vole... Il découvre, de loin en loin, un sombre troupeau de bœufs en mouvement sur la route, et qui regagnent leurs étables ténébreuses, que remplit le foin embaumé. Alors il fait tinter son timbre pour avertir la petite fille ou la vieille femme qui les mène, puis il s'engage entre leurs flancs énormes et fauves. Parfois un des grands bœufs s'arrête, tourne vers lui ses cornes pacifiques, et le regarde lentement.

Tels sont les personnages de Codet, chargés de sa représentation. Il produit en eux sa santé et les attributs moraux qui l'accompagnent, parmi lesquels ne se trouve pas la gaîté quand les circonstances s'y refusent, mais qui comprennent

la bonté, pour peu que les circonstances s'y prêtent. Entre le déjeuner de Bécot et son bain, vous avez bien vu la... fressure de ce garçon, mais vous n'avez pas vu son cœur ; il faut le voir, car si vous ne le connaissiez pas à fond, vous ignoreriez celui de Codet et ce serait grand dommage. — Sur un mot de La Prairie touchant son idole, les sourcils de Bécot s'étaient froncés.

Ecoute, dit-il durement, si tu prononces encore une fois... une seule fois... le nom que tu viens d'articuler, je ne reviendrai jamais ici : tu m'as compris ?

Elle eut une expression navrante ; ses traits se contractèrent, son visage se flétrit ; on voyait, dans ces moments-là, passer sur ce pauvre visage quelque chose de plus cruel et de plus triste que la mort. Bécot sentit tout de suite la pitié le gagner. Il l'attira par son peignoir, et il assit sur son genou ce corps tout raide, long et maigre, d'où pendaient d'inégaux cheveux noirs.

— Allons, embrasse-moi, grande fille ! grande fille, lui dit-il avec un accent câlin. Voyons, voyons, t'es pas fâchée, mon petit chat ?...

Et il la souleva dans ses bras et il la porta sur le lit, et il grimpa auprès d'elle... Et bientôt elle commença de gémir voluptueusement. Bécot se souviendra de cette scène lorsque, au comble du découragement et mouillant de larmes son oreiller, il dira du cruel objet de sa flamme : « Elle n'a pas eu pitié de moi, et moi j'ai bien eu pitié de La Prairie !... » — L'œuvre de Codet est l'école de la bonne humeur ; elle est celle, aussi et en conséquence, de la compassion. L'épisode, qui revient dans *La Petite Chiquette* et dans *Louis l'Indulgent*, du sauvetage de Jean Florance, marque délicatement le rapport de cause à effet entre la première qualité et la seconde.

Louis retira un matelas de son lit, et dans l'atelier, sur le divan, ils arrangèrent une couchette.

— Je constate que tu n'es pas impitoyable, malgré ton scepticisme ! disait Albert.

— La misère est si laide !... disait Louis en tapotant l'oreiller. Si tu entendais cette voix morne !... Crois-tu qu'il aura assez

chaud, avec cette couverture ? Si je glissais, dessous, ce pan de velours qui me sert pour mes fonds ? C'est chaud, le velours... Pas besoin, va, d'invoquer la pitié, la charité, tous ces vagues sentiments, qui flattent notre vaniteuse petite personne !... Il suffit de sentir que la misère est laide, et d'avoir quelque raison : ce qu'il faut de raison à un jardinier pour arroser ou dépoter des plantes chétives...

Là-dessus, Louis se toucha le front : il réfléchissait que le pauvre Florance n'était sans doute pas très propre ; et il entra dans sa cuisine pour lui faire chauffer de l'eau.

Voilà comment la misère nous tue ! pensait-il. Là-bas, il était un garçon orgueilleux et hardi ; c'est devenu un pauvre hère qui manque de tout, qui est humble, maladroit. Il a désappris de vivre. Comment donc sont faits les hommes, pour qu'ils négligent ainsi la santé et l'habileté des jeunes gens : tout ce qu'il y a de plus beau sur la terre !...

III

Un écrivain non point qui jouisse d'une santé moyenne comme vous et moi, mais d'une santé au-dessus de la moyenne ; un écrivain si plein de santé qu'elle déborde dans ses livres : le cas est rare, depuis Ronsard, Rabelais, La Fontaine et notre Ponchon, et l'ordre des *poetæ minores* en compte moins encore que celui des maîtres. Les trois quarts des charmants génies nommés plus haut sont précisément des malades, morts jeunes non par accident, mais par obligation congénitale, et nous les aimons parce que nous les plaignons. Celui-ci, c'est parce que nous l'envions. D'écrivains aussi manifestement, dans le miroir de son œuvre, nés vivants et viables que Louis Codet, je cherche parmi sa génération et ses pairs et je n'en vois qu'un : Louis Pergaud. Mais ils ne sont pas à confondre ; l'un, nature rude, taillée à coups de serpe et qui en tire vanité un peu bruyante — être sympathique certes, mais non pas charmant, parce que la rudesse exclut le charme, si elle laisse place à la sympathie ; l'autre, organisation fine, toile non pas d'un tissage moins solide, mais plus souple. L'un fruit

de la glèbe paysanne et l'autre, rose du jardin bourgeois le plus cultivé.

Louis Codet est un produit racé de cette classe où les différents régimes qui se succèdent en France depuis la Révolution trouvent le dessus de leur panier en soldats, en magistrats, en industriels, en gens de basoche et de médecine, enfin en parlementaires ; classe à base de propriété et d'habitat terriens. Issu de la dite classe, en 1876, vous aviez toutes chances d'y avoir sinon un père, du moins un grand-père, ou même deux, fixés sur le sol provincial, dans une demeure où l'existence s'exerçait depuis plusieurs générations de façon consciemment traditionnelle. Ce fut le cas de Codet, né chez son aïeul maternel en Roussillon et qui disposait à Saint-Junien d'une maison paternelle dûment limousine. Sa jeunesse a fait la navette entre les deux toits ; elle respira par deux fois une douce atmosphère bourgeoise ; c'est pourquoi les vertus familiales de sa classe trouvent en lui — sans qu'il ait l'air d'y toucher — un affirmateur persuasif (2). Et les futurs historiens de notre bourgeoisie qui interrogeront la littérature devront opposer son œuvre à celle de trop de vilains oiseaux qui — soit dit sans mépriser leur talent et leur dénier une part d'exactitude — se sont employés à salir leur nid. L'œuvre de Codet, provinciale comme celle de Ch. Louis Philippe, peut-elle être dite « bourgeoise», comme l'autre serait « prolétarienne ? » Je le crois et c'est aussi au beau livre de M. Henri Bachelin, *Le Serviteur*, remarquable document offert à la sociologie par les belles-lettres, qu'elle fait songer. Elle résulte d'une imprégnation, d'une saturation morale reçue

(2) Comment M. Pierre Lièvre, dans l'étude que j'ai signalée, peut-il juger d' « une province très modeste », les scènes de la vie de province décrites par Codet ? — Ses héros appartiennent au contraire plutôt à la haute bourgeoisie qu'à la bourgeoisie moyenne, et c'est là la classe de Codet tant du côté paternel que du côté maternel. La famille de Codet, lors de la Révolution, portait le « de », sa famille maternelle plus encore.

Mais — et voilà le but de ma note — Louis Codet est une âme discrète et simple et au lieu de présenter son milieu par le côté mondain et aristocrate, il l'a présenté par son côté terrien et démocratique.

et restituée par les pores de la sensibilité et de l'intelligence enfantines... Appuyée sur deux provinces, pleine de paysages, d'intérieurs, de gens et d'objets, de détails et de sentiments locaux et typiques, saupoudrée d'un grain de folklore, elle dégage, — bien qu'étrangère au dessein régionaliste et à tout autre dessein qu'exprimer la joie de vivre, — elle dégage un parfum régional prenant. En cela, Codet m'invite à le comparer à une autre gentille nature de romancier et de poète, régionaliste avoué, lui, et folkloriste, filleul de George Sand, berrichon comme elle : M. Gabriel Nigond. Mais l'auteur des *Contes de la Limousine* pousse le regret du *bon* vieux temps jusqu'à une profonde nostalgie et il en arrive à se représenter dans un personnage aussi incapable de s'adapter au jour d'aujourd'hui que l'héroïne de son roman *Gone*. Codet, au contraire, s'il caresse le Passé d'une main assez amoureuse, épouse avec optimisme le Présent. Ou plutôt il fait du Passé et du Présent une même créature. Il lui a servi de baigner son atavisme limousin dans l'azur et le soleil du plus heureux — c'est lui qui le dit et si bien que je le crois (la garrigue nîmoise me pardonne !) — entre les ciels du Midi...

Mais pour analyser Codet, génie charmant parce que génie naturel, écrivain en grande partie touchant parce que écrivain familial, la comtesse de Ségur, parangon de la simplicité naturelle et aède de la vie de famille, nous apporte aide précieuse. *La Petite Chiquette*, *La Rose du Jardin*, *La Fortune de Bécot*, *Louis l'Indulgent* : notre romancier ne rappelle pas la bonne Dame que par ses titres. Ses livres nous offrent, à l'âge où nous sommes, et les bibliothèques de toutes couleurs dévorées, un plaisir — pour si délicat et choisi qu'il soit — qui nous rappelle les heures bénies de la Bibliothèque rose. Leurs histoires, on les voit très bien développées par l'auteur des *Petites filles modèles* ou de *La Fortune de Gaspard* (3). Que dis-je ? ce sont les mêmes.

(3) Bien que Codet n'ait jamais avoué son affection pour la comtesse de Ségur,

Sur la terrasse de son jardin, à l'ombre du magnolia qui est fleuri de deux fleurs blanches, Thérèse et ses amies Marthe et Marie prennent le thé en travaillant à leurs ouvrages. Thérèse a une robe rose et les bras nus. Marthe et Marie, qui sont en visite, portent de grands chapeaux à plumes ; elles ont jeté leurs boas de cygne derrière elles, sur une basse branche.

— Allons, Marthe, encore un macaron au café ? dit Thérèse en lui présentant la corbeille.

— Oh ! Non, merci, chérie ! J'ai la langue sucrée.

— Regardez ! dit Marie, qui se penche. Je crois que de nobles étrangers sont en vue sur le boulevard.

Sous les tilleuls du boulevard, on aperçoit en effet trois jeunes gens, qui marchent en devisant.

— Voici monsieur mon frère entre ses deux amis, dit Thérèse.

Emile, le frère de Thérèse, est un jeune cycliste en culotte blanche. A ses côtés se tiennent M. Berger, le fils du conseiller général, qui porte melon et jaquette noire ; et M. de Laubardie, qui est grand, fort élégant, qui a le genre anglais et qui fume une petite pipe d'écume.

— Bec d'oiseau, flanqué de Gobe-Lune et de M'sieu le Baron ! prononce Marthe à mi-voix...

Les mêmes ? non, mais elles sont du même ordre... Du même ordre non ;... elles sont celles que la comtesse de Ségur nous auraient contées si elle avait pris ses héros avec quelques ans de plus. Pas les mêmes aventures, mais les mêmes aventuriers. L'un les rencontra lorsque l'autre les abandonnait, à l'âge où la chrysalide est devenue papillon et se pose sur l'amour. Mais si l'art de l'un est aussi raffiné que chez l'autre rudimentaire, Codet poursuit le même

il est bien impossible qu'il n'ait pas aimé ses livres et qu'il n'y ait pas cherché un peu son modèle. Je viens de relire — et sans ennui — *la Fortune de Gaspard*. Le héros et celui de la *Fortune de Bécot* y sont trop au contre-pied l'un de l'autre pour que cette... non rencontre soit accidentelle. De même en ce qui concerne M. Féreor et le baron de Cahuzac. Cependant Gilles Tixador et Gaspard Thomas connaissent, le premier sans l'avoir cherchée, le second en y tendant de toutes ses forces de petit ambitieux et calculateur à la Julien Sorel, la même heureuse aventure. Tous deux héritent de vieillards, riches, sans famille et qui les récompensent de réaliser leur idéal ; celui-ci le gain ramassé par un travail, impitoyable aux autres et à soi-même ; celui-là le bonheur de vivre obtenu à coup de jeunesse, de santé, de gaîté, de sociabilité et d'insouciance.

but que la bonne Dame. Comme l'auteur de la *Fortune de Gaspard*, celui de *la Fortune de Bécot* a voulu que nous entendions parler ses personnages et non pas que nous l'entendions nous parler d'eux ; que nous les voyions eux-mêmes agir, et non pas lui tirer leur ficelle. La première a procédé ainsi par recherche du facile et en songeant à l'âge de son public ; le second par genre d'artiste, convaincu, comme La Fontaine, *qu'il ne faut pas quitter la Nature d'un pas.* La simplicité de Codet est, comme celle de La Fontaine, une simplicité obtenue à force de soin, mais obtenue par un écrivain capable de l'obtenir : il faut porter la simplicité dans son esprit pour l'amener sous sa plume... Cependant où trouver des choses et des gens plus simples que dans le cercle de famille — quand on ne va pas les chercher parmi les bêtes d'Esope ?

Le milieu de Codet est non moins familial que celui que la Bibliothèque Rose exploite. Ses personnages principaux se présentent sous l'espèce du fils et du filleul, du frère et de la sœur, du cousin et de la cousine, de l'ami d'enfance ou du camarade. Les autres n'existent, ne fonctionnent qu'à titre de parents, de voisins ou de domestiques nés ou vieillis dans la maison. N'oublions pas, dans cette reconstitution du foyer, le rôle des tout petits.

... Or, le petit Jean-Louis, qui était l'aîné des trois, écoutait attentivement, debout derrière un grand fauteuil. Il aimait et il admirait de tout son cœur son oncle Gilles ; et il pensa : « Tonton, moi je t'avertirai. » Il machina très bien la chose.

Il se coula dans l'antichambre, se cacha entre deux rideaux, et il se mit à surveiller la porte d'entrée. Cette porte était ornée de grands verres dépolis ; on y voyait se dessiner le profil noir des arrivants.

Dès que l'enfant vit l'ombre, il ouvrit doucement et posa un doigt sur ses lèvres :

— Chut ! fit-il, méfie-toi, tonton ! Ce soir tout le monde est contre toi : on t'en veut, tu sais !

Bécot se pencha et le prit dans ses bras :

— Et pourquoi m'en veut-on, mon gars ?

— Je ne sais pas bien, dit Jean-Louis : je n'étais pas au commencement. Toujours que papa doit te gronder bien, après son dîner ; et que grand'maman dit qu'elle voudrait fouetter sur la place de la Loge toutes les dames que tu connais.

Bécot sourit, et il baisa ces deux joues fraîches, puis il replanta le bonhomme sur ses jambes :

— Merci, tu es chic, Jean-Louis ! Je ne l'oublierai pas.

Et il entra, il ne fut donc pas étonné de ces visages de carême.

Autre ressemblance avec la comtesse de Ségur : ces personnages pittoresques, convenus mais non pas conventionnels — Codet est un fin psychologue et la bonne Dame n'a pas lu pour rien Dickens et Balzac ; ces personnages, en tout cas, tout d'une pièce, regardés sous l'angle du héros principal : les uns sympathisants avec lui jusqu'à la complicité et les autres qui lui en veulent comme dit Jean-Louis, et le desservent. Tel dans la *Fortune de Bécot* (milieu abondant en ces pittoresques personnages-là), tels parmi les premiers le cousin Hubert de Lomagne, lieutenant de dragons ; parmi les seconds le beau-frère et professeur au lycée, M. Farines, papa du petit Jean-Louis. Encore une ressemblance : les aventures chez Codet attendent généralement pour se produire l'heure des visites et la période des vacances. Cependant le nid n'est jamais absent de l'oiseau, si l'oiseau n'est pas toujours présent à son nid. A quoi pense sans interruption, du matin au soir et du 1er janvier à la Saint-Sylvestre, ce bon César Capéran qui, aux yeux d'un observateur léger, ne pense à rien qu'à vider des bocks et fumer des pipes ? — A retourner le plus tôt possible vivre dans sa chère Gascogne, pourvu de quoi vivre ; ce qui sera une conservation de musée départemental fabriqué pour lui. Philosophe au Vachette comme César, rapin montmartrois, comme dans *la Petite Chiquette* et *Louis L'Indulgent*, viveur... en papillonage à Vernet-les-Bains, les héros de Louis Codet, au plus fort de leurs fantaisies, protègent soigneusement le cordon ombilical qui les lie à leur famille ; et c'est dans son sein qu'ils iront, en cas d'alerte, plonger.

— Oui, voilà le remède !... Mon pays, mon beau pays, pourrait me guérir...

Il pénétra dans sa chambre, se mit à la fenêtre, afin de respirer l'air. Les trots sonores, les cliquetis, les aboiements, les voix des passants et les cris d'hirondelle, tout le roulement des rues berçait sa pensée, et le regard perdu dans le ciel, il songeait.

Là-bas, dans la vieille maison bâtie sur les pentes des Albères, grand-père et tante Aimée, fuyant la ville, s'installaient pour goûter les beaux jours. Grand-père se levait avec le soleil. Coiffé de son panama, et appuyé sur sa canne, il reconnaissait les vieux arbres, dont l'écorce humide séchait aux rayons du matin. Tante Aimée allait, venait, trottait dans la maison ; elle ouvrait toutes les fenêtres pour chasser cette odeur de pommes que prennent les chambres fermées ; et les feuilles du jardin, touffues et lustrées, répandaient sur les dallages rouges un ruisseau de reflets verts...

Il retrouvait en lui mille bruits, mille gestes familiers... Les servantes lavaient les vitres et suspendaient les anciens rideaux un peu plus pâles que l'autre année... Deux filles portaient, dans des seaux, l'eau tremblante ; l'une riait en balançant la salade mouillée, l'autre, au corsage rose, remplissait l'écuelle que le chien grattait de sa patte, quand il avait soif... On entendait manier le hachoir, dans la cuisine; la cloche du déjeuner tintait...

Je recommande à la Ligue pour la protection de la Famille française les ouvrages de Codet, y compris la *Fortune de Bécot*. Il est digne d'effaroucher au premier abord en pareil endroit, mais avec deux doigts de réflexion sa moralité saute aux yeux. Après tant et tant de vains efforts pour atteindre la branche, le fruit va tomber dans la bouche de notre Bécot. Georgette Borelli, incapable d'une plus longue résistance au moment où il renonçait à sa conquête, l'attend ce matin chez elle à neuf heures et demie. « Nous serons seuls », — dit le billet qu'elle lui a fait tenir la veille. Ce pauvre enfant, en suite de circonstances trop longues à raconter, attend la demie de ce neuf heures, depuis quatre heures du matin dans le parc et les rues de Vernet endormi. Elle sonne, c'est-à-dire qu'il a la main sur la

sonnette de sa belle quand, arrivée de Perpignan sur la dénonciation de ses frasques, la diligence dépose sa maman à l'autre bout de la rue. Et Mme Tixador appelle son fils et Bécot, qui pouvait tout de même faire semblant de ne pas entendre, Bécot accourt mécaniquement... et l'heure s'enfuit et elle ne reviendra pas... Si vous n'êtes pas touché d'une telle marque de respect familial, c'est que je vous la raconte insuffisamment, mais lisez-la et je crois que vous y serez sensible.

Vous le serez, en tout cas, à ce petit roman doré qu'est *La Rose du Jardin* et parmi les quatre nouvelles qui l'aident à faire un volume, vous goûterez religieusement — à moins d'être incrédules à la religion du foyer — la nouvelle intitulée *Da*. Elle met en images d'une pureté quasi angélique et d'une vérité tout à fait humaine, une arrière-grand'mère et son arrière-petit-fils, lequel, si l'on m'a bien renseigné, a les propres traits du Louis Codet de six ans.

IV

La religion du foyer est un fragment important, mais un fragment, de la religion de cet enfant devenu homme en gardant son âme enfantine. Le moindre don de la Nature trouve Codet à genoux dans l'adorante posture de saint François,... mais il se relève vite. *Louis l'Indulgent*, au premier chapitre, montre son héros, accoudé dans l'herbe d'une olivette, qui découvre émerveillé les mœurs des mouches... « De leurs pattes frêles et anguleuses qu'elles pliaient et dépliaient, elles se lissaient les ailes et se caressaient la tête. Elles brillaient comme du mica... Elles s'envolaient en bourdonnant dans un petit brouillard d'ailes...» Au second, Louis, une nuit de printemps, sort du Bar de l'Oranger, en compagnie de deux autres rhétoriciens, « toute sa chair légère, ses jambes faibles et une fraîcheur de menthe dans ses yeux » ; content en outre parce que « ma femme » (dira-t-il à ses amis) était Espagnole, avec

le joli nom d'Allegria, et qu'« elle a gardé tous ses colliers». Codet, malgré sa ferveur, ne rentre pas pour une obole dans la catégorie des mystiques, — et surtout chrétiens. Sa « chair païenne » ignore la « haire catholique » qui torturera son rival en virtuosités voluptueuses, Charles Guérin. Elle se trouve trop bien chez elle pour chercher satisfaction hors d'elle-même. Faut-il rapprocher son paganisme de celui de l'autre Guérin ? — Oui, mais pas trop. Des sens comme les siens ne se contentent pas d'hymnes au Grand Pan ; ce n'est pas le symbole de la Vie universelle qu'il leur faut ; c'est la réalité de la Vie quotidienne, quitte à la chanter en poète. Marcher à l'extrême bord de la mysticité sans y choir, voilà sa situation originale ; c'est pourquoi un parallèle — toutes proportions gardées — entre son humain équilibre et la divine frénésie de Keats (emporté à 25 ans, par la tuberculose, soulignons-le) serait utile à leur analyse. *Beauty is truth, truth beauty...* Mais plus que de l'esthétique de Keats, il relève de celle de La Fontaine,

O douce Volupté, sans qui dès notre enfance
Le vivre et le mourir nous deviendraient égaux ;
Aimant universel de tous les animaux
Que tu sais attirer avecque violence !

Codet a hérité de Polyphile (comme son Bécot, de M. de Cahuzac) ; c'est un second Antoine Bertin, mais plus poussé parce qu'il a profité de l'ouverture romantique sur la Nature et sur la Mélancolie.

J'aime le Jeu, l'Amour, les Livres, la Musique,
La Ville et la Campagne, enfin tout : il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.

Devant le cœur de sa maîtresse comme devant les plis de son corps et de sa robe, devant le panorama comme devant ses brins d'herbe et leurs perles de rosée, devant la fumée du toit familial et sa girouette, parmi les fleurs du jardin et les arbres du verger et leurs papillons et leurs oiseaux, le buffet de la salle à manger encadré de ses faïen-

ces, l'armoire ancestrale avec son linge embaumant et le mobilier Louis XVI du salon, et la cave, et le grenier : partout, à la ville comme aux champs, au fond des bois, au bord de la plage, face aux Pyrénées, ou l'herbe des prés limousins par-dessus la tête, dans les rues, les ateliers, les cafés, les gares, les fiacres, les boudoirs mondains, les boudoirs banals, Montmartre et Quartier Latin, Bibliothèque Nationale et Louvre, Longchamp, Parc des Princes, berges de Seine et banlieue, — Codet, avec un flair esthétique d'une subtilité inouïe, débusque de tous les coins et recoins des motifs de jouir des autres et de lui-même. Comment donnerai-je l'image de cette sensualité... — je dirais de cette érectilité si Codet ne rejetait pas de sa représentation toute idée grossière — toujours rafraîchie ? Suivons-le dans ce voyage à Majorque qu'il fit l'année précédant celui des Flandres et où il trouva le paradis avant de trouver l'enfer. Regardons son arrivée à Palma ; c'est la première ligne de la plaquette et vous ne m'accuserez pas de choisir :

Qu'il est donc délicieux d'arriver, à l'aurore, dans un port inconnu ! C'est une des plus douces choses de la vie et je ne crois pas qu'on puisse se blaser sur cette surprise.

Tandis que le vapeur glisse silencieusement sur les flots calmes de la rade, on contemple alentour ces rivages dentelés, ces monuments, ces maisons étrangères ; le demi-jour leur laisse un air d'apparition ; l'on goûte un étonnement d'une qualité rare ; ces montagnes et cette ville sorties des eaux, c'est la nouveauté en sa fleur...

Regardons son retour à Barcelone : c'est la dernière. (Comme ses personnages, Codet se lève de bon matin ; pour pouvoir ne pas s'attarder au lit le matin quand on est jeune, il faut ou être assez malade — la remarque est de Laforgue — ou très bien portant).

Je sommeillai paisiblement dans ma cabine ; à l'aube, m'étant réveillé, je passai la tête par le hublot et je contemplai la mer déserte. Que l'on a en mer de belles impressions ! Comme cet air vierge exalte l'esprit !

La Méditerranée était d'un bleu obscur, nourri d'azur et de ténèbres, et remuait comme un métal en fusion, toute épaisse et toute bouillante, le long des flancs lisses et hauts du bateau clair. Rien ne saurait être plus beau que la couleur de cette mer, à l'aube diffuse, et que cette muraille en marche dans les eaux..

Allons vite. — Codet a une esthétique : il a une philosophie et qui comporte, comme toutes les philosophies, une méthode. Cette méthode c'est la Bonté : mais lui, par modestie, l'appelle seulement *l'Indulgence*. — Je n'ai pas le temps de le contrarier. L'indulgence, soit ! Tout ce qu'il rencontre ou bien lui paraît vrai, beau et bon : ou bien lui fait rendre un jugement sans sévérité. Ce qui vient de la Nature, il nous le revêt des plus agréables couleurs du prisme poétique : ce qui vient de l'Homme, il faut que ce soit d'un noir éclatant pour qu'il ne le juge pas blanc, ou simplement gris. Il faut que cela arrive non pas tel que la Nature l'a remis à l'homme, mais falsifié, *denaturé* par l'orgueil humain. L'orgueil, Codet le reproche au Romantisme avec une sévérité à laquelle son indulgence le conduit nécessairement (de même qu'il devait se montrer sans aménité pour les médisants et pour les cuistres). « Quelle sottise ! quelle vanité prodigieuse ! » s'écrie un jour Louis l'Indulgent en feuilletant la *Légende des siècles* ; et, stupéfait et honteux d'avoir aimé autrefois un pareil livre, il le lance « dans un jardin profond où végétaient quelques arbres brillants de pluie (4). Obéissez à la Nature : penchez selon vos penchants, réalisez selon vos désirs : un désir rentré, et votre digestion morale ne se fera pas, malaise tout à fait insupportable. — Soyez indulgents à tous, et à vous-mêmes ! Approuvez la « douceur » et la « naïveté surprenantes » avec lesquelles le héros de *Louis L'Indulgent* (p. 59 et 60) traite son corps. Jeu sans dangers ès mains d'un garçon aussi probe, intelligent et délicat que Codet ; l'amoralisme de ce jouisseur à jet continu ne l'a pas empêché

(4) J'ajoute que le lendemain il va le chercher.

de sacrifier ce bonheur de vivre goûté avec tant d'artiste ivresse (5)...

Louis l'Indulgent expose, avec une pointe d'ironie légère, le mécanisme d'une méthode plus compliquée qu'elle n'en a l'air et qui repose sur un fonds solide d'altruisme. C'est un livre qui suffirait, il me semble, pour aimer Codet et qui suffit à l'expliquer. Si vous n'avez rien lu de lui, je vous engage à commencer par ce livre. Vous pourrez aborder ensuite le plus délicieux, à mon goût, de ses ouvrages, *La Rose du Jardin* — écrit non pas à l'ombre, mais à la lumière des jeunes filles en fleur. C'est là que ce gentil esprit porte le sourire le plus frais; là qu'il nous fait le mieux toucher et palper la fraîcheur de la jeunesse ; et puis il y a ces quatre nouvelles qui permettent d'apercevoir l'ampleur du champ que son talent pouvait s'ouvrir. *César Capéran* vous le montrera au sommet de sa perfection stylistique et compositrice. *La Petite Chiquette*, c'est le même sujet que *Louis l'Indulgent*, avec un héros intermédiaire au Bécot et à l'Emile que je vous ai fait connaître. Quant à la *Fortune de Bécot*, c'est non pas le plus agréable Codet, mais bien le plus amusant et, par là, le plus accessible. Cependant, ne commencez pas par ce livre. Vous risqueriez de penser de son auteur ce que m'en disait une lectrice, en le comparant à un écrivain qu'elle prend — avec beaucoup de monde — pour un océan, et que je tiens, moi, pour une mare, mettons un étang. « — Codet ? Mais, à côté de P..., ce n'est qu'une goutte d'eau ; une jolie goutte d'eau !... — Non, chère Madame, pas une goutte d'eau : une source ! »

Pour son style, vous en jugerez, mais je n'en sais pas qui émane aussi visiblement d'un peintre, d'un homme —

(5) Sur la fin sublime et souriante de notre écrivain, sur la moralité qu'il est permis d'en tirer, M. P. Lièvre a émis quelques justes réflexions. Il encadre d'un commentaire digne d'elle une des lettres du Codet de la Guerre, adressées à M. Eugène Montfort et qui raconte sa blessure. Ces lettres montrent que le dilettante avait le cœur bien et élégamment attaché. Elles ont été publiées par M. Montfort, dans *les Marges* du 15 novembre 1918.

c'est son cas — qui a passé autant d'heures la palette en main que le porte-plume. Pour ses vers, dire qu'ils sont loin de valoir sa prose ne signifie pas qu'ils soient négligeables. Mais par rapport à sa prose, ils ne sont à mon avis que des exercices, des esquisses. Ils ne vont pas partout où cette prose sait aller ; ils traduisent la couleur des idées et des sentiments de Codet, mais non ses nuances. Cependant, ils servent à expliquer la perfection de cette prose ; ils sont solidaires d'elle, ils augmentent le regret qu'elle ait été si vite tarie.

Louis Codet est regrettable à bien des titres, mais surtout parce que le revers de sa médaille nous manque, qui n'aurait pas démenti l'avers, mais qui lui aurait donné plus de relief. C'est un malheur que nous n'ayons pas pu voir ce que la Guerre aurait fait de sa joie, de son optimisme, de son idéalisme, de sa disposition au dévouement non seulement individuel, mais social. Et je ne sais pas si la Guerre nous a, sur le terrain des lettres, causé tort plus grand. Je gémis sur la perte de Louis Pergaud, mais entre les deux, je ne sais pas si je n'aurais pas souhaité plutôt que Codet survive. Il aurait fallu le voir développer en profondeur, sous le coup d'un malheur que personne n'avait davantage de cœur pour sentir, un talent que son bonheur — sa jeunesse aussi — et la quiétude de la France l'ont autorisé à maintenir à la surface.

MARCEL COULON.

ÉVOLUTION
DES
LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

—

Lorsque les peuples de l'Amérique espagnole s'émancipèrent du pouvoir de la métropole, ils se constituèrent en républiques entièrement détachées l'une de l'autre, qui, étant donné la grande extension territoriale et la difficulté des communications, devaient bientôt s'isoler. Si bien que ce qui avant était un seul et vaste domaine espagnol se convertit en une mosaïque d'Etats différents et parfois antagonistes. Une telle situation a amené ces peuples à méconnaître leurs origines et leurs destins communs, au point qu'on a douté de l'existence d'une race hispano-américaine. Mais si l'on prend ce mot au sens unique qu'il peut avoir lorsqu'on parle des peuples occidentaux, c'est-à-dire celui de l'unité d'origine, de tradition, de langue, de culture, de religion, il est hors de doute qu'il existe une race continentale. Il est vrai que les éléments ethniques ne se combinent pas chez tous ces peuples dans la même proportion, mais les éléments fondamentaux : l'espagnol et l'indien, sont partout les mêmes. Il est vrai aussi que l'immigration étrangère, dans quelques républiques, ajoute chaque jour à la nationalité des contingents nouveaux, mais celle-ci les assimile complètement au point de les rendre presque imperceptibles dès la première génération. Et ce fait est la meilleure preuve, non seulement de l'existence, mais aussi de la vigueur de la race. Les grands héros de l'Indépendance, Bolivar et San Martin, crurent à l'unité raciale et c'est

pour cela qu'ils firent cause commune pour libérer le Continent.

Au milieu de cette désagrégation générale, la langue a été le principal lien entre les différentes républiques, et la littérature a maintenu dans le continent une sorte de communion spirituelle spontanée et pour cela profonde. Aux moments du plus grand isolement, les œuvres des bons écrivains étaient goûtées dans toutes les républiques, et ces écrivains maintenaient, par la correspondance ou par le simple échange de livres, l'unité de l'âme continentale.

De même qu'il y a une race, il y a une littérature hispano-américaine. Car si dans chaque pays elle prend certains traits locaux, partout elle présente des aspects généraux communs. Elle se caractérise, en effet, aussi bien dans les pays du Nord que dans ceux du Sud, par sa faculté d'assimilation, par sa richesse imaginative, par une suave mélancolie née de l'âme aborigène et par un certain penchant à l'improvisation, à l'inachevé, dû à la culture élémentaire et à l'esprit créole naturellement nonchalant et parfois rebelle. De là la simultanéité avec laquelle les grands mouvements littéraires ou d'idées de l'Europe ont pris et se sont développés dans presque toutes les républiques, et de là l'unanimité avec laquelle les grands écrivains nationaux ont été admirés ou discutés dans tout le continent.

C'est que la littérature a, dans tous ces peuples, une origine commune. Elle a été enfantée, en effet, par les lettres espagnoles que les Universités ou collèges des jésuites créés dès le XVIe siècle ont répandues un peu partout, et par certains lettrés ou écrivains péninsulaires venus avec les conquistadors, tels que Alonso de Ercilla, qui a chanté la guerre d'Arauco, et Bernal Diaz del Castillo, qui a narré la conquête du Mexique.

I. — Premières Epoques.

A ses débuts, cette littérature n'a été donc qu'une branche des lettres espagnoles. Ses premiers représentants

furent des chroniqueurs, des poètes héroïques ou courtisans, des auteurs religieux, qui s'inspiraient des modèles espagnols et suivaient le goût pompeux ou précieux (*culterano*) de ces temps. Mais comme la plupart étaient nés dans le pays, et s'occupaient souvent de l'histoire locale ou chantaient les prouesses des conquistadors, ils sont aussi les précurseurs de la littérature autochtone. Parmi de nombreux imitateurs, il y eut certains auteurs réellement remarquables, comme le chronique ur péruvien Garcilaso de la Vega, dit l'Inca (1541-1615), auteur des fameux *Comentarios Reales*, Iñes de la Cruz (1651-1695), religieuse mexicaine, considérée comme la première poétesse de langue espagnole de l'époque, le jésuite chilien Lacunza (1731-1801), auteur d'un curieux livre mystique : *Venida del Mesias en Gloria y Majestad*. Ce sont les auteurs primitifs et « médiévaux » des lettres hispano-américaines.

Cette première période, qui pourrait s'appeler coloniale, commença vers la moitié du XVIe siècle et se prolongea bien après l'Indépendance, car la littérature dépend plus de l'esprit de la race que du régime politique. Il est vrai qu'à l'époque de la Révolution et durant les années suivantes, les œuvres des encyclopédistes et des précurseurs du romantisme français eurent un profond écho dans le continent, mais ces influences se circonscrivirent au domaine des idées ou des sentiments, et les écrivains continuèrent en général de se conformer aux lois des lettres traditionnelles et de refléter le goût régnant, en Espagne, qui était alors celui du pseudo-classicisme d'importation française. Néanmoins, ces écrivains qui collaboraient à la formation des nouvelles nations, qui reflétaient l'ambiance de liberté et d'inquiétude, se différencient assez des lettrés espagnols de l'époque. Parmi eux, il y en eut de véritablement extraordinaires, tels que les savants éducateurs Andres Bello (1780-1865), Vénézuélien, Domingo F. Sarmiento (1811-1888), Argentin, les poètes José Joaquim Olmedo, Equatorien, José Maria de Heredia (1803-1839), Cubain, le cri-

tique et polémiste Juan Montalvo, Equatorien (1883-1889). Ce sont les classiques hispano-américains.

Vers la moitié du XIXe siècle, le romantisme européen exerça son influence sur les lettres des jeunes républiques. Le sentiment de la nature et l'esprit de liberté qu'un tel mouvement préconisait trouvèrent un terrain propice dans ces pays d'une beauté naturelle magnifique et qui venaient de faire la prouesse de leur indépendance. Vers cette même époque, la littérature de mœurs, inaugurée en Espagne par le singulier Mariano José de Larra et par Mesonero Romanos, eut une heureuse répercussion dans les lettres du Nouveau Monde : de nombreux écrivains qui, grâce à l'influence romantique, avaient ouvert les yeux à la beauté du paysage autochtone, s'intéressèrent aux formes caractéristiques et pittoresques de la vie locale. En poésie, cette influence, alliée à celle de la poésie populaire, eut des réalisations très curieuses, notamment en Argentine où elle donna origine au genre dit gaucho. Ces tendances furent fécondes : leurs représentants accomplirent un labeur méritoire et quelques-uns produisirent des œuvres très réussies. Tels Jorge Isaac, Colombien (1837-1895), qui écrivit un roman idyllique du terroir : *Maria*, dont la fraîcheur dure encore ; la poétesse Gertrudis Gomez de Avellaneda (1814-1873), Cubaine, qui eut un grand renom en Espagne; José Hernandez, Argentin, qui créa dans son *Martin Fierro* un poème gaucho dans lequel ses compatriotes voient aujourd'hui une épopée nationale ; Juan Zorrilla de San Martin, Uruguayen, qui fit dans son *Tabaré* un poème héroïque indien devenu fameux.

Néanmoins l'influence romantique n'a fait que modifier l'attitude sentimentale sans atteindre presque les formes, et la littérature de mœurs ne pouvait créer qu'une modalité subalterne. Ces courants ne réussirent donc pas à doter la littérature hispano-américaine d'un esprit, d'un caractère, d'une forme propre capables de la différencier fondamentalement, de la rendre autonome. Mais ils avaient donné

naissance à l'interprétation de l'âme et de la terre du Nouveau Monde, et ils avaient enflammé la curiosité pour les lettres étrangères. Un poète du moment, Perez Bonalde, Vénézuélien, traduisit pour la première fois en espagnol les poèmes de Heine et le *Corbeau* de Poe.

II. — Le Modernisme

Autour de 1880, quelques écrivains jeunes cherchèrent donc, dans les lettres françaises modernes des inspirations nouvelles, que la littérature espagnole d'alors, en pleine décadence, ne pouvait leur donner, et, s'assimilant quelques procédés des romantiques et des parnassiens, ils réussirent, jusqu'à un certain point, à renouveler, à moderniser l'élocution caduque et vainement pompeuse régnant encore. Le premier de ces précurseurs du mouvement moderne a été Manuel Gutierrez Najera (1859-1895), poète mexicain émotif et très artiste, dont les poèmes ont quelque chose de la douceur de Musset et de l'éclat prismatique de Gautier. Les autres, Salvador Diaz Miron, Mexicain aussi, Julian del Casal et José Marti, Cubains, ont été de même des écrivains intenses et des artistes du style et du vers.

Tout un mouvement tendant à abolir les limitations de la vieille rhétorique espagnole, à renouveler les formes, à accorder les lettres à la sensibilité moderne, commença alors à se dessiner dans un désir véhément d'idéalisme, de liberté, d'affirmation sans entrave de la personnalité créatrice. Un poète de génie, Ruben Dario (1867-1916), précisa ce courant et, avec l'exemple de son œuvre, le fit triompher. Dans ses livres fameux : *Azul...*, *Prosas Profanas*, il réussit définitivement à donner au style une souplesse, une nuance qui le rendirent apte aux plus subtiles expressions de l'âme moderne, à doter le vers d'une ductilité, d'une suavité qui lui permirent de produire des effets musicaux pas encore entendus dans la langue. Et ce mouvement, connu sous le nom de Modernisme, gagna le conti-

nent. Des poètes singuliers apparurent dans presque toutes les républiques : en Colombie, J.-A. Silva; au Pérou, José Santos Chocano; en Argentine, Leopoldo Lugones; au Mexique, Amado Nervo; en Bolivie, Ricardo Jaimes Freyre; au Chili, Pedro A. Gonzalez; en Uruguay, J. Herrera y Reissing; au Vénézuela, R. Blanco Fombona. Des prosateurs de choix se révélèrent partout : en Uruguay, José E. Rodo; en Colombie, J. M. Vargas Vila; au Guatemala, E. Gomez Carrillo; au Vénézuéla, M. Diaz Rodriguez; au Chili, Luis Orrego Luco. Toute une pléiade d'écrivains remarquables, dont quelques-uns s'affirmèrent ensuite comme les meilleurs en leur genre dans le domaine de la langue espagnole.

Bien qu'inspiré surtout par le Symbolisme et par le parnasse français, le Modernisme suivait en réalité ce grand courant d'idéalisme libérateur et rénovateur, qui agitait presque toutes les littératures européennes et qui avait pour champions aussi bien Verlaine, Rimbaud, Mallarmé, qu'Ibsen, d'Annunzio, Oscar Wilde, Eugenio de Castro, etc. (Je ne sais pas pourquoi les critiques français, en parlant du symbolisme, négligent de lui donner cette signification.) C'est pourquoi le Modernisme a produit des résultats si heureux et a eu une transcendance extraordinaire. Un phénomène rare dans l'histoire des littératures se produisit en effet à ce moment : l'ancienne colonie transmit à la métropole le souffle rénovateur, et Ruben Dario, qui vint à Madrid en 1898, fut reçu par la nouvelle génération espagnole comme un initiateur et un maître. La littérature coloniale était-elle devenue autonome ?

III. — Le Mouvement actuel

L'admiration pour les maîtres étrangers avait amené les écrivains du continent à l'enthousiasme pour le lointain, le raffiné, voire le morbide, en même temps qu'au dédain pour les lettres traditionnelles, pour la langue pure, pour le mi-

lieu américain, leur faisant adopter ainsi une attitude de déracinement, fictive, insoutenable. Ruben Dario même, qui a eu la sagesse de s'appuyer sur la tradition de la langue, n'a pas échappé entièrement à une telle limitation. C'est pourquoi à mon avis son œuvre n'a pas exercé d'influence à l'étranger, comme celle d'un Poe ou d'un Walt Whitman, non supérieures en puissance lyrique. A ce point de vue, l'époque moderniste n'était donc que la seconde période que les lettres des peuples jeunes doivent traverser : la période cosmopolite. Elle ne signifiait que la recherche dans le domaine étranger des éléments nécessaires pour pouvoir découvrir le trésor propre. Il était donc indispensable d'adapter à l'esprit et au milieu hispano-américain les véritables conquêtes réalisées par ce mouvement. Ruben Dario s'en rendit compte, et, dans quelques poèmes de son troisième recueil fameux : *Cantos de Vida y Esperanza*, lui qui avait chanté les marquises et les cygnes des fêtes galantes, célébra la race, les aspirations du Nouveau Monde, la nature de son pays natal. Ce lyrique, qui se défendit de lancer un manifeste durant la lutte symboliste, ne donna pas non plus la norme de la nouvelle orientation. Mais José Enrique Rodo (1872-1917), qui dans un opuscule retentissant : *Ariel*, s'était adonné à réveiller, à fortifier l'âme continentale, contribua à déclancher le mouvement que la maturité relative des esprits et l'ambiance de force et de sincérité du nouveau siècle commençaient à préciser. Le poète péruvien José Santos Chocano donna alors, avec son livre *Alma America*, une des premières notes et des plus élevées.

Vers 1908 je me suis efforcé, dans la préface de mon livre *Romances de Hoy*, de dégager les lignes de ce courant, autant qu'alors il était possible de le faire. « Conservant les conquêtes de la liberté des genres et de l'expression, le goût pour la forme neuve et personnelle, — écrivais-je, — nous tous, nous désirons simplement *faire de la vie et de la beauté dans notre milieu*, en essayant de créer une litté-

rature propre, foncière, qui encadre nos nobles sentiments de peuples jeunes et nos désirs virils de progrès... » Et faisant allusion à l'esprit nouveau de réaction contre la morbidité fin de siècle : « L'ambiance est comme le parfum. Sans que nous y prenions garde, elle nous enveloppe, nous pénètre et finit par nous griser. Et si l'ambiance d'aujourd'hui est si claire, si pure, si bienfaisante, pourquoi ne pas nous laisser conduire par son souffle suave vers l'horizon où une aurore de vie et de beauté irradie doucement son or immaculé ? »

Tous les bons écrivains du continent se sont laissé emporter par ce souffle suave. Quelques-uns même des champions du Modernisme, comme Leopoldo Lugones, Amado Nervo, s'éveillèrent à la beauté du milieu, aux suggestions de la vie vécue, et l'un d'eux, Chocano, n'a fait que chanter la nature ou le passé hispano-américains. Les écrivains de la nouvelle génération, comme E. Gonzalez Martinez, Mexicain, Manuez Galvez, Argentin, Gabriela Mistral, Pedro Prado, Chiliens, Alcides Arguedas, Bolivien, Montiel Ballesteros, Uruguayen, etc., se sont adonnés délibérément à interpréter l'âme ou la vie de leur milieu, et les jeunes qui suivent aujourd'hui les tendances européennes d'avant-garde, comme Ricardo Guiraldes, Argentin, ou l'Abate de Mendoza, Mexicain, cherchent dans leurs pays l'inspiration et la matière de leurs créations. Tous ont compris qu'après avoir étudié, imité, appris l'art européen, il fallait créer avec sa propre âme, construire avec ses propres matériaux.

Il ne s'agit pas, certainement, d'instaurer un art local ni même national, toujours limité, mais d'interpréter ces grandes suggestions de la race, de la terre, de l'ambiance, qui animent toutes les littératures autonomes, suggestions qui, loin d'annuler l'universalité primordiale dans tout art véritable, la renforce en la différenciant. Il s'agit tout simplement de traduire la vie du Nouveau Monde selon les données de l'art pur et de la sensibilité contemporaine. Certains

ont dénommé ce mouvement américanisme ; je l'ai appelé Mondonovisme, parce que ce premier terme comprend l'idée de l'action yankee et parce qu'avec celui-ci je veux signifier à la fois art du Nouveau Monde et art du Monde nouveau, car la littérature hispano-américaine tend à être tout cela.

Actuellement cette littérature est dans une période de création authentique féconde, qui a déjà produit des œuvres caractéristiques, si bien que lorsque l'étranger arrivera à la découvrir, il découvrira aussi une Amérique espagnole originale, personnelle, insoupçonnée. Ainsi, les lettres, qui ont toujours été un trait d'union entre les peuples hispano-américains, sont actuellement le principal facteur dans l'affirmation de la personnalité continentale. Elles sont, en effet, en train de devenir la conscience et la voix unanimes, aujourd'hui que le continent se trouve devant une question vitale pressante. L'agression de l'impérialisme des Etats-Unis a posé un terrible problème que les écrivains, avant les politiciens, se sont appliqués à élucider. José E. Rodo prit l'initiative. Et ensuite de nombreux écrivains, comme Ugarte, Blanco Fombona, José Vasconcelos, ont apporté leurs lumières. On peut donc prévoir que la littérature arrivera encore à sauver l'intégralité continentale et à réaliser la grande idée de Bolivar : cette confédération des peuples du Nouveau Monde espagnol qui leur permettra d'accomplir leurs destinées dans l'avenir.

FRANCISCO CONTRERAS.

L'ABBAYE[1]

—

QUATRIÈME PARTIE

I

Plusieurs fois depuis la matinée on avait entendu sonner les cloches mugissantes à l'égal du tonnerre. C'était le 27 mars de l'année 1155, et c'était aussi le dimanche de Pâques. Le frère Rainaud, suivant son habitude, se promenait dans le cloître avec les frères Fulbert, Antelin et Gérard, à qui l'abbé Ponce, continuant de s'affirmer indépendant d'Autun, avait tout récemment fait conférer la prêtrise par l'évêque d'Auxerre Alain.

Les trois jeunes gens étaient dans cette pleine ferveur qui suit le jour de l'ordination. Quelle allait être leur destinée? Les enverrait-on dans un autre monastère ou dans un prieuré? Seraient-ils à la tête d'une de ces rustiques paroisses qui sans cesse se créaient dans la région? Quoi qu'il en fût, ils avaient le pouvoir de lier et de délier. Ils se flattaient de ne pas tomber dans les embûches que leur dresserait le siècle.

Ils parlaient des saints dont ils connaissaient l'histoire et qu'ils se proposaient d'imiter.

— Saint Martial, dit Gérard, envoyé par saint Pierre pour évangéliser l'Aquitaine, fut un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur. C'est lui qui apporta les cinq pains d'orge et les deux poissons qui furent multipliés par miracle; c'est lui, comme l'affirme une bulle du pape

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 676, 677 et 678.

Jean XIX, qui servit Notre-Seigneur à table le jour de la Cène.

— Saint Amateur, dit Fulbert, qui vint lui aussi en Aquitaine, n'était autre que Zachée, le chef des péagers de Jéricho, homme riche, qui reçut Jésus dans sa maison, et il avait pour femme sainte Véronique.

— Saint Thomas, dit Antelin, quand les apôtres se dispersèrent, prit la route des Indes. Il vit les rois Mages à qui il raconta ce qui s'était passé depuis leur voyage à Bethléem, et il les baptisa. Saint Julien, premier évêque du Mans, est le même que Simon le Lépreux, qui vit le Fils de Dieu s'asseoir à sa table.

Puis ils évoquèrent tous ces autres saints qui forment une foule semblable à celle de l'Apocalypse, que personne ne peut dénombrer. Leur maître les écoutait avec condescendance. Mais ils voulaient profiter des derniers entretiens.

— Maître, dit Antelin, vous nous avez souvent parlé de la mort; mais y a-t-il plus grand sujet?

— Certes, non, mes enfants. Nous ne mourons pas, notre corps excepté, qui, d'ailleurs, ressuscitera. Nous devenons bons ou mauvais esprits. Les premiers seraient blancs si nous pouvions les voir, les seconds, noirs ou, plutôt, les premiers n'intercepteraient point la lumière, tant est diaphane leur corps spirituel, dont parle l'apôtre saint Paul, alors que le corps spirituel des seconds, lourd d'attachement à la matière, se rapproche du corps physique.

— Que faut-il penser des supplices de l'enfer?

— Ceci : une âme non unie au corps ne peut être punie par un supplice corporel. Si tout est spirituel dans la joie des élus, tout doit l'être aussi dans les peines des réprouvés.

— Origène a dit, maître, que le démon serait sauvé après mille ans.

— Sans doute, mais cette opinion fut combattue par

Hildebert, évêque du Mans; et puis, comme beaucoup de passages des Ecritures et des Pères, il faut l'entendre au sens figuré. Est-ce dans cet esprit qu'il faut lire le récit des voyages que des saints ont faits dans le monde extérieur au nôtre? Bien que j'aie certaines raisons de les tenir pour exacts en soi, je n'oserais me prononcer. Ils y ont vu surtout les réprouvés endurer les seuls supplices qui puissent les toucher : ceux que leur corps physique, dont ils sont veufs, aurait redouté de subir, et c'est pourquoi je ne peux les en croire qu'à demi. Cabanes fétides où ils sont entassés, lac de soufre où ils sont plongés, gouffre où les poussent des serpents et des démons armés de fouets, fleuve de feu.

— Mais, dit Antelin, Scot l'Erigène prétend qu'ils jouissent de la béatitude naturelle et qu'ils ne sont privés que des félicités du ciel.

— L'opinion de Scot est en effet de quelque poids. mais la béatitude naturelle est peu de chose pour qui est privé de son corps physique.

— Vous avez raison, maître, dit Antelin. Mais les païens qui n'ont pas connu Notre-Seigneur? Ceux qui ont vécu avant sa venue?

— Ceux qui ont obéi à la loi morale sont sauvés. L'empereur Trajan le fut par les prières de Grégoire le Grand, à qui Dieu ordonna de n'y pas revenir. Virgile le fut aussi, pour avoir prédit l'avènement du Christ. Je ne parle pas du sage Platon, ni d'Aristote, son clerc : c'étaient des Sarrasins, mais Virgile était un grand magicien ; d'ailleurs, son aïeul maternel s'appelait Magus. Il fut élevé à Tolède, où les plus puissants seigneurs l'instruisirent. Ce fut un clerc très savant, qui connaissait les secrets de la nature et de la mort. Le plus grand astronome qu'il y ait eu, ce n'est ni Ptolémée, ni César, ni Salomon, ni même Sem, fils de Noé, qui retrouva les sept arts gravés sur des colonnes avant le déluge, ni Aristote. ni son maître Platon, quoiqu'ils aient tous les deux

prouvé la Trinité, ni Boèce : le premier, si l'on excepte Adam, à qui Dieu lui-même enseigna les sept arts, et Jésus, fils de Marie, le plus admirable des sages et des docteurs, c'est Virgile. Il suspendit un immense pont sans l'appuyer nulle part, si bien qu'on ne peut dire s'il était en pierre ou en bois. Il entoura sa maison et son jardin d'un air immobile qui tenait lieu de mur. Il fit une mouche et un cheval d'airain, un œuf qu'on voit encore à Naples, deux cierges et une lampe qui brûlent sans se consumer, une tête parlante qui lui annonçait l'avenir. Il mourut d'un coup de soleil. Le roi Constantin démontra qu'il est sauvé, et Lactance et saint Augustin sont de cet avis; saint Jérôme affirme le contraire. Depuis le siècle dernier, l'Eglise de Rouen, dans un de ses mistères de Noël, invite le poète des Gentils à témoigner du Christ : elle a raison, et l'on a raison aussi de porter son image au cou, en manière de talisman.

— Parlez-nous encore, maître, dit Gérard, des saints qui ont vu le ciel : c'est si beau !

— Il y a des jardins et des espaliers lumineux. Théophile, Serge et Hygin, simples moines, ont voulu atteindre au point où se touchent ciel et terre. Ils visitent d'abord les Saints Lieux, traversent la Perse et entrent dans les Indes, où ils voient un pays tout fleuri, peuplé de nains, de dragons et de vipères. Conduits par un cerf et par une colombe à travers de noires solitudes, ils virent la colonne élevée par le roi Alexandre aux confins de la terre. Ils marchèrent quarante jours dans l'enfer. En récompense, au terme de leur voyage, ils virent un pays merveilleux de neige blanche et pourpre où coulaient des ruisseaux de lait devant des églises aux piliers de cristal. D'autres ont vu une plaine pavée d'or où se promènent une multitude d'élus. Saint Brendan vit des assemblées d'oiseaux qui rendent un culte à Dieu en chantant aux heures liturgiques, une île silencieuse où les lampes s'allument d'elles-mêmes aux offices et ne se consument ja-

mais. Il visita le Paradis terrestre où il rencontra Judas qui, une fois la semaine, sort de l'enfer en récompense d'une bonne action qu'il a faite avant sa trahison.

Et la conversation continua par des chemins où ils avaient coutume de la conduire, mais où ils faisaient toujours des découvertes avec leur bon maître pour guide. Il n'ignorait pas qu'il ne sût beaucoup plus de choses que la plupart de ses contemporains : il n'en tirait point vanité, mis à part ce sentiment si humain de satisfaction qui le faisait partir d'un bon rire lorsqu'il avait convaincu d'erreur un adversaire. Il n'était pas pour la foi agressive; il parla de Bernard, abbé de Clairvaux, mort le 20 août de l'année précédente.

— Je serais bien étonné qu'il ne soit pas canonisé, dit-il. Il a donné l'exemple de toutes les vertus, de toutes les mortifications, de toutes les pénitences, jeûnant sans cesse, domptant tous ses sens au point de manger du saindoux et de boire de l'huile en croyant absorber du beurre et de l'eau. Mais quel insupportable personnage que ce perpétuel aboyeur! Il eut toutes les vertus moins une : la bonté. Je vous ai parlé des attaques que ce Cistercien dirigea contre Cluni en particulier, contre tous les clunistes en général. C'est folie, et je serais tenté de dire : c'est orgueil, que de vouloir imposer à autrui un genre de vie qui ne lui convient pas. Cet orgueil, qui se cache jusque sous la cendre et sous le cilice, parce que, malgré des protestations d'humilité, l'on estime être seul dans la seule bonne voie qui mène à Dieu. Vraiment, à l'entendre, n'aurait-on pas cru que les Cisterciens soient, seuls, certains d'être sauvés, et que tout le reste de l'innombrable famille bénédictine soit sur la large voie de la perdition? Je ne dis pas que des hommes tels que lui ne soient pas nécessaires à l'Eglise : je dis seulement que cet aboyeur de Dieu n'a pas songé que le bon chien n'inquiète pas plus le bétail dans les grasses prairies que les chèvres sur les collines rocailleuses : celui-là n'abuse

pas plus de la nourriture que celles-ci. Je dis que son intolérance le rend peu aimable. Qui n'a-t-il pas attaqué? Bérenger de Poitiers, Abélard, Gilbert de la Porrée. Je vous accorde...

— Oh! maître, protesta Fulbert, vous n'avez rien à accorder.

— J'accorde, donc, qu'il y avait des erreurs dans l'enseignement de Bérenger, qui avait une démarche théâtrale, qui prenait des airs inspirés et affectait une doctorale gravité. Mais Abélard et Gilbert étaient autant que lui respectueux du dogme : ils l'expliquaient autrement, voilà tout. Pourquoi ameuter contre eux des Conciles? Les eaux de Siloé coulent en silence, et l'on n'entendit le bruit ni du marteau, ni de la cognée, lorsque fut bâti le temple de Jérusalem. On pourrait aimer Bernard pour ce qu'il a donné le pas au cœur sur la raison dans la connaissance de Dieu, s'il n'en avait abusé pour condamner ceux qui ne l'imitaient pas. Gardons-nous de planter la forêt d'Aristote près de l'autel du Seigneur.

Plutôt que d'aller exercer le saint ministère dans quelque paroisse perdue au milieu des bois, comme Chamoux, Antelin eût préféré de partir pour quelque grand centre d'études, le Bec pour la théologie, Orléans, pour le droit canon, Boulogne, pour la jurisprudence, Paris, pour les arts libéraux, Salerne pour la médecine. Non pas qu'il doutât de la science de son maître, mais il eût voulu se mesurer, ailleurs, avec d'autres esprits plus brillants que lui-même.

— Ce sont certainement les dernières fêtes de Pâques que nous passons ensemble, mes enfants, dit l'écolâtre. Ce sera sans doute un bien pour vous, car il se peut que nous entrions dans des temps particulièrement troublés. La vie sera sans doute difficile pour nous, les vieux Peut-être serons-nous dispersés comme la paille par le van. Peut-être n'aurons-nous plus une pierre où poser notre tête. Que la volonté de Dieu soit faite!

Ils l'écoutaient avec angoisse. Lui, toujours si gai, on eût cru entendre le funèbre écho du frère Gauzbert. Ils ne l'interrompirent pas. Il se tut de lui-même, et reprit :

— J'ignore quelles sont sur vous les intentions de notre abbé. Où qu'il vous envoie, je veux croire que vous ne m'oublierez pas.

— Oh! maître! protestèrent-ils.

Que de jeunes gens déjà il avait instruits, qui étaient partis, et qu'il se rappelait encore! C'était sa vraie famille, qui n'allait s'accroissant que pour se disperser toujours. Du moins avait-il l'impression de vivre dans leur pensée à tous, si éloignés qu'ils fussent, et qu'à leur tour ils transmettraient à d'autres l'enseignement qu'ils avaient reçu de lui. Il n'avait point, comme Nicolas, la certitude que des manuscrits bien copiés et enluminés feraient passer son nom aux âges futurs. Il aurait pu écrire des traités : il se contentait de les parler. Mais sa doctrine, il en était assuré, serait connue des hommes, et personne n'ignorerait qu'à Vézelai eût vécu un écolâtre très savant, du nom de Rainaud.

II

Une semaine passa. Si détaché qu'il fût des complications grossières, il ne s'en désintéressait pas totalement pour les contre-coups qu'elles pouvaient provoquer sur sa vie toute d'étude et de méditation. Comme tous les clercs qui se préoccupaient surtout des relations de l'homme avec Dieu, il ne se passionnait pas pour les relations des hommes entre eux. Selon lui, ses contemporains s'agitaient beaucoup trop pour des résultats de vraiment peu de prix, et, en son for, non sans quelque dédain, il plaignait l'abbé Ponce qui, lui-même, s'agitait à l'excès.

Eût-il eu la direction de l'abbaye qu'il s'en fût remis à la volonté de Dieu et au bon vouloir des hommes. A

toutes les demandes des nouveaux bourgeois il aurait donné satisfaction, pourvu qu'ils lui eussent conservé la cellule où il lisait et méditait, et la salle où il dispensait son enseignement. Lorsqu'il parlait dans ce sens à Ponce : « Allons! Rainaud, lui disait l'abbé, reconnaissez que vous n'êtes point né conducteur d'hommes. C'est une chose de les voir dans l'absolu quand on s'est déjà élevé au-dessus de la plupart d'entre eux; c'en est une autre, que de les voir tels qu'ils sont, d'après une moyenne, hélas! peu satisfaisante. Je ne conteste ni vos mérites, ni votre science, qui sont grands, mais où irait notre abbaye sous votre direction! »

Aussi fut-ce à contre-cœur qu'il se rendit à la réunion extraordinaire, décidée par l'abbé, dans la salle capitulaire. Qu'y allait-il encore entendre? Des lamentations, des invectives contre la commune et le comte de Nevers. A son idée, les Anciens avaient vécu dans une paix idéale; les hommes d'étude comme lui, en tout cas, n'avaient jamais été mêlés à des aventures de cette sorte, et il regrettait ces temps passés où personne n'avait parlé commune.

Ce fut le cérémonial habituel, et l'abbé prit la parole.

— Mes frères, dit-il, je n'entrerai point dans le détail de mes interminables négociations. Si je me suis réfugié à Cluni, en août de l'année 1152, après la conférence superflue de Châblis, vous me connaissez suffisamment pour savoir que ce fut moins par crainte de la commune que pour servir plus utilement nos intérêts communs. A la fin de cette même année deux conférences eurent lieu, l'une à Luzi, non loin d'Autun, l'autre à Nevers, toutes deux provoquées par mon frère. J'y fis deux découvertes : la première, qu'il avait agi ainsi pour l'avantage de son abbaye plus que de la nôtre, craignant que Guillaume ne fût, à la fin, excommunié lui aussi, et qu'il n'en fît souffrir les monastères clunisiens bâtis sur ses terres; la seconde, que Guillaume n'est pas aussi

favorable à la commune que nous le pouvions croire, qu'il était prêt à l'abandonner si je lui offrais certains avantages. Je vous le fis savoir. Quelques-uns d'entre vous se laissèrent emporter à de vives critiques contre Cluni, qui poussait à la conclusion de la paix à notre détriment. Nos murs ont des oreilles. Mon frère fut informé et me fit d'amers reproches. Les esprits s'étant apaisés là-bas, nous partîmes de Nevers pour l'abbaye de la Charité-sur-Loire où nous rejoignirent huit des consuls de Vézelai. Le comte les adjura de renoncer à leur entreprise. Comme ils n'étaient plus sous la détestable influence immédiate d'Hugues ni de Simon, comme, d'autre part, ils se voyaient privés de l'appui du comte, ils s'inclinèrent, mais conditionnellement, ne voulant pas signer avant que d'avoir repris contact avec Hugues.

» Nous partîmes de la Charité pour Vézelai. Au cours du voyage, des discussions s'élevèrent sur les termes du traité préparé par Thibaut, clerc du comte. Mon frère, irrité de voir que la paix tardât tant à se conclure, regagna Cluni. Nous arrivons sous les murs de Vézelai. Le comte mande Hugues et Simon à Asquins. Il les engage à céder et à nous payer l'amende de soixante mille sols que j'ai demandée. A ce revirement du comte il y a une autre cause, plus secrète : avec Ermengarde, à dater de la proclamation de la commune, il a entretenu des relations coupables que Simon a découvertes. Simon n'est point de taille à lui tenir tête; pourtant, il n'a pu dissimuler sa colère, et, au plus grand regret d'Hugues, les sentiments de Guillaume pour la commune ont changé. Donc, à Asquins, Hugues et Simon, se voyant abandonnés par leur protecteur naturel, cèdent.

» Naïf que je fus ! Croyant à leur sincérité, je rentrai ici. D'abord, ce ne fut pas les soixante mille sols qu'ils versèrent, mais quelques objets précieux qu'ils déposèrent à la maison que j'avais désignée à cet effet, pour gage de leur soumission. Comme ils s'en moquaient! Bientôt re-

prirent les violences contre nos propriétés. Nos convers, plusieurs d'entre vous, furent molestés, et détruite de fond en comble la maison où dormaient les gages ridicules de cette paix rejetée par les conjurés. Je vais à Tonnerre retrouver Guillaume, à qui je fais part de la reprise des hostilités. A la commune il rappelle sa promesse : en vain ! Elle ne se soumet pas. C'est alors que nous avons vu des apparitions menaçantes, que nous entendîmes des cris sauvages qui troublaient le repos de nos nuits.

— Signes des temps ! murmura Gauzbert.

— Je n'y résiste pas. Je vais retrouver le comte à Ligni. Il convoque les consuls. Je crus bien agir en les faisant arrêter, par certains de nos hommes dévoués, sur la route de Vézelai à Ligni. J'étais déjà rentré ici. Un matin que j'étais sorti de notre enceinte, je fus poursuivi par des miliciens armés. Tous ces événements s'étaient déroulés depuis mon départ de Cluni, en quelques mois, de décembre 1152 à Pâques de l'année 1153.

» Plusieurs évêques, en particulier ceux de Nevers et d'Auxerre, étaient venus vénérer les reliques de sainte Madeleine. J'invoquai leur protection contre les excès de la commune. De mes plaintes ils firent part au comte lorsqu'il fut lui-même devenu notre hôte, ayant cessé de prendre gîte chez l'exécrable Simon. Guillaume, vexé je ne sais pourquoi, — ou, plutôt, je ne le sais que trop : il avait revu Ermengarde, — leur répondit que je m'adressais tantôt à lui, tantôt au premier venu, et qu'il fallait pour cela que j'eusse en lui bien peu de confiance. Hugues et Simon connurent sa réponse. Le comte leur dit : « Je suis sûr que l'abbé a obtenu contre moi une sentence apostolique dont il entend se prévaloir au besoin. Pour déjouer ses calculs, il vous faut redoubler de prudence, mais restez fermes dans vos résolutions. J'empêcherai qu'aucun de vous soit molesté, et vous pouvez tous et partout me considérer comme votre allié. »

» Pourquoi ce changement ? Je vous en ai dit une des causes. Mais aussi Guillaume a appris que le pape vient de charger l'évêque de Langres de l'excommunier si, dans un délai de trente jours, il n'est pas revenu à de meilleurs sentiments. En même temps le pape écrivait aux archevêques de Bourges et de Sens, aux évêques de Nevers, d'Autun, de Troyes et d'Auxerre pour leur rappeler que nos sujets sont excommuniés, et qu'il convient donc de leur interdire l'accès des foires et des marchés dans tous ces diocèses. A l'évêque d'Autun en particulier il reprocha d'être favorable à la commune. Il chargea celui de Langres de suspendre l'archiprêtre d'Avallon, les curés de Dornecy et de Cure s'il obtenait la preuve qu'ils eussent admis de nos excommuniés aux offices divins. Les conjurés, de nouveau soutenus par le comte, approuvés en secret par le clergé des paroisses, non contents de ravager nos granges et nos bois, de maltraiter nos serviteurs, se sont attaqués aux pèlerins eux-mêmes et se sont conduits comme des réprouvés. C'est qu'ils ont appris que l'évêque de Langres, qui doit frapper le comte, nous est franchement hostile : cet ex-Cistercien a été prieur de Clairvaux, c'est tout dire.

» Il vint ici pour les fêtes de la Pentecôte, nous entendit, le comte et moi, et ne prit aucune décision, prétendant que la lettre qu'il avait reçue du pape au temps de Pâques avait été écrite le 27 janvier, à une date où le comte n'avait pas encore cédé, et disant que les difficultés venaient maintenant, non pas de lui, mais de la commune. Sur ces entrefaites, le 8 juillet, le pape Eugène III entra dans la voie de toute chair. J'envoyai deux d'entre vous dire à son successeur que tous nos protecteurs naturels semblent craindre de sévir contre les insurgés. Le 25 décembre, Anastase écrivit à l'archevêque de Bourges, Pierre de la Châtre, au roi, à tous les évêques, au duc de Bourgogne, à moi-même, enfin. Il condamnait la commune et engageait le roi et les seigneurs à traiter les

conjurés comme des traîtres, parjures et excommuniés. Au comte il reprocha son attitude et ses exigences, et il chargea Pierre de la Châtre de la mission qu'il avait d'abord confiée à l'évêque de Langres.

» Nous arrivons à l'année dernière, 1154. Je vais me reposer au monastère de Souvigni. A peine suis-je parti que le roi arrive ici, en pèlerinage. Les consuls profitent de la coïncidence, affirmant au roi que je l'ai fait exprès pour n'être pas obligé de subvenir aux frais de sa visite. Le roi me fait sommer, par le comte, de comparaître devant lui et m'enjoint de lui rembourser, à titre de procuration, les dépenses qu'il a faites à Vézelai. Ce n'est pas son droit; pour faire preuve de bonne volonté, dès mon retour je vous réunis, et nous faisons savoir au roi que, toutes les fois qu'il lui plaira de nous honorer de sa présence, nous subviendrons à ses dépenses, pourvu que cette concession volontaire ne devienne pas une source d'abus. Cela ne lui suffit pas : il exige une soumission totale. Mais, Dieu nous secourant, Alix de Savoie, mère du roi, vient elle-même en pèlerinage au tombeau de sainte Madeleine. Au nom de notre protectrice, nous la supplions d'intervenir en notre faveur auprès de son fils. Elle s'y engage, et, peu après, le roi nous rend son amitié et sa protection. C'est alors que je reçois, en mars, les lettres du pape Anastase. Je les porte à Pierre de la Châtre, à qui je demande de se hâter d'intervenir, et au roi, qui m'offre de nous réunir à Auxerre, le comte, les consuls et moi. J'élude sa proposition en lui disant que, de l'accepter, ce serait manquer de respect à la volonté du Pontife souverain. En juin, nous comparaissons, le comte et moi, devant l'archevêque de Bourges. Guillaume prétend qu'il n'a plus rien de commun avec la commune. Je démontre le contraire, mais Pierre de la Châtre, comme l'évêque de Langres, refuse de prendre une décision. Rien à faire : nous avons contre nous tout le clergé séculier.

» Nous n'avons plus, pour défenseur, que le pape, et il habite loin de nous, et d'innombrables autres tâches le sollicitent dans la chrétienté. Nous sommes abandonnés de tous, excepté de lui. Partout, jusque dans notre Ordre, nous avons des rivalités et des jalousies, ailleurs des haines. Mes frères, il m'arrive de douter. Parfois, je me sens las au point de déposer ce fardeau qui pèse à mes épaules. Le flot de la commune monte autour de nous, et souvent je crains qu'il ne nous submerge.

Il se tut, se couvrant le visage de ses deux mains. Il les rabattit et reprit, rasséréné :

— Non! Nous ne serons pas vaincus! Je retournai trouver le roi, qui somma le comte et les bourgeois de comparaître devant lui à Auxerre. Nous étions en novembre. Ainsi toute l'année 1154 a passé en discussions inutiles. Lorsque je le vis, à Auxerre, force me fut de le reconnaître pour arbitre souverain, contrairement à l'esprit de notre charte de fondation. Ah! qu'il m'en a coûté! Mais je n'avais pas le choix. Le comte et les consuls en furent surpris. Ils craignirent que le roi ne fût plus aussi bien disposé à leur égard, et, suivant leur habitude, déclarèrent que, avant qu'ils n'acceptassent, eux aussi, ils devaient en référer à la commune réunie. Le roi, s'emportant, reprocha au comte d'exciter la défiance de ces hommes, à eux-mêmes, de n'hésiter ainsi que parce qu'ils étaient coupables et s'obstinaient à rester rebelles, sinon, qu'ils l'eussent reconnu pour juge. « Mais, dit-il, j'en jure par Bethléem, par le berceau de Dieu, par la couronne que je porte! Les justes plaintes de l'Eglise n'ont pas retenti en vain. Je saurai sévir contre les insurgés et les contumaces que vous êtes, et vous subirez le châtiment que vos crimes ont mérité : je ne veux pas supporter plus longtemps votre présence. » Eux partis, je fis au roi le récit des violences dont nous continuons d'être l'objet. Je lui peignis l'audace des conjurés, la consternation partout répandue sur

nos terres, marchands et pèlerins qui se détournent de notre ville comme s'il y avait la peste. « Eh ! bien, moi, dit-il, j'irai en pèlerinage au tombeau de sainte Madeleine, et nous verrons bien ! » J'envoie aussitôt un message à Hilduin pour qu'il remette notre église en son apparat habituel et qu'il vienne à la rencontre du roi avec vous tous, avec nos clercs, nos convers et tous ceux de nos sujets qui nous sont restés fidèles. La commune n'osa point s'y opposer. Nos rues furent jonchées de paille fraîche, de roseaux et de joncs, les maisons, drapées de cendal et de baudequin, des courtines, tendues d'un pignon à l'autre, en manière de poêles d'où tombaient des encensoirs dont la fumée s'échappait en filets vaporeux.

» A peine arrivé dans notre hôtellerie, le roi y manda le comte et les consuls. Hugues et Simon vinrent. Il leur dit : « Je ramène l'abbé Ponce dans sa demeure. Je vais le laisser au milieu de vous : obéissez-lui comme à votre seigneur légitime. Ne troublez plus son repos ni celui de ses moines, car rien n'est plus doux ni plus enviable que la paix. Je veux que vous juriez de faire trêve à des hostilités qui n'ont eu déjà que trop de durée. »

» Trois et quatre fois hélas! Les conjurés avaient pu s'engager par serment : le roi n'a parlé que de trêve, et eux-mêmes l'ont bien remarqué. Et puis, voyons la réalité : partout où il le peut, le roi favorise l'établissement des communes. Il y trouve les occasions qu'il cherche d'intervenir entre bourgeois et seigneurs pour affirmer son autorité. Pouvions-nous de lui exiger plus ? Pour nous, en janvier dernier, nous avons fait à Guillaume certaines concessions, nous qu'on accuse d'être irréductibles! Maladroits que nous avons été! Le baron Geoffroy, cet homme sauvage et l'un de nos plus farouches ennemis, reprit ses violences, arrêtant pèlerins et marchands qui commençaient à revenir, et s'efforça de nous affamer. Guillaume lui-même, enhardi par son impunité et par

nos concessions, prétendit exercer son droit de garde. Il expédia ici une forte troupe de ses hommes d'armes qui, plutôt que de nous protéger, saccagèrent tant nos granges que nos maisons de la ville. J'envoyai au comte plusieurs d'entre vous, choisis parmi les plus vénérables, qui le supplièrent de rappeler ses pillards. Vaine démarche ! De nouveau, je m'adresse au pape et au roi qui intervient sur le champ. Guillaume cède. Mais cette paix, si précaire qu'elle soit, ne fait point l'affaire des agitateurs. Ils reprennent leurs complots, et, comme s'il ne suffisait pas de la charte exécrable qu'ils ont signée en 1152 avec le comte, ils lui offrent de se lier à lui par de nouveaux serments, à charge pour lui de leur prêter main-forte en toutes circonstances.

« Sans doute sommes-nous libérés heureusement des prétentions injustifiées d'Autun et de l'inimitié du duc de Bourgogne ; sans doute ai-je reçu le saint chrême des mains de l'archidiacre d'Auxerre, et vous y avez vu la consécration publique de nos prérogatives en matière de hiérarchie ecclésiastique, mais combien eût-il mieux valu que cela se produisît en des temps moins troublés !

Il se tut encore quelques instants.

— Vous savez, reprit-il, que Robert Dufour, un des consuls les plus acharnés, nous conteste la propriété d'une maison pour laquelle, même depuis l'établissement de la commune, il nous a toujours versé le cens annuel. Riche, ce n'est pas pour lui affaire de deniers : il veut nous braver. Son orgueil a franchi toutes les limites. Qu'il discute avec nous, quelques-uns pourraient dire que c'est encore façon implicite de reconnaître notre autorité ? Pour moi, je prétends que c'est, non seulement la discuter, mais la nier. Ainsi pense-t-il donner à son refus une gloire dont il est indigne. Eh ! bien, pour que notre bon droit triomphât avec l'aide de Dieu, je voudrais à Dufour imposer le duel. S'il est vaincu, ce dont je ne doute pas, la commune le sera avec lui. Nous nous

sommes adressés tour à tour à toutes les puissances d'ici-bas. Nous ne pouvons à tout propos inquiéter le roi : il ne nous reste que d'avoir recours à Dieu. Vous me direz, mes frères, si vous estimez que j'ai tort.

— Le duel! crièrent-ils tous.

III

Depuis l'aube la taverne de Durand Glayeul n'avait pas désempli, et il était singulier que pas un buveur n'y laissât denier, obole, ni même maille poitevine. Elle était située place du Grand-Puits. Ce n'était pas jour de fête, ce jeudi vingt et unième jour d'avril, et pourtant des gens des environs arrivaient l'un après l'autre, ou par petits groupes. C'était la vie de tous les jours avec ses cris, ses bousculades, ses embarras de chariots. La commune y ajoutait ses miliciens, débraillés, mais fiers de porter des armes, et ils n'étaient pas les moins empressés dans la taverne où coulaient les vins d'Auxerre, de Coulanges, d'Iranci et du pays même. Les murs suintaient. Le sol battu était sans cesse délayé par le trop-plein des pots qui tombait des tables posées sur tréteaux.

Quatre joyeux compaings à la trogne fleurie devisaient dans un coin obscur : c'étaient Courtebarbe, Briseverre, Turgis et Rufrangis, quatre hommes venus on ne sait d'où, qui faisaient partie de la tourbe attirée par les émeutes, joyeux compaings, sans doute, mais qui pouvaient devenir sinistres. Ils éclataient de rire à tout propos, car ils s'en racontaient de bien bonnes.

— Tête-Dieu! s'écria Rufrangis. Aussi vrai que je fus naguère clerc vagant, j'ai rencontré l'autre hier une vieille qui portait sur sa tête du lait dans une outre; et elle pensait comment elle deviendrait riche. Elle se disait que de son lait elle pourrait tirer trois oboles.

« Avec ces trois oboles, j'achèterai le petit d'une poule, et je l'élèverai de manière qu'il devienne poule, et, avec

ses œufs que je vendrai, j'achèterai de nombreux autres petits de poule. »

— Ce n'est pas vrai, objecta Briseverre. Elle n'a pas besoin de vendre les œufs : elle n'a qu'à les faire couver.

— Possible, mais c'est ce que se disait la vieille. « Vendus mes petits de poule, j'achèterai un porc. Quand il sera bien nourri et engraissé, je le vendrai et j'achèterai le petit d'une jument, et je le nourrirai jusqu'à ce qu'il soit apte à servir de monture. » Et la voici qui se dit : « Je monterai sur lui, et le conduirai au pré, et lui dirai: Io! Io! » Alors, elle se mit à danser et à frapper des mains, si bien que l'outre tomba, se brisa, et que le lait se répandit à terre, et, elle qui était pauvre, elle se trouva plus pauvre encore. Si vous ne me croyez pas, allez voir du côté d'Asquins, sur la route : la terre n'a peut-être pas tout bu.

— J'aime mieux ce vin d'Auxerre, dit Turgis. Que la terre boive le lait si elle a soif. Quant à moi, j'ai vu, il n'y a guère, un coq, qui cherchait sa nourriture, enlevé par un loup.

— Ce n'est pas vrai! dit Briseverre. Je ne suis pas, moi, ancien clerc vagant comme Rufrangis. J'ai été pèlerin, allant chercher des pardons pour des tas de pécheurs et de criminels.

— Tu pourrais maintenant en quérir pour toi, dit Rufrangis.

— Je n'ai pas le temps, et je n'y gagnerais pas plus ma vie que par le passé. Je ne serais pas plus généreux pour moi que ne l'étaient pécheurs et criminels, que sire Beelzebut ait en sa garde. Mais j'ai entendu beaucoup de jongleurs, et ce n'est pas Ysengrin, mais le goupil, qui enlève Chantecler.

— Peu me chaut! répondit Turgis. Et puis, il s'agit d'un coq, et non pas de ton Chantecler. Ce jour-là, c'était un loup. Compère le coq le flatta comme il put. Il lui

fit éloges sur éloges de sa belle voix qu'il avait si souvent entendu vanter. Il lui dit : « Ta renommée, ô loup très fort! est venue à mes oreilles, et m'a appris que ta voix est éclatante. — Nomenidam ! s'écria le loup. Tu vas l'entendre. » Il ouvre la gueule pour chanter et lâche le coq, qui s'enfuit.

Des quatre, Courtebarbe était le plus silencieux. Trapu, velu, d'une force à casser un caillou avec ses pouces, il s'était attaché à eux pour leur gaieté, eux à lui pour sa redoutable vigueur. Il se déplaçait comme un roc par miracle animé.

— Je n'ai jamais entendu parler les bêtes, moi, dit-il d'une voix très lente.

— C'est que tu deviens sourd aussitôt que tu ouvres la bouche, riposta Rufrangis.

Ils éclatèrent de rire tous les trois, et, de confiance, Courtebarbe les imita.

Auprès d'eux et dans les groupes qui se renouvelaient sans cesse, on était trop occupé à parler pour son propre compte pour prêter l'oreille à leurs propos. On s'entretenait de l'abbaye.

Depuis trois ans, bientôt, que la commune était jurée, que les difficultés s'éternisaient, que des promesses n'étaient faites que pour n'être pas tenues, qu'il s'échangeait messages sur messages, qu'il y avait des conférences, des blocus institués, puis levés, puis repris, des rixes entre conjurés et moines, qu'on pouvait aujourd'hui s'en remettre au roi et, demain, qu'il fallait se méfier de lui, que les voyageurs tantôt se détournaient de la ville, tantôt pour quelques semaines y reprenaient pied, depuis que la vie de cette ville riche et puissante était modifiée au point qu'on ne la reconnût plus, depuis que le tiers de sa population était devenu hostile à l'abbaye, depuis que les consuls avaient attiré ou s'étaient contentés de ne point repousser toute une lie d'humanité qui n'aspire qu'à vivre aux dépens d'autrui, l'atmosphère s'était trans-

formée. Qu'il fît clair ou sombre, chaud ou froid, à la lumière de la lune comme du soleil, on ne s'abordait plus que pour parler des destinées de la commune, qu'on les espérât favorables ou funestes.

— Moi, dit Turgis, je ne suis ni ancien clerc vagant, ni ancien pèlerin. J'ai étudié, comme vous savez, la médecine à Salerne. Hâtez-vous de tomber malades, pour que je vous guérisse. Toi, Courtebarbe, tu ne le seras qu'au moment de mourir, et il sera trop tard pour te guérir.

— Trop tôt, dit Rufrangis.

— La sauge même sera impuissante. En attendant, sache que je connais tous les secrets des herbes fortes et amères, amères à la bouche, mais bonnes au cœur. Veux-tu de la cannelle de Ceylan, de la casse noire de Malabar, de l'opium de Smyrne, de la rhubarbe de Chine, du poivre des Indes, du gingembre, du benjoin, de la myrrhe, de la térébenthine? Veux-tu de la thériaque, que je ferai à ton intention avec des pilules de vipères, des rognons de castors, de l'opoponax, du bitume de Judée, de l'encens et de la terre sigillée? Si tes cheveux tombent, si tu souffres du foie, l'aloès te guérira. L'or te débarrassera de la lèpre, l'argent, de la gale et de la dysenterie, la poudre de cuivre mêlée à du miel, des fistules. Es-tu mordu par un chien enragé? Prends un fer rougi. As-tu des poux et des vermines?

— Peut-être bien, répondit gravement Courtebarbe.

— C'est très simple : use du mercure. Contre les morsures du scorpion, mange de sa chair cuite à l'huile. L'élixir theriaca, fait avec la chair du serpent, en guérit les piqûres et détruit l'effet des breuvages empoisonnés. Hé! Glayeul, cria-t-il, nous en aurions grand besoin, car ton vin m'a l'air d'être mauvais.

Glayeul vint en s'efforçant de rire. La faconde de Turgis l'éblouissait, et il n'avait guère plus d'entendement que Courtebarbe.

— C'est bon! dit Turgis. Pour cette fois, nous nous passerons d'élixir, mais redonne-nous deux pots.

Bientôt, les quatre eurent devant eux quantité de buveurs qui se balançaient sur leurs jambes, et qui les connaissaient déjà, presque tous errants des grandes routes, ignorants comme Courtebarbe, anciens pèlerins, anciens clercs, ou qui auraient pu l'être. Qu'ils les comprissent ou pas, tous aimaient les longs discours, les bonnes histoires, et ils eussent passé leur temps à regarder les histrions et à écouter les jongleurs.

— Mais c'est encore la mandragore qui te guérira le mieux, Courtebarbe, de toutes les maladies que tu n'auras jamais. Elle a deux racines : une en forme d'homme, l'autre, de femme. Pour la cueillir, tu y attacheras un chien que tu auras fait jeûner trois jours de suite. Tu t'éloigneras et tu l'appelleras en lui montrant un morceau de pain. Il tirera, et arrachera la mandragore, qui poussera un cri. Il tombera foudroyé. Toi, tu te boucheras les oreilles.

Courtebarbe fit aussitôt le geste.

— Inutile pour l'instant, dit Turgis. Car tu dois apprendre qu'il y a dans ton corps deux cent quarante et un os, sept paires de nerfs partant du cerveau, trente et une paires et un impair partant de la nuque du col.

Ainsi devisèrent-ils jusqu'à deux heures après-midi. Ils se dirigèrent alors vers le cimetière de la paroisse Saint-Pierre où devait avoir lieu le duel entre Robert Dufour et l'homme qui représenterait l'abbaye. Ils n'étaient pas seuls. Une foule énorme suivait la courte rue qui, partant de la place du Grand-Puits, passait, un peu plus haut, derrière le quartier des changeurs et aboutissait au cimetière aménagé sur le terrain en forte pente, entre l'enceinte de l'abbaye et les murs de la ville, immédiatement au-dessous des dortoirs des moines.

— Il paraît, dit Rufrangis, que Dufour a fait preuve de honteuse couardise. Ce ne sont que lièvres, comparés

aux francs bourgeois de Flandre et de Picardie que nous avons vus à l'œuvre, et à qui nous avons donné plus d'un coup de main, n'est-ce pas, Courtebarbe?

Le roc répondit par un grognement.

— Dufour a supplié l'abbé de lui épargner ce duel. Il s'est même offert à renier la commune. Le damné Ponce n'a pas voulu céder. Paraît qu'il a déclaré vouloir en finir avec les vexations des bourgeois, sans parler des nôtres.

C'était exact. Aucun conjuré n'ayant accepté de se battre à la place de Dufour, Tigerin s'était offert. Ne cachant pas ses sympathies pour la commune, avec deux autres, à Chamoux, il faisait figure de réprouvé parmi ces serfs qui ne se plaignaient pas du gouvernement de l'abbé. Sa femme passait son temps à le maudire. La vie était pour lui un enfer, depuis un an que la jolie Adelize, obéissant à sa destinée, avait quitté *La Croix d'Argent*, partie avec un gros marchand russien séduit par sa grâce. Aujourd'hui, la fille du serf de Chastellux était peut-être à Kiew, peut-être dans une de ces maisons de bois construites sur la neige, sous des sapins. Tigerin n'avait plus aucun motif de rester attaché à l'existence. Quantité de fois déjà il avait risqué sa vie dans de petites émeutes. Ah! Il ne tremblait pas comme Dufour; mais il n'avait point l'habitude des armes. Quels que fussent son courage et son mépris de la vie, il était facile de prévoir qu'il serait vaincu par le représentant de l'abbaye.

C'était Archembault, le plus habile de ses gardes-chasse, et qui naguère eût rendu des points à Graindorge. Lui aussi, il avait combattu en Palestine, et, aussi bien que les ruses des bêtes noires et rousses, il connaissait celles des hommes dans les corps-à-corps. Mais Hugues et Simon avaient tout prévu. Ponce avait voulu que la lutte fût inégale. Eh! bien, ils s'arrangeraient, eux, pour qu'elle leur fût favorable. Depuis plusieurs jours, ils avaient soudoyé toute la population qui vivait des excès

tolérés par la commune, et d'assez nombreux conjurés allaient assister au duel avec des armes cachées sous leurs vêtements. Ponce n'était pas resté sans en être informé : il ne revint pas sur sa décision. Par quelques hommes fidèles il fit simplement garder les abords de l'abbaye et la tour qui en commandait l'entrée, à gauche du cimetière, à droite de la porterie.

Une enceinte avait été aménagée pour le combat au moyen de pieux enfoncés en terre et reliés par de minces solives; d'autres gardes, armés, en protégeaient l'accès. Les deux champions n'avaient pas encore paru que déjà les consuls, les plus violents des conjurés et de la populace, étaient massés sur plusieurs rangées en profondeur. Ils se sentaient en force contre la centaine de moines et de convers groupés de l'autre côté de l'enceinte. D'abord, ils leur adressèrent des quolibets, qui restèrent sans réponse. Ils passèrent vite aux injures, puis aux menaces. Rufrangis poussa Courtebarbe sur un des gardes, qui protesta. Le roc grogna et, d'un revers de main, le coucha sur le sol, plus près des morts, puis, d'un effleur, il rompit la barrière.

— Hardi, compaings! cria Rufrangis, en même temps qu'Hugues lançait une pierre à l'ennemi.

Derrière eux la foule ondulait. Elle se précipita sur les moines et sur leurs défenseurs qui n'eurent d'autre ressource que de s'enfuir dans l'abbaye par une porte souterraine qui donnait accès aux celliers; mais ils étaient talonnés par les émeutiers qui, criant, hurlant et brandissant des armes, y pénétraient derrière eux. Moines, novices et convers se barricadèrent comme ils purent dans les bâtiments où ils se trouvaient. L'attaque les surprenait si bien qu'il n'y avait que dix gardes dans la tour, qu'on appelait aussi la citadelle. Construite depuis trois siècles et menaçant ruine, l'abbé Ponce, quelques années auparavant, l'avait fait remettre en état de

résister. Pour ne point s'élever aussi haut que celles de l'église, elle dominait cependant les bâtiments conventuels et les maisons voisines, et, distante de quelques toises seulement de la porterie, elle pouvait interdire à quiconque l'accès de l'abbaye.

Mais elle avait tourné l'obstacle, cette foule de trois mille hommes qui, faisant irruption par le dedans, se répandirent, comme un torrent formé soudain par l'orage, dans ces lieux jusqu'alors tranquilles. Un grand nombre s'arrêtèrent dans les caves où ils défoncèrent outres et tonnes, buvant aux sources de vin qui en jaillissaient comme ils eussent fait à des sources naturelles issant de rochers. D'autres faisaient main-basse sur des provisions de toute sorte, blé, surtout, et farines, que les moines, diligentes fourmis, avaient entassées. Ceux-ci, dépassant la ligne formée par la salle capitulaire et par le réfectoire, allèrent jusqu'aux jardins et à la basse-cour qu'ils pillèrent, en rapportant onze porcs, des chapons, des poules, des oies et des colombes, dont le partage fut fait ensuite. Quelques moines et convers, qui voulurent résister, furent mis à mort. Ceux-là, traversant le cloître, se ruèrent dans l'église où ils brisèrent les reliquaires, foulèrent aux pieds les hosties qu'ils vidaient des ciboires, enlevèrent des tapisseries qu'ils coupaient avec leurs épées. Les uns, dans les écuries, tuèrent les chevaux de l'abbé qui, par leur élégance, faisaient l'admiration de tous, et s'emparèrent des chariots de voyage. Les autres, s'étant répandus sur la place publique où se tenaient marchés et foires, saccagèrent l'hôtellerie et les maisons qu'y possédait l'abbaye. C'était une ruée sauvage d'hommes en sueur, quelques-uns, tachés de sang, beaucoup, barbouillés de vin, brandissant bâtons, haches et épées, vociférant en multiples dialectes, farouches, vêtus de guenilles. Jusqu'alors on ne les avait pas vus rassemblés ; ils erraient aux alentours, rentrant, au crépuscule, se tapir dans des trous infects où ils vivaient

avec des femmes et leurs enfants, à l'affût de rapines et, l'enfer aidant, de meurtres.

C'était un grouillement sinistre de vêtements bariolés et en lambeaux. Sorties de leurs repaires, les femmes les excitaient; plusieurs, dans cette cohue, portaient des nourrissons sur les bras, comme si elles avaient voulu les habituer, dès le sein, à cette atmosphère de pillage et de lutte. Toutes les fenêtres des maisons d'où l'on pouvait voir, de la rue principale et de ruelles latérales, étaient garnies de curieux. De son second étage, la belle Ermengarde découvrait ce va-et-vient, ce piétinement d'une multitude surexcitée, qui se tenait encore à honnête distance de la tour.

Tout à coup l'idée leur vint de livrer assaut à la citadelle, où le frère Rainaud était le plus excité de tous. Ses yeux venaient enfin de s'ouvrir; il comprenait que cent mille syllogismes eussent été impuissants à faire entendre raison à ces barbares ; le frère Etienne songeait tristement aux ravages qu'ils devaient faire dans sa belle église; quant au frère Gauzbert, il ne pouvait plus douter que n'eût sonné l'heure redoutable. Ponce et Hilduin, retranchés à l'abri des jets de pierres et de flèches, donnaient des ordres à la mince garnison qui allait et venait, de la porte du rez-de-chaussée solidement verrouillée, au sommet de la tour. Depuis quelque temps, prévoyant le pire, Ponce y avait fait accumuler pierres, flèches, poix et résine. Plusieurs émeutiers furent grièvement blessés, quelques-uns tués. A la tombée de la nuit ils se retirèrent, laissant des postes en armes. Ils auraient pu continuer d'occuper l'abbaye et y poursuivre leurs pillages. C'était l'avis de tous les sacripants comme Rufrangis, Briseverre et Turgis, qui n'eussent pas demandé mieux que d'élire domicile dans le château de l'abbé; mais, outre qu'ils tombaient du sommeil de l'ivresse, ils furent rappelés par les consuls qui n'étaient pas sans inquiétudes à propos de cette folle équipée. Les plus sa-

ges des conjurés avaient tenté de s'opposer à l'invasion de l'abbaye, prévoyant qu'il n'en résulterait rien de bon pour la commune : l'émeute les avait renversés, piétinés et blessés.

Hugues et Simon se félicitaient, avec d'autres consuls, de l'issue du duel qui n'avait même pas eu lieu, mais Galimar, ce soir-là, dans la maison de jugement, montrait sombre visage.

Le pays n'était pas mûr pour la commune telle que l'avaient fondée, sur une terre abondamment arrosée de leur sang, les populations de Flandre et de Picardie. Ils auraient voulu réduire l'abbé à force de discussions et de tracasseries qui furent restées en deçà d'une lutte à mains armées. Ils auraient passé sur le pillage des granges, et même sur les meurtres isolés. Ils estimaient légitime d'apporter leurs redevances au trésor de la commune et d'endurer le fardeau de la milice : ils auraient préféré de ne pas aller plus loin.

HENRI BACHELIN.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Léon Deffoux et Pierre Dufay : *Anthologie du Pastiche*, 2 vol., Editions G. Crès et Cie. — Barbey d'Aurevilly : *Disjecta Membra*, 2 vol., La Connaissance. — Henry Bordeaux : *Le Walter Scott normand. Barbey d'Aurevilly*, Plon. — Jean de Bonnefon : *Triptyque d'âmes : Chopin, Rodin, Barbey d'Aurevilly*, Picard.

Cette **Anthologie du Pastiche**, de MM. Léon Deffoux et Pierre Dufay, est plus qu'un amusement littéraire : elle est un véritable complément à l'histoire de la littérature française et de la critique littéraire.

A la base de toute les littératures, il y a imitation, non pas seulement imitation de la vie recréée, reproduite verbalement, mais imitation de ces reproductions mêmes. A part les grandes œuvres de génie et de sincérité, la plupart des ouvrages de littérature ne sont guère que des pastiches conscients ou inconscients. Faire l'historique des pastiches inconscients, des pastiches de sympathie, serait une œuvre gigantesque, car il est peu d'écrivains qui se soient contentés d'exprimer ce qu'ils avaient senti personnellement. (Pourtant, en dehors de ces apports nouveaux, la littérature n'a pas d'intérêt.) Mais le pastiche involontaire est souvent la marque d'une culture livresque excessive : c'est comme un hommage spontané à un écrivain trop admiré. Quelquefois ce n'est qu'un jeu de lettré, comme les *Chansons de Bilitis* de P. Louys ou les *Calligrammes* d'Apollinaire ; un jeu où une espièglerie auxquels les moutons de Panurge de la jeune littérature se laissent prendre : ils suivent le sillage du troupeau, en croyant se diriger eux-mêmes et diriger le troupeau de moutons. C'est encore, chez certains, la marque d'une impersonnalité très accusée, comme on peut la remarquer chez quelques célèbres écrivains qui pastichent le style du XVIIe siècle, et croient perpétuer la grande tradition. S'ils avaient quelque chose de nouveau

à dire, ils s'exprimeraient certainement dans la langue de leur temps. D'une façon plus générale, on pourrait faire entrer dans le pastiche tout ce qui, en littérature, essaie de reconstituer un passé invérifiable ; pourtant les pastiches les plus graves ne sont pas ces mauvais devoirs de style, mais les pastiches d'idées. L'éducation littéraire dans les lycées et collèges est fondée sur le pastiche : c'est peut-être une méthode nécessaire pour l'assimilation des auteurs ; mais, passée cette période d'instruction, il faudrait employer la méthode opposée : réagir contre tout ce qui ne nous touche pas personnellement.

Dans cet ouvrage, MM. Léon Deffoux et Pierre Dufay n'ont voulu faire que l'historique du pastiche volontaire, du pastiche ironique, du pastiche critique, qui est, en effet, devenu depuis quelques années, avec les *A la manière de...*, de Paul Reboux et Charles Muller, les *Correspondances apocryphes* de Louis-Martin Chauffier, *Le Parfait Plagiaire*, de Georges-Armand Masson, *le Miroir des Amazones* et les *Pastiches du sérail*, de Charles-Julien Melaye, etc., — une forme nouvelle de la critique littéraire. En précisant d'une manière un peu caricaturale la manière des écrivains célèbres, le critique pasticheur fait par cette exagération même la critique de l'œuvre, en souligne les traits essentiels. Par cette critique ironique, il met en garde les jeunes écrivains contre la tentation trop facile d'imiter sérieusement ces maîtres d'un jour, d'un siècle ou de toujours. C'est une sorte de réaction contre l'admiration passive et l'imitation instinctive. Et je trouve que ces œuvres de pastiche-critique sont très utiles et très méritoires. J'ai souvent pensé qu'avec cette intuition merveilleuse du génie des écrivains, cette adaptation à tous les styles et à toutes les idées, ces ironistes pasticheurs, s'ils avaient voulu refréner leur éclat de rire, auraient pu facilement jouer les grands écrivains et étonner le monde des lettres par la variété de leur style et la souplesse de leur esprit, devenir de petits et même de grands Anatole France.

MM. Léon Deffoux et Pierre Dufay, dans les deux tomes de leur ouvrage, nous promènent à travers tous les pastiches classiques romantiques, parnassiens et symbolistes ; c'est une histoire fort amusante et fort instructive : elle nous montre l'admirable faculté d'adaptation des écrivains, qu'ils soient pasticheurs volontaires ou involontaires. Parmi ces derniers, on trouvera ici

du Mendès, admirablement calqué sur Hugo ou sur Verlaine, et le poème célèbre de M. Fernand Gregh, que Gaston Deschamp publia comme un poème inédit de Verlaine. Les écrivains sont un peu comme le héros du *Coco de génie* de M. Louis Dumur, qui puisait son inspiration en un studieux somnambulisme. Au fond, conclut philosophiquement M. Louis Dumur, qu'est-ce que le génie ? Qu'est-ce que l'inspiration ?...

Qui sait si les hommes de génie ne sont pas, eux aussi, des somnambules d'œuvres écrites de toute éternité, existant déjà dans d'autres planètes ou dans d'autres mondes, peut-être, que nous ne connaissons pas...

En tout cas, l'inspiration chez l'écrivain semble une sorte de somnambulisme qui le mène en un monde émerveillé. Comment reconnaître sa propre expérience dans ce monde de suggestions qui se posent sur nous comme les pollens errants des plantes ? Il faut bien se connaître pour savoir consciemment ce qui nous appartient en propre ; mais peut-être aussi que le plus sûr moyen de ne pas craindre les influences est de les accueillir et de ne conserver que celles qui correspondent à la vraie nature de notre esprit. La culture est une élimination.

§

Voici, en une édition de luxe, en deux volumes les cahiers intimes de Barbey d'Aurevilly, le répertoire de ses pensées et de ses notes : **Disjecta membra**. Evoquant la chambre d'étudiant, le « tournebride de sous-lieutenant » qui servait de librairie à l'écrivain, Gustave Geffroy écrit :

Sur la table, des papiers et des livres, et, parmi eux, un gros registre relié en maroquin rouge taché d'encre, aux coins usés, avec ces deux mots sur le dos et sur le premier plat de la reliure : *Disjecta membra*. J'ai vu ce livre fermé, je l'ai pris pour un vieux bouquin énigmatique échappé d'une antique bibliothèque de province, pour un legs de famille pieusement gardé à travers les changements de quartiers et de villes. Je l'ai vu un autre jour, ouvert, les deux pages étalées couvertes de l'écriture massive, aux encres de couleurs, rouges, bleues, vertes, noires, dorées et parsemées de flèches et de dessins. Ce livre était le répertoire des pensées et des notes de l'écrivain.

C'est dans ce cahier que Barbey venait puiser des sujets d'articles, des souvenirs, des images de sa chère Normandie. On y

trouve des vers, des notes de lectures, des résumés de livres lus. Dans ce livre de fragments, il y a non seulement des pages qui évoquent des séjours à Valognes, mais des notes pour ce roman historique que Barbey rêve d'écrire sur l'*An Mille*. Des notes encore pour un autre roman : *Le Gentilhomme de grand chemin*, qui aurait eu pour milieu la chouannerie de 1793 à 1804. On s'étonnera peut-être, comme l'écrit René-Louis Doyen, que Barbey accumule ici, comme un véritable penseur, un résumé abondant détaillé et minutieux de l'histoire de la Normandie, s'intéressant surtout aux fiefs et seigneuries de l'arrondissement de Valognes. Cela sent son gentilhomme normand, mais cela m'amuse de trouver, écrit de la main de Barbey, un renseignement que j'ignorais sur les Gourmont, renseignement qui s'abrite à l'ombre d'une tour romantique que j'irai peut-être contempler quelque jour :

Benzeville-la-Bastille. A l'extrémité de l'arrondissement de Valognes, pour toute ruine, une tour carrée penchée sur la rivière de l'Ouve. Elle dépendait, située sur le fief de Plein-Marais, de la baronnie de Varenquebec. Possédé en 1400 par un Carbonel, passa aux d'Orglandes, aux Simon, aux Gourmont et enfin aux Thienville... Les Simon de Pleinmaresq portaient de sinople,... etc... les Gourmont d'argent au croissant (de sable) au chef de gueules chargé de trois roses d'or.

Mais dans ce cahier on peut cueillir des pensées de cette qualité :

— Le talent, c'est le désespoir.

— Quelle est la plus belle destinée? Avoir du génie et rester obscur.

— N'avoir pas possédé seul, c'est ne pas posséder.

— Il n'y a rien de plus beau que ce que nous ne voyons plus.

— Avec les femmes, c'est comme avec les Nations, il faut être heureux et impitoyable.

— Je ne sais rien qui démontre le néant de la vie que la mort des grands hommes et la facilité avec laquelle le monde imbécile, et qui va toujours son petit bonhomme de train, se passe d'eux.

Et, en écrivant cette dernière pensée, c'est à lui même que pensait Barbey, car il avait le sentiment de sa valeur, et je crois cet orgueil plus sincère que ces désespoirs notés à l'encre rouge et ornés de flèches et de paraphes : « Ah ! la vie est si malheureuse qu'en supposant toujours ce qu'on craint le plus, on se trouve dans la vérité ! » Les désespoirs dont on fait de l'art sont des espoirs de vie et d'éternité.

§

Voici, de M. Henry Bordeaux, et sous la protection de l'Académie, un petit livre fort honnêtement fait sur **Barbey d'Aurevilly**, mais pourquoi cette pancarte où s'inscrit ce qualificatif : Le Walter Scott normand ? Il me semble que Barbey en est diminué. Et pourquoi tant d'Académiciens autour de cet isolé volontaire qui écrivit :

Je ne pose pas ma candidature à l'Académie, et je ne la poserai jamais. Les groupes littéraires ne me tentent pas et je n'ai jamais ambitionné d'en faire partie. Ce n'est là ni de l'orgueil ni de la modestie. Je ne suis ni *au-dessus*, ni *au-dessous*. Je suis à côté.

Au seuil de ce livre protecteur, MM. Henry Bordeaux et Paul Bourget se congratulent autographiquement, et voilà que dans cet autographe de Paul Bourget, Barbey devient le Saint-Simon de la rue Rousselet, et « jamais rien de plus vrai n'a été écrit » sur ce Saint-Simon de petite rue : « C'est un chef-d'œuvre de portrait héroïsé... », etc.

Pauvre Barbey, quelle ironie dans cette gloire officiellement posthume ! C'est un scandale littéraire, s'écrie avec indignation M. Henry Bordeaux, « qu'un tel romancier n'ait trouvé longtemps ni éditeurs, ni critiques ni lecteurs et qu'il ait dû jusqu'au bout gagner sa vie au jour le jour dans le journalisme, sans qu'il lui fût jamais possible ni d'écrire à son gré ni de se reposer. Les grandes revues et les grands journaux, ceux qui rétribuent largement, lui sont fermés. Buloz, qui lui refuse successivement à la *Revue des Deux Mondes* son étude sur le Dandysme et sa nouvelle *le Dessous de cartes d'une partie de whist*, en donne cette raison à Pontmartin : « Il a un talent d'enragé, mais je ne veux pas qu'il f... le feu dans ma boutique ». Cette hypocrisie littéraire est toujours aussi vivante, et je pense que si Barbey venait aujourd'hui offrir l'un de ses romans à la *Revue des Deux Mondes* ou aux journaux (ceux « qui rétribuent largement ») on l'enverrait mettre le feu dans d'autres boutiques.

Relisons la belle et pieuse étude que M. Jean de Bonnefon a consacrée, dans son **Tryptique d'âmes**, à l'Ame de Barbey d'Aurevilly. On peut y lire ces mots que « dans la perspective proche du tombeau, en 1887 », Barbey écrivait à son « amie sans pareille », Mlle Read :

Je me soucie peu de la gloire des bibliographies. La mienne est dans l'obscurité de ma vie. Qu'on devine l'homme à travers les œuvres, si on peut. J'ai toujours vécu dans le centre des calomnies et des inexactitudes biographiques de toute sorte, et j'y reste avec le bonheur d'être très déguisé au bal masqué. C'est le bonheur du masque, qu'on n'ôte à souper qu'avec les gens qu'on aime.

Même pour la plupart de ceux qui croient l'aimer et le connaître, Barbey garde toujours son masque aristocratique.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Maurice-Pierre Boyé : *Les Noces Insolites*, Pierre Briquet. — Edmond Spalikowski : *Bucoliques Modernes, suivies des Poèmes Païens*, « Grande Librairie Universelle » — Armand Godoy : *Chansons Créoles*, « les amis d'Edouard ». — Marc-André Fabre : *Le Manteau Partagé*, « les Gémeaux ». — Auguste Fontan : *Les Violons et les Flûtes*, « éditions du Bon Plaisir », Toulouse. — Robert de Fay : *La Baguette de Circé*, « éditions de la Revue des Poètes ». — Pierre Grosclaude : *En suivant le rivage*, préface de M. Emile Ripert, « Revue des Arts et de la Vie ». — Le Breton Grandmaison : *Je suis chose légère...*, « éditions du Chevalier ».

Je me garderai, en parlant du volume nouveau et charmant de M. Maurice-Pierre Boyé, **Les Noces Insolites**, d'insister sur sa ressemblance, par certains points, avec les *Sept Estampes amoureuses* placées par Henri de Régnier dans son volume *le Miroir des Heures*. Je suppose que ce rapprochement a été désiré par le poète jeune ; c'est un jeu dangereux, de nature à stimuler l'amour-propre et, en cas, comme ici, de réussite, l'orgueil légitime d'un nouveau venu, s'il parvient à rappeler suffisamment à son gré l'art d'un grand poète en cherchant à reproduire quelque peu, ou beaucoup, de la manière qui lui est particulière. Le lecteur préférera sans doute ce dont le ton apparaît plus original. M. Maurice-Pierre Boyé nous a habitués à parcourir avec lui les bois légers et les charmants horizons du Hurepoix dont la nature lui est familière ; il y évoque la vie paisible ou laborieuse des habitants. il y mêle des danses de nymphes à la façon de Corot peut-être, il y surprend des faunes, il y suggère des passages de fées. Et tout cela, avec des vers souples, chantants, harmonieux, est plein de grâce et de fraîcheur, de vérité, de force suggestive, Cette fois, ce sont des poèmes d'ardeur sensuelle ou de langueur intime qu'il nous apporte en ces portraits divers de femmes, aux

amours tendres ou énervées ; les portraits sont agréables et complaisants.

Les **Bucoliques Modernes, suivies des Poèmes Païens**, de M. Edmond Spalikowski, présentent une double suite de tableaux rustiques et mythologiques par quoi s'expriment une pensée éprise des choses quotidiennes de la nature et une âme éprise avec mélancolie d'amour et de beauté. Les poèmes sont disposés selon un ordre étudié, chacun est composé selon une volonté réfléchie, et non sans grâce. L'auteur apparaît lettré, nourri de culture antique, et si l'on osait aventurer un reproche, ce serait celui de n'oser s'écarter des exemples qui lui sont chers. Ces poèmes sont-ils les premiers que M. Spalikowski ait écrits ou publiés ? Leur charme est délicat, leur ton est fait pour plaire, et ils sont souples, mais il leur manque une marque personnelle, l'originalité qui mène à la maîtrise.

Je n'avais lu de M. Armand Godoy qu'un petit nombre de sonnets, habilement construits et d'évocation puissante, mais où dominait trop, à mon sens, le souvenir fascinant tantôt de José-Maria de Heredia, tantôt de Jean Moréas. La jolie collection « Les Amis d'Edouard » accueille les **Chansons Créoles** où se discerne plus libre et exquise vraiment la personnalité profonde du poète sud-américain. C'est un recueil de fraîcheur d'apparence toute spontanée, mais néanmoins où l'art délicat de l'auteur intervient et apparaît délicieusement. De pures chansons d'atmosphère locale qui murmurent comme l'onde parfumée de rivières sous les fleurs aux lèvres d'extase, des élans de nostalgie et d'amour exprimés en vers tour à tour amples ou nerveux ; de la musique toujours, et l'éclat d'images ingénieuses et justes qu'un goût assuré tempère et ordonne selon son vouloir. Au demeurant, un volume charmant de vers qui valent d'être aimés et retenus, le chant d'un poète véritable.

S'il est suffisant à un poète de dire doucement, en usant de cadences simples, son espoir, sa peine et ses amours, le livre de M. Marc-André Fabre, **le Manteau Partagé**, répond à merveille à ce minimum d'exigence, mais je ne crois pas qu'il faille se contenter de mettre en rythmes et en images une aventure de cœur ou une situation qui n'engage ou n'intéresse que l'auteur et la femme qui est l'objet de sa pensée. Il est possible, certes, que M. Fabre ait trouvé à chanter ainsi à mi-voix un mo-

tif et une occasion de soulagement à ses maux, mais le lecteur n'est guère ému et ne le saurait être par un cas particulier, une aventure, en somme, fréquente à tel point qu'elle apparaît banale. Qu'elle soit déchirante pour qui la subit, sans doute ; mais dès qu'on publie, ne convient-il pas que le lecteur éventuel s'intéresse soit à la puissance héroïque où à l'acuité intime d'une passion, soit à la puissance qui porte le poète à faire de ses maux personnels une souffrance, une désespérance, un idéal qui passent le particulier et s'étendent, sinon à tous, à des esprits sensibles, attentifs, qui à leur tour se passionnent ? Il ne semble pas que l'art de M. A. Fabre s'élève jusque-là, et son livre, en dépit de réelles qualités de facture et d'une franchise évidente des sentiments, déçoit et lasse vite.

Les Violons et les Flûtes chantent sous les doigts ou au souffle de M. Auguste Fontan des mélodies bien diverses. Non seulement le poète accueille sans y songer des influences trop vite discernées de Baudelaire, jusqu'à l'illusion du satanisme, de Samain jusqu'au los énervé de luxures plutôt imaginaires qu'éprouvées, de Verlaine encore, de Laforgue et par endroits de Marc Lafargue, ce délicat et capricieux poète d'à présent. Cela n'importe que fort peu. M. Fontan ne choisit pas ces influences, il les subit sans qu'il s'en préoccupe, sans qu'il s'en aperçoive. C'est que M. Fontan appartient assurément à cette catégorie de poètes qui ne chantent pas par volonté, mais par nécessité, qui ne proposent pas à leur muse une difficulté à surmonter, un effort ou une conquête, qui obéissent à l'impulsion intérieure et y satisfont de leur mieux, sans se préoccuper des moyens. Chez ceux-là, les souvenirs aimés de lectures enthousiastes mille fois refaites s'amalgament à des ferments de ressources intimes. Ils ne se donnent aucun souci de trier, d'épurer, et ils ont évidemment raison, car ils répugnent d'instinct à la redite et à l'imitation. Ils ne marchent pas dans des traces retrouvées, ils baignent involontairement dans une atmosphère qu'il leur serait impossible ou par trop fastidieux de ne pas évoquer, puisqu'elle est celle où ils se plaisent et se réjouissent l'âme à leur gré. On sent que M. Fontan est capable de tous les tons, mais son plaisir consiste à passer de l'un à l'autre. Telle la forme de sa fantaisie, et comme il a l'esprit empli de grâce et d'imagination, il réussit à merveille soit les poèmes en vers brefs de mesure mêlée, soit des poèmes

plus amples d'amour ou de pensée recueillie et intelligente. Les parties intitulées *Les Violons et les Flûtes*, *Nous et les Saisons*, même *Pierrots*, contiennent des vers exquis et de parfaites images de tendresse ou de beauté ; *Finis* également, mais là, quand il ne se surveille pas, l'auteur parfois se laisse entraîner à de la déclamation un peu trop aisée : les Toulousains n'évitent que lorsqu'ils le veulent sévèrement leur aptitude à l'art oratoire, qui me paraît le plus cruel antagoniste de l'art vrai du poète. Heureusement, il est rare que M. Fontan, qui se veut spontané, ne se contrôle et ne se maîtrise pas en cela pour le moins.

La Baguette de Circé, de M. Robert de Fay, est un recueil de poèmes parnassiens, de sentiment fin, d'élocution précise, élégante, d'un métier consciencieux et habile. L'invention n'y est peut-être pas fort nouvelle, ni l'imagination, mais aussi rien n'y est-il hasardé : route plane et calme entre deux abîmes.

M. Emile Ripert, « professeur à la Faculté des Lettres d'Aix-Marseille », est le même que M. Emile Ripert, poète français. S'il ne revendique pas ce titre sur la couverture du livre de M. Pierre Grosclaude, il s'en prévaut à bon droit dans le texte de sa préface. Il y déplore en effet que trop longtemps il y ait eu en France « un divorce irréductible entre la littérature militante et l'Université ». C'est possible. M. Ripert, poète et professeur, s'efforce de se montrer conciliant. Sans doute il a raison. Bien des écrivains, autrefois, n'ont pas, tel Mallarmé, souffert du professorat qui leur était infligé comme gagne-pain, mais je crois sans exemple que, pour l'enseignement de l'histoire ou de la philosophie des lettres, l'Université en France se soit jamais « abaissée » à faire appel à un écrivain, pourvu ou dépourvu de diplômes professionnels. Quelle chaire de poésie a jamais été occupée par un grand poète... à moins, peut-être, que, d'origine, il ne fût mandarin de Sorbonne ?

Peu importe cela. M. Grosclaude, au dire de M. Ripert, a reçu de la Provence le sens de l'harmonie méditerranéenne, il a trouvé à l'Ecole Normale la discipline intellectuelle qui l'a complété, et n'a point perdu, chemin faisant, l'élan de son inspiration et la délicatesse de ses sentiments profonds...

En suivant le rivage est un recueil de poèmes distingués, établis et finis avec grand soin, une connaissance et une pratique exacte des rythmes, tous dons de poète qui font

augurer le mieux du monde des débuts de M. Pierre Grosclaude.

Je ne puis m'empêcher, à lire les poètes humouristes, de sonder leur misère intime. Le goût que je professe pour les badineries malicieuses, les acrobaties narquoises de M. Tristan Derême, au premier chef, ne me dérobent jamais ce qu'il y a de tristesse mal contenue au fond de son ironie. Peut-être eût-il, au surplus, été mal venu de déclarer, comme M. Le Breton Grandmaison : **Je suis chose légère**... D'ailleurs, M. Le Breton Grandmaison, que son exemple a justement séduit, celui de M. Franc-Nohain... et celui de Jean de La Fontaine, ne cache pas, dans son petit recueil nouveau, à quel point l'excède l'encombrement fastidieux des poètes élégiaques au ton soutenu ; il n'en voudrait pas être, tant lui pèse l'effroi de se révéler à leur égal banal, pleurnichard et médiocre. Son choix par de telles considérations se justifie, mais des poèmes comme *Chanson du temps jadis et de ma province*, *Evocation*, *Triptyque*, plusieurs autres, laissent entrevoir par endroits une mélancolie profonde, une source encore trouble de lyrisme intime et sans doute douloureux.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Emile Baumann : *Le signe sur les mains*, Bernard Grasset. — Louis Artus : *La chercheuse d'amour*, Bernard Grasset.— Jean Giraudoux : *Elpénor*, Emile-Paul ; *La première disparition de Jérôme Bardini*, Editions du Sagittaire. — Julien Green : *Mont-Cinère*, Plon. — Mémento.

Le signe sur les mains, par Emile Baumann. On a reproché à M. Georges Bernanos d'avoir écrit un roman religieux dont le caractère n'était pas rigoureusement orthodoxe. Il semble, à vrai dire, assez difficile à un écrivain que les problèmes de la foi inspirent, de faire œuvre originale tout en se conformant aux exigences du dogme...

Le souci de ne pas franchir les limites étroites que sa confession lui impose doit le gêner singulièrement ; et c'est un phénomène que l'on a été maintes fois à même d'observer que le catholicisme n'a jamais gagné autant d'esprits et de cœurs à sa cause que grâce aux plus terribles de ses enfants, aux moins disciplinés ou aux moins préoccupés de se tenir bien sagement dans son giron... Ceux-là, nous les sentons moins éloignés de nous, ou plus capa-

bles de comprendre nos faiblesses et de compatir à nos misères. Nous les écoutons mieux que les autres qui parlent une langue par trop différente de la nôtre, et dont l'air de certitude dans l'affirmation ne laisse pas d'humilier notre scepticisme ou d'inciter nos doutes à se rallier dans la négation. Quelque talent qu'ait M. Baumann, et quelque zèle qu'il apporte à servir l'Eglise, j'avoue que son dernier livre, loin de me gagner à sa foi, m'en détournerait plutôt, par la sécheresse, sinon la dureté qu'il révèle. Il faut, déjà, une ferveur assez voisine du fanatisme pour admettre que son héros, Jérôme Cordier, puisse aussi délibérément sacrifier à la vocation qu'il se découvre la jeune fille dont il a encourage les sentiments et entretenu les espérances conjugales. Ou Jérôme qui, pendant la guerre, avait engagé sa parole à un ami — futur séminariste — de devenir prêtre pour le remplacer si la mort le frappait, devait se parjurer en découvrant qu'il était aimé d'Agnès et qu'il l'aimait, ou, considérant que son serment ne lui avait pas été, en quelque sorte arraché, mais émanait d'un appel encore ignoré de lui, il devait se préparer à son sacerdoce. Ses hésitations, dont il faut toute l'autorité morale de son confesseur pour triompher, nous laissent l'impression qu'il entre dans les ordres contre son gré, et que ce sont des causes extérieures à lui qui décident de sa destinée. Non des causes divines, cependant, du moins à mon sens, encore que les desseins de Dieu soient impénétrables, et qu'on ne comprenne pas bien pourquoi, si c'est parce que l'Eglise manque de prêtres que Jérôme doit surtout prendre la soutane, la guerre n'ait pas épargné son ami... Au lieu de le remplacer, il l'eût doublé... Mais je ne voudrais pas me livrer à des plaisanteries dans le goût de M. Homais, quoique l'inhumanité de M. Baumann les justifierait presque... Elle rejoint, cette inhumanité, celle du héros protestant, Jacob Vogler, du roman de Mme Camille Mayran, *Hiver*, qui, pour racheter la faute de sa femme, dépouille son fils de sa fortune, et l'entraîne avec lui par les routes, dans une vie de privations et peut-être de misère. Encore est-il permis de supposer que, s'il eût été catholique et se fût ouvert à un directeur de conscience, Vogler n'aurait pas interprété de la même manière le dogme de la réversibilité, qui justifie l'immolation d'un innocent à un coupable. Mais le confesseur de Jérôme semble ne pas attacher plus d'importance à l'amour de la jeune fille à laquelle il lui intime

de renoncer, qu'il n'en attacha naguère, lui-même, au sacrifice de la pipe qu'il fumait... *Le signe sur les mains* donne envie de relire la vie de saint François d'Assise... Je reconnais, toutefois, que c'est l'œuvre d'un romancier véritable et d'un écrivain de grand talent.

La chercheuse d'amour, par Louis Artus. Après avoir rompu avec ce que les hommes estiment être la sagesse, pour s'attacher à « la folie de la croix », l'auteur de *La Chronique de Saint Léonard* et de *La Maison du fou* nous convie, aujourd'hui, à la recherche et à la conquête de l'Amour pressenti, d'abord, à travers ses mirages terrestres. Il a choisi de nous donner pour guide, non plus ce mystérieux Jean de Milan, qu'il avait fait apparaître au cours des âges. mais une créature de notre siècle, une juive, Esther Manas, née « l'an du Christ 1890, le 3 mai, à Venise, d'une fille publique et d'un matelot norvégien ». A propos du livre de M. Bernanos, M. Arthus se félicitait dans un récent article de *La Revue des Jeunes* de voir, de nos jours, des écrivains « nous proposer des ouvrages romanesques où la substance catholique, le dogme, se mêlât intimement au sujet, en nourrît le pathétique, en fournît les péripéties ». M. Artus pourrait, avec juste raison, se ranger parmi ces auteurs dont il parle. Le surnaturel et la grâce n'apparaissent pas, en effet, dans son œuvre comme des éléments étrangers, surajoutés, susceptibles d'être rejetés, mais baignent, tout entiers, au contraire, la vie d'Esther Manas. « Tout du passé de cette juive », comme il le fait dire à un de ses personnage, « ses aventures, ses amants, ses basses origines, ses liaisons avec des hommes illustres, puissants ou riches, son séjour en Russie bolchéviste, sa conversion, tout s'éclaire à la lumière du Christ ». Mais Esther, qui a cru devoir se défigurer dans un esprit de renoncement, ne commet-elle pas une sorte d'attentat contre la vie qui lui a été donnée — comme elle en avait commis un contre sa beauté — en se laissant accuser du crime d'une autre? On peut croire que c'est pour sauver une femme qu'elle court le risque d'être exécutée, et il est permis de comparer son acte, puisque c'est en état de sainteté qu'elle l'accomplit, à celui de « Monsieur » Vincent, prenant la place d'un galérien. Elle ne livre, du moins, qu'elle-même en holocauste, et à cet égard, je la préfère, dans son délire, au héros plus raisonnable de M. Baumann... M. Arthus a le tempérament roman-

tique. Son récit, dont le style est moins celui d'un romancier que d'un homme de théâtre, se révèle riche en incidents variés et déborde de vie pathétique. Un sentiment mystique l'exalte, qui est bien dans la nature d'Esther Manas, et, malgré son caractère extraordinaire, le garde de l'invraisemblance.

Elpénor, par Jean Giraudoux. La parodie est un genre où les esprits précieux excellent, et rien ne surprend moins que de voir M. Giraudoux, à la façon de Jules Laforgue des *Moralités Légendaires*, s'amuser à faire, ici, comme Scarron une *Enéide*, une *Odyssée travestie*. Elpénor, on le sait, est ce personnage ridicule dont Homère n'a sauvé le nom de l'oubli que pour rappeler qu'après avoir causé bien des ennuis à Ulysse par ses maladresses, il en commit une plus grave que les autres, puisqu'elle lui coûta la vie, en se laissant tomber du toit de la maison de Circé, pendant son sommeil. Toutefois, ces maladresses, le grand aède a négligé ou dédaigné de nous les conter en détails, et il a paru à M. Giraudoux qui vient, on dirait, d'achever ses humanités, que l'occasion était belle de profiter de cette lacune pour donner libre cours à sa fantaisie. On connaît sa manière, et avec quelle gaminerie, souvent charmante, il s'amuse au jeu des anachronismes, de la confusion des genres, et de la sarabande des images saugrenues et artificielles. Laforgue mettait ces paroles dans la bouche de Salomé, s'adressant à Iokanaan : « Te voilà, idéologue, écrivassier, conscrit réformé, bâtard de Jean-Jacques Rousseau ». M. Giraudoux attribue à Ulysse les théories dont les néo-platoniciens sont, il est vrai, les inventeurs, et il fait, en outre, les sirènes lui suggérer, avec l'idée de la sphéricité de la terre, le principe de la pesanteur, et le pouvoir détonant de la poudre. Il compare les zèbres, à cause de leurs rayures, à de mouvantes barrières, et se moque des poètes d'aujourd'hui ou d'hier, de Toulet, il m'a semblé, et de M. Paul Claudel et de ses versets. Il a des trouvailles ; celle-ci, par exemple, où il montre Hélène aux Enfers souriant à Elpénor, malgré sa laideur, « comme à celle des ombres la plus fraîche, et qui sentait encore la vie ». Au total, s'il ne laisse pas d'agacer, un peu, à force d'afféterie, il est d'une adresse dont la science s'allie joliment à la plus juvénile spontanéité.

La première disparition de Jérôme Bardini. Un homme, excédé de vivre prisonnier d'une condition sociale mé-

diocre, de devoirs de famille fastidieux et d'affections dont il a épuisé la saveur, décide un jour de s'évader de la monotonie de son existence, et de faire, comme on dit, peau neuve. A son indifférence du lendemain, sa femme pressent ses intentions, mais cette créature discrète n'imagine rien d'autre pour le retenir que de renouer hâtivement la trame des menues obligations qu'il a rompues, et que d'essayer de le replonger dans ses habitudes. Elle échoue. Il part, dans des conditions puérilement romanesques, mais pour revenir, le soir même, après avoir laissé pour la malheureuse une lettre d'adieu. Or, il a suffi qu'elle crût à la réalité de son geste, qui n'était que l'inconscient simulacre d'un velléitaire, pour se transformer ; et c'est une créature inflexible et fermée qu'il retrouve, et qui lui intime de reprendre pour tout de bon le chemin de l'exil... On devine comme un tel sujet pouvait être tragique. M. Giraudoux a voulu seulement qu'il fût suggestif, et qu'il ne trempât que par un côté dans la réalité. Ce fantaisiste impénitent, et qui prend un malin plaisir à mêler à des vérités profondes les inventions les plus factices, s'est contenté, selon son habitude, d'exciter notre imagination sans la satisfaire. Je répète ce que je disais plus haut : il abonde en trouvailles charmantes, et qui sont dues autant à une méthode adroite qu'à une heureuse inspiration. Il allie à une sensibilité délicate une intelligence subtile, et le présent ouvrage, en particulier, est digne de la collection précieuse où il figure.

Mont-Cinère, par Julien Green. C'est une œuvre remarquable que, pour ses débuts, a écrite M. Julien Green, qui est né à Paris de parents américains du Nord, et décèle ses origines dans la façon dont il conçoit le roman. Pour ce jeune Anglo-saxon, comme pour la plupart des auteurs romanesques de sa race, en effet, il importe moins d'étudier socialement les individus que de pénétrer le plus avant possible dans leurs âmes, et de vivre leur vie la plus intime et la plus secrète. L'originalité intérieure de l'œuvre, voilà ce que visent à réaliser, en outre, par-dessus tout, les écrivains d'imagination anglais et américains. Ils tiennent le souci de la forme pour secondaire, et la faculté même d'inventer et de raconter leur paraît — comme l'a dit M. Franck Swinnerton, l'auteur de *Nocturne* — une faculté non virile. Aussi, quand ils n'écrivent pas des romans d'aventure, dans lesquels ils s'efforcent d'ailleurs de montrer la personnalité de l'homme s'exaltant dans

la solitude, ou son énergie se fortifiant à vaincre les obstacles (on trouve rarement une intrigue amoureuse dans les romans d'aventure anglais), composent-ils de longues histoires domestiques, sans incidents notables. et qui s'étirent, avec une lenteur qui nous paraît le plus souvent fastidieuse, dans des intérieurs médiocres ou au milieu d'un décor de campagne. Et l'on ne compte nulle part autant de romans qu'en Angleterre, depuis Goldsmith, ayant pour thème la vie familiale. Celui de M. Green ne fait pas exception à la règle. Il se passe aux Etats-Unis, un peu au sud de Washington, dans la propriété d'un certain M. Fletcher, dont la veuve n'a d'autre passion que l'avarice. Mrs Fletcher intensifie les joies que cette passion lui procure, en affectant, sous des dehors doucereux, de se saigner pour joindre les deux bouts, et en se privant comme elle prive son entourage pour ne pas toucher à son magot. Sa fille Emily n'est point dupe, cependant, de la comédie qu'elle joue, et discerne fort bien quel monstrueux égoïsme inspire sa ladrerie. La jeune fille trouve quelque temps une alliée dans sa grand'mère, qui est venue vivre à « Mont-Cinère » contre le gré de Mrs Fletcher, et a imposé à celle-ci des dépenses, avec une autorité sans réplique. Mais la vieille dame meurt, dans des circonstances mystérieuses, et Emily se décide à se marier, n'importe comment, pour introduire un maître dans la maison, et réduire à merci sa mère qu'elle soupçonne d'être une criminelle, et qui lui inspire une haine d'autant plus profonde qu'elle a hérité de son vice et qu'elle considère qu'elle a seule des droits sur la fortune de feu Fletcher... Vaincue, Mrs Fletcher prend un jour la résolution de fuir « Mont-Cinère » qui devient, dès lors, un enfer pour le ménage. Emily a trouvé un maître, à son tour, en son mari. Elle exècre, bientôt, cet homme qu'elle n'avait jamais aimé, et, dans un accès de fureur désespérée, incendie « Mont-Cinère » et périt dans les flammes. La violence de ce dénouement mélodramatique nuit à l'harmonie générale du roman de M. Green, excellent dans ses deux premiers tiers, et dont les personnages sont d'un admirable relief. Je trouve, surtout, d'une vérité très subtilement nuancée le caractère de Mrs Fletcher, l'avare hypocrite, dont l'âpreté s'enveloppe de bonhomie, et qui, ronde, un peu boulotte même, s'ingénie à concilier, par respect humain, ses devoirs de bonne chrétienne avec les exigences de sa passion. M. Green, qui écrit

parfaitement notre langue, mais qui ne raffine pas sur le style, tout entier qu'il est à la préoccupation de mener son récit, a des qualités d'observateur et de psychologue peu communes. Il possède, surtout, la faculté, pour moi essentielle, de mettre le lecteur en communication profonde avec les individus qu'il évoque, et à lui révéler ceux mêmes des mouvements de leur sensibilité dont ils semblent avoir le moins conscience. Il y a du mystère et de l'inexprimé autour des âmes à la vie desquelles il nous initie. Je crois qu'il est appelé à fournir une belle carrière de romancier.

Mémento. — La place me manque pour montrer, comme j'en avais l'intention, à propos du roman de M. Victor Gauvain, *La mort de mon ami* (Perrin), de quelle manière, et jusqu'à quel point M. Edouard Estaunié, qui présente au public ce roman, en termes chaleureux, se rapproche des écrivains britanniques, par sa façon de concevoir les œuvres d'imagination. A cet égard, il aura exercé une influence considérable et, sans doute, heureuse dans notre littérature. Mais pour ne parler que de M. Gauvain qu'il a profondément impressionné, son roman — malgré les maladresses qu'il accuse, et qui sont surtout apparentes dans la dernière partie — atteste avec quelle vivacité cette influence s'exerce encore aujourd'hui. Il contient des morceaux remarquables, et dégage dans une atmosphère de mystère, là où l'imagination de M. Gauvain supplée à l'insuffisance des renseignements que ce jeune homme possède sur la vie, une ardeur à laquelle on ne saurait se tromper. Celui qui a écrit les cent premières pages de *La mort de mon ami*, « ira loin », comme l'écrit fort justement M. Estaunié. — Aux Editions de La Vraie France, M. G.-G. Beslier publie une très intéressante vie de Mgr Augouard, *L'Apôtre du Congo*. Il convenait de fixer pour l'histoire la grande figure de ce chrétien qui, à force d'énergie, réussit à atteindre le cours moyen du Congo, remonta l'Oubangui et planta, en même temps que la croix, le drapeau de la France au cœur même de l'Afrique inconnue. M. Beslier n'a pas été indigne de son modèle, et son livre se lit avec émotion. — Les Goncourt nous avaient montré dans *Sœur Philomène* la naissance d'un amour entre une sœur de charité et un interne, et la lutte de ces deux êtres, séparés par les convenances morales et sociales, pour triompher de leurs sentiments. M. Louis Borde reprend ce thème dans *Sous le Voile* (Dijon, Edition du Raisin) sans se laisser écraser par la comparaison qui s'impose entre son œuvre et celle de ses glorieux prédécesseurs. Les nuances sont avec finesse observées du développement de l'amour dans le cœur de Sœur Agnès de Jésus et du directeur d'hôpital Marcel Gérard, et leur aventure n'est point scandaleuse.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le Lac salé, quatre actes, huit tableaux de M. Pierre Scize, d'après le roman de M. Pierre Benoit, au Théâtre des Arts. — *Deux paires d'amis*, trois actes de M. Pierre Bost, à la Comédie des Champs-Elysées.

En apprenant que M. Pierre Scize portait à la scène le **Lac salé**, on supposait bien que cet homme de bon sens et d'esprit n'était pas mené par les transports d'une admiration débordante, d'une foi reconnaissante envers un livre auquel il aurait eu à cœur de montrer toute l'étendue d'un grand dévouement. On pensait bien aussi que ce n'était pas par une poussée intime inexorable, irrésistible, à faire connaître au public, sous un jour nouveau, tant de beautés dont la continence enthousiaste l'aurait étouffé, que le transformateur aurait obéi. Non point. Il s'agit seulement d'un pari : « Une pièce heureuse n'a pas d'histoire, a raconté M. Pierre Scize (1). Celle-ci fut écrite à la suite d'une gageure. Pierre Benoit ne croyait pas qu'il fût possible de tirer une pièce du *Lac salé*. J'entrepris de lui prouver que si. » Problème généreux, en vérité, et qui vaut d'assembler le parterre pour en décider à propos d'une question qui se résume, en l'occurrence, à savoir si l'on peut faire quelque chose avec rien. Et c'est Pierre Scize qui joue à ces balivernes !

C'est un des grands débats où se trouve le pays que celui des Arts et des contingences nouvelles où tout, après le sanglant labour, crie l'avidité de recevoir une graine proprement originale du génie français. Elle y éclatera et y poussera généreusement quand elle y sera enfin mise. Mais on ne voit pas encore de franc semeur sur ce champ-là. M. Pierre Scize nous a semblé prédestiné à un rôle dans ce sens. Outre que la guerre ne lui a laissé que le bras qu'il y faut, déjà, avec sa rédaction en chef de *Paris-Journal* (direction Hébertot, 1923-24), il avait commencé vigoureusement de dénoncer les industrieux parasites de l'art d'écrire et de l'art du théâtre. S'il a dû, momentanément, se replier, c'est que la tâche d'abord simplement d'élaguer est déjà écrasante — et ingrate. On n'oubliera pas cependant que, le premier, il s'y consacra avec une bonne troupe.

Actuellement, nous sommes encore parmi les étalages — incultes ou prétentieux — d'une grande misère intellectuelle et morale. Livre ou théâtre, c'est partout la confusion favorable au

(1) *Comœdia*, 2 septembre 1926.

débit entretenu à coup des cymbales de la publicité, et à coup des boniments de la critique équivoque dont j'ai parlé dans ma précédente chronique. Autour des planches, tout ce monde est lié : auteurs de livres à succès, acteurs... et là-dessus (à cheval sur le journalisme, le théâtre et le ciné) Antoine, comptable général et responsable du « passif » sinistre d'une longue et constante influence nocive sur l'administration matérielle et spirituelle du Théâtre en nette et désastreuse — et malheureusement trop tardive liquidation ; car la guérison paraît dès lors impossible.

Le transport du livre à succès sur la scène, cette industrie de plus en plus active, cela est quelque chose que l'on voudrait comparable à l'opération chirurgicale de la transfusion du sang, venant d'une personne saine à un personnage moribond. Soit ! Seulement, pratiquement, une fâcheuse condition, c'est que *la Garçonne*, *le Lac salé*, expériences les plus récentes, cela est aussi peu riche que possible en globules rouges...

En soutenant avec entêtement un pari qui aurait pu rester une boutade, Pierre Scize a épousé une bien méchante affaire (et souhaitons-lui, en considérant cette union inconsidérée, de ne pas se convertir au mormonisme !), car l'aventure imaginée à propos des Mormons par M. Pierre Benoit est inepte ; et il n'y a rien à faire à cela, sinon de le reconnaître et de tirer le bonnet devant la perfection du *Lac salé* sous cet aspect. Disons, dans une forme plus douce, que le contenu spirituel de cet ouvrage est fort léger, et quelque peu ainsi à l'image de son auteur.

M. P. Benoit est un petit maître rebondi, sautillant, une manière de papillon aux ailes invisibles ; assez précieux de soi, avec le bec « en cul de poule » plaisamment posé sur un sourire constant et mystérieux, amenuisé et satisfait. Ainsi va-t-il, allègre, content, et ne lui manque-t-il que le jabot de dentelle, les manchettes *item*, et la canne haute pour être, dans son sens, tout à fait accompli. Il est aussi très malicieux. On l'a vu faire beaucoup de farces — outre ses livres, — les unes gratuites, pour le plaisir, les autres pour accompagner, comme il le fallait à leur entrée dans le monde, ses romans. Au demeurant, un brave garçon qui mérite le succès qu'il a, d'abord par l'ingéniosité qu'il montre à le chercher et à l'entretenir, puis aussi parce qu'il est bien certain que son tour de penser et d'écrire, sans la

moindre marque de quoi que ce sait d'humain, cela est bien fait pour une large consommation. Il a l'air — quasi dansant — de toucher à peine terre, et d'être une perpétuelle incarnation de l'artifice. Cela car il promène, comme un lest qu'il répand avec abondance, sa prose et ses inventions. Ses lecteurs et lectrices sont de grands enfants à l'âme simple, à l'esprit sans tumulte, et ne demandant que de paisibles récréations, tournées agréablement dans le médiocre. Pour eux, M. P. Benoit est un nouveau Jules Verne (de pacotille assurément). Il a de celui-ci le goût de l'exotisme. C'est même pourquoi, à mon avis, le *Lac salé* (si l'on admet que *Lac salé* il y a) se serait beaucoup mieux prêté à l'exécution en film, en y ajoutant les ingrédients du genre : défilés de troupes américaines, scènes indiennes, cérémonies solennelles des Mormons, leur temple de granit, scènes de ménage mormon, fuite et poursuite à travers sierras et savanes, le lac sacré, etc... etc.

J'ai lu l'étude de Taine (à propos d'un livre de M. Rémy) sur les Mormons, dans ses *Nouveaux Essais de critique et d'histoire*. Il précise bien les causes et les éléments du mormonisme. Il s'est recruté chez les *ignorants*, *dupes de la phraséologie grossière*, *travailleurs manuels*, *et fanatiques en religion*. Les Mormons, étant des élus d'en haut, devaient augmenter le plus possible le peuple du Seigneur, pour dominer ainsi les gentils. Plus on avait d'enfants — et de femmes — plus on était *saint*. Si beaucoup de Mormons se contentaient d'une seule femme, c'est qu'il n'y en avait pas assez dans le pays. — Le mari *sauvait sa femme* avec lui ; donc, plus il était réputé saint, plus il attirait les femmes, *qui se croyaient sûres d'être sauvées avec lui*. Le fanatisme religieux est donc la clef du mystère : les femmes plurales, préoccupées avant tout de leur salut, ne songent pas à se jalouser. Au contraire, toute accession nouvelle accroît le degré de sainteté du mari et, par suite, leurs chances de salut, à elles-mêmes.

M. P. Benoit nous montre comment telle jeune femme catholique (que l'auteur voudrait que nous prissions pour aimable, mais qui n'est, en vérité, que parfaitement sotte) fut cernée et dévorée, elle-même et sa fortune, par tel pasteur protestant qui, par passion pour une jeune Mormone, Sarah, s'est fait Mormon, pouvant ainsi épouser une seconde qui lui apportera la richesse.

Le principal de l'action est le renversement des illusions et du destin de cette catholique (dont il a exigé le reniement et à la mémoire de son père et à sa religion) sitôt que le piège est refermé sur elle. Néanmoins, l'amour qu'elle a pour son séducteur, époux et maître, la courbe à la tâche d'être sa servante misérable, et l'empêche de fuir, lorsqu'un jésuite, à qui son père avait, en mourant, confié la protection de sa fille, lui en a ménagé la possibilité. Le jésuite se rend aux Indiens, chez qui depuis longtemps il sait qu'il est condamné à mort.

Je raconte l'histoire dans son principal. Tout cela est baigné dans les détails et les incidents qui voudraient être pittoresques, et dont j'ai déjà dit qu'ils seraient mieux exploités au cinéma. La pièce suit le roman fidèlement, sauf des coupures qui font ressortir davantage l'invraisemblance, en fait et en psychologie, de cette aventure. Par un procédé commode et bien spécial au talent de M. P. Benoit, c'est entre les chapitres comme au cours des entr'actes que se passe ce qui pourrait être intéressant et essentiel, à savoir, par exemple, comment le séducteur opère l'envoûtement de sa proie. Devant la psychologie, M. P. Benoit fuit comme un lapin devant un fusil. Convenons que, de sa part, c'est prudence ; et disons-lui, en manière de madrigal, que c'est modestie...

Mlle Anita Soler se détache seule, dans le rôle de Sarah, d'une interprétation uniformément médiocre. Elle a été très heureusement traîtresse, hypocrite, sèche, volontaire, montrant une haine violente, acharnée, perfide contre cette pauvre oie d'Annabell Lee (Mlle Andrée Méry) qui n'en méritait pas tant. Mle Soler a une belle petite tête d'esclave sombre et passionnée, et qui calcule, au sommet d'une petite personne sobrement vêtue, qu'elle contient et empêche de se cabrer sous le joug. Tête sourdement agressive, supportant une magnifique crinière noire dévalant à plat contre le crâne, pour se tordre en un chignon massif à la nuque. Chignon dont on ne peut s'empêcher de désirer l'écroulement, à cause du sauvage manteau qu'il comporte.

Sur la question des Mormons et de la polygamie, Schopenhauer a écrit (*Parerga, sur les femmes*) quelques considérations approbatives. Mais tout cela, par ici, nous laisse sceptiques. Que des règlements civils ou religieux quelconques de la polygamie ou de la monogamie soient possibles, excellents ou

pires, c'est pure théorie, que la pratique individuelle des choses de l'amour a vite fait de soumettre. Tel maître légitime d'un nombreux sérail n'aimera qu'une seule femme, peut-être ; tandis que tel époux chrétien, magistrat sévère apparemment, aura par ailleurs dix canapés à sa discrétion avec des créatures aimables dessus. Egalement les femmes, au total, ne font qu'à leur tête. Le « Monde » ainsi s'arrange, en vérité, plus agréablement que dans les spéculations du génial pessimiste allemand. En particulier, les femmes font bien fi, je le crois, de l'apitoiement qu'il leur porte.

§

Deux paires d'amis. — Deux vieux amis dont l'un est le mécène de l'autre. Ils se querellent, d'une manière assez amusante parfois, mais toujours ils se raccommodent, l'un débonnaire, l'autre intéressé. Le fils de l'obligeant aime la fille de l'obligé, veut l'épouser, mais elle se refuse. Le tout assez maussade et déconcertant. Sujet ténu, sans péripéties — à la Marivaux, mais sans rien des qualités séduisantes de Marivaux : analyse subtile des cœurs, délicate évolution psychologique, goût poétique, mignardises du langage. M. Pierre Bost a le mérite de ne pas tomber dans les ornières actuelles. Il fait des pièces à son goût, honnêtes, pudiques presque, et il a la haute visée de les faire avec peu — tour de force qui n'a guère été réussi que par les Racine ou Marivaux. Il y a sans doute, dans le cas de cet auteur, encore tout jeune (25 ans), une charmante timidité, remarquable parmi l'outrecuidance générale. Déjà dans son *Imbécile* (Vieux Colombier, 1923) étaient des caractères indécis, imprécis, irrésolus. Juste ce qui ne convient guère au théâtre. Ses pièces donnent l'impression qu'il a peut-être plutôt l'étoffe d'un romancier prédisposé à la subtilité. J'ai d'ailleurs vu sur un catalogue qu'il a fait des romans (entre autres, *Prétextat)*.

En tout cas, ce qui a rendu la pièce supportable, c'est qu'elle se joue dans le même décor et sans entr'acte. Elle paraît ainsi plus courte qu'elle ne l'est. — En revanche, entre elle et *le Carrosse du Saint-Sacrement* (reprise), il y a un entr'acte interminable — 3/4 d'heure peut-être, tellement que le public, quoique bienveillant et amical, s'était mis à trépigner. Histoire de dresser laborieusement une salle de palais (à Lima) conforme aux exigences du climat, à l'architecture locale ! Le spectacle a dû

finir vers minuit 1/2. Je suis parti (car j'avais sommeil) dès que j'ai eu suffisamment entrevu les protagonistes. Le rôle principal, celui du vice-roi, est tenu avec *maestria* par Jean le Goff. Mais quelle raison a-t-il, pour garder la mine d'un superbe quadragénaire, aux cheveux d'un noir sans mélange ? Je me figurais plutôt le personnage de Mérimée comme un grison, très fatigué déjà.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

A Brachet : *Trois conférences sur la dynamique de l'œuf ;* juin 1926. — P. Locatelli, E. Guyénot et Schotté, *Expériences de régénération.* — Demoor, Rylant : *Déterminisme chimique des battements du cœur.*

Un événement parmi les biologistes parisiens a été, au commencement de juin dernier, la visite du professeur Brachet de Bruxelles, et ses trois conférences relatives aux recherches récentes sur **la dynamique de l'œuf**. M. Brachet est, à l'heure actuelle, un des grands maîtres de la science du développement des êtres vivants ; son livre sur l'*Œuf* et son *Traité d'embryologie*, dont j'ai rendu compte ici, sont déjà devenus classiques ; ses expériences de « mécanique embryonnaire » révèlent de sa part autant d'habileté manuelle que d'ingéniosité. Son enseignement est clair, philosophique, persuasif, enthousiaste ; c'est le « Jaurès de la Biologie » (le mot n'est pas de moi) ; aussi, maîtres réputés et jeunes chercheurs sont venus nombreux l'entendre dans l'amphithéâtre de physiologie de la Sorbonne.

On n'est plus à l'époque de Lamarck ou de Darwin : la reconstitution historique de l'évolution des êtres vivants apparaît actuellement quelque peu « illusoire », suivant l'expression de M. Brachet. Beaucoup plus fécondes paraissent devoir être les recherches expérimentales de morphogénèse. Dans la période embryonnaire, la vie apparaît dans toute son ampleur, avec son maximum de complexité et de puissance ; la vie chez l'adulte est conservatrice, la vie au cours du développement est créatrice.

L'œuf est une petite cellule, qui rappelle comme structure les autres cellules, mais c'est une cellule qui a un avenir. On a recherché les causes du développement dans le milieu extérieur et dans l'œuf lui-même, et on a reconnu que tout se trouve initialement dans l'œuf. Mais cela veut-il dire que l'embryon y soit

préformé ? Une fois de plus, M. Brachet a discuté la question controversée et passionnante de la « préformation » ; il admet que les « matériaux formateurs » de l'organisme naissant sont au début répartis uniformément dans l'œuf. Mais, dès les premiers stades de la segmentation de l'œuf, à un moment donné, mais variable suivant les espèces, subitement, a lieu la « mise en place » de ces matériaux : la figure de la première ébauche de l'être vivant se dessine dans l'œuf. Quand on coupe alors l'œuf en morceaux, chaque morceau donne un embryon incomplet. Les expériences les plus frappantes ont été faites sur l'œuf de Grenouille. Quand cet œuf est divisé en deux cellules, on détruit une de celles-ci, et l'autre se développe et donne un embryon anormal, un hémi-embryon : côté droit ou côté gauche, ou bien tête ou partie postérieure, suivant que le plan de segmentation est parallèle ou perpendiculaire à l'axe de l'embryon ; formes plus irrégulières, si ce plan est oblique. Mais quand on coupe un œuf avant cette « mise en place », chaque fragment donne un embryon complet.

Dans l'œuf de Grenouille, de très bonne heure, la région de la tête est indiquée par un « croissant gris ». Si, comme l'a fait M. Brachet, avec une aiguille légèrement chauffée, on détruit la partie moyenne de ce croissant, le cerveau antérieur se trouve atteint ; les larves ainsi lésées peuvent devenir de petits têtards, mais les parties manquantes du cerveau ne se reforment jamais ; pourtant, les réserves nutritives sont intactes, l'appareil digestif fonctionne normalement, le sang circule ; tout concourt à une nutrition convenable. Une lésion de l'œuf, un déficit initial, d'une des « substances formatives », laisse une trace indélébile dans l'organisme.

Mais voici d'autres expériences, non moins curieuses, faites récemment en Allemagne par Spemann et ses élèves, Goerttler, Geinitz ; au moyen de transplantations embryonnaires, de greffes pratiquées d'un œuf sur l'autre, ces savants ont mis en évidence l'existence de centres « organisateurs ». Quand la « bouche primitive » est déjà formée, si on enlève un certain point de la lèvre dorsale pour le greffer en une autre région ou sur un autre œuf, on constate que le lambeau implanté incite les parties voisines à se développer en un embryon, c'est-à-dire fonctionne comme un « organisateur ».

La notion des « organisateurs » est destinée à prendre une importance immense en biologie. En Allemagne, les finalistes, très nombreux parmi les biologistes, s'en sont emparés. D'après Uexkull, il se formerait dans l'œuf toute une hiérarchie d'organisateurs, reliés entre eux par des rapports de finalité, et destinés à réaliser le plan de l'organisme.

Un fait très curieux est le suivant. Si on greffe l'organisateur de Crapaud Bombinator sur la région ventrale d'un œuf de Triton, il se forme deux ébauches embryonnaires, l'une aux dépens de la substance même du lambeau greffé, l'autre aux dépens de matériaux qui, dans l'œuf de Triton, étaient destinés à toute autre chose, et ces deux ébauches refusent de se fusionner. On sait que les diverses espèces animales diffèrent chimiquement les unes des autres, que les matières vivantes « étrangères » mélangées finissent tôt ou tard par se séparer. C'est ce qui arrive en particulier chez les « hybrides de greffe ». Cette année 1926, les biologistes auraient pu célébrer le centenaire d'une nouvelle espèce de Cytise, *Cytisus Adami*, obtenue par la coalescence du *C. laburnum*, à fleurs jaunes, et du *C. purpureus*, à fleurs pourpres ; cet hybride est remarquable, car depuis 100 ans, les tissus et les caractères de deux espèces se sont conservés distincts, quoique entremêlés, réalisant une « chimère ». Chaque espèce défend vis-à-vis de l'autre, sans défaillance, sa constitution chimique, son originalité propre !

§

Nous venons de voir que dans l'œuf en voie de développement, les parties détruites ne se régénèrent pas, alors que chez l'adulte la fonction de **régénération** est souvent très accentuée. On a beaucoup étudié les phénomènes de régénération chez les animaux inférieurs et supérieurs. Cette année même, une jeune physiologiste italienne, Mlle Locatelli, est venue à Paris exposer l'état actuel de la question devant la Société de Biologie. Voici une de ses expériences. Chez un Triton, on dégage le nerf de la cuisse, le sciatique, et on amène son extrémité libre du côté du dos : en ce point il se développe une petite patte. Mais M. Guyénot, qui dirige à Genève un laboratoire de biologie expérimentale très actif, a complété cette expérience ; si on amène l'extrémité du nerf dans le territoire de la crête, il se forme une petite crête ; si on l'amène dans le territoire de la queue, il se forme une petite

queue. Le nerf dévié agit en tant que facteur d'excitation locale à la croissance, mais chaque territoire répond spécifiquement, suivant ses propres potentialités. Et M. Guyénot insiste sur cette notion : l'animal est, en réalité, une *mosaïque* de territoires ayant des capacités régénératives propres. La théorie de la mosaïque avait déjà été appliquée à l'œuf ; mais adultes et œufs, c'est très différent, nous venons de le voir.

§

A Bruxelles, dans le laboratoire de physiologie du Parc Léopold, non loin du laboratoire de M. Brachet, le professeur Demoor et son élève Bylant, encore étudiant en médecine, font de très élégantes expériences aussi, d'où ressort le **déterminisme chimique des battements du cœur**, et l'existence dans cet organe de *centres dynamogènes*, qui rappellent quelque peu les *organisateurs* de l'œuf.

En octobre 1924, M. Demoor a exposé, devant l'Académie de médecine de Belgique, l'historique de la question et ses premières recherches. On savait depuis Claude Bernard que le cœur est soumis à deux influences nerveuses antagonistes : le nerf pneumogastrique, ralentisseur, et le grand sympathique cervical, accélérateur. On a soutenu depuis que l'excitation du pneumogastrique libère du potassium, et que ce corps agit sur le muscle cardiaque par sa radio-activité ; le sympathique, lui, libérerait du calcium, dont l'effet neutralise celui du potassium. Que le système nerveux agisse chimiquement, cela n'est pas douteux.

Un cœur ou fragment de cœur même de Mammifère, détaché de l'organisme, et placé dans un liquide salé convenable, contenant une quantité suffisante de potassium, continue à battre, avec tel ou tel rythme, et parfois irrégulièrement. Dans les parois même de l'oreillette droite, au voisinage de l'embouchure des veines caves (qui y amènent le sang noir), se trouve ce qu'on appelle le *nœud de Keith*, d'une structure particulière. Or, tout cœur ou morceau de cœur, contenant ce nœud, bat avec le rythme habituel, alors que, si le nœud est absent, les battements sont plus lents ou irréguliers. Mais il est possible de rétablir le rythme normal en ajoutant au liquide où le muscle cardiarque est plongé un peu d'un extrait chimique du nœud de Keith, même d'un autre animal, ou bien encore en greffant un nœud de Keith sur le cœur

qui en est dépourvu. Le nœud de Keith est donc un centre d'activité pour le cœur ; il agit en secrétant une substance chimique ; il y a d'ailleurs d'autres centres semblables dans le cœur (de Tawara, coronaire) ; à chacun d'eux correspondrait une substance chimique spéciale et un rythme donné.

C'est à un réglage *humoral* remarquable, fonction de l'ensemble des échanges dont l'organe est le siège, que le cœur doit la précision et la rigueur de son travail.

GEORGES BOHN.

SCIENCE SOCIALE

Calvin Coolidge : *Le Prix de la Liberté*, préface de F. Strowski, Payot. — D. Chastenet : *La Dictature de l'Argent*, Flammarion. — Gustave Kass : *Monopoles et industries d'Etat*, « Revue des Indépendants », 97, avenue de Clichy, Paris. — Dr Chauveau : *Les Assurances sociales*, Payot. — Mémento.

Quel beau titre : **Le Prix de la Liberté**, que celui du livre de M. Calvin Coolidge, l'actuel Président des Etats-Unis ! La liberté, nous n'avons plus coutume d'entendre prononcer le nom de cette déesse, ou, si nous l'entendons, c'est toujours avec accompagnement de sarcasmes et d'insultes, et en vérité rien n'est plus triste, pour ne pas dire déshonorant pour notre temps, que cette apostasie. Autrefois ce simple mot, liberté, faisait se dresser les hommes et les peuples ; on avait le sens de la dignité et de la fierté, le goût de la responsabilité et de l'indépendance. Maintenant on se rue vers la servitude, et jamais on ne trouve que les règles sont assez nombreuses, gênantes et pesantes. Le socialisme, à ce point de vue, a été la grande machine esclavagiste du temps moderne, « la meule du pressoir de l'abrutissement », comme disait Alfred de Musset, il a poursuivi la Liberté de toutes ses haines en essayant de remplacer cette vraie déesse par de sottes idoles, Solidarité, Prolétariat, Communisme et autres inepties. Et, par réaction, ses ennemis ont à leur tour abandonné la plate-forme libérale pour se jucher sur un tas d'estrades autoritaires et policières, si bien qu'aujourd'hui les fervents de la liberté ne sont plus que quelques-uns... Faguet me disait un jour : Je n'en connais qu'un, c'est moi ! A quoi je lui répliquai : Et moi ! Et bien d'autres, heureusement, auraient pu dire de même. Malgré tout, nous ne sommes, les libéraux, qu'une minorité, mais qu'importe, nous seuls sommes dans le vrai, le juste et le bon.

Le livre de M. Coolidge est un recueil d'allocutions ou brefs articles, dont l'ensemble éclaire d'une lumière vraiment sympathique la physionomie de ce chef d'Etat. Que de belles pensées et que de nobles desseins! Et comme il serait difficile, ô tristesse, d'extraire, de l'ensemble des discours de nos présidents à nous, un choix de pages aussi magnanimes! Ce n'est certes pas que ceux-ci soient sans valeur. J'ai moi-même loué ici un recueil des allocutions présidentielles de M. Deschanel, et je suis certain que M. Poincaré est un homme d'Etat d'une autre envergure que M. Coolidge, mais chez ces puritains d'Amérique il y a une hauteur morale, une chaleur religieuse que nos compatriotes possèdent peut-être, mais qu'ils cachent avec une pudeur bien fâcheuse. M. Calvin Coolidge, par exemple, n'hésite pas à affirmer que le culte de la liberté est étroitement lié au culte de la religion chrétienne. Je ne vois pas une pareille proposition avancée, même par M. Calvin Doumergue; pourtant elle vaudrait la peine d'être posée et discutée. Ce sont les puritains qui ont fait la grandeur de l'Angleterre et de l'Amérique, comme d'ailleurs ce sont les saints catholiques qui ont fait la grandeur de l'Italie, de l'Espagne et de la France (je compte les croisés et les conquistadors parmi les saints). Ceci devrait réhabiliter la religion aux yeux des gens intelligents. Si les puritains abandonnaient leur stupide pudibonderie et alcoolophobie, et si les saints catholiques abandonnaient leur non moins stupide intolérance et autoritarisme temporel, tout le monde devrait acclamer la foi chrétienne qui est, n'en déplaise aux nietzschéistes, la grande force de la civilisation moderne.

En comparaison de ces représentants du peuple américain, dont les présidents Coolidge, Wilson, Roosevelt et tant d'autres sont des types si lumineux, quelle triste engeance que celle de nos représentants à nous! Politiciens vulgaires, uniquement préoccupés de leur réélection, ne pensant qu'à leurs grésillements d'assiette au beurre ou à leurs galimatias de loges maçonniques, prêts à cracher sur la patrie, sur la liberté, sur la magnanimité, suant la peur devant le knout moscoutaire, ignorants d'ailleurs comme des carpes en matière économique et sociologique et capables de toutes les sottises, pour ne pas dire pis!... Un livre comme **La Dictature de l'argent** d'un nommé Chastenet, paraît-il député de l'Isère, est un document bien instructif sur la mentalité

de ces gens-là. J'ignore complètement quel est ce « coco de génie », comme disait Dumur, mais franchement beaucoup de choses s'expliquent par le fait que nous sommes gouvernés par une Chambre composée en majorité de « chastenets ». Ce vitupérateur de la dictature de l'argent, qui, d'ailleurs, est peut-être personnellement un très brave homme, a fait effort pour se documenter, mais les quelques chiffres qu'on trouve dans son livre ne font que souligner l'effroyable absurdité de sa conception des choses économiques. Ce pauvre homme en est encore à croire que ce sont les boursicotiers qui mènent le monde, et que si la Belgique, par exemple, n'a pas réussi à redresser son franc, c'est uniquement la faute au mauvais vouloir agressif de la grande banque internationale (p. 102). On reste rêveur, en vérité, devant de pareilles inepties! Pour le député Chastenet, comme pour tous les socialistes, le monde économique est un royaume de vol, de fraude, de mensonge et de corruption, tout comme le monde politicien qu'ils connaissent alors si bien, et ils ne se doutent pas que tout est affaire de travail, d'économie et d'intelligence, et que, à l'exception de quelques rares spéculateurs qui d'ailleurs sont toujours intelligents et presque toujours honnêtes, les riches, du plus grand au plus petit, sont, en principe, dignes de la richesse qu'ils ont acquise. Mais ce point de vue, jamais aucun politicien socialiste ou socialisant ne l'admettra, et tous préféreront anathématiser la pieuvre capitaliste et le requin, le corbeau, le vautour, etc., etc., car ces bonnes gens ont vraiment l'air de ne hanter que les bêtes... Dis-moi qui tu hantes...

§

La question des **Monopoles et Industries d'Etat** est plus que jamais à l'ordre du jour, et sur ce sujet on lira avec fruit le petit mais substantiel livre de M. Gustave Kass, auteur d'autres bons ouvrages, *le Maintien à la terre* et *l'Orientation professionnelle*, dont il a été parlé ici.

L'auteur, comme tous les gens sensés, est défavorable à ces monopoles et à ces industries d'Etat, et il est certain que les deux premiers articles de notre relèvement économique devraient être leur remise à l'action privée, avec la suspension de la loi de huit heures, mais il est à craindre que, de par le stupide entêtement

de nos politiciens, ni l'une ni l'autre de ces réformes essentielles ne soit faite, au moins sous la présente législature.

Ce n'est d'ailleurs pas aussi simple qu'on pourrait le croire d'expliquer pourquoi les exploitations publiques sont toujours inférieures en rendement aux exploitations privées, et même presque toujours déficitaires. L'Etat dispose des meilleurs éléments personnels (bons ingénieurs, fonctionnaires probes, etc.) et matériels (le souci d'argent ne l'arrête jamais, puisque le contribuable ne peut pas s'enfuir comme l'actionnaire), et il ne tient qu'à lui de corriger les défauts qu'on lui indique (en organisant des offices autonomes, en réformant le décret sur la comptabilité publique, ou ayant des budgets de régie triennaux ou décennaux, etc.). Mais il y aura toujours dans ses exploitations un vice qui ruinera tout, c'est que l'Etat n'a aucun intérêt à bien gérer puisqu'il ne profite jamais des bénéfices (ceux-ci tombant dans l'anonyme Trésor), ni ne souffre jamais des pertes, celles-ci étant toujours comblées par le contribuable. Seul l'intérêt privé avec son double aiguillon, espoir du gain personnel et crainte de la faillite non moins personnelle, peut obtenir la bonne gestion. Et ce n'est pas un des moindres aveuglements de nos politiciens étatistes de ne pas le voir. C'est également la condamnation d'avance de toutes les organisations socialistes, qu'elles soient d'Etat, de commune ou même de syndicat ; dès qu'il n'y a pas intérêt privé direct, et disons le mot : capitaliste, il y a indifférence, paresse, gabegie et ruine.

Dans le petit livre de M. Kass, on trouvera nombre d'anecdotes suggestives sur le fonctionnement des usines d'Etat, tabacs, allumettes, poudres, arsenaux, téléphones, postes, etc. Partout ingérence de la politique, indiscipline, parasitisme. On est arrivé à cette constatation réjouissante que l'Etat aurait avantage à acheter, par exemple, à l'étranger tous ses tabacs et à continuer à payer ses ouvriers sans qu'ils fassent quoi que ce soit ; leur repos absolu aux frais de la Princesse lui serait moins onéreux que leur relatif travail, avec tous les frais généraux et spéciaux qui l'accompagnent. La comparaison, dans le domaine des chemins de fer, du réseau de l'Etat et des autres est non moins instructive ; ce réseau est toujours bon premier pour le coefficient d'exploitation et bon dernier pour le profit net. De telle sorte que le seul parti à prendre pour cette industrie d'Etat, comme pour toutes les autres sans

exception, serait leur liquidation et leur passage à l'industrie privée. Mais allez faire entendre raison à nos intelligents socialistes !

Parmi les machines étatistes, une des plus grosses est celle des **Assurances sociales**, sur lesquelles M. le Dr Chauveau, sénateur, vient d'écrire un livre sérieux et favorable. Et il est certain qu'on ne peut qu'être bien impressionné, au premier abord, par un plan d'organisation nationale garantissant tous les travailleurs, quels qu'ils soient, contre tous les risques du travail et même de la vie, la maladie, l'infirmité, la vieillesse, l'accident, le chômage, etc. Mais il faut voir les choses de près. Or, ici aussi, l'initiative privée se montre cent fois supérieure à l'intervention étatiste. Actuellement, nos sociétés de secours mutuels groupent près de 5 millions de cotisants, donc la moitié à peu près de notre population de travailleurs mâles adultes, et il ne tient qu'à l'autre moitié d'entrer dans les mêmes organisations qui, par leur souplesse et leur variété, donnent toute satisfaction aux intéressés. Les embrigadements forcés étatistes n'auraient certainement pas leurs avantages et auraient par contre bien des inconvénients (contrainte, lourdeur, cherté, intrusion de la politique, etc.). Sans parler des risques tenant justement à leur qualité étatiste ! La grosse machine d'assurances sociales dont l'Allemagne était si fière a complètement sombré dans le débâcle d'après guerre, et si la portion d'Alsace-Lorraine a échappé à la catastrophe, c'est parce que ces provinces ont cessé d'être allemandes. Ceci dit, je reconnais que l'existence de ces organismes entre Rhin et Moselle est un argument en faveur de leur extension aux départements entre Moselle et Bidassoa, et j'ajoute qu'un système d'assurances sociales favorisant vigoureusement la natalité serait approuvable et ferait passer sur bien des inconvénients. Malheureusement, il n'y a rien de tel dans les projets dont ont accouché jusqu'ici nos législateurs, et le grand système qu'on nous offre ne semble chercher, comme tout ce qui est d'inspiration socialiste, qu'à favoriser la paresse plus ou moins larvée. En vérité, pensons un peu moins à nous faire entretenir quand nous serons vieux ou fatigués, et un peu plus à travailler tant que nous pouvons le faire ! Les Etats-Unis, qui sont le pays le plus travailleur et le moins socialiste qui soit, se préoccupent très peu de ces grosses machines-là ; chacun y fait fortune pour son compte et tout le monde se trouve ainsi assuré !

Mémento. — E. de Morsier : *Les Fourmis-hommes*, Pierre Bossuet et Georges Leroux, éditeurs. Ce petit livre n'a rien de commun avec l'*Homme-fourmi* d'Han Ryner, bien qu'il appartienne lui aussi à ce genre de contes philosophiques auquel nous devons *Micromégas*, *Candide*, etc. Les humains ne sont, en effet, que de misérables fourmis, mais quand ils se laissent guider par la loi de la vie parfaite, ils flamboient comme des étoiles. C'est ce que montre M. de Morsier avec une chaleur magnanime à laquelle tous les lecteurs rendront hommage. — Suzanne Grinberg : *Histoire du Mouvement suffragiste depuis 1848*, Henry Goulet, éditeur. Il s'agit du suffrage féminin, ce que le mot suffragiste ne laisse peut-être pas clairement entendre. L'historique est très documenté et fait penser que la France finira, à l'exemple des autres peuples, par accorder à la femme le droit de vote. Sera-ce un bien ? espérons-le. Mais il faudrait trop de place pour dire ici le pour et le contre. Pour mon compte j'ai proposé, de préférence à des élections où les deux sexes seraient confondus, une chambre consultative uniquement féminine, mais je ne sais pas si cette solution, qui me paraît plus sage, aurait l'agrément des intéressées. — A propos de réformes constitutionnelles, je signale, dans l'*Année politique française et étrangère*, mai 1926, Gamber, éditeur, un travail très important de M. Bernard Lavergne : *Suffrage universel et Suffrage collectif* ou *La représentation au Parlement des corps sociaux*, où je ne critiquerais que l'idée de faire sortir chaque chambre de deux sortes d'élections ; une assemblée doit être homogène, et, dans le même sens d'amélioration du régime parlementaire, j'ai proposé, dans un article, *Vraie et fausse représentation nationale*, qu'a publié la *Revue politique et parlementaire* de septembre, d'adjoindre à nos deux Chambres élues au suffrage universel une douzaine d'assemblées plébiscitaires ou de Chambres consultatives spécialisées, dont une correspond à la représentation des corps sociaux que préconise M. Bernard Lavergne. Mais ces questions sont trop complexes pour être traitées en quelques lignes ; je me contente aujourd'hui de les indiquer.

HENRI MAZEL.

SCIENCE FINANCIÈRE

André Fourgeaud : *La dépréciation et la revalorisation du mark allemand et les enseignements de l'expérience monétaire allemande*, Payot.

M. André Fourgeaud ne nous cache pas qu'il faut être cuirassé d'un triple airain pour entreprendre la lecture de son livre. N'a-t-il pas placé, en effet, à la première page cette épigraphe empruntée à Gladstone : « Ce n'est pas seulement par amour que bien des gens sont devenus fous, mais aussi en réfléchissant aux

questions monétaires. » Ceux qui voudront méditer sur **La dépréciation et la revalorisation du mark allemand et les enseignements de l'expérience monétaire allemande** sont donc avertis. Il ne semble pas cependant que la condamnation soit sans appel. Il apparaît au contraire qu'un au moins de ces spécialistes des questions monétaires a échappé au péril. Celui-là, c'est M. André Fourgeaud lui-même, car son livre est du jugement le plus sain.

Les trois parties dont se compose cette étude étaient indiquées par le sujet même : d'abord l'histoire de la dépréciation du mark. Ici, l'auteur se propose d'amasser des matériaux, de les classer, de rechercher objectivement les relations possibles des phénomènes monétaires entre eux, et d'accumuler des observations décisives pour pouvoir aborder, avec des armes et des arguments, la discussion théorique de l'interprétation des phénomènes contemporains qui fait l'objet de la deuxième partie. La troisième est consacrée à l'étude des étapes successives de la revalorisation du mark : le Reich est revenu de ses erreurs et fait une juste application des enseignements coûteux de l'expérience monétaire qu'il a vécue. Dans sa conclusion, l'auteur se propose de rapprocher la dépréciation du mark de l'actuelle dépréciation de notre franc, de montrer ce qu'elles ont de semblable, et de dégager de là des directives précises qui doivent permettre d'aborder utilement et efficacement la restauration de nos finances et de notre monnaie.

L'expérience monétaire allemande se singularise parmi celles de bien d'autres pays, d'abord parce qu'elle fut plus complète ; ensuite parce que le redressement du mark fut très rapide et que, dans le retour à l'étalon d'or, l'Allemagne a utilisé une monnaie transitoire inaccoutumée, dont il n'existe d'autre exemple que dans l'histoire monétaire de la France, sous le Directoire.

Mais, selon M. André Fourgeaud, si ces traits suffisent à caractériser nettement le mark au milieu des autres monnaies dépréciées, on doit reconnaître, après une étude approfondie, que l'évolution de la devise allemande ne s'est distinguée, dans l'ensemble, de celle de ses voisines que par l'ampleur des mouvements. Dans ses étapes successives, dans son influence sur la vie économique et sociale, dans ses répercussions sur l'Etat, la dépréciation du mark permet d'observer des phénomènes sem-

blables à ceux que l'on peut constater dans l'évolution de bien d'autres monnaies avariées, mais démesurément grossies. Et c'est là précisément tout l'intérêt que présente l'histoire de la devise allemande pour l'économiste. A la faveur du relief saisissant accusé par les phénomènes, on peut déceler certaines observations, qui échappent, en temps ordinaire, à l'attention de l'observateur, et l'action de certains facteurs qu'il est difficile, dans les cas normaux, d'apercevoir et d'analyser.

On sait que l'inflation amène la baisse du change et la hausse des prix ; tel est du moins la marche des phénomènes au début. Ensuite, au contraire, il y a un renversement de ces relations ; il apparaît plutôt que c'est le change qui commande aux prix et à la circulation et que cette dernière tend, en s'élevant, à atténuer la contraction de la valeur du stock monétaire par suite de l'augmentation des prix, consécutive à la baisse du change. Au milieu de cet amas complexe de phénomènes, certains faits ont particulièrement retenu l'attention de notre auteur : d'abord la divergence entre le niveau des prix de gros et des prix de détail, ceux-ci étant toujours moins élevés que ceux-là ; puis le double pouvoir d'achat du mark, plus élevé à l'intérieur qu'à l'extérieur de ses frontières. Ensuite un renversement complet dans l'aspect de ce phénomène, la dépréciation interne du mark rejoignant et parfois dépassant la dépréciation externe.

Cette dépréciation a pour conséquence une période d'excitation. Mais qui n'en connaît maintenant les dangers ! Tragique situation du commerçant qui, tout en vendant ses stocks à des prix doubles ou triples de ce qu'il les a payés, n'encaisse pas suffisamment pour les renouveler d'une manière équivalente. Et cette position s'aggravait en Allemagne du fait que les détails de livraison étaient longs et que les marchés stipulaient le cours du jour de la livraison. Après avoir eu l'illusion de la richesse, le petit commerçant constate tout à coup, comme l'exportateur, son appauvrissement et l'usure rapide subie par ses fonds de roulement. Le législateur allemand s'est alors décidé à intervenir dans le domaine des prix, du change et de l'agio. M. André Fourgeaud cite les principaux de ces textes, et il en commente les effets désastreux. Pour illustrer les méfaits de l'interdiction de l'agio, il cite l'anecdote du marchand de clous, qui fit fureur en Allemagne. Un Allemand, possédant un stock imposant de Reichs-

banknoten, se demanda ce qu'il fallait en faire. Il s'en fut consulter un banquier de ses amis qui n'eut pas de peine à le convaincre d'échanger ses billets contre des valeurs réelles. Il lui conseilla de se rendre acquéreur d'un fonds de clouterie qui avait toujours prospéré. L'Allemand suivit le conseil et acheta le magasin contenant un stock de 10.000 kilos de clous. Trois mois après, les clous avaient haussé dans de telles proportions que l'heureux négociant réalisait sur son stock un bénéfice considérable. Il le vendit. Que faire de cette masse de billets reçus en échange ? Il racheta des clous. En raison de la lenteur des livraisons, de la hausse continuelle, il ne put toutefois en acheter que 7.000 kilos, malgré tout l'argent qu'il possédait de la vente précédente. Bientôt après, une nouvelle hausse lui permit de revendre le nouveau stock à un prix fabuleux. Mais quelle que fût l'importance de son bénéfice, il ne put renouveler son stock que de 2.000 kilos. Et ainsi de suite, si bien qu'un beau jour, vers la fin de 1923, il ne put racheter qu'un seul clou. Il le fixa au mur et se pendit.

Embrassant d'un seul regard l'évolution de la devise allemande, un fait, aux yeux de M. André Fourgeaud, domine tous les autres : c'est précisément cette suppression de l'agio. Que ce soit dans l'examen des répercussions de la dépréciation du mark sur la production et sur le commerce, ou sur la répartition des biens et de la vie sociale, ou encore sur les finances publiques, l'interdiction de l'agio se révèle au premier plan à l'origine des perturbations économiques.

La suppression de l'agio, l'interdiction de la clause-or et diverses autres interventions législatives tendent à faire perdre aux nationaux la notion exacte de la dépréciation subie par la monnaie, en supprimant toute base de comparaison. Or, la monnaie, M. Fourgeaud le rappelle, est formée de deux éléments distincts : en tant qu'unité de compte, elle joue le rôle de mesure de la valeur ; en tant qu'instrument de paiement, elle est un moyen légal de se libérer d'une dette. L'interdiction de l'agio revient à supprimer le rôle d'unité de compte pour ne laisser subsister que celui d'instrument légal de règlement. Lorsque l'Etat allemand déclare : « Le mark reste le mark » (*Mark bleibt Mark*) celui-ci devient un étalon de la valeur spécial au pays qui l'utilise et dans les frontières duquel il possède juridiquement

un pouvoir propre d'achat. La base de référence pour apprécier la valeur du mark est alors double : l'une est le cours du change, qui mesure son pouvoir d'achat extérieur par rapport aux autres monnaies étrangères stables ; l'autre est la hausse moyenne des prix à l'intérieur, qui mesure indirectement son pouvoir d'achat interne. Si le pays dont il s'agit n'avait aucun rapport avec les Etats qui l'entourent, on pourrait admettre l'efficacité des interventions de l'Etat ; mais en fait, comme le signale notre auteur, la monnaie nationale obéit à une véritable loi des vases communicants : les importateurs paient leurs achats à l'étranger d'après les prix mondiaux, c'est-à-dire d'après les prix-or ; les exportateurs au contraire vendent à l'étranger d'après le niveau plus bas des prix internes, donc à perte. La hausse des denrées et des marchandises d'importation se répercute par échelons dans tout l'organisme économique, entraînant une hausse générale des marchandises et des services qui n'est autre chose qu'une nouvelle dépréciation interne contre laquelle l'Etat est impuissant. D'autre part, malgré l'apparence d'exportations florissantes, la balance des comptes demeure déficitaire et le change poursuit son mouvement amenant un renchérissement du prix des importations. Cette hausse venue de l'extérieur provoque à son tour le déséquilibre budgétaire en augmentant objectivement les dépenses et en contractant les recettes correspondantes. Le budget le plus soigneusement équilibré se disloque ; il n'est d'autre ressource alors qu'une nouvelle inflation. Elle détermine une nouvelle dépréciation interne, et, à travers le jugement défavorable de la spéculation étrangère, une nouvelle chute du change. La panique des nationaux se manifeste dès lors par une recherche acharnée des valeurs réelles, par l'évasion des capitaux ; on ne veut plus connaître qu'une mesure de la valeur : le dollar ou la livre ; et l'agio reparaît. La dépréciation interne rejoint la dépréciation externe, et parfois même la dépasse, parce que les nationaux anticipent sur une dépréciation prévue. A ce moment apparaît l'inanité des interventions législatives.

Il ne reste, écrit M. Fourgeaud, qu'à consacrer ce qu'une coûteuse expérience a si nettement démontré ; il faut créer de toutes pièces une monnaie d'or ou sur la base de l'or, qui soit à la fois monnaie de compte et monnaie effective, et rétablir l'agio sous la forme du régime de la dualité monétaire. L'ancienne monnaie dépréciée subsiste à titre

d'instrument légal de règlement d'après son rapport de valeur avec la nouvelle monnaie or. Il devient alors possible d'intervenir efficacement sur le marché du change, en offrant à un taux fixe des moyens de règlement sur l'étranger. La péréquation des prix mondiaux et internes fait disparaître la menace d'un déséquilibre occulte de la balance des comptes ; la stabilité de la monnaie supprime la fuite devant la monnaie et l'évasion des capitaux, favorise le rapatriement des crédits exportés, permet d'équilibrer le budget, d'accroître les ressources fiscales et de restaurer les finances de l'Etat. En un mot, la stabilité ramène la confiance.

Nous n'avons pu que résumer très brièvement l'ouvrage de M. Fourgeaud, nous bornons à en extraire en quelque sorte les idées générales. Nous renvoyons à l'œuvre elle-même ceux qui s'intéressent à ces questions monétaires. Ils y trouveront force statistiques et graphiques et n'auront pas à regretter d'en avoir entrepris la lecture, à moins qu'ils ne soient de ceux à qui, selon Gladstone, la finance fait perdre la tête.

LOUIS CARIO.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

Un nouveau coup d'œil sur l'affaire Steinheil. Edmond Locard : *Le Crime et les criminels* (Renaissance du Livre). — Marguerite Steinheil : *Mes mémoires* (Ramlot édit). — Marcel Nadaud et André Fage : *Les grands drames passionnels* (Edit. Anquetil).

M. le Dr Locard, chef du laboratoire de police technique de Lyon, est un adepte fervent de la police scientifique. Il y est passé maître et en a prôné les vertus dans une série d'ouvrages si estimés qu'ils ont été traduits en plusieurs langues. Le service de répression lui doit de surprenantes réussites ; c'est dire qu'en ce domaine, sa parole fait autorité. Nul ne conteste plus les avantages de son système, dont malheureusement l'application n'est pas toujours possible. Je trouve précisément dans le dernier livre de cet éminent praticien : *Le Crime et les Criminels*, le récit d'une affaire, demeurée fort embrouillée, où le rôle de la police scientifique s'est réduit pour ainsi dire à néant, et n'a pu apporter la moindre lueur aux magistrats chargés de l'élucider. Il s'agit de l'affaire Steinheil, que j'ai déjà exposée dans mes *Souvenirs de police*, mais sur laquelle je suis bien obligé de revenir, puisque M. le Dr Locard en donne une version différente,

(1) *Au temps de Félix Faure* (Payot édit.)

et je me sens d'autant plus à l'aise pour discuter sa version qu'ici M. le Dr Locard ne se prévaut plus de sa qualité d'expert légiste. Abandonnant son propre domaine, il n'a d'autre souci que d'interpréter, comme je l'ai fait, armé du seul raisonnement, les données de l'instruction, pour en tirer une conclusion logique.

Pas plus que moi, M. le Dr Locard n'admet la version d'un « crime crapuleux », c'est-à-dire commis par des malfaiteurs de profession, mais, selon lui, le crime n'aurait pas été prémédité. L'auteur en serait un ami de Mme Steinheil, « un très noble étranger » qu'elle aurait introduit nuitamment, dans sa villa de l'impasse Ronsin, avec l'arrière-pensée de lui extorquer la forte somme. Une discussion s'en serait suivie, qui aurait attiré le mari. L'ami, croyant à un guet-apens, aurait sauté à la gorge de l'intrus et l'aurait étranglé, tandis que Mme Japy, tirée de son lit au bruit de la lutte, et survenue à son tour, aurait été foudroyée de saisissement.

L'hypothèse est plausible en ce sens que le débile M. Steinheil était à la merci du moindre choc, et que Mme Japy souffrait d'une maladie de cœur. Elle est plausible, surtout, en ce sens que Mme Steinheil ne jouissait pas d'une vertu de réputation farouche, et que le ménage était dévoré de besoins d'argent, mais cette hypothèse a contre elle le lieu où le drame s'est produit. Il ne faut pas oublier que la famille Steinheil villégiaturait, alors, à Bellevue. Pourquoi Mme Steinheil avait-elle décidé de venir coucher, cette nuit-là, à Paris ? Pour y recevoir son amant ? Comment, soucieuse d'apparat et de tape-à-l'œil, aurait-elle consenti à exercer ses pouvoirs de séduction dans une maison abandonnée, aux meubles recouverts de housses, aux rideaux décrochés ? Et pourquoi, surtout, y aurait-elle amené son mari ? Parce que, dit M. Locard, le mari s'était fait, dans la circonstance, le complice de sa femme. C'est bien mal le connaître. Même décidé à fermer les yeux, M. Steinheil n'aurait jamais poussé la complaisance jusqu'à ce point. Son excès d'aveuglement peut surprendre le vulgaire, pas un psychologue aussi averti que M. Locard, qui nous conte lui-même l'histoire d'un mari ne pouvant se détacher d'une femme criminelle, qui voulait l'empoisonner. M. Steinheil appartenait à cette catégorie de maris-là. S'il avait été d'humeur accommodante, Mme Steinheil n'aurait pas eu besoin de recourir à la « tante Lili ». Admettons, néan-

moins, pour un instant, la version de M. le Dr Locard. Il ne s'agissait plus d'un véritable assassinat, mais d'un meurtre accidentel. Le meurtrier se trouvait en état de légitime défense. Il ne risquait pas trop à se faire connaître. Il était sûr de l'acquittement.

Je sais bien qu'il y a l'honneur du nom, et qu'un gentilhomme, même assuré de l'acquittement, peut avoir ses raisons d'esquiver le scandale de poursuites. Peut-être même, me dira M. le Dr Locard, était-ce pour le couvrir que M. Hamard, le chef de la Sûreté, avait tenté, sans doute par ordre, d'accréditer la version d'un « crime crapuleux », mais tout de même, ça se serait su, comme dit l'autre, et les débats auraient pris un autre tour.

Et si l'hypothèse de M. le Dr Locard explique, dans une certaine mesure, la présence du mari à la villa de l'impasse Ronsin, elle n'explique pas la présence de Mme Japy. Etait-ce donc pour la rendre témoin de ses débordements, que Mme Steinheil l'avait mandée d'urgence de province et forcée à coucher près d'elle, à Paris ? Or, toute la clé de l'affaire est là.

Mais, au fait, où M. Locard a-t-il pris que le meurtrier fût un « très noble étranger » ? Mme Steinheil parle bien dans ses *Mémoires* d'un étranger qui la poursuivait, non pour obtenir ses faveurs, mais pour s'emparer, de gré ou de force, de documents et de bijoux précieux qu'elle détenait. Elle ne nous le donne nullement pour un gentilhomme. Bien au contraire. Il s'agirait d'une sorte de courtier véreux, de trafiquant louche. Au surplus, elle ne nous en a parlé qu'après coup. Au cours des débats, elle n'y fit jamais allusion, pas plus qu'aux papiers secrets et aux bijoux (un collier de perles) qu'elle affirme, dans ses *Mémoires*, tenir de Félix Faure. L'histoire de ce collier de perles que le Président lui aurait donné en lui disant : « Ne le portez jamais, car si l'on venait à découvrir qu'il est tombé entre mes mains, je n'aurais plus qu'à me brûler la cervelle », est bien la chose la plus abracadabrante qui soit. Mme Steinheil se voit amenée, après nous l'avoir narrée, à déclarer « qu'elle n'y a jamais rien compris elle-même ». Il est probable que papiers et bijoux n'ont jamais existé que dans son imagination et qu'elle ne les en a sortis que pour se prêter figure d'Egérie de Félix Faure. A l'entendre, elle aurait, sous sa présidence, véritablement gouverné l'Etat. Elle aurait assisté, derrière un paravent, aux délibérations des conseils des ministres, et le Président n'aurait pris aucune décision sans

l'avoir consultée. Il aurait même, pour lui témoigner sa reconnaissance, donné une revue navale en son honneur. Une sirène ! C'était tout indiqué, mais comment prêter foi à de pareilles divagations ?

Pour en revenir à l'étranger, dont Mme Steinheil néglige d'ailleurs de nous dénoncer la nationalité, il n'aurait pu être que l'instigateur du crime. Jusque dans ses *Mémoires*, Mme Steinheil s'en tient à sa première version, celle des Assises : trois lévites noires et une « rouquine ». Seulement, ces trois lévites n'auraient plus dissimulé trois apaches, mais des agents de la police politique ou d'un service d'espionnage quelconque, soit français, soit étranger, car le fameux collier aurait été dérobé à la souveraine d'un puissant empire (?). C'est alors que Mme Steinheil se souvient — mais un peu tard — que l'un des trois déguisés avait un accent étranger. Or, conçoit-on que trois agents d'un service occulte, où l'on n'emploie guère que des finauds expérimentés, aient choisi, pour opérer leur cambriolage, précisément la nuit où il y avait du monde dans la villa ? Et s'ils la supposaient inhabitée (ce qui ne s'expliquerait guère de la part de gens, d'ordinaire si bien renseignés), comment les supposer assez naïfs pour s'imaginer que Mme Steinheil n'avait pas emporté avec elle, à Bellevue, ses perles et ses documents et, surtout, assez irréfléchis pour s'adjoindre, dans leur expédition secrète, une « rouquine » des boulevards extérieurs ? Il fallait donc chercher autre chose.

Tout ce que la police scientifique a pu découvrir dans cet *imbroglio,* c'est que Mme Steinheil mentait en se prétendant ligotée par des malfaiteurs, qui lui auraient mis un tampon d'ouate dans la bouche, pour l'empêcher d'appeler au secours. Son ligotage artificiel n'avait laissé aucune empreinte sur son corps, et le tampon d'ouate, recueilli près d'elle, n'était pas humecté de salive, mais vous pensez bien que les magistrats instructeurs n'avaient pas besoin de ces conclusions des experts légistes pour être édifiés sur la valeur des allégations de Mme Steinheil, pas plus que sur la signification de la tache d'encre violette relevée sur sa cuisse. Pour le reste, le champ restait ouvert aux hypothèses, et si une lumière a failli jaillir de tant de ténèbres, le mérite n'en revient pas à la police scientifique.

Que M. le Dr Locard veuille bien relire la réquisitoire de M. l'avocat général Trouard-Riolle, qu'il trouvera résumé dans

l'ouvrage récent de MM. Marcel Nadaud et André Fage : *les Grands drames passionnels* ; il verra que la préméditation était nettement établie, à ses yeux, par la présence même, à la villa Ronsin, la nuit du crime, de Mme Japy. La conviction — ou si vous préférez — l'hypothèse de M. l'avocat général, était que Mme Steinheil avait décidé de se débarrasser de son mari pauvre, pour se remarier avec un homme riche.

Mais, dit-il, si on la trouve seule ligotée à côté de son mari, c'est se dénoncer elle-même. Alors, avec le tempérament astucieux et perfide qu'on lui connaît, elle a attiré sa mère à Paris, non pas pour la tuer, mais pour en faire l'instrument du crime. Elle a voulu un témoin de bonne foi. Elle a voulu qu'on trouve sa mère ligotée, comme elle, sur son lit.

Elle pensait que sa mère survivrait à son ligotage, pratiqué par un complice masqué. Elle n'avait pas songé à sa maladie de cœur.

N'empêche, me direz-vous, que ce complice n'a jamais été identifié. Poursuivons la lecture du réquisitoire : *Mme Steinheil n'a pas tué sa mère, elle n'a tué que son mari, mais elle ne l'a pas tué seule. Elle avait une complice. Trouvant, dans son entourage, une femme plutôt qu'un homme, elle l'a fait venir.*

Et cette complice, disent MM. Marcel Nadaud et André Fage, l'avocat général la désigne, la précise, établit sa part de complicité, mais sans oser la nommer. Voici, d'ailleurs, leur récit concernant cet incident d'audience :

— Qui est-ce ? crie d'une voix sifflante Mme Steinheil.

Qui est-ce ? Nul ne l'a nommée. Tous l'ont reconnue. Mais sans preuve directe, impossible d'accuser. Et le lendemain, quand Mariette demandera, d'une voix arrogante, si, par hasard, ce n'est pas elle que l'avocat général a entendu désigner, M. de Valles, d'une voix douce, sera obligé de la rassurer, sous la menace d'un avocat, Me Bernardeau, que la terrible vieillarde aura amené avec elle.

Imitons les scrupules de M. l'avocat général. N'attribuons même à son réquisitoire que la valeur d'une conjoncture (mais du moins, vraisemblable, c'est-à-dire répondant à toutes les objections possibles), et inclinons-nous, comme il sied, devant la décision du jury souverain qui a déclaré Mme Steinheil innocente, mais convenons qu'il résulte de l'examen de cette affaire : que si les anciennes méthodes d'induction ont, en matière de police ju-

diciaire, leurs défaillances, on aurait tort de trop compter, pour y remédier, sur les nouvelles méthodes du service anthropométrique et les expériences de laboratoires.

ERNEST RAYNAUD.

PRÉHISTOIRE

Chronique de Glozel. — Le problème de Glozel est entré, au cours de l'été 1926, dans une phase nouvelle, celle de la reconnaissance officielle par des savants dont la compétence et l'autorité sont hors de contestation possible, et dont plusieurs s'étaient tenus sur une réserve parfois excessive dès les premières nouvelles de la découverte. Plusieurs d'entre eux se sont rendus sur place et ont examiné de près les conditions du terrain où les objets ont été trouvés. D'autres savants encore, préhistoriens ou archéologues classiques, vont s'y rendre prochainement. C'est évidemment l'opinion de ceux qui ont vu la station, qui ont assisté à des fouilles ou qui en ont fait eux-mêmes, et qui ont eu entre les mains les objets des deux collections Fradin à Glozel et Morlet à Vichy, qui importe le plus. Comme le *Mercure de France* a pris, le premier dans la presse, position dans le débat, il nous semble opportun de tenir nos lecteurs au courant des phases ultérieures de la discussion. Nous ne reproduirons ici que les textes qui ont un caractère officiel ou qui expriment des opinions motivées, fondées sur des faits nouveaux.

Pour toute la période qui va depuis la première découverte de 1925 jusqu'à la fixation des questions de priorité et d'authenticité, nous renvoyons aux numéros suivants du *Mercure de France*, où l'on trouvera en outre des indications bibliographiques :

1er décembre 1925, p. 487-490. A. van Gennep: *Préhistoire*, analyse critique du fascicule 1 de Morlet et Fradin, *Une nouvelle station néolithique.*

1er avril 1926, p. 35-50. Dr A. Morlet : *Invention et diffusion de l'alphabet néolithique.*

1er juin 1926, p. 79-93. Dr A. Morlet : *L'alphabet néolithique de Glozel et ses ascendances.*

Ibidem, p. 93-99. A. van Gennep : *Une visite à Glozel.*

1er août 1926, p. 702-708. Joseph Viple, B. Clément, A. van Gennep : *A propos des découvertes de Glozel.*

15 août 1926, p. 183-188. Dr A. Morlet, Mlle A. Picandet, Emile Fradin: *Autour des découvertes de Glozel.*

15 septembre, p. 562-567. Dr A. Morlet : *Idoles phalliques et bisexuées.*

Ibidem, p. 755 : Dr A. Morlet, *Lettre ouverte à M. Audollent.*

La publication des trois fascicules de MM. Morlet et Fradin et de l'article, dans le *Mercure de France* du 1er août, du Dr Morlet sur l'*Alphabet néolithique de Glozel*, a donné occasion à M. Henry de Varigny, dont la compétence en anthropologie et en préhistoire est bien connue des spécialistes, d'exposer les éléments du débat aux lecteurs de l'*Echo de Paris*, n° du 11 août 1926. Il présente avec beaucoup de précision les arguments opposés et tend à adopter l'opinion du Dr Morlet que les signes de Glozel constituent un alphabet néolithique, d'où suivrait que « c'est l'Occident qui aurait inventé le premier alphabet linéaire ».

Cet article, partiellement résumé par le même écrivain dans les *Débats* du 12 août, a déterminé M. Camille Jullian, qui s'était intéressé à la station de Glozel dès le premier jour, à intervenir par une lettre à M. de Varigny que celui-ci a publiée dans les *Débats* du 20 août et que voici :

Cet alphabet n'a absolument rien de néolithique. C'est de l'écriture cursive latine du temps des empereurs romains, et ce qu'il y a de tracé sur les briques représente des formules magiques, paroles d'incantation ou d'envoûtement, comme nous en possédons déjà un grand nombre. La découverte est assez curieuse au point de vue archéologique, mais elle rentre dans le domaine banal de la sorcellerie classique.

Cette opinion, M. Jullian l'avait d'ailleurs exposée déjà dans la *Revue des Etudes anciennes*, dont il est le directeur, tome XXVIII, n° 3, juillet-septembre 1926, p. 13 :

Les fouilles de Ferrières-sur-Sichon : MM. Morlet et Fradin publient un nouveau fascicule sur leurs fouilles [il s'agit du deuxième]. Je ne peux que répéter ce que j'ai déjà dit. L'alphabet est inspiré des alphabets méditerranéens qui avaient cours aux IIIe et IIe siècles avant notre ère, et c'est sans aucun doute une cursive des temps impériaux. Et les auteurs du fascicule rendraient à la science plus de services en nous donnant enfin un exposé détaillé des fouilles, des couches, des gisements, qu'en s'obstinant dans une étude plus qu'aventureuse sur les alphabets néolithiques ou égéens. Car il y a dans ces découvertes des éléments de mystère qu'il importe d'abord de dissiper. Mêmes

remarques à propos de l'article du Dr Morlet dans le *Mercure de France* du 1er avril.

Il ne faut pas oublier au sujet de ces fouilles et de leur alphabet (la chose principale et peut-être la seule chose à considérer), que cet alphabet se retrouve identique dans un bracelet de schiste trouvé à Sorbier dans l'Allier et peut-être sur une hache polie trouvée aussi à Saussat, découvertes de M. Clément (voir Pérot, *Bull. de la Soc. Préhist.*, 27 février 1917), sur une hache trouvée sur l'emplacement du fameux atelier de bracelets de Montcombroux (en 1925, par M. Clément), enfin sur un ou plusieurs éléments de bracelets de ce même atelier (il faudrait examiner aussi les produits de Buxières et de Saint-Menoux; (cf. Déchelette, *Manuel*, t. III. p. 314, renvoyant au travail de M. Pérot). J'ajoute que l'enquête doit porter non seulement sur cet ensemble, mais sur d'autres signes qu'on me dit être gravés çà et là sur des haches polies, sur ceux de la plaque de Guérande (*Revue des Ét. anc.*, 1915, p. 68), au Musée de Nantes, sur la brique d'Aix (*Revue*, 1909, p. 51), sur la pastille de verre de Muensingen (Déchelette, *loc. cit.*, t. II, p. 1321), etc. Je ne peux que souscrire aux observations et réserves au sujet de ces fouilles par M. J. Viple dans le *Bulletin de la Société du Bourbonnais*, de janvier-février 1926.

Il s'agit de l'article où M. Viple prend à son compte la théorie phénicienne, auquel il a été fait allusion dans les chroniques du *Mercure*, et sur lequel il est inutile maintenant de revenir, chacun des intéressés ayant indiqué sa part personnelle dans les premières découvertes. La lecture des inscriptions d'après des photogravures étant difficile, M. A. van Gennep avait demandé au Dr Morlet communication de photographies originales ; il en a reçu, les a étudiées et envoyées à M. Jullian, qui écrit, même numéro de sa *Revue*, p. 21 :

Je reçois et examine les photographies des briques. Toutes ces lettres sont de la cursive latine à survivances italiotes. Ce sont *laminæ litteratæ* à formules magiques, gnostiques ou basilidiennes, comme on voudra, et tout cet ensemble vient de quelque sanctuaire de source, et date des empereurs romains. Voilà du beau travail pour M. Audollent, qui est sur place.

Au mois d'août 1926, M. Salomon Reinach, membre de l'Institut et directeur du Musée des Antiquités de Saint-Germain, a passé deux jours à Vichy et à Glozel, le premier en compagnie de M. Seymour de Ricci ; il a examiné d'abord les deux collections ; le deuxième jour, on a fouillé sous ses yeux, et aux en-

droits qu'il a indiqués ; on a exhumé, de l'argile vierge, plusieurs objets que M. Reinach a pu examiner de près et qui étaient pour la plupart traversés de racines, réponses directes à l'objection faite par certains que le terrain avait été « salé », ni plus ni moins qu'un placer d'or en Californie.

De retour de Vichy, M. Salomon Reinach a fait une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, à la séance du 27 août, dont voici le résumé d'après le procès-verbal :

Revenu avant-hier de Glozel, près Vichy, où les fouilles de MM. Morlet et Fradin ont été continuées en sa présence, M. Salomon Reinach déclare qu'il n'y a, à son avis, aucune possibilité de croire à une mystification, comme on l'a supposé, en ce qui concerne les tablettes à inscriptions dont on a déjà parlé. Une de ces tablettes et une statue d'argile, d'un type extrêmement curieux et nouveau, ont été exhumées sous ses yeux et dans des conditions qui rendent toute fraude impossible. Il n'y a nul vestige de métal, nul fragment, même minuscule, de poterie gauloise ou romaine. En revanche, il y a des galets portant des gravures d'animaux qui, malgré leur médiocrité artistique, se rattachent évidemment aux gravures et peintures réalistes du bel âge du renne. A Glozel, cet âge est déjà loin, mais celui des métaux l'est aussi : la date de 4.000 ans avant notre ère serait un minimum. Les tablettes inscrites, au nombre de plus de cinquante aujourd'hui, révèlent à cette époque reculée une écriture déjà bien constituée et régulière, dont certains signes sont nouveaux, tandis que d'autres rappellent d'une manière surprenante, bien faite pour éveiller des soupçons auxquels M. Salomon Reinach estime qu'il faut renoncer, les alphabets phénicien, grec archaïque et italique. Il n'y a pour l'instant aucune chance de déchiffrer et d'interpréter ces textes. MM. le docteur Morlet et Fradin, auxquels la science doit des découvertes inattendues, paradoxales, ont bien mérité d'elle.

Dans ce résumé n'apparaît pas une partie de la communication de M. Reinach, où il exposait l'opinion de M. Seymour de Ricci qui, sans avoir assisté à la fouille du deuxième jour, avait déclaré que tous les objets étaient faux. Nous empruntons au compte rendu par les rédacteurs attitrés de divers journaux qui assistaient à la séance le passage qui se rapporte à cette accusation de faux.

M. Salomon Reinach a d'abord fait remarquer qu'il était un témoin oculaire, car il était allé dans le village de Glozel, situé dans l'Allier, aux environs de Vichy. Il avait un compagnon de voyage, M. Seymour

de Ricci, qui lui, il est vrai, n'a point cru à l'authenticité des inscriptions examinées.

Mais M. Seymour de Ricci n'a pas eu sous les yeux des pièces à conviction importantes.

« Moi, j'ai vu et touché », a dit M. Salomon Reinach. « Maintenant, je crois. »

A la séance suivante de l'Académie des Inscriptions, le 3 septembre, le secrétaire perpétuel, M. Cagnat, le maître incontesté de l'épigraphie romaine, et dont l'opinion serait intéressante à connaître, a lu la lettre suivante que lui avait adressée de Ciboure M. Camille Jullian :

Les objets dits trouvés à Glozel sont de deux sortes. Les uns ne sont pas authentiques, les autres le sont.

Je ne m'occupe que de ces derniers pour le moment.

Ceux-ci proviennent tous d'une *officina feralis*, d'un logis de sorcière attenant à quelque sanctuaire rural de source et de forêt.

Il n'importe qu'il y ait parmi ces objets des fragments d'instruments en silex ou des têtes de hache en pierre polie : c'était chose banale dans ces sanctuaires de recueillir tous les objets que nous appelons préhistoriques.

Le sanctuaire d'où proviennent les objets de Glozel est de l'époque des empereurs romains Antonins ou Sévères.

Les figurines où l'on croit voir des idoles néolithiques sont des poupées d'envoûtement si communes chez les sorciers.

Quant aux briques à inscriptions, ce sont les *laminæ litteratæ* dont parle Apulée, les tablettes où l'on inscrivait les formules magiques d'incantation, d'envoûtement, de recettes, etc.

Les formules inscrites sur les briques de Glozel se réfèrent surtout à la chasse, à la pêche, à la vie rurale, à l'amour.

Elles sont gravées en écriture cursive latine, soit par lettres isolées, soit par lettres liées.

De toutes manières, il faut exclure absolument l'époque néolithique ou préhistorique.

Lecture ayant été donnée de cette lettre, M. Salomon Reinach annonça qu'il ferait prochainement une communication nouvelle sur les fouilles de Glozel et affirma qu'aucun doute n'est plus permis sur l'authenticité des objets découverts. Cette opinion catégorique semble être la conséquence d'une visite à Glozel d'un savant portugais, M. Leite de Vasconcellos, qui, d'après une interview du Dr Morlet, publiée dans le *Journal* du 6 septembre 1926, et sa lettre ouverte à M. Audollent, publiée dans les échos

du *Mercure* du 15 septembre, aurait constaté une ressemblance frappante entre les objets à inscriptions découverts à Glozel et d'autres de même nature, découverts au Portugal il y a une quarantaine d'années. L'étude du mémoire portugais publié à cette date aurait déterminé la conviction de M. Salomon Reinach.

Entre temps, le Dr Morlet, ému par la distinction que M. Jullian faisait entre des plaques à inscriptions « authentiques » et d'autres qu'il se refusait à regarder comme telles, a adressé au directeur du *Moniteur du Puy-de-Dôme et du Centre* une lettre de rectification qui a été publiée dans le numéro du 7 septembre, et que voici :

Vichy, le 5 septembre 1926.

. . . .

J'ai pour l'œuvre considérable de M. Jullian, notre illustre historien des Gaules, la plus profonde admiration. Cependant, le respect de la vérité m'oblige à lui poser, si vous le voulez bien, par l'intermédiaire de votre journal, quelques questions sur la façon dont il traite le problème archéologique de Glozel.

Tout d'abord, comment M. Jullian peut-il « nier l'authenticité de certains objets et croire à l'authenticité des autres » puisqu'il n'est pas venu les voir ? Ne serait-il pas porté à n'authentifier que ceux qui semblent en accord avec son hypothèse et à rejeter ceux qui l'infirment ? Pourquoi n'accompagne-t-il d'aucune explication ni preuve son affirmation que nos trouvailles « ne peuvent appartenir à l'époque préhistorique » (*Journal des Débats*, du 20 août, — *Revue des Études Anciennes*, juillet-septembre 1926) ? En serions-nous encore au « magister dixit » de nos pères ?

Où M. Jullian voit-il des « ligatures » entre les caractères de nos tablettes, comme cela est l'usage dans la cursive latine ? Malgré toute ma bonne volonté, je n'ai jamais pu en trouver aucune.

Comment M. Jullian peut-il ramener aux 22 lettres latines, auxquelles doivent nécessairement correspondre les signes gnostiques des tablettes magiques, les 90 (quatre-vingt-dix) types de signes alphabétiformes relevés sur nos tablettes d'argile ? Et puisqu'il en existe plusieurs encore inédits, comment M. Jullian a-t-il pu trouver leur équivalence, alors qu'il les ignore ?

J'ajouterai que tous les épigraphistes et celtisants consultés en France et à l'étranger ont été unanimes à déclarer qu'ils ne voyaient rien là qui se rapproche, même de loin, de l'épigraphie latine.

Les fouilles de Glozel ont livré, dans un même niveau archéologique :

de nombreuses industries préhistoriques (harpons en bois de cervidé — gravures animales sur galets — poteries ornées), sur lesquelles se retrouvent les mêmes signes alphabétiformes que sur nos tablettes. La théorie facile des objets réemployés ne pourrait se soutenir que s'il s'agissait de quelques pièces, et encore ?...

D'ailleurs, dans l'hypothèse gallo-romaine, on retrouverait dans le champ de fouilles des débris de poteries caractéristiques de cette époque. M. S. Reinach vient de déclarer à l'Académie des Inscriptions « qu'il n'y a nul vestige de métal, nul fragment, même minuscule, de poteries gauloises ou romaines ». Et M. Reinach a assisté à nos fouilles.

Il est possible qu'avec de nombreux caractères alphabétiformes de Glozel, combinés tant de fois entre eux sur plus de 50 tablettes, on puisse croire reconnaître des mots latins, surtout si on ajoute ou si on supprime des lettres. On a bien cru y reconnaître des mots arabes... et on a également traduit.

Enfin, si M. Jullian a trouvé la clé de l'alphabet de Glozel, il doit pouvoir traduire toutes nos tablettes d'argile et tous les galets gravés que nous avons publiés.

M. Salomon Reinach avait promis, à la séance de l'Académie des Inscriptions, de donner des renseignements complémentaires lors d'une séance ultérieure. Il a tenu sa promesse dès le début de celle du 10 septembre. Nous publions ci-dessous le procès-verbal officiel :

M. Salomon Reinach présente, de la part de M. Morlet, quatorze photographies d'objets inédits trouvés à Glozel. Un des plus remarquables est une grande pierre plate, sur laquelle sont gravés au trait plusieurs chevaux. Sur d'autres galets, on voit un ours et deux cervidés. Il y a aussi des plaques d'argile cuite avec inscriptions entières ou fragmentaires. M. Salomon Reinach, répondant à des opinions récemment émises, estime qu'en l'espèce on ne peut faire sa part au scepticisme, et qu'il convient de ne lui en faire aucune. Tous ces objets, dit-il, sont absolument authentiques, et de même provenance : « Il n'y a pas lieu de dire, suivant l'expression consacrée : c'est à prendre ou à laisser ; c'est à prendre, tout simplement. » En 1894, un dolmen de la la province portugaise de Tras-Os-Montes en avait fourni d'analogues, qui furent généralement suspectés. Aujourd'hui, les deux trouvailles se confirment l'une l'autre, et prouvent qu'une écriture alphabétique compliquée antérieure, mais en partie identique à celles du monde égéen et de la Phénicie, s'est constituée dans l'Europe occidentale au cours du dernier âge de la pierre. Estacio de Veiga, en 1891, et surtout Edouard

Piette, en 1896, avaient déjà, sur de moindres indices, entrevu et énoncé cette vérité.

M. Salomon Reinach communique aussi la dépêche suivante qu'il vient de recevoir de M. le commandant Espérandieu, membre de l'Institut : « Authenticité trouvailles Glozel ne doit faire aucun doute. Ai vu les objets et assisté aux fouilles, deux trouvailles faites sous mes yeux. »

Dans deux autres dépêches reçues par M. S. Reinach après la séance, M. Espérandieu confirmait son opinion et annonçait des découvertes importantes.

On ne cite donc ici que pour mémoire une lettre ouverte du comte Begouen à M. S. Reinach, parue dans le *Journal des Debats* du 10 septembre, car son auteur n'apporte pas de faits nouveaux, n'a pas été à Glozel et se contente, après avoir suspecté la bonne foi des inventeurs et la perspicacité des savants qui ont pris une position affirmative, de réclamer l'envoi d'une commission officielle.

Le docteur A. Morlet nous communique d'autre part les deux lettres suivantes qui lui ont été adressées :

Vichy, le 16 septembre 1926.

Cher Docteur Morlet,

C'est avec un plaisir infini que nous avons visité, sous votre aimable direction, la magnifique station préhistorique de Glozel.

Il n'était peut-être pas indifférent que ce gisement fût étudié, au point de vue géologique, par des géologues entraînés à la recherche sur le terrain et aux fouilles paléontologiques. Voici le résumé de nos observations à ce point de vue.

Le sous-sol de la contrée de Glozel est formé de roches stratifiées schisteuses et gréseuses, d'âge primaire, devenues cristallines par la voie du métamorphisme granitique. Ces roches sont en surface profondément altérées et transformées, sur une certaine épaisseur, en argiles kaoliniques. Les parties les plus fines de cette argile, colorée en jaune par le fer, ont été entraînées sur les pentes par voie de ruissellement lent et prolongé, au cours des derniers temps géologiques.

C'est dans ces argiles de décomposition et presque à leur surface que se trouve le beau gisement préhistorique que vous avez si bien exploré avec M. Fradin.

Le gisement est situé sur la rive gauche du Vareille, presque au niveau de ce ruisseau, et est dominé par une pente assez forte, entièrement tapissée par les argiles jaunes signalées plus haut.

Les excavations des fouilles restées ouvertes nous ont montré, au-

dessous d'un sol de culture de o m. 30 environ, l'argile jaune, fine et compacte, non stratifiée. C'est à environ o m. 25 de la surface de l'argile qu'a été trouvée la remarquable série d'objets et d'outils divers réunis aujourd'hui en un véritable musée archéologique.

Nous avons eu la bonne fortune, en élargissant un des trous de fouilles, de découvrir nous-mêmes dans l'argile jaune *entièrement vierge de tout remaniement* un beau fragment de brique à peine cuite au feu et portant sur l'une de ses surfaces un grand nombre de signes alphabétiformes identiques à ceux des tablettes de terre cuite décrites par vous et M. Fradin. Des racines de plantes avaient pénétré profondément dans l'argile et entouraient le fragment de tablette recueilli par nous, corroborant ainsi l'ancienneté de l'enfouissement.

Il ne saurait rester dans l'esprit d'un géologue aucun doute sur *la situation parfaitement en place* de ce précieux objet et nous pouvons vous donner à cet égard notre attestation la plus formelle.

Nous pouvons ajouter que les autres tablettes alphabétiformes, ainsi que les galets couverts de dessins d'animaux, les haches polies, les poteries et les statuettes en argile cuite se présentent toutes dans des conditions de parfaite authenticité.

Enfin un dernier ordre de preuves *d'ordre paléontologique* nous est apporté par la découverte dans la couche archéologique d'une série de dents d'animaux qui seront l'objet d'une étude ultérieure et parmi lesquelles nous signalerons dès aujourd'hui deux molaires d'un Cerf de la taille du Daim. La présence de cet animal totalement étranger aujourd'hui à la contrée donne une grande force à la démonstration d'authenticité de la station.

Nous sommes donc heureux de vous adresser notre témoignage de l'authenticité parfaite de vos belles trouvailles et de vous en féliciter cordialement.

Signé : C. DÉPÉRET.
Membre de l'Institut,
Doyen de la Faculté des Sciences de Lyon.

P. VIENNOT.
Agrégé de l'Université,
Assistant de géologie appliquée
à la Faculté des Sciences de Paris,
Vice-président de la Société géologique de France.

Vichy, le 13-IX-26.

Mon cher Collègue,

Avant de partir de Vichy, je veux vous remercier de m'avoir fait participer aux fouilles de Glozel.

Je vous félicite encore une fois de vos découvertes. Vous avez fait avec M. Emile Fradin de remarquables trouvailles. Les objets que vous avez réunis portent en eux les preuves indiscutables de leur antiquité.

Et je vous en ai vu trouver quelques-uns dans un terrain absolument vierge et traversé de racines parfois très grosses.

Tout le monde savant retentira bientôt des découvertes de Glozel, qui serviront à la solution de très importants problèmes, en ce qui concerne l'histoire de la céramique et l'origine de l'écriture.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Signé : JOSÉ LEITE DE VASCONCELLOS,
Professeur à l'Université de Lisbonne,
Directeur du Musée d'Ethnologie du Portugal.

Le *Temps* de son côté (numéro du 20 septembre), a publié les précisions suivantes sur le témoignage du commandant Espérandieu touchant l'authenticité des découvertes préhistoriques de Glozel :

Un de nos correspondants ayant eu l'occasion de causer avec le commandant Espérandieu à son retour de Glozel, il lui a paru intéressant de nous adresser son opinion directe sur les trouvailles qui y ont été faites.

Le savant et méthodique archéologue qu'est le commandant Espérandieu a nettement et catégoriquement confirmé les termes de la dépêche à M. Salomon Reinach sur l'authenticité des documents épigraphiques découverts à Glozel ; les terres desquelles plusieurs d'entre eux ont été extraits devant ses yeux étaient absolument vierges de tout travail antérieur : les racines des arbrisseaux voisins ènserraient les briques que l'on ne pouvait extraire qu'avec beaucoup de soin si l'on ne voulait pas les avoir en miettes.

« Aucun truquage, a bien précisé le commandant Espérandieu, n'est actuellement possible avec la manière dont les fouilles sont conduites et surveillées, non seulement par les archéologues de la région, mais par bien d'autres, venus même de l'étranger.

» Pourquoi ne pas admettre, a dit d'autre part le commandant Espérandieu, que des hommes qui étaient assez développés intellectuellement, assez artistes pour avoir tracé les décorations d'Altamira, n'auraient pas eu l'idée de rendre avec des signes les modulations de la parole ?

» Il fallait bien que quelqu'un commençât à avoir l'idée de l'alphabet; pourquoi cette idée n'aurait-elle pu prendre naissance sur les bords de l'Allier ? Est-il obligatoire qu'elle soit d'origine phénicienne ?

» Rien n'empêche d'admettre que notre civilisation locale est plus ancienne qu'on ne l'avait cru jusqu'ici, puisque, depuis un demi-siècle, tous les faits tendent à l'établir. Les briques gravées de Glozel provoquent aujourd'hui le même étonnement, le même scepticisme que

précédemment les silex de Chelles ou de la Magdaleine, mais elles acquerront demain la même valeur documentaire incontestable.

» La part des Phéniciens demeure du reste intéressante dans la constitution de l'alphabet ; leur talent aura toujours été de le simplifier, de le clarifier et d'en rendre l'usage bien plus aisé, bien plus courant. »

Le commandant Espérandieu a donné ensuite d'intéressantes indications sur l'origine probable de la station préhistorique fortuitement retrouvée. A son avis, d'après le caractère culturel de diverses figures tracées sur les pièces céramiques mises à jour, il s'agirait d'un petit sanctuaire. Dans ce sanctuaire auraient été particulièrement en honneur les forces génératrices de la vie. On y voit une masse humaine très semblable, par la sécheresse des traits, à des figures déjà remarquées sur de grandes pierres connues sous la dénomination de statues-menhirs, dont plusieurs exemplaires provenant de divers points des basses Cévennes sont conservés au musée d'histoire naturelle de Nîmes. Faut-il en conclure qu'il y eut une civilisation de même époque et de même orientation sur les versants sud et nord du Plateau Central ?... C'est ce que l'avenir indiquera peut-être si l'on trouve un jour de hautes pierres sculptées dans la vallée de l'Allier ou des briques écrites dans celle du Gardon.

En attendant, les documents de l'une ou de l'autre région donnent des indications précieuses sur une très ancienne floraison de l'intelligence humaine dans le pays où s'est, au cours des siècles ultérieurs, constituée la France actuelle.

MERCVRE.

VOYAGES

Dr Henri Aurenche : *Sur les chemins de la Corse*, Perrin. — Antoine Delécraz : *Où en est la chasse en France*, Albin Michel.

Malgré tout ce que peut dire M. A. Ambrosi, dans l'intéressante et substantielle préface qu'il a donnée au volume de M. le Dr Henry Aurenche : **Sur les chemins de la Corse**, les ouvrages qui nous parlent du pays n'ont pas été si nombreux ces dernières années, car depuis trente ans environ que je rédige ces notes, c'est peut-être la deuxième fois que je me trouve avoir à parler au lecteur de « l'île de Beauté », terre que nous donna Louis XV, si j'ai bonne mémoire, et célèbre surtout pour avoir été la patrie de Napoléon.

La préface de M. Ambrosi, professeur agrégé d'Histoire au Lycée Louis-le-Grand, nous présente le récit de l'auteur, en même temps qu'un raccourci de l'histoire depuis les Vandales et les

Byzantins, l'occupation de Pise et de Gênes, avec diverses considérations heureusement traitées encadrant les relations de cette longue promenade parmi les sites souvent admirables de l'île, ses côtes, ses habitants, ses curiosités diverses. — Le Dr Henry Aurenche, qui a séjourné en Corse pendant la Grande Guerre, en a rapporté d'intéressants souvenirs. Il entreprend, en bonne compagnie, une longue tournée en auto dans le pays où il est revenu.

Débarqué à Bastia, le promeneur visite la citadelle ou bastille avec un ami retrouvé. Au-dessous de la Bastille, qui date du xive siècle, la ville étend ses deux quartiers, Terra-Vecchia et Terra-Nova.

Le château de Bastia a gardé son pont-levis, ses défenses, et l'on y évoque l'histoire mouvementée du lieu. Il y a là des murs qui ont douze mètres d'épaisseur, une salle centrale où aboutissent des couloirs ayant vue sur la mer, d'anciennes prisons, etc. Après avoir mentionné la cathédrale aux clochers jumeaux et divers palais à l'italienne, le voyageur détaille le panorama de la villa, mentionnant au loin les étangs de Biguglia, sur les rives desquels se trouvait, au xve siècle, un château proche de quoi fut vaincue la plus formidable armée génoise débarquée en Corse. Mais l'itinéraire commence bientôt, et l'automobile du Dr Henry Aurenche gagne le Lancone, défilé aux dures parois de serpentine où s'engouffre un torrent. Il gagne Oletta, où il a gardé de vieux amis et qui est un village haut perché, ancien et pittoresque. Après une soirée de repos, ils reprennent la route et gagnent la mer et le golfe de Saint-Florent. L'endroit est un lacis de petites rues étroites et que le soleil a vidées de leurs habitants.

De l'occupation génoise il est resté une forteresse, avec des tourelles aux angles, un donjon circulaire, etc.

A un kilomètre au nord s'achève une basilique close à ce moment, mais dont les chapiteaux offrent de curieuses sculptures. Après avoir traversé des espaces incultes et déserts, c'est le col du Lavezzo ; et après divers incidents, on arrive à Calvi, dont les maisons peintes offrent sous la pluie l'aspect larmoyant d'un village des Cévennes. Il y a là une ville haute, à la porte fortifiée, aux rues étroites, entre des murailles qui dominent la mer, et ont subi bien des sièges. On y visite la chapelle Saint-Antoine,

remarquable pour ses fresques et peintures, surtout du XVIe siècle.

On rencontre encore l'église de Saint-Jean-Baptiste, avec un Christ miraculeux, — la maison où une tradition locale place la naissance de Christophe Colomb, maison qui n'est plus qu'un monceau de débris.

L'automobile se remet en route pour un pays plutôt accidenté, désert de ce côté, et l'on y peut parcourir 50 kilomètres sans rencontrer une maison.

On arrive au mont Cinto, le plus élevé de la Corse (3.710 m.).

A travers la forêt, on atteint le col de Palmarella, près la tour de Galeria, d'où l'on découvre le mouillage fameux où Dragut, le grand corsaire barbaresque, était à l'ancre, en 1539, lorsqu'il fut surpris par la flotte de Doria.

On traverse encore la forêt de Tetti, parmi les amoncellements de rocs, des chaos d'aiguilles, ou sous des voûtes solitaires de vieux arbres ; et l'on arrive du côté du cap de Girolata.

On gagne le village de Piana, à la recherche d'un belvédère d'où l'on puisse découvrir le golfe de Porto et la Capo-Rosso.

On atteint Evisa, joli village qui est à la sortie d'une autre grande forêt, toute remplie de pins laricios, espèces spéciales à la Corse, dont plusieurs ont plus de quarante mètres. Ces arbres ont souvent plus de cinq cents ans.

Mais nous ne suivrons pas l'itinéraire, — si abondant — du Dr Henri Aurenche à travers la Corse, parmi des sites et paysages souvent grandioses, presque toujours remarquables, — la forêt de Valdoniello, par exemple ; et nous passons à Porto-Vecchio, à Bonifacio où l'on montre, sur la côte rocheuse, le « baiser de Vénus », la *Stragonata*, grotte en communication avec la mer, — et l'arche géante de Saint-Antoine, qui pourrait abriter un village, — avant de visiter les curiosités de la ville, — où les maisons offrent des porches étroits, souvent surmontés de mâchicoulis. On y montre la maison où séjourna Charles-Quint en 1541, après l'échec de son expédition d'Alger (1).

On visite encore le logis de Bonaparte, en 1791. Il est adossé

(1) A propos du séjour de Charles-Quint en Corse, après la déconfiture de son expédition d'Alger, M. Henry Aurenche publie une très curieuse et très intéressante lettre du R. P. Acquaviva, de la Cie de Jésus. C'est un précieux document sur les événements de cette période, ainsi que sur la personnalité de l'empereur. Cf. p. 191 du vol.

à l'église Saint-Dominique, église superbe qui fut commencée par les Templiers, dont on retrouve les écussons, puis les chapiteaux. Un peu plus loin, ce sont les ruines du *Torrione*, grosse tour qui fut la première forteresse de la cité : mais il y avait là un donjon du XIIe siècle, qui a disparu, à la suite d'une explosion de poudre, au siècle dernier.

On montre encore à Bonifacio un puits enfermé dans une tour du rempart, dans lequel les voyageurs descendent à plus de 20 mètres par un chemin en spirale ; au fond est une couche de sable, une nappe d'eau — et ensuite un couloir avec une ouverture dans le bas de la tour, et par laquelle on découvre la mer. — Plus loin encore, il est question de *Colomba*, de Prosper Mérimée, comme du naufrage de la *Sémillante*, qui revenait de Crimée avec des troupes et dont la fin tragique a été contée autrefois dans une des plus admirables pages d'Alphonse Daudet.

Les excursionnistes passent ensuite par Sartène, vieille ville de défense et de refuge, qui a gardé de délicieux décors du moyen âge, et ils finissent par arriver à Ajaccio — où il est quelque peu parlé de Napoléon Ier, de son acte de baptême, etc.

Le volume, qui relate le passage du touriste dans bien d'autres endroits, donne des anecdotes sur l'histoire de l'île et ses démêlés avec Gênes, que domine la belle figure de Pascal Paoli. Enfin, et pour conclure, il est question de la vendetta et du banditisme en Corse, qui a ses épisodes tragi-comiques, comme les histoires du bandit Bellacoscia, qu'on fit défiler — d'ailleurs à son insu — derrière le président Carnot, lors de son voyage officiel de ce côté, et qui se prélassait dans une des voitures de la suite, entre le préfet et le capitaine de gendarmerie, tandis que la famille et même toute la population accourue acclamaient et apportaient des fleurs.

Le volume de M. le Dr Henry Aurenche est une des publications les plus heureuses de la librairie Perrin.

§

C'est d'une question peut-être un peu accessoire — mais intéressant nombre de gens — que traite M. Antoine Delécraz : **Où en est la chasse en France ?**

C'est une question, en effet : car, s'il y a beaucoup de chasseurs, le gibier, on l'imagine aisément, devient de plus en plus rare.

A l'exclusion de certaines grandes chasses qui environnent Paris et de deux ou trois autres non loin de Lyon, il n'y a plus en France que deux régions vraiment giboyeuses : la Sologne — où l'on a d'ailleurs rapporté du gibier — et l'Alsace-Lorraine, dont les Allemands ont fait une terre d'élection pour les fusils. On y trouve en effet toute la gamme du gibier : sangliers, cerfs, chevreuils, lièvres, lapins, faisans, perdreaux, etc., qui constitue en somme une réserve importante pour le repeuplement. Reste la généralité du territoire, où il y a du gibier peu ou prou, mais où une réglementation unique est impossible, justement par son abondance ou sa pénurie. A côté de la chasse, d'ailleurs, la bicyclette, l'automobile, l'avion, — le braconnage surtout, — sont les principaux ennemis de la chasse. Pour le peuplement des chasses, on fait venir surtout du gibier de Tchéco-Slovaquie ; mais les chasseurs sont trop, et M. Antoine Delécraz déplore qu'on délivre des permis à tort et à travers. En Nivernais, il cite une commune où il a été délivré 113 permis pour 117 électeurs. Même, dans une commune voisine, 8 permis ont été délivrés à des femmes. D'après le *Bulletin du Saint-Hubert Club*, on délivrerait maintenant 1.400.000 permis de chasse, plus du double de l'effectif de nos troupes actuelles. Nous comprenons bien, en somme, le regret que l'auteur n'a pas formellement exprimé : ils sont trop. Mais il n'y a plus de privilégiés pour la chasse ; et dans notre pays, on doit toujours s'en souvenir, « la démocratie coule à pleins bords ».

Dernière constatation. On importe maintenant beaucoup de gibier vivant pour le tuer. On ne peut donc plus arguer des souffrances et dévastations de l'agriculture pour justifier les battues et massacres. Mais il y aura toujours le fait — indiscutable — que c'est « le lapin qui a commencé ».

CHARLES MERKI.

LES REVUES

L'Opinion : Réponse de M. le professeur Langevin sur les savants et sur la guerre. — *Revue bleue* : Marie Lenéru enfant; Marie Lenéru, à propos de Lourdes et sur Renan. — *Le Roseau d'Or* : Une admiration de M. Jean Cocteau : le génie d'une fillette anglaise de 9 ans ; le génie de M. Paul Sabon. — Memento.

MM. Robert Tenger et Jacques Nels mènent pour **L'Opinion** (depuis le 31 juillet, et l'article dont nous nous occupons

maintenant est du 28 août) une « Enquête sur les jeunes gens de ce temps », d'après leurs maîtres de l'Université. Les enquêteurs ont obtenu de M. le Professeur Langevin des déclarations impressionnantes. Nos étudiants en sciences se préoccupent d'intérêt général et de culture générale, plus qu'avant la guerre. Si M. Langevin s'interdit de peser sur leurs opinions philosophiques ou politiques et s'il se défend de les juger, il sait que « dans les Ecoles de Sciences, les jeunes gens vont plutôt à gauche qu'à droite ». Heureuse nouvelle !

Questionné, à propos de « la prochaine guerre », que l'on croit qui « serait une guerre chimique », et s'il a « constaté chez les jeunes chimistes la volonté de former l'état-major des guerres futures », M. Langevin répond :

— Je peux affirmer que tous ceux que j'approche n'ont pas d'idées belliqueuses.

La pensée de former ce nouvel état-major ne les préoccupe sûrement pas. Soyez persuadés qu'au contraire, leurs efforts et leurs travaux sont dirigés dans un sens tout différent.

— Et en Allemagne ? [demandent MM. Tenger et Nels.]

— En Allemagne ? Je pense que l'esprit de la nouvelle génération de savants est le même que chez nous.

— Après la grande catastrophe, demandons-nous, la science va-t-elle enfin jouer le rôle bienfaisant que lui assignait Renan ?

— Les savants comprennent qu'une nouvelle guerre scientifique serait le suicide de l'espèce humaine, ou tout au moins de l'Europe. Ceux qui sont renseignés sur toutes ces questions devraient le dire : dans ce domaine, la lumière est le remède le plus sûr. Signaler un danger, c'est l'étouffer.

— Le langage scientifique commun à tous les savants du monde deviendra donc le premier moyen d'unir les hommes ?

— C'est mon grand espoir.

Nous avons tenu à rapporter ces belles paroles de M. Langevin. Son « grand espoir » est celui de tous les hommes de bonne volonté qui combattent l'idée que la guerre sera parce qu'elle a été. C'est une des plus abominables erreurs. La soutenir est un crime et insulter à nos deux millions de manquants, exterminés par la guerre de 1914-1918, et par ses conséquences qui, maintenant encore, tuent d'anciens combattants.

§

La gloire durable de Marie Lenéru console, à la manière d'un haut exemple, de ces petites chapelles en carton-pâte, élevées au jour le jour par la publicité et le zèle de la camaraderie, à tant de génies si communément adonnés à l'inversion sexuelle que cela porterait à la tenir pour l'accès unique au spiritualisme d'aujourd'hui.

Mme Fernande Dauriac donne à la **Revue bleue** (21 août), avant quelques lettres inédites de Marie Lenéru, sa cousine germaine, quelques pages de souvenirs sur l'enfance, la jeunesse et la maturité de l'auteur des *Affranchis*. A propos de cette femme à l'intelligence incomparable, ceci est d'une valeur critique de grand prix :

Il était un jeu que Marie préférait à tout autre. Elle détachait dans de vieux journaux de modes — le *Journal des Demoiselles* — certaines figures en couleur, laissant à la base une bande de papier assez longue pour pouvoir tenir ses « bonnes femmes ». Elle en prenait une en mains, et, la tenant devant elle, s'efforçant de rectifier la position forcément instable de la malheureuse, par un léger balancement d'avant en arrière et vice-versa, elle s'absorbait en d'interminables dialogues à la muette. Cela pouvait durer des heures. Rien n'était plus exaspérant pour moi et nos petites cousines, que cet entretien, à la fois si animé et si énigmatique. Jamais le secret n'en affleurait. Le souvenir de ces « bonnes femmes » s'associe aujourd'hui à tous ceux de mes séjours d'enfant auprès de Marie. Je ne puis déterminer à quel âge a commencé ce jeu, ni jusqu'à quel âge il s'est prolongé. Si je l'évoque, c'est que je me suis toujours figuré que le goût de Marie pour le théâtre s'y révéla tout d'abord. Ces « bonnes femmes » étaient assurément des « personnages ». Après les avoir disposées sur la table, Marie les prenait à tour de rôle, selon le déroulement de la trame invisible. Trame abstraite; elles ne semblaient accomplir nulle action. Je ne les ai jamais vues, entre les mains de Marie, faire autre chose que parler, dialoguer à l'infini, mystérieusement.

A dix-huit ans, écrivant à sa tante, Marie Lenéru s'accuse de n'avoir « *encore rien fait* ». C'est elle qui souligne. Trois ans plus tard, elle confie à la même :

En ce qui regarde Lourdes, j'y vais pour faire un beau voyage. Etant donné mon antipathie des miracles, je n'aurais pas demandé d'y aller. Maman me l'a offert, tante y allait ; bien portante, j'aurais peut-être dit non ; dans la situation actuelle, il m'aurait déplu de le refuser.

Tu connais mes idées. J'irais à Lourdes toute ma vie sans être guérie que cela ne porterait pas une ombre à ma foi en la Providence. Je n'y vais même pas pour tenter une épreuve. Je considère ces miracles (puisqu'ils sont historiques) comme un hommage rendu à la foi des humbles, auquel je n'ai aucun droit. Tu vois donc que je peux y aller sans que la raison ait à me reprocher d'être en désaccord avec moi-même. On m'a dit que le site était d'une véritable beauté, et nous irions au Cirque de Gavarnie, n'est-ce pas suffisant pour vous consoler que le Ciel ne fasse pas pour vous un miracle ?

L'aristocratie intellectuelle de Marie Lenéru s'exprime là bien nettement Ceci, d'une autre lettre écrite fin juin 1895 — l'épistolière avait donc vingt ans — n'est pas moins significatif :

Je déjeunais en tête à tête avec Maman quand ton *Saint Paul* m'est arrivé. Merci de tout cœur pour les jouissances que je suis certaine d'y trouver. Si M. Renan n'est pas un orthodoxe, je ne me flatte pas de l'être, et c'est surtout avec les incrédules que je me sens croyante. On a tellement besoin de protester contre la désolation !

§

Le deuxième numéro du **Roseau d'Or** (**Chroniques**) contient la traduction française des *Jeunes visiteurs* ou *Le plan de Mr Salteeana*, roman anglais écrit par Daisy Ashford à l'âge de neuf ans. Ce précoce auteur, paraît-il, est aujourd'hui quadragénaire et son livre n'a paru qu'en 1922, sous les auspices de J. M. Barrie. M. Jean Cocteau recommande avec finesse la traduction *Young Visitors* due à « un traducteur spécial : Maurice Sachs, séminariste. » Il « avait traduit le livre bien avant sa vocation », en utilisant aussi la version qu'en avaient donnée MM. Jean-Victor Hugo et François de Gouy d'Arsy, dès 1922, pour le faire connaître « à Radiguet et à moi », nous apprend M. Jean Cocteau. Il se dépense fort pour que l'on ne croie pas à une supercherie, et de sorte à faire douter de l'authenticité du texte puéril. Cette fois, il nous semble que l'intelligence du montreur de petits prodiges que se plaît à être M. Jean Cocteau, s'applique à bien peu de chose. Il a environ l'âge de Daisy Ashford, si elle existe vraiment. Et, peut-être, ne tient-elle pas pour un « chef-d'œuvre » ce bref roman, d'une insipide naïveté, dont M. Cocteau affirme que, « pour en être le faussaire, il faudrait un génie qui éclaterait par ailleurs et dénoncerait le mensonge ». De toute façon, il voit là du génie.

Au sens borné de ce mot, tel qu'il ressort de l'usage immodéré que l'on en fait de nos jours, — même si c'est avoir du génie que d'inventer par exemple ceci : *Bernard faisait toujours quelques prières dans le vestibule et prenait un peu de whisky après parce qu'il était assez pieux* — n'y a-t-il pas au moins autant de génie chez M. Paul Sabon ?

Sur ce dernier, rien qui nous renseigne. A-t-il passé les sept ans? Est-il en deçà de cet âge tendre ? Nous n'avons de certitude que de son génie. Il éclate dans cette page qui est un tout, au verso d'une autre qui ne lui est inférieure ni supérieure :

LES BISONS PORTECIEL

La tour plonge, la tour d'ailes ; le zèbre bleu trompe son monde. Choisir sa cloison, réfléchir avec des fleurs, appliquer le givre aux jeux, le creux aux cuisses. L'espace lassé, cette roue trop longue, c'est un enfant en costume de plaine. Iles lâches, marche coupante, terres blêmies, les ratures des panthères, la laine des lions, le sourire des ours ou des heures, une loutre retirée que poursuit un bâton blessé, on dit qu'une grotte rôde dans les parages.

La cage à lait, les poires des carpes, les écheveaux des chiens, la liberté des vertèbres ; dans leur peignoir de cèdre, les femmes passent la peau en dehors. Il faut râper l'épée auparavant. La tribune de plumes, le feu, les beaux navires écartelés. La croix du silence qui mue dans la lumière.

Mémento. — *Les Cahiers du mois* (nos 23/24) : « Reconnaissance à Rilke », témoignages français et étrangers.

Le bon Plaisir (août) : « La poésie et la pensée de Stéphane Mallarmé. Essai sur le symbole de la Chevelure », par M. Camille Soula qui appelle son travail d'exégèse une « assiette anglaise typographique ».

Poésie (août) : cahier canadien.

La Revue hebdomadaire (4 septembre) : « L'élève Péguy », par M. Marcel Abraham. — Souvenirs sur Alfred Capus, par M. Ch. Baude de Maurceley, d'après qui Capus aurait poussé M. R. Poincaré à appeler Clemenceau au pouvoir, pendant la guerre.

Æsculape (septembre) : « Mme Lafarge empoisonna-t-elle son mari ou mourut-il d'appendicite ? », par M. le Dr J. Mazeyrie, de Tulle.

La Revue Mondiale (1er septembre) : M. J. Carron : « Le renouveau spiritualiste et le clergé ». — « La vie du livre », par M. José Germain. — « L'origine des Hongrois », par M. J. Gesztezi.

La Nouvelle Revue française (1er septembre) : Commencement du « Journal de Salavin », de M. Georges Duhamel, et fin du « Journal des

Faux-Monnayeurs », par M. André Gide. — De Stendhal : « Edgar, ou le Parisien de vingt ans ».

L'Europe nouvelle (21 août) : ce numéro public le texte des « Douze lois fascistissimes ».

L'Essor (août) : fascicule consacré à la ville d'Autun.

La Revue Universelle (1er septembre) : « Scènes de la Révolution mexicaine », par Mme Méloizes-Lefaivre.

Revue anglo-américaine (août) : M. F.-C. Daudrin : « Les nouveaux poèmes de Thomas Hardy ». — « Le marchand de Venise avant Shakespeare », par M. R. Pruvost.

Les Cahiers du Sud (août-septembre) : « Le savoir pas encore conscient », par M. Ernest Bloch. — « La folie d'Hamlet », par M. Léon-Pierre Quint. — « Poèmes » de M. L.-G. Gros.

La Revue de France (1er septembre) offre à ses lecteurs « un brelan de soutanes », comme dit M. l'abbé H. Bremond, qui riposte à M. le chanoine Durengues et au Révérend Père Dudon, à propos du « Duel Bossuet-Fénelon ». Débat clos, prononce M. Marcel Prévost.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le fils de Paul Verlaine écrivait des poèmes en prose (*Paris-Soir*, 7 septembre).

Georges Verlaine, le fils du poète de *la Bonne chanson*... et de *Parallèlement*, est mort à l'hôpital, comme son père. Ce n'est pas sans un certain serrement de cœur qu'on lira cet article que M. Maurice Verne lui consacre dans **Paris-Soir** :

Georges Verlaine habitait un logement au sixième d'une maison modeste des Batignolles Les petites chambres, d'une propreté flamande, donnaient sur un panorama de vieux toits.

En 1919, il eut droit enfin à sa retraite d'employé du Métropolitain, c'est-à dire le droit de vivre à l'air et à la lumière du jour comme tout le monde.

Alors, commença sa vie de tout petit rentier.

Il vécut là dix ans, prenant le filet pour aller au marché, allant en cachette faire sa visite au monument du Luxembourg.

Son visage s'était empli : en vérité, la tragique ressemblance avec celui qui, disait Remy de Gourmont,

> avait l'air d'un faune qui écoute sonner les cloches...

se compliquait d'une autre ressemblance, qui montait lentement, semble-t-il. Allant vers la fin de sa vie, Georges Verlaine prenait les airs et un peu de cette juvénilité que conserva sa mère, dans la pension de Nice, jusqu'au jour de sa mort.

Tout s'était apaisé du drame de la gloire. Seul, désormais, il représentait Verlaine sur la terre.

Son rire d'enfant montait toujours.

Mais le luxe de sa demeure, c'étaient encore ces reflets de la gloire qui se transforment en papier noirci.

Il réunissait les livres écrits sur son père, collationnait et collait sur de grandes feuilles les articles importants, les études, les essais. Besogne touchante avec les siens, autour de la petite table de la salle à manger.

On le voyait peu aux fêtes verlainiennes.

— Ces messieurs sont très gentils, m'écrivait-il de sa menue écriture féminine, aux tours naïfs, ils m'invitent, mais ma place n'est pas dans les milieux littéraires...

Il gardait jalousement pour lui la gloire de ce père dont on l'avait séparé lorsqu'il n'était qu'un bébé en jupe — cette gloire, sa fortune, son bonheur — le dépôt sacré.

Il disait :

— Ver-lai-ne...

en prononçant le mot avec une sorte de gourmandise, mais aussi avec humilité.

Je le rencontrai un jour, durant l'une de ses visites secrètes au buste du Luxembourg — le buste qui survit à la cité.

Les mains derrière le dos, il regardait, il regardait. Ce jour-là, je lui trouvai la mine hautaine d'un grand de la terre. Il me serra les mains en silence ; je ne prononçai pas une parole...

Mais je sentais qu'avec piété il apportait à ce buste, comme écartelée dans ses dimensions replètes de petit employé retraité, la vie prolongée, la vie chaude du sang du mort — la suprême réalité du mort.

Il avait l'orgueil pour l'autre qui souffrit tant avant d'acquérir cette gloire des hommes...

Nous restâmes là, un moment, toujours sans paroles. Puis je lui dis, en montrant le buste :

— Allons voir *sa* grande amie !

Nous n'avions que le jardin à traverser pour entrer au *Mercure de France* et trouver Rachilde, Rachilde qui aima Verlaine pauvre et méprisé, celle qui soutint son agonie, suivit le corbillard des pauvres — ils n'étaient pas beaucoup à cet enterrement !

— Non, non, fit Georges Verlaine farouchement.

Je venais de détruire l'enchantement : Georges Verlaine reprenait l'attitude effacée du fils. Il laissait au Luxembourg l'ombre qui l'avait grandi devant le buste symbolique.

Son dos se courba. Il redevint le petit employé retraité... J'ai peu vécu de moments aussi pathétiques : oui, son sang, ce sang qui l'avait

redressé, il y a un instant, c'était le sang de l'autre, la vie transvasée du mort — mais la cellule du génie était demeurée dans la tombe...

Un soir, il se confia :

— Oui, j'écris... seulement, mon nom est bien dur à porter...

Il bégayait presque. Mais il avoua avoir fait des vers, lui aussi.

Je les lus : vers chétifs, grêles, encore que tout imprégnés des vers de l'autre.

Il s'excusa.

— Je ne ferai plus de vers... Je n'ai pas le droit!... J'écris à présent de simples proses rythmées, de petites proses très soignées... comment dire ?

Je répondis étourdiment : — Dans le sens des poèmes de Baudelaire ?

J'aurais voulu rattraper mes paroles. Il courba davantage la tête.

— Oh ! je n'ai pas d'orgueil... Dans ce que j'écris, il y a du sentiment, malgré tout...

Et, se décidant, il alla vers un meuble, ouvrit un tiroir, sortit une fiche de papier jaune.

— Gardez cela en souvenir de moi...

Voici cette pièce du fils de Verlaine :

AVIATION

« L'époux prend son essor. D'un vol rapide, il s'élance vers le ciel. Un soupçon le hante. Sa compagne, sur la terrasse, suit de la vue l'être qui l'adore et, quand il n'est plus qu'un petit point noir, tombe dans les bras d'un larron d'amour. Tout vibrants encore, ils sont bientôt terrifiés par la gigantesque silhouette du mari outragé planant au-dessus de leurs têtes coupables. D'une envolée superbe, il passe à côté d'eux, mais, d'un geste rapide, il tourne le dos à l'adultère. Cependant, il fend l'espace, allant chercher une foudre exterminatrice. Plus haut, toujours plus haut, il rêve d'écraser de son poids le couple enamouré. Soudain, onde par onde, lui parvient un murmure lointain, céleste :

O ces mains, ces mains vénérées !
Faites le geste qui pardonne !
(Paul Verlaine, *Sagesse*.)

« L'âme d'un poète voguait dans l'azur. Auréolant son vol, il dépose un pardon tombé de bien haut. »

Au bas, une griffe timide — une signature d'écolier : Georges Verlaine.

Hélas ! oui, le nom de Verlaine était trop lourd pour ce pauvre homme, et il eût peut-être mieux valu ne pas publier ce poème navrant, vide de toute poésie et même de tout talent littéraire.

R. DE BURY.

LETTRES ANTIQUES

Marc-Aurèle : *Pensées*, texte établi et traduit par A.-J. Trannoy, Paris, les Belles-Lettres. — Marc-Aurèle : *A moi-même*, manuel de vie stoïcienne écrit par l'empereur Marc-Aurèle Antonin pour lui-même, traduit du grec en français, éditions Fides-Ars-Scientia, Paris.

Depuis que Dacier traduisit en français (2 vol. 1691) les *Réflexions morales de l'empereur Marc Antonin*, nous possédons en notre langue plusieurs bonnes traductions des **Pensées de Marc-Aurèle**. Or, voici qu'après celles de de Joly, 1770, de Pierron, 1878, d'Auguste Couat, 1904, de Lemercier, 1910, et de Michaut, 1912, viennent encore de paraître, des *Pensées* de ce grand empereur, deux autres nouvelles traductions. L'une nous est donnée dans la collection des Universités de France, fondée sous le patronage de l'*Association Guillaume-Budé*. Cette éminente Association, en dépit des difficultés actuelles, continue à poursuivre sa tâche régénératrice avec une constance qui l'honore et qui fait d'elle une des plus glorieuses édificatrices de ces *templa serena* de la pensée et de la grandeur humaines. Or, c'est une âme très haute que celle de Marc-Aurèle. Si l'on se sent grandi pour l'avoir contemplée, c'est que cette âme ne se contenta pas de la doctrine enseignée, mais se rendit comme la fleur de la doctrine vécue. En elle, en effet, ont vécu, avec une rare ténacité et une résonance profonde, tous les dogmes qui firent la grandeur et l'attrait du stoïcisme ; et ils y vécurent, parce qu'ils s'incarnèrent si bien en celui qui les professait qu'ils devinrent pour lui le foyer lumineux de sa vie intérieure, les principes de toute sa conduite et le guide formel de son irréprochable conscience.

C'est à M. A. Trannoy, proviseur du Lycée de Grenoble, que l'Association Guillaume-Budé confia le soin d'établir le texte des *Pensées* de Marc-Aurèle et de les traduire. Tâche bien difficile et combien délicate. Le texte du journal de l'âme de ce grand empereur, en effet, nous est parvenu passablement altéré. Cette corruption est la principale raison, sinon la seule, du renom d'obscurité qu'on a fait à la pensée de Marc-Aurèle. Peut-être les tablettes où il notait lui-même ses réflexions pendant ses veilles étaient-elles déjà très difficiles à déchiffrer ? D'autre part, si, comme le croit Schenkl, tous les manuscrits qui nous restent des *Pensees* dérivent du très vieil exemplaire absolument en loques

qu'Aréthas nous dit avoir possédé et fait copier vers le début du xe siècle, nous avons là une seconde explication suffisante des nombreuses lacunes et des *coquilles* signalées par les différents éditeurs. L'édition princeps fut publiée à Zurich, en 1859, par Xylander. Elle reproduit un manuscrit appelé *Toxitanus*, du nom de son propriétaire d'alors, le poète Michaël Toxita, qui le prêta à l'éditeur. Nous en ignorons l'origine, la date, l'histoire, car, dès ce moment, le précieux parchemin disparut. Le seul manuscrit qui contienne, presque au complet, les douze livres de *Pensées* est le *Vaticanus*. Il fut utilisé par le cardinal Barbérini pour une traduction italienne, 1675, puis par de Joly pour sa traduction française, 1770, et pour son édition, 1774. Ce manuscrit est du xive siècle. Mais il offre avec le texte publié par Xylander des divergences notables. En maints passages, les copistes ne pouvant *lire* en ont été réduits à *Interpréter*. « Tous les manuscrits des *Pensées* ayant été minutieusement recensés par mes devanciers, écrit M. Trannoy, je ne pouvais que travailler sur les matériaux accumulés par eux. » L'édition qu'il nous offre est donc la somme organisée de tous les efforts et de tous les résultats des savants éditeurs qui lui ont frayé la voie. Toutefois, M. Trannoy ne s'est pas contenté de les suivre. Il a proposé de son chef différentes variantes susceptibles d'éclairer, grâce à la critique interne, la pensée de Marc-Aurèle. Très rares sont cependant les hypothèses qu'il a admises dans le texte même ; la plupart ont été réléguées prudemment au bas des pages. De ces diverses hypothèses, les unes nous semblent excellentes ; les autres, moins heureuses. Pourquoi, par exemple, dans cette phrase : *Toutes choses s'enchaînent entre elles et leur connexion est sacrée*, vouloir mettre *serrée* au lieu de *sacrée* ? Le texte de la pensée, VII, 9, explique d'ailleurs, avec toute la netteté voulue, comment les choses s'enchaînent, et comment, par la présence d'un Dieu répandu partout, cet enchaînement est sacré. Il n'y a rien là qui puisse contredire à la pensée habituelle de l'empereur stoïcien, et nous ne voyons, quant à nous, nulle raison d'en corriger l'expression.

Pour présenter au public cette nouvelle édition des *Pensées*, M. Aimé Puech a écrit sur Marc-Aurèle une remarquable préface.

Les pages les plus émouvantes, y dit-il, sont contemporaines des années

où Marc-Aurèle fut accablé par les tâches les plus lourdes... L'ensemble a été rédigé au jour le jour, sous l'impression directe des événements ou de simples incidents. L'empereur profite d'une heure, ou de quelques minutes de loisir, le plus souvent sans doute le matin, ou tout au contraire à la fin de l'une de ses rudes journées, pour s'enfermer, loin des fâcheux, en soliloque avec lui-même ; il médite et finalement il écrit. C'est souvent une courte remarque, où se résument les réflexions ruminées pendant le jour, ou pendant l'insomnie ; c'est parfois une page développée, raisonnement ou analyse ; il arrive même que ce soit seulement quelques lignes d'autrui, notées au cours d'une lecture, ou revenues à la mémoire soudainement, une phrase de Platon ou un vers d'Euripide, dont quelque expérience récente a révélé ou confirmé le sens profond. Tantôt il n'y a aucune suite d'un alinéa à l'autre ; tantôt certains groupes offrent quelque unité, soit qu'ils aient été écrits tout d'une traite, soit que l'empereur, bien qu'il s'y soit repris à plusieurs fois, ait gardé plus ou moins longtemps le même état d'esprit, la même préoccupation dominante. Quelles que soient ces différences de forme, au total assez légères, rien n'est inspiré par la moindre vanité d'auteur, ni même par une pure curiosité psychologique. Le souci pratique, l'intention d'entretenir, ou de raviver, ou d'intensifier l'énergie morale, « la flamme de la lampe », règne partout sans compétition.

On s'est demandé depuis longtemps si Marc-Aurèle écrivait d'après un plan, et plusieurs (de Joly, 1784, Rousseau, an VII, Ripault, 1830, Braune, 1878) se sont efforcés de vouloir trouver un ordre quelconque dans ce livre des *Pensées*. Leurs essais ont été stériles. Aimé Puech les condamne avec vigueur :

C'est une vaine tentative, écrit-il, que de prétendre restituer aux *Pensées* un ordre qu'elles n'ont jamais eu, et d'y rechercher l'ébauche d'un traité de dogmatique.

Moins catégorique est cependant l'affirmation du savant préfacier quand il s'agit de la division en douze livres des *Pensées* :

Il n'est pas tout à fait sûr, écrit-il en sa préface, que la division en livres remonte jusqu'à l'auteur. Elle provient, ajoute t-il en note, de l'*editio princeps*, faite d'après un manuscrit aujourd'hui perdu ; les manuscrits qui subsistent ne la suggèrent que partiellement.

Si tel est l'avis du préfacier, tel ne paraît être, au grand dommage de l'unité du livre, celui de l'éditeur et du traducteur. M. Trannoy, en effet, croit que la division en douze livres est bien de Marc Aurèle ; il affirme, contrairement à M. Aimé Puech, que cette division n'est pas que « partiellement *suggérée* » par

les manuscrits, mais qu'elle nous « est *donnée* dans les manuscrits. » Quant à la question du groupement et de l'ordonnance des *Pensées*, si M. Trannoy y reconnaît du désordre, s'il pense avec raison que Marc-Aurèle écrivit la plus grande partie de son livre « dans la région du Danube, vers la fin de sa vie, soit de 170 à 174, soit de 177 à sa mort », il estime pourtant que d'anciennes notes, groupées par matière, ont été plus tard utilisées dans son ouvrage pour en corser la substance. « Ces notes, écrit-il, seraient plus nombreuses qu'on ne croit, et elles pourraient bien former l'assise la plus ancienne des *Pensées*, provenir même des premières études de Marc-Aurèle, du moins quelques-unes. Un premier recueil de cette sorte aurait suggéré ensuite à Marc-Aurèle de faire œuvre personnelle, et sa personnalité se serait affirmée avec le temps. » Malgré leur désordre apparent, c'est donc à juste titre, croyons-nous, que M. Trannoy reconnaît dans l'œuvre de Marc-Aurèle une certaine unité de conception, un schéma de composition inachevée sans doute, mais ordonnancée par la méditation, par l'unité de la doctrine et de la vie intérieure.

Allant plus loin que M. Trannoy, M. Gustave Loisel affirme qu'il y a un ordre mystérieusement caché sous le désordre des *Pensées*, que le manuel de vie stoïcienne établi par l'empereur a été, après sa mort, entièrement désorganisé. Reconstruire, en s'aidant de Marc-Aurèle lui-même, ce manuel, le présenter en un ensemble parfaitement ordonné, tel a été son but. Pour juger de cette audacieuse et intéressante tentative, il nous faut attendre l'autre ouvrage, en préparation, dans lequel l'auteur se propose de nous montrer que « Marc-Aurèle avait d'abord établi le plan de son travail en jetant sur ses tablettes des pensées courtes, réduites quelquefois à quelques mots bien dits, et tels que leur rappel à l'âme qui se retire en elle-même suffise à ramener l'esprit dans le droit chemin. Plus tard, à ses moments de loisir, il développa ce plan, mais non dans toutes ses parties ; et, soit qu'il ne l'ait pas voulu ou qu'il n'en ait pas eu le temps, il a laissé tel quel un certain nombre de ces chapitres primitifs que l'on reconnaîtra facilement ». En attendant, M. Gustave Loisel nous fait lire, des onze livres des *Pensées* de Marc-Aurèle, une traduction faite avec l'intelligence subtile et pieuse de l'amour. Son regroupement éclaire plus d'un imprévu, met en relief plus d'un creux ténébreux et harmonise bien des valeurs insoupçonnées ou étein-

tes. C'en est assez pour que sa tentative soit utile et féconde, et à ce titre louable.

MARIO MEUNIER.

MUSIQUE

LA CHANTERIE DE LA RENAISSANCE : *Concert de musique ancienne*, dirigé et commenté par M. Henry Expert. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE MUSICOLOGIE : *Une heure de musique ancienne*, commentée par M. Lionel de La Laurencie. — CONCERTS DE LA REVUE MUSICALE : Séance de *Musique ancienne*, organisée et dirigée par M. Félix Raugel. — *Echo et Narcisse* de Gluck en plein air, chez Mme Marie Mockel à la Malmaison.

La dernière saison n'a pas été riche en révélations sensationnelles. Dans son ensemble, elle offrit cependant cet intérêt, unique, je crois bien, dans les annales de nos concerts, de présenter un tableau sommaire à peu près sans lacune, du moins en ses grandes lignes, de l'évolution de l'art musical depuis ses plus lointaines origines polyphoniques jusqu'à ses aboutissements ultimes. Ce fut M. Henry Expert, avec sa **Chanterie de la Renaissance**, à la salle Erard, qui nous transporta jusqu'à l'*organum* du vieil Hucbald, au IXe siècle, en nous faisant entendre le *Tu Patris sempiternus es Filius* de la *Musica enchiriadis*. Grâce à l'obscurité des textes, l'*organum* est encore un mystère. M. Expert fit chanter ce morceau en suites de quartes où l'intervention de l'octave introduisait la quinte, et l'effet étrangement savoureux peut justifier ce procédé. Mais rien ne prouve que l'*organum* ait été exécuté de cette façon. Sans doute, c'est ainsi qu'on le voit écrit dans la *Musica enchiriadis*, mais il ne s'agit point là de partitions à l'usage des chanteurs ou d'instrumentistes éventuels. Ce sont simplement des exemples théoriques indiquant les différentes « réponses » de la « voix organale » à la « voix principale ». Pour en établir toutes les possibilités de modulation, Hucbald, dans le chapitre XII de la *Musica enchiriadis*, donne même ce *Tu Patris* superposé cinq fois sur une seule portée à la distance d'un ton ou demi-ton, de *ré* à *la*, ce qui démontre péremptoirement le caractère purement didactique de ces exemples. Certaines observations de Scot Erigène, que ne contredisent nullement Hucbald et Réginon de Prum, sur « la réunion dans les finales des voix jusque-là séparées », interdisent en tout cas de considérer l'*organum* comme une perpétuelle et inamovible

succession de quartes et quintes parallèles. Oscar Paul y voulait reconnaître les débuts primordiaux de l'imitation canonique, dont le premier spécimen incontestable apparaît au XIIIe siècle avec le célèbre canon « *Sumer is icomen in* », et je m'avoue fort tenté de me ranger à cet avis, en tenant tout au moins cette imitation primitive pour un des aspects possibles de l'énigmatique *organum*. Maints passages des auteurs y autorisent légitimement. « *Organum est vox sequens praecedentem...* » et, par ailleurs, le mot « *invicem* » inlassablement répété ; l'assertion de Scot Erigène que « les sons ne sont point mélangés, mais seulement assemblés tour à tour (*invicem*) », et que « le silence occasionnel de l'une des voix ne produit aucun trouble parmi celles qui continuent de résonner » ; tout cela ne peut évidemment se rapporter à une suite de quartes ou quintes parallèles, mais bien plutôt à un embryon d'imitation canonique à quoi précisément se prêterait admirablement la mélodie du *Tu Patris*. Après avoir effleuré le XIIIe siècle avec un court motet d'Adam de la Halle, M. Expert aborda le prodigieux Guillaume de Machaut qui, poète autant que musicien, domine tout le XIVe, et exhuma enfin de la nuit du passé le *Kyrie* et le *Credo* de la messe du sacre de Charles V. Ici, l'empirisme génial d'un art polyphonique en genèse semble d'un bond traverser plusieurs siècles. On reste stupéfait devant la richesse touffue de cette polyphonie novice, où de fortuites septièmes et neuvièmes déchirent insciemment et prématurément la trame d'une évolution logique à peine ébauchée : où des haltes inopinées sur l'accord de sixte de *do* ♯ mineur ponctuent harmonieusement le *ré* mineur dorien ecclésiastique. Jamais encore une semblable puissance, une telle eurythmie si intensément expressive n'avaient empourpré l'art sonore. Avec Guillaume du Fay, qui vécut de 1400 à 1474, l'empirisme se canalise, s'éduque et s'assouplit. Une élégance, on dirait volontiers classique, y point. Une grâce et une sensibilité délicates imprègnent délicieusement telles de ses chansons, *le Jour s'endort*, entre autres, une merveille. Du Fay, dont l'activité plonge assez avant dans le XVe siècle et qui mourut lorsque Josquin des Prés était âgé déjà de vingt-quatre ans, évolua avec une vigueur et une rapidité peu communes. Entre sa *Messe « Se la face ay pale »*, sa chanson *Adieu quitte le demeurant* et même sa *Messe de « l'omme armé »* d'une part et, d'autre part, *le Jour*

s'endort et son *Et in terra ad modum tubæ*, il y a, pour la sûreté de l'écriture, la maturité de la pensée et la maîtrise de la forme canonique, un tel pas de géant qu'on hésiterait presque à lui attribuer cette dernière composition sans l'affirmation formelle des Codex de Trente. Avec du Fay commence dans l'art musical une véritable dynastie spirituelle, car il fut le maître d'Ockeghem, dont la *Chanterie de la Renaissance* exécuta le *Kyrie* de la *Messe* « *Au travail suis* », et Ockeghem eut Josquin des Prés pour élève, duquel M. Expert ne nous accorda qu'une chanson, *Petite Camusette*, et le *Kyrie* de la *Messe* « *Pange lingua* ». On constate chez Ockeghem un immense progrès de l'écriture contrapunctique, poussée même parfois jusqu'à une virtuosité incontinente dont témoigne son fameux *Canon* à trente-six voix réelles, mais on y découvre aussi, au regard du quasi-classicisme un peu linéaire de du Fay, et spécialement dans ses chansons, telles que *Je n'ay deul*, *L'autre dantan* et surtout l'extraordinaire *Se vostre cœur*, une sorte de ferment romantique, une ampleur, une plénitude, un charme intime et pénétrant sans précédent jusqu'alors. On en conçoit l'unanime admiration de ses contemporains, sa renommée magnifiée par Erasme en vers latins et la douleur de ses disciples dédiant des *Lamentations* à la mémoire du maître aimé. Il est pourtant presque aussitôt totalement éclipsé par le plus grand de ses élèves, annihilé, et tous les autres avec lui, littéralement, pour employer un mot de Wagner, « comme la lumière d'une lampe l'est par la splendeur du soleil ». Au milieu et à ce moment de l'évolution polyphonique, Josquin des Prés (1450-1521) est une apparition si formidable qu'il semble surgir soudain comme un géant qui domine à la fois le passé et tout le siècle qui suivit. C'est de Josquin que Luther proclamait : « Les autres obéissent aux notes ; lui, les notes lui obéissent. » Et cette maîtrise inouïe n'est plus désormais qu'un « moyen » souplement asservi à l'imagination de l'artiste créateur. L'inspiration de Josquin jaillit spontanément expressive, poignante et innombrable. Une personnalité indélébile, un incomparable équilibre de la sensibilité sensorielle et de l'intelligence, y aboutissent à la puissance, à la profondeur et, partant, pour la première fois dans les siècles, à la beauté intégrale. L'art de Josquin constitue l'apogée de l'art *modal*. Tout ce qui suit, voire Lassus et Palestrina, n'est plus

qu'épigonisme ou décadence, pour disparaître bientôt sous l'assaut de l'évolution harmonique et l'avènement de la *tonalité* naissante. Le concert de *la Chanterie de la Renaissance* résumait l'évolution de cet art modal et on doit remercier chaleureusement M. Henry Expert d'avoir fait ainsi revivre un art dont le développement séculaire s'épanouit en chefs-d'œuvre longtemps oubliés, mais impérissables. Car Josquin est aussi l'un des génies suprêmes de l'art musical tout entier, où ses seuls égaux sont Bach, Mozart et Wagner. Non pas seulement pour son époque, mais dans tout l'art humain, son miraculeux *Miserere* est une cime que rien ne dépasse, et on regrette amèrement qu'au lieu de *la Bataille de Marignan* de Clément Janequin, si connue, M. Expert n'en ait pas choisi le prestigieux triptyque pour couronner cette inoubliable séance. Voici vingt ans qu'il m'en promet l'audition et je ne l'en tiendrai jamais quitte. C'est à une exploration analogue, mais parvenant jusqu'au XVIIe siècle, que nous convia la **Société française de Musicologie**, présidée par M. Lionel de La Laurencie. Une des pièces les plus curieuses de cette « heure de musique ancienne » vocale et instrumentale était une *Tuba gallicalis* ou « Fanfare gauloise », qui fut exécutée par trois trombones. Cette composition anonyme provient d'un manuscrit, brûlé en 1870 avec la Bibliothèque de Strasbourg, dont de Coussemaker avait heureusement pris une copie partielle récemment découverte par M. Ch. van den Borren. Le programme la datait du début du XVe siècle, mais je la reculerais volontiers d'au moins quatre-vingts ans, sinon plus, ce à quoi sa tonalité très nette en *do* majeur induirait plutôt qu'elle n'en détournerait. Cette tonalité de notre majeur n'est pas rare au XIIIe siècle dans toute sa pureté, ainsi que l'attestent, entre autres exemples, la délicieuse chanson du trouvère Moniot d'Arras, *Ce fut en mai*, publiée par M. Jean Beck dans *la Musique des Troubadours*, chez l'éditeur Henri Laurens, et un verveux *Motet* du manuscrit de Bamberg, *Agmina milicie*, dont la polyphonie est indiscutablement plus évoluée que celle de la *Tuba gallicalis*. L'emploi instinctif du majeur moderne est même relativement plus fréquent alors que dans la musique savante postérieure, où la modalité ecclésiastique et ses lois deviennent un élément constitutif et essentiel de l'œuvre d'art. Un rondeau de François Villon, *Mort, j'appelle de ta rigueur*, de compositeur anonyme,

pour chant, luth, rebec et harpe ; une *Epitaphe de l'Amant Vert* pour quatuor vocal, également anonyme, mais à n'en pas douter de Josquin ; *Trois pièces espagnoles* du XVIe pour voix et harpe ; des *Danceries* pour flûte à bec et luth, nous amenaient jusqu'au XVIIe siècle exhibé sous les espèces de l'Allemand Heinrich Albert, de l'Anglais Robert Jones, et enfin d'un air du *Pomo d'oro* de Cesti (1668), qu'accompagnait une basse continue, trois trombones et deux cornets. Ce fut une belle et instructive soirée, où la résurrection d'instruments de chacune époque était fort captivante, et dont il faut souhaiter que *la Société française de Musicologie* nous renouvelle périodiquement la joie et l'intérêt. Et l'évolution se poursuivait imperturbable dans un **Concert de la Revue musicale** organisé par M. Félix Raugel, avec soli, chœur et orchestre, en passant par Monteverdi, Luigi Rossi, Lully, pour pénétrer dans le XVIIIe siècle avec Lalande, Vivaldi, Hasse et Haendel. La perle de cette séance était certes le psaume *Lætatus sum* de Monteverdi, dont M. Raugel assura superbement la première audition dans notre capitale. M. Félix Raugel, qui connaît à fond tout cet art du passé et donne tous les ans le *Stabat Mater* de Josquin aux offices du Vendredi-Saint de Saint-Eustache, le dirige avec une ferveur enthousiaste et une maîtrise accomplie. Et on le retrouvait en juillet, à la tête d'un petit orchestre blotti dans la verdure, pour une représentation **d'Echo et Narcisse** de Gluck agencée par Mme Marie Mockel en plein air, dans le vaste et ombreux jardin de sa propriété de la Malmaison. Interprété par quelques-unes de ses élèves de chant avec le concours de la *Chorale Caecilia* et de jeunes ballerines de l'école de Mme Ariane Hugon, ce fut vraiment un ravissant spectacle, fort réussi à tous égards et d'un très haut intérêt artistique. Parmi les invités, M. Albert Carré, fabuleux de verdeur inébranlable aux ans, ne dissimulait point une satisfaction admirative un peu, mais agréablement surprise. Avec ce que nos concerts ont coutume de nous offrir de Bach chaque saison, on arrivait ainsi à Haydn, à Mozart et au pain quotidien de nos programmes, que concluaient l'aboutissement des *Ballets Russes*. C'est un autre versant de l'évolution musicale que nous parcourrons la prochaine fois. Il est remarquable que celui dont on vient d'esquisser l'aperçu ne fut guère suivi par nos compositeurs, jeunes ou autres, en dehors de certains, et bien rares, que

des devoirs journalistiques y obligeaient. La *Messe* en *si* de Bach avait, on s'en souvient, partagé ce dédain. Devrait-on croire que, en fait de culture, ce soit celle du primarisme qui obtienne surtout la faveur de nos musiciens ? On s'en expliquerait, d'ailleurs, les énormités pyramidales dont la plupart accouchent dès qu'ils parlent musique.

JEAN MARNOLD.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

La Particule et le Marquisat de Guy de Maupassant. — Le *Journal des Débats* du 24 août dernier publiait un document découvert dans les archives de la mairie de Bernay. C'est l'acte de naissance de Gustave de Maupassant, père du grand romancier normand. Voici cette pièce :

Du mercredi 28 novembre 1821, deux heures après-midi. Acte de naissance de Gustave-Albert Maupassant, né hier, à dix heures du matin, au domicile de ses père et mère, en cette ville, rue du Commerce, du sexe masculin, fils de M. Louis-Pierre-Jules Maupassant, contrôleur des contributions directes, et de dame Aglaé-Françoise-Joseph Pluchard, son épouse, sur la présentation et déclaration à nous faite par le père de l'enfant, en présence de MM. Louis-Benjamin Saussey, horloger, et Adrien-Charles-Marie-Telchilde Dulac, contrôleur des contributions directes, demeurant à Bernay, le premier rue du Commerce, le second rue des Manufactures, tous deux de l'âge requis par la loi, lesquels ont signé avec nous après lecture.

On voit d'après ce document officiel que le nom de Maupassant y est énoncé sans particule.

Sans particule également figure le nom de Maupassant dans un autre document officiel que publiait, à la date du 16 octobre 1919, dans le *Mercure de France*, M. Georges Le Roy, conservateur du Musée Flaubert à Croisset.

Ce document est relatif au tirage au sort de Gustave Flaubert, événement qui eut lieu à Rouen, le mercredi 2 mars 1842. Or, ce document comporte « un détail supplémentaire » que M. Georges Le Roy nous fait connaître en ces termes :

Est porté au même registre, comme ayant tiré le même jour et dans la même journée le n° 333 un autre Gustave, né à Bernay en 1821,

« absent et représenté par son père Louis-Pierre-Jules Maupassant, propriétaire à Rouen, 26, rue Beauvoisine », lequel, pris bon pour le service, fut exonéré ultérieurement par l'achat d'un remplaçant, ainsi que le mentionne le registre : « Le sieur Maupassant (*sic*, a été remplacé par le nommé Jost (Etienne), dirigé sur le 3e régiment d'artillerie. »

Ce Gustave Maupassant est donc bien ce même Gustave-Albert Maupassant dont nous venons de reproduire l'acte de naissance, qui le dit fils de Louis-Pierre-Jules Maupassant.

Dans les deux cas, il n'y a pas de particule. Il n'y en a pas non plus, tout au moins précédant son patronyme, dans le nom de M. Maupassant de Valmont, domicilié en 1785, rue Portefoin, 7, à Paris, où il exerce les fonctions de payeur de rentes.

Ce Maupassant de Valmont est le père de Louis-Pierre-Jules Maupassant et l'arrière-grand-père, par conséquent, de Guy de Maupassant, qui, en souvenir de son bisaïeul, signa, comme on sait, ses œuvres de jeunesse du pseudonyme « Guy de Valmont ».

Il est à peu près certain — puisque les deux premiers descendants ne l'ont pas relevé — que ce « de Valmont », ajouté à son patronyme par le payeur de rentes, n'était qu'un surnom personnel, comme avaient accoutumé d'en prendre, jusqu'au XVIIIe siècle, toutes personnes de grande ou petite bourgeoisie, désirant faire figure dans le monde, alors extrêmement coulant sur ce point. (Le Rond d'Alembert, Offroy de la Mettrie, les deux frères Bonnot respectivement abbés de Mably et de Condillac, Arouet de Voltaire, Nicolas de Chamfort, Caron de Beaumarchais, ou Rivarol qui, fils d'un aubergiste de Bagnols, se comtifia même *de proprio motu*), etc., etc., sont parmi les exemples les plus frappants de ce courant pseudo-anoblissement.)

Si le seigneurial « de Valmont » avait été un nom légitime abandonné sous la Révolution, il est à peu près certain que le bisaïeul ou le grand-père de Guy de Maupassant l'eût relevé sous la Restauration ou sous Louis-Philippe, deux régimes des mieux accommodants sous ce rapport.

Or, ce n'est qu'en 1846, un peu avant son mariage avec Mlle Laure Le Poittevin, mariage célébré le 9 novembre de cette année, que le père du grand écrivain éprouva le besoin de faire ajouter officiellement la particule *de* à son nom, ainsi que l'atteste un jugement du tribunal civil de Rouen, ajouté en marge de son acte de naissance reproduit plus haut.

Pourquoi — demande le *Journal des Débats* — la particule fut-elle momentanément abandonnée par les Maupassant, alors que, dans un ouvrage récemment publié, M. Georges Normandy fait connaître que les ancêtres de Guy de Maupassant étaient en possession du titre de « marquis » ? C'est un point à éclaircir.

Le point, nous semble-t-il, est tout éclairci. Il n'y a pas de « noblesse » proprement dite dans le cas de la famille Maupassant, et il y a encore moins de « marquis ».

M. Georges Normandy n'a fait que de ramasser les suppositions nobiliaires déjà réunies par un érudit normand, M. Georges Dubosc, et dont dubitativement font état MM. Léon Deffoux et Emile Zavie dans leur livre : *Le Groupe de Médan*, au chapitre intitulé « Guy de Maupassant. romancier de soi-même ».

Et ce qu'on oublie de faire remarquer, et ce qui est très important au point de vue nobiliaire, tout au moins jusqu'au XVIII[e] siècle, c'est que parmi les 200.000 localités françaises, villes, communes, bourgs ou lieux-dits, il n'y en a pas *une seule* qui s'appelle Maupassant. Or, aux temps héraldiques de la monarchie, *il n'y avait pas de titre sans terre*. Donc, s'il n'y a pas en France de terre s'appelant Maupassant, il ne s'y trouva, par conséquent, encore moins de marquisat portant ce nom.

M. Georges Normandy écrit : « Les ancêtres de Guy avaient le titre de marquis. Leurs papiers de famille étaient au sceau (?) des empereurs d'Autriche. Ils devaient leur noblesse à François, époux de Marie-Thérèse. Au siège de Rhodes (?) un Maupassant se couvrit de gloire. C'est au temps de Stanislas Leczinski que la famille vint en Lorraine, etc., etc... »

Autant d'affirmations que n'appuient, que n'authentiquent aucune preuve, aucun document s'appliquant, sans possible erreur, à la famille du romancier.

Le célèbre écrivain était peut-être d'extraction lorraine plus ou moins lointaine, mais il n'y a aucune raison parfaitement valable de l'allier à Claude Maupassant ou *de* Maupassant, qui mourut, paraît-il, en 1700, au siège de Candie, au lieutenant général Claude-Georges de Maupassant, mort en 1742, et moins encore à César de Maupassant, député de la sénéchaussée de Nantes, aux Etats-Généraux de 1789.

Cette petite combinaison d'alliances et de généalogies, faite pour se procurer une ascendance noble, était couramment prati-

qu'e aux temps monarchiques, et l'est peut-être plus encore à notre époque « où la démocratie coule à pleins bords ». En quelques heures passées aux Archives et aux Manuscrits de la Bibliothèque Nationale, un simple élève de l'Ecole des Chartes, un peu versé dans la matière héraldique, se fera positivement un jeu de faire descendre, avec références, n'importe qui — sinon *véridiquement*, du moins *vraisemblablement* — d'un noble homme du temps de François I[er] ou même de Charles VII, de nom semblable ou à peu près pareil. Et les « généalogistes chambrelans » existent aujourd'hui tout comme au temps du Bien-Aimé.

Si M. Maupassant, payeur de rentes au Marais en 1785, avait appartenu aux diverses personnalités auxquelles on veut le rattacher, il est plus que certain qu'il aurait porté la particule avant son nom, au lieu de le faire suivre du surnom de Valmont.

Le père de Guy de Maupassant est donc l'unique responsable de cette addition pseudo-nobiliaire, plus que certainement provoquée par les appétences aristocratiques de celle qui devint son épouse, M[lle] Laure Le Poittevin, laquelle alla même — si on en croit certaines révélations — parce que ça « faisait noble », jusqu'à déclarer son fils Guy comme né, le 5 août 1850, au château de Miromesnil, alors qu'il aurait vu le jour rue Sous-le-Bois, à Fécamp, « cette ville de commerçants et de saleurs », comme elle la qualifiait dédaigneusement.

Je ne crois pas que Guy de Maupassant se soit jamais fait beaucoup d'illusions sur ses origines aristocratiques. Il affectait dans sa jeunesse, nous disent certains de ses contemporains de ne porter aucune attention à sa particule, et jamais surtout, tant qu'il fut bien portant, il ne se donna le ridicule de porter un titre. Il savait qu'il aurait fait hausser les épaules à Gustave Flaubert, son maître vénéré, qui l'avait vu naître, et qui savait au plus juste à quoi s'en tenir sur la particule de Monsieur son père, en la compagnie duquel il avait tiré au sort. Ce n'est que plus tard, vers la fin de sa vie, alors qu'il était déjà touché par l'aile de la folie, que Guy de Maupassant fut atteint du prurit nobiliaire. J.-K. Huysmans a rapporté que, lui rendant visite rue Montchanin, le seul livre dont il constata la présence, bien en évidence, sur la table du salon était... le Gotha !... Ceci se passait à peu près au temps où l'écrivain naturaliste de *Boule-de-Suif*, celui qui avait été le solide canotier de Bougival, avait décidé de faire

mettre une couronne de marquis dans le fond de son chapeau !...

Guy de Maupassant fut le bénéficiaire, en somme heureux, de cette sorte de « noblesse » acquise par l'adjonction complaisante de cette particule *de* que le vulgaire prend pour l'insigne de la noblesse, alors qu'elle n'en est tout au plus que l'enseigne, des milliers et des milliers de fois usurpée au long des trois derniers siècles.

Le cas de Maupassant ressortit à celui d'Honoré de Balzac, de Gérard de Nerval, du comte (?) de Gobineau, de Barbey d'Aurevilly, d'Edmond et Jules Huot de Goncourt, de Leconte de Lisle, de Bins de Saint-Victor, de Théodore Faullain de Banville et de combien d'autres « gentilshommes de lettres » de jadis, de naguère et d'aujourd'hui, appartenant à l'aristocratie de l'esprit, cette « noblesse personnelle », et qui ont cru expédient d'y joindre celle de parchemins plus ou moins insignifiants, fantaisistes ou truqués.

GEORGES MAUREVERT.

NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

Découvertes préhistoriques en Russie. — Les *Izvestia* de Moscou publient un article du savant préhistorien M. P. Efimenko sur la découverte d'une nouvelle station paléolithique sur la rivière Desna, au village de Souponeff, à la distance de six ou sept verstes de la ville de Briansk.

Il n'y a que peu de temps que le monde savant russe s'intéresse à la préhistoire, et, au commencement du XXe siècle, on ne pouvait indiquer que trois ou quatre stations paléolithiques en Russie et celles-ci même étaient fort peu explorées. Ce n'est qu'après le retour en Russie de M. Volkoff, ethnologue russe connu et émigré politique ayant résidé jusqu'alors en France et qui a fondé à Pétrograd une école spéciale, qu'on a commencé à s'occuper de préhistoire. A ce moment, on a découvert près du village de Mezine, gouvernement de Tchernigoff, une station paléolithique extrêmement riche en figures sculptées sur défenses de mammouth et recouvertes de dessins géométriques très compliqués, — croix gammées, méandres, etc. L'homme y vivait entouré de la faune polaire, au voisinage d'un glacier, qui, à cette époque, se retirait déjà vers le Nord. Au même temps se rapportent aussi les découvertes paléolithiques faites au Caucase,

dans les grottes de Gvardjilas-Ildé et de Virkhov, près du monastère de Motzamète, ainsi que les premières fouilles de l'explorateur I.-T. Savenkov aux environs de Krasnoiarsk, en Sibérie.

En 1923, M. P. Efimenko, auteur de l'article dont nous nous occupons, a exploré cinq stations paléolithiques situées sur le Don, près de la ville de Voronège. Les fouilles continuent, mais les résultats acquis ont permis déjà d'établir une série de stades dans l'évolution de la civilisation paléolithique. Une statuette de femme sculptée sur défense de mammouth, trouvée par M. P. Efimenko, a fait sensation dans le monde savant et a amené M. Salomon Reinach à émettre la supposition que les origines de l'art paléolithique et du paléolithique supérieur lui-même se trouvaient dans l'Europe orientale ou sur les frontières de l'Asie. En tout cas, les stations de Kostenko et de Horchévo, découvertes par M. P. Efimenko, ont démontré d'une façon péremptoire toutes ces déductions faites par les savants, concernant les directions des migrations paléolithiques et les liens rattachant la civilisation primitive de l'Europe Orientale à celle de l'Europe Occidentale.

En 1924, le même savant a découvert une station sur la rivière Derkoula (région du Don) et a mis au jour des restes de l'époque moustérienne, dont l'existence en Russie paraissait jusqu'ici douteuse. Il faut mentionner aussi les fouilles de M. Bontch-Osmolovski en Crimée (grotte de Kiich-Koba), qui ont révélé les traces d'une civilisation plus ancienne encore et les premiers débris authentiques de l'homme fossile.

La station de Souponeff a été découverte par un ouvrier du pays, M. Zaitsev, qui avait trouvé sur les lieux des os de mammouth. Questionné par M. Deev, directeur du Musée de Briansk, auquel il avait remis sa trouvaille, il raconta qu'il avait vu aussi du silex d'un aspect peu ordinaire. Arrivé à Souponeff, M. Deev put constater la présence du silex taillé, d'os d'animaux de l'époque glacière, — du mammouth, du rhinocéros, d'un loup d'une race inconnue, etc. Commencées par M. Deev, les fouilles furent continuées par le professeur G.-F. Mirtchenko et P. Efimenko et sont encore en cours.

La station est formée par une terrasse appuyée au penchant d'un ravin d'une origine plus ancienne que la terrasse, sur la rive droite de la Desna. Sa hauteur au-dessus du niveau de la rivière est de 25 mètres. La terrasse est formée de couches super-

posées de sable apporté, d'après l'opinion du professeur P.-F. Mirtchenko, par la rivière. Dans les temps préhistoriques, cette rivière formait un torrent puissant, qui traversait toute la contrée d'un bord de la vallée à l'autre, à quelques dizaines de mètres plus haut que le niveau actuel. L'homme s'y est établi plus tard quand la rivière, en rongeant les alluvions, a creusé et abaissé son lit. Le voisinage de la rivière riche en poisson et ses rives crétacées, où il trouvait du silex, ont attiré l'homme en ce lieu. La plupart des stations paléolithiques de l'Europe Orientale se trouvent dans des sites analogues.

Il a suffi d'enlever un mètre ou un mètre et demi de terre pour retrouver des silex taillés, du charbon, des os d'animaux amoncelés. La surabondance des os d'animaux est un trait caractéristique de la station de Souponeff. Des crânes brisés pour en extraire la cervelle, des mâchoires, des défenses, des os de pieds, des côtes et des vertèbres appartiennent principalement au mammouth. Les os du rhinocéros de Sibérie ont été trouvés en nombre restreint, ce qui démontre que cet animal était devenu rare à cette époque. Les os du renne et du cheval sont très nombreux. On a trouvé des traces multiples du renard blanc, animal typique de la région polaire.

1.500 outils de silex environ ont été trouvés, sans compter des dizaines de milliers de lames et de débris de toute sorte de l'industrie de silex. Quant aux outils, ils ont tous des formes géométriques et rappellent la soi-disant industrie microlithique de l'époque transitoire qui a suivi l'époque paléolithique. On y constate aussi plusieurs traces de la civilisation de Mezine.

Outre plusieurs pièces faites en défense de mammouth, — ornements, aiguilles, pointes, — des os du renard blanc, du renne, M. Efimenko a trouvé une plaquette d'ivoire ornée d'un dessin en zig-zag. Cette plaquette rattache l'industrie de la station de Souponeff à celle de Mezine où l'ornementation géométrique dénote un art réaliste inconnu dans le paléolithique de l'Occident.

Comme nous l'avons dit, l'exploration de la station de Souponeff est encore loin d'être achevée et on est d'avis, dans le monde des savants russes, qu'elle sera d'une grande importance pour l'étude de l'époque glacière.

S. POSENER.

LETTRES ANGLAISES

Abel Chevalley : *Thomas Deloney, Le Roman des Métiers au Temps de Shakespeare*, Librairie Gallimard. — G. Laurence Groom : *The Ship of Destiny*, Préface de G. K. Chesterton, Swan Press. — Le Théâtre Shakespeare à Stratford. — La « Poetry Bookshop ».

Le xvie siècle anglais, et surtout le règne d'Elizabeth, ont été les témoins d'une extraordinaire activité intellectuelle. Cette « renaissance » ne se limite pas, du reste, à l'Angleterre, mais elle y revêt un caractère et des aspects très particuliers. De nombreux érudits ont établi les rapports qui lient ces mouvements de la pensée dans l'Europe Occidentale et ils ont déterminé les influences et les réactions qui s'exercent d'un pays à l'autre. Et voici que M. Abel Chevalley nous présente une des plus curieuses figures, et des moins connues, de cette époque, dans son livre sur **Thomas Deloney**, auquel il donne pour sous-titre : *Le Roman des Métiers au Temps de Shakespeare*. On savait déjà que la vie artisane s'organisait alors en même temps que se développait la production littéraire, mais on ne connaissait pas de description écrite de l'évolution sociale de la période des débuts de l'organisation industrielle de l'Angleterre. Cependant, l'époque eut son Pierre Hamp. Le rapprochement n'est possible que pour la matière traitée ; entre les deux écrivains, il y a un intervalle de temps qui, tout en leur laissant un lien de parenté, différencie profondément leur art et leurs idées. Déjà, le métier a sa « noblesse », la « peine des hommes » a pour compensation « l'honneur du travail ». Maîtres, compagnons, journaliers et apprentis sont conscients de leurs droits et tiennent en haute estime leurs devoirs. Ils sont hiérarchisés, mais en même temps passionnés de liberté et d'indépendance corporative. L'esprit syndical unit étroitement maîtres et ouvriers, et déjà les anciennes guildes tendent à se transformer en compagnies. L'histoire du travail est à un tournant.

L'industrie du tissage se centralise en de grands ateliers, mais le compagnon devient encore maître dès qu'il connaît à fond son métier. Ouvrier et maître travaillent de leurs mains sans que leur occupation se borne, comme de nos jours, à surveiller ou à guider le travail des machines. Mais alors qu'à notre époque la classe ouvrière n'a, dans aucun pays, produit une œuvre littéraire inspirée par le labeur, nous voyons au xvie siècle un ouvrier

tisseur en soie, contemporain de Shakespeare, rimer des ballades et rédiger des romans populaires, infiniment précieux pour l'histoire des mœurs et du travail à une période où l'industrie du tissage s'établit sur des bases modernes.

Qui était ce tisserand ? M. Chevalley explique qu'il est venu en bas-âge en Angleterre, avec ses parents, des Lyonnais peut-être, Huguenots en tout cas, qui fuyaient la persécution religieuse. Divers passages de ses livres indiquent que sa famille appartenait à cette catégorie d'artisans experts qui, après la Saint-Barthélemy, comme plus tard après la révocation de l'Edit de Nantes, firent profiter des pays plus tolérants des secrets de leurs industries et des ressources de leur intelligence. Sans aucun doute, les huguenots français ont exercé en Angleterre, à l'époque de Shakespeare, une influence profonde et étendue ; ils apportaient, outre les qualités de la race, des idées démocratiques et des conceptions sociales d'un libéralisme nouveau qu'adoptèrent les « commons » dans leur lutte opiniâtre contre le pouvoir féodal et royal. On n'a pu encore établir nettement la filiation de Deloney. Il dut naître en 1540 et mourut en 1600. Il exerça son métier à Norwich, grand centre de fabrication d'étoffes, et il connut la colonie française de tisseurs de soie qui habitaient le faubourg londonien de Cripplegate. M. Chevalley se demande si son nom, déformé à l'anglaise, n'était pas Delaunay, ou bien s'il était parent de ce Guillaume Delone qu'on trouve en 1583 pasteur et médecin des réfugiés français de Londres. En tout cas, il semble bien qu'il fut un de ces « mauvais garçons » dont l'espèce était nombreuse au temps d'Elizabeth. Ses romans révèlent une singulière familiarité avec le monde interlope des tavernes, les truands et les ribaudes, les tire-laine et les vide-gousset, personnages qu'il met volontiers en scène.

Nous sommes loin de l'*Arcadia* et de l'*Euphues*, des romans de chevalerie et des moralités romanesques. Les récits réalistes de Deloney offrent aux travailleurs un tableau de leur misère quotidienne. Son *Jack of Newbury* paraît en mars 1597, et depuis 1593 la récolte est pauvre, le blé manque, la disette et la famine règnent dans le pays. Il souffle un vent de sédition. « Vagabondage, mendicité, menus pillages furent, pendant toute la fin du siècle, un fléau public. L'armée de l'escroquerie s'organisa, devint même populaire ». L'autorité royale sévit, mais

les Corporations résistent ; elles favorisent la circulation de ces romans qui sont aussi de longs et prudents pamphlets. Deloney ne dédie pas son livre à quelque puissant seigneur de qui il attendrait prébende, mais « à tous les fameux travailleurs du drap en Angleterre », et ses personnages sont des *clothiers*, des drapiers. Dans son *Gentle Craft*, les deux courts récits sont consacrés aux cordonniers, « montrant quels hommes fameux ont été cordonniers, au temps passé, en ce pays, ainsi que leurs actions charitables et leur généreuse hospitalité.

Il est indubitable que Deloney fut infiniment plus populaire que son contemporain Shakespeare. Pourquoi donc a-t-il si complètement disparu ? Pourquoi a-t-il été si rigoureusement « expulsé » de l'histoire littéraire qu'aucun manuel anglais ne le mentionne ? On s'occupe quelque peu de lui à Cambridge en 1905 ; en 1912, la Clarendon Press d'Oxford publie, par les soins érudits de Mr F. O. Mann, ce qu'on a retrouvé de ses œuvres. Il en est sans doute d'ignorées, de perdues. Il écrivait pour les artisans de sa classe, leurs femmes et leurs filles, et ni la noblesse ni la riche bourgeoisie ne se souciaient de ces œuvres jugées grossières. Aussi ne retrouve-t-on dans aucune bibliothèque les éditions originales de ses romans et de ses recueils de vers. Tout cela permet de juger de l'intérêt qu'offre la monographie de M. Abel Chevalley, cette résurrection d'un auteur qu'ignorent non seulement Taine et Jusserand, mais la plupart des érudits anglais. Il est vrai que dans la récente *Histoire de la Littérature anglaise* de Legouis et Cazamian « deux pages charmantes et justes, écrites par M. Legouis », sont consacrées à Deloney. De la hotte du colporteur, les œuvres populaires du tisseur de soie passent maintenant à l'attention des savants. M. Chevalley va, je crois, en donner une traduction. « Ce n'est pas de la littérature », protestent, lèvres pincées, certains défenseurs du grand art. Il faut bien reconnaître que la littérature de Deloney est de l'ordre vulgaire, que ses récits sont maladroits et confus, que son style offense la grammaire, et que des auteurs comme Nash, Lodge et Greene, ses contemporains, sont des artistes, si la littérature est considérée exclusivement comme un art. Toutefois, même avec ces réserves, ses romans nous sont infiniment précieux à l'heure actuelle, pour connaître l'atmosphère de l'époque où on les lisait et reconstituer la vie économique du temps de

Shakespeare. Nous devons à M. Chevalley un indispensable tableau du *Roman Anglais de notre Temps* ; il se révèle un guide non moins sûr pour la période obscure où naquit ce qui ressemble le plus au roman moderne.

§

Si bien présenté soit il, si louangeuse même qu'en soit la préface, un premier recueil de vers n'est pas toujours composé uniquement de chefs-d'œuvre. Des poètes ont pris rang parmi les plus grands, de qui les premiers vers ne l'indiquaient qu'assez vaguement. Que la gloire lui réserve sa couronne triomphale ou que sa voix se taise prématurément, G. Laurence Groom aura du moins fait entendre quelques accents d'une harmonie et d'une beauté rares.

Dans l'ingénieuse et spirituelle préface qu'il a écrite pour **The Ship of Destiny**, titre agréable de ce recueil, G. K. Chesterton prétend qu'il faut *overhear* les poètes, surtout les poètes anglais, les entendre par hasard, comme par hasard au printemps on entend un oiseau chanteur dans un boqueteau qu'on traverse. L'oiseau chante pour lui-même et non pour le passant. C'est le cas du poète qu'il nous présente. G. Laurence Groom chante d'instinct : sa musique est simple et juste, expressive et colorée, joyeuse et grave tour à tour, avec parfois une note plaintive, comme un sanglot étouffé ; mais la tragédie de vivre, la souffrance et les déboires, ne laissent pas d'amertume au cœur vaillant du poète. Même l'idée fréquente de la mort ne lui inspire aucune lamentation funèbre. Rien n'assombrit sa vision enchantée, rien n'entrave son imagination vive et prompte ; sa pensée s'élève et se déploie lucide, résolue, intrépide ; son cœur frémissant s'émeut de tendresse et de passion, et son chant a des accents d'une sincérité profonde et poignante. Lisez *If I should fall asleep*, ou bien *The Grail*, ou encore *Love's Ecstasy*, ou les nobles strophes de *Apart* :

And now day lies upon the breast of night,
Softly the tenderness of dusk enfolds
All weariness, all sorrow and heart-break
How should I rest, who may no more awake —
To the dear comfort that your presence holds ?

Now sleeps the nested bird, and now the rose
Opens her longing petals to the dew,

The daisies sigh, and, turning each to each,
Find that delight which knows no need of speech
As I have turned and found delight in you.

Quietly wake the stars. and I, with them,
Keep vigil through the lonely hours that be
Between us and reunion... Should I sleep
I, who reach out my empty arms and weep,
Knowing the nearness of Eternity ?

Cette « Nef du Destin » porte à son bord trente-huit poèmes, tous courts, sauf un qui démontre que le poète peut soutenir son chant par un long souffle. Aucune de ces pièces ne fera penser a des exercices de savante versification où une pensée élégante, une réflexion subtile ou profonde, sont délicatement serties selon les règles impeccablement observées d'un art quintessencié. Pourtant, peut on souhaiter forme plus parfaite pour cette exquise et gracieuse *Réponse* :

Kiss me no more, unless I die
Beneath your kiss, for ecstasy
Too swift for life, too sweet for death,
Envious, steals away my breath.

Love me no more, a little space,
Shame hath a garden in my face ;
White roses, blushing crimson-hued,
Paling, that rapture be renewed.

Clasp me no more, lest I should yield
The sweetness of that ardent field,
As mist before the sun's swart fire,
To reaping of your swift desire.

Pause, with your eyes upon my eyes,
My lashes wings of butterflies,
That flutter till you bid them close
Upon the secret none else knows.

Pause, lest the jealous gods should find
Love, waking, and his eyes unbind :
And, waking, he should take his flight,
Leaving us cold upon delight.

Yet, if you must, — ah ! take your fill...
A faint breeze sighs across the hill,

And far away a lone bird calls,
Beside the unsleeping waterfalls.

Le *Song* qui suit est non moins parfait. Sans doute le poète se dispense d'élaborer des procédés nouveaux, d'inventer aucune technique inédite, il semble peu enclin à pratiquer aucune des acrobaties prosodiques à la mode. Il joue d'un instrument dont beaucoup d'autres ont fait avant lui vibrer les cordes, et ceux qui surprennent son chant l'écoutent avec plaisir, lui prêtent une oreille charmée. *The Ship of Destiny* promet de voguer longtemps, alors que, peut-être, de plus ambitieuses armadas seront dispersées par les vents.

Sous une couverture qu'orne un dessin de Charles Buchel, le petit volume s'offre avec une élégance modeste et séduisante, de bon ton et de bon goût. La Swan Press fait bien les choses : le papier est excellent, le caractère est d'une jolie forme et l'impression parfaitement encrée. Deux cent cinquante exemplaires seulement ont été imprimés : ils ne tarderont pas à être recherchés.

§

On sait que le théâtre élevé à Stratford-on-Avon à la mémoire de Shakespeare a été détruit par un incendie, et que des efforts considérables sont faits dans le but de recueillir des fonds suffisants pour sa reconstruction. Voici maintenant qu'on appelle les poètes à la rescousse. La Société des Poètes, *The Poetry Society*, organise une série de concours. Elle invite *les poètes de tous les pays* à y prendre part. Le premier concours désignera le meilleur sonnet composé à la manière de Shakespeare, puis le meilleur quatrain, et enfin le meilleur poème, quels que soient sa forme et sa longueur, qui célèbreront le poète de Stratford. Le poème couronné dans chaque catégorie recevra la médaille d'argent du Shakespeare Memorial Theatre ; en outre, un diplôme spécial sera décerné à tous les poèmes retenus pour le choix final. Quant au poème qui sera jugé le meilleur de l'ensemble des envois, il recevra une médaille d'or.

Sur les murs du théâtre reconstruit sera gravé le quatrain le mieux approprié à cet objet, et il pourra être pris indistinctement dans l'un quelconque des poèmes soumis au concours. Les poèmes couronnés seront lus publiquement lors du Shakespeare Festival qui doit commencer à Londres le 23 avril prochain. Les

cent meilleurs poèmes reçus, ou tel nombre que fixera le jury, seront publiés en un recueil vendu au profit de la souscription. Des jurys compétents décideront de la valeur des poèmes composés en français et même en japonais.

On commence à voir d'où viendra l'argent. Continuons. Chaque poète prenant part au concours devra joindre à son manuscrit une souscription d'au moins dix shillings ou de trois dollars, qui sera intégralement versée au Shakespeare Memorial Fund. De plus, tous les poètes du monde, même s'ils ne concourent pas, sont invités à adresser à la Société des Poètes, comme témoignage de leur admiration pour Shakespeare, une souscription aussi élevée que possible et qui ne doit pas être de moins de dix shillings. Joindre un timbre d'un demi-penny pour recevoir le reçu franco.

§

En janvier 1913, le poète Harold Monro ouvrait, non loin du fameux « Hospice des Enfants Trouvés », le *Foundling Hospital*, une « boutique de poésie », une *poetry bookshop*. Mais l'Hospice est transféré dans quelque banlieue et ses vastes terrains vont être convertis à des usages moins charitables. On y construira des immeubles de rapport, ou destinés à des commerces et des administrations, sinon à des industries. Est-ce la perspective de ce voisinage qui a décidé Mr Monro à déménager aussi ? Pourtant, on a parlé de consacrer une partie au moins des terrains de l'Hospice à la nouvelle Université de Londres. Le projet semble tentant et raisonnable, et c'est peut-être la raison qui le fera repousser. Toujours est-il que depuis le premier septembre la Boutique de Poésie est installée au 38 de Great Russell Street, en face du British Museum, voisinage convenable, encore que la coupole du monument serve plutôt de couverture à l'érudition qu'à la libre fantaisie des poètes. Tous les jeudis, à six heures, les lectures des poèmes continueront, et les diverses collections de *broadsides* et de *rhymesheets* que publie la Poetry Bookshop s'augmenteront de nouveaux titres. Et ceci démontre que Londres possède aussi sa « Maison des Amis des Livres ».

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

Pedro Salinas : *Vispera del Gozo*, Revista de Occidente. — Jose Maria Salaverria : *Retratos*, Enciclopedia. — Pio Baroja : *Entretenimientos*, Caro Raggio. — Emilio Gasco Contell : *Vicente Blasco Ibañez*, Agencia Mundial de Libreria.

Depuis un moment que le nom de Walt Whitman représente assez clairement, un des principaux efforts de l'évolution littéraire a été de se placer au centre du réel et de considérer celui-ci sans ordre, sans proportions entre les éléments qui le composent, de ne le voir qu'en fonction de soi. La hiérarchie que d'autres époques y avaient introduite a été abolie. Les énumérations whitmaniennes la bouleversent de fond en comble. Plus tard notre Mallarmé va jusqu'à vouloir ignorer le réel et n'en extraire, pour composer ses poèmes, que quelques rares objets, choisis avec soin et aussitôt niés. De ces diverses attitudes sont nées ces analyses de Proust, celles aussi de M. Valéry, où de la contemplation de quelque objet à peine présent, — d'un souvenir, par exemple, ou d'un morceau de musique qui se forme et s'écoule, ou d'un poème à faire et à l'accomplissement duquel le poète se refuse, ou encore d'une femme endormie, — l'esprit tire tout un système de l'inexistence du monde extérieur au profit du tout-puissant *moi* et des sensations qui l'emplissent et tour à tour le font et le défont.

C'est dans cette tradition que se place Pedro Salinas, auteur de ces proses : **Vispera del gozo**, et traducteur des premiers volumes de *A la recherche du temps perdu*. Le titre qu'il a choisi pour son livre : *A la veille du délice*, exprime justement cet état de réceptivité sensuelle où se place le poète, au milieu de l'univers, prêt à en prendre ce que le hasard lui en donnera. Il ne s'agit plus de choisir et de construire, mais de laisser absences et présences s'accorder et dessiner, pour notre plaisir, ici le passage d'une femme, là celui d'une heure, un départ, une rencontre, une erreur.

Titre modeste aussi, — comme celui de ces *Presagios* dont j'ai souvent parlé ici, — et qui indique bien l'intention de l'auteur de ne voir le monde qu'à travers le rideau tremblant de l'illusion. Nous ne possédons point les choses ; seul un reflet, parmi les fragilités et les trépidations de notre existence, nous en parvient qui comblera et décevra plus ou moins les désirs de notre sensualité et de notre imagination. Tel est le thème que

développent les variations de ce petit livre exquis, à travers lequel la vie apparaît comme un tissu d'insignifiances, en même temps que comme une incessante et désespérante tragédie.

Pourtant, quel que soit l'art avec lequel Pedro Salinas réduit à néant la structure du monde et dissout celui-ci en un long spectacle vague et frémissant, de quoi rien ne reste que notre soif, il se pourrait qu'il y eût en lui l'étoffe d'un romancier, c'est-à-dire de tout l'opposé de l'homme qu'il se révèle à nous. L'homme qui fait des romans croit au réel, du moins au réel qu'il nous présente, qu'il ouvre et ferme devant nous et à l'intérieur duquel il fait mouvoir, non des impressions, mais les causes mêmes de ces impressions, c'est-à-dire des personnages. Et peut-être Pedro Salinas serait il capable d'écrire des œuvres de ce genre, car il y a dans sa phrase et dans son imagination une richesse voluptueuse et abondante, et aussi une admirable candeur.

Cette candeur, féconde en images charmantes, en traits de poésie, en trouvailles toutes fraîches, en trésors du cœur et du sentiment, lutte chez Pedro Salinas avec ce goût d'absence, de différence et de néant que manifeste la tradition littéraire à laquelle je l'ai rattaché, et qui s'accorde si bien avec la paresse et le scepticisme espagnols. Elle apparaissait, encore quelque peu voilée de pudeur, mais assez affirmée pourtant, dans les poèmes de *Présages*. Ici, il faut la découvrir, mais on y parvient facilement, sous l'intelligence souriante et destructrice qui la recouvre. Ainsi fait, avec ce jeu d'ironie et de tendresse, ce livre est l'un des plus beaux que les lettres espagnoles nous aient donné depuis longtemps et dénonce, par ses grâces, sa gentillesse, sa courtoisie, son charme difficile à préciser, les rares qualités qui singularisent la personnalité de son auteur. Il y a, dans le ton et l'accent des phrases, dans la nature, la classe des détails choisis et des images, quelque chose d'unique et d'inexprimable, une bonté subtile, une douceur aristocratique, tout un lyrisme d'une complète inaliénabilité et qui font de Pedro Salinas, esprit européen en même temps que profondément espagnol, l'un des hommes les plus dignes de confiance qu'ait produits la dernière génération littéraire.

§

José Maria Salaverria, par réaction contre le pessimisme et l'accent perpétuellement tragique de la génération de 98, s'est

fait le prophète et le défenseur d'une sorte de bonne humeur et d'une attitude simple et familière. La suite de **Portraits** qu'il nous donne aujourd'hui témoigne de cet état d'esprit, et surtout l'élogieux et cordial portrait de Pio Baroja, qui est tracé avec vigueur et une chaude compréhension. Malheureusement, le portrait d'Unamuno est inadmissible. Rien n'autorisait cet outrageant et honteux pamphlet. Ici José Maria Salaverria nous apparaît incapable d'atteindre cette objectivité qui est pourtant la première condition d'une doctrine optimiste et à laquelle il semble que la critique espagnole, par le ton aigre, furieux, violemment étroit et personnel dont elle ne peut se départir, ne parviendra jamais.

§

Le portrait de Baroja — qui est la seule chose que nous voulons retenir du livre de Salaverria — nous amène à parcourir le charmant petit volume que vient de publier le grand romancier basque sous le titre de **Divertissements**, puis à laisser notre attention s'y fixer. Surtout, la conférence qui le termine nous arrêtera. Elle trace un tableau des trois générations littéraires qui se sont succédé en Espagne depuis la seconde moitié du XIXe siècle jusqu'à nos jours. Il y a là beaucoup de traits savoureusement arbitraires et qui sont bien dans la manière de Baroja, mais s'ils ne paraissent pas tous justes, ils sont toujours lancés d'une main de bon tireur. Baroja excelle à donner à son jugement un tour désinvolte, familier et ingénieux tout ensemble, qui n'est qu'à lui ; et Salaverria n'a pas eu tort de dégager tout ce qu'il y avait de simplicité, de naturel et de bonté dans les opinions de Baroja, qui semblent, au premier abord, les plus paradoxales et les plus agressives.

§

Dans la collection *Los grandes escritores*, où l'on annonce un *Menéndez Pelayo* de Miguel Artigas et un *Ruben Dario* de Diez Canedo, Emilio Gasco Contell, qui est un journaliste actif, a consacré un volume à la grande figure de Vicente Blasco Ibañez, l'une des plus originales et des plus vivantes qui soient données en modèles aux peintres de notre époque.

La vie exubérante et irrésistible de cet homme étonnant y apparaît, avec son rythme et son ampleur et toutes les tentatives et les directions dans lesquelles elle s'est exprimée, jusqu'à forcer

d'hui ouvertement jugé et rejeté... Les causes de cette attitude ?... La première, ce sont toutes les idées européennes déposées dans des cerveaux d'imitateurs pleins d'ardeur juvénile et d'ambition et possédant par surcroît le pays *le plus grand, le plus riche et le plus peuplé du monde.* La seconde... n'est autre que l'événement européen de 1914.

La xénophobie chinoise trouva un allié dans le bolchévisme, mais sans que celui-ci ait fait beaucoup de conversions. « Y a-t-il un mouvement bolchévique considérable en Chine ? », se demandait Karakhan au milieu de 1925. « Non », répondait-il.

Depuis, dit M. Duboscq, l'influence des Soviets en Chine n'a fait aucun progrès... Mais la négligence n'est plus possible avec l'esprit qui souffle en Chine... On fera toutes les distinctions qui s'imposent entre xénophobie et patriotisme, il n'en reste pas moins que le jour où les Chinois nous parlent de leur patriotisme... nous sommes mis devant un fait... A mesure qu'ils appliquent nos sciences, qu'ils « apprennent *à se servir* (rien de plus) de certaines machines et *de certaines doctrines occidentales* », les Chinois rejettent notre tutelle... Comme l'écrivait Okakura Kakuzô, « la Chine, avec sa douce ironie, considère la machine comme un instrument, non comme un idéal » et, pour tout dire, méprise une civilisation qui prétend résider dans le bien-être et le confort, au lieu de se traduire dans la plus haute expression morale des individus, dans l'expression humaine de toutes les vertus d'un sol.

M. Duboscq raconte comment la Chine profita de la conférence de la paix de 1919 et de celle de Washington en 1922. Ses diplomates y posèrent, « plutôt que des demandes de mesures immédiates, des principes suivant lesquels les Chinois désirent traiter les affaires de leur pays et être traités par l'étranger ». La diplomatie chinoise y apparut « avec sa prudence et son souci de la *face* : sauver la face, chose essentielle pour tout Chinois... » Les Chinois y obtinrent d'ailleurs d'importantes promesses et y préparèrent la restitution du Kiao-Tchéou par le Japon Ils savent d'ailleurs interpréter les principes européens à leur profit, et pour eux l'*open door*, c'est l'interdiction de *sphères d'influences* et non la suppression de l'obligation pour les étrangers de n'avoir de magasins que dans un petit nombre de ports dits « ouverts ». Et comme, en présence des divisions des Européens et de l'esprit de renoncement des Américains, tout semble permis,

nous avons devant nous des Chinois ombrageux, parfois injustes, qui

fut un homme de métier, — c'est Stendhal, « grand artiste connaisseur de la vie, qui fut aussi voyageur et homme d'action ».

L'existence de Blasco, telle que nous la rapporte Gasco Contell, et si l'on y met cette curiosité passionnée et large avec quoi elle fut vécue, se déroule comme le plus entraînant des films d'aventures. De son héros émane ce rayonnement que ne saurait produire l'intelligence qui se mécanise et se limite, et que donnent au contraire la conscience et l'intégrité de se savoir humain et d'avoir éprouvé son humanité à tous les spectacles et à toutes les occasions du monde.

JEAN CASSOU.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

A. Duboscq : *La Chine en face des Puissances*, Delagrave.

Dans le *Mercure* du 1-VII-1926, p. 246, nous avons rendu compte d'un livre de M. R. d'Auxion de Ruffé, qui explique *le nouveau péril jaune* que constitue la xénophobie des Chinois et l'anarchie militaire qui règne en ce pays. M. d'Auxion exprimait les sentiments de ceux qui ont des intérêts là-bas. Dans **La Chine en face des Puissances**, M. André Duboscq fait entendre un autre son de cloche. M. Duboscq, correspondant du *Temps*, est un pur contemplatif. Il n'est ni Chinois, ni étranger : il est narrateur et critique. Avec la sérénité d'un homme à qui ses bonnes relations avec les diplomates « célestes » facilitent son travail de journaliste, il expose les prétentions des Chinois et leurs arguments.

Après avoir constaté que « la crainte de se compromettre,... une prudence excessive et l'inaction » étaient les caractéristiques des anciens Chinois, il dit :

Soudain, cela change : une certaine classe de Chinois pensent différemment, parlent et agissent. Ce ne sont pas des « lettrés » vieux style », mais de jeunes « intellectuels » instruits par les Européens eux-mêmes. La maîtrise de soi, la méthode et la prudence leur font *supérieurement* défaut ; leurs prétentions, qu'alimente un antique *orgueil de race*, éclatent en des manifestations turbulentes, effrénées, telles qu'*elles dénotent d'après les médecins une nervosité véritablement morbide*. Et contre qui ? Contre l'étranger, craint et secrètement dédaigné jadis, aujour-

d'hui ouvertement jugé et rejeté... Les causes de cette attitude ?... La première, ce sont toutes les idées européennes déposées dans des cerveaux d'imitateurs pleins d'ardeur juvénile et d'ambition et possédant par surcroît le pays *le plus grand*, *le plus riche et le plus peuplé du monde.* La seconde... n'est autre que l'événement européen de 1914.

La xénophobie chinoise trouva un allié dans le bolchévisme, mais sans que celui-ci ait fait beaucoup de conversions. « Y a-t-il un mouvement bolchévique considérable en Chine ? », se demandait Karakhan au milieu de 1925. « Non », répondait-il.

Depuis, dit M. Duboscq, l'influence des Soviets en Chine n'a fait aucun progrès... Mais la négligence n'est plus possible avec l'esprit qui souffle en Chine... On fera toutes les distinctions qui s'imposent entre xénophobie et patriotisme, il n'en reste pas moins que le jour où les Chinois nous parlent de leur patriotisme... nous sommes mis devant un fait... A mesure qu'ils appliquent nos sciences, qu'ils « apprennent *à se servir* (rien de plus) de certaines machines et *de certaines doctrines occidentales* », les Chinois rejettent notre tutelle... Comme l'écrivait Okakura Kakuzô, « la Chine, avec sa douce ironie, considère la machine comme un instrument, non comme un idéal » et, pour tout dire, méprise une civilisation qui prétend résider dans le bien-être et le confort, au lieu de se traduire dans la plus haute expression morale des individus, dans l'expression humaine de toutes les vertus d'un sol.

M. Duboscq raconte comment la Chine profita de la conférence de la paix de 1919 et de celle de Washington en 1922. Ses diplomates y posèrent, « plutôt que des demandes de mesures immédiates, des principes suivant lesquels les Chinois désirent traiter les affaires de leur pays et être traités par l'étranger ». La diplomatie chinoise y apparut « avec sa prudence et son souci de la *face* : sauver la face, chose essentielle pour tout Chinois... » Les Chinois y obtinrent d'ailleurs d'importantes promesses et y préparèrent la restitution du Kiao-Tchéou par le Japon. Ils savent d'ailleurs interpréter les principes européens à leur profit, et pour eux l'*open door*, c'est l'interdiction de *sphères d'influences* et non la suppression de l'obligation pour les étrangers de n'avoir de magasins que dans un petit nombre de ports dits « ouverts ». Et comme, en présence des divisions des Européens et de l'esprit de renoncement des Américains, tout semble permis,

nous avons devant nous des Chinois ombrageux, parfois injustes, qui

oublient les avantages matériels que leur ont procurés les travaux exécutés dans leur pays par les Européens et trouveraient naturel que toutes ces entreprises fussent remises entre leurs mains sans compensation...

M. Duboscq se refuse à prendre ces prétentions « au sérieux », mais conclut « qu'il est une nouveauté qu'on ne peut éluder... Les Chinois se sentent bien définitivement une nation en face de l'étranger ».

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Nicolette Hennique : *Jean-Baptiste Oudry, 1686-1755*. Avec des reproductions ; Edit. Nilsson. 10 »

Littérature

Margot Asquith : *Autobiographie*, traduit de l'anglais par A. Tougard de Boismilon ; Payot. 20 »

Lucien Dubech et Pierre d'Espezel : *Histoire de Paris*. Avec un plan hors texte ; Payot. 30 »

Jean Lhomer : *Le banquier Perregaux et sa fille la duchesse de Raguse* ; Cornuau.

Ernest Raynaud : *Souvenirs de police. La vie intime des Commissariats* ; Payot. 10 »

Edouard Sonet : *Voltaire et l'influence anglaise* ; Imp. de *l'Ouest-Eclair*, Rennes. « »

Francis Thomas : *Simples paroles* ; Revue litt. et artistique. 4 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Journal de la Générale Bogdanovitch, traduit du russe par M. Lefebvre ; Payot. 20 »

Comm. M. Larcher : *La guerre turque dans la Guerre mondiale*. Préface de M. le Maréchal Franchet d'Esperey. Avec 65 croquis et 40 tableaux ; Chiron et Berger-Levrault. 48 »

Poésie

André Martel : *La chanson du Verbe*. Avant-propos d'André Thérive ; Jouve. « »

Violette Rieder : *Les rythmes du Silence* ; la Belle Edition. « »

Politique

Perry Belmont : *La publicité obligatoire des fonds électoraux*. (Historique et documentation, 1905-1926) ; Payot. 20 »

D[r] A.-F. Legendre : *La civilisation chinoise moderne*. Avec 4 grav. h.-t. ; Payot. 20 »

Questions juridiques

Camille Cautru et Ch. Maurice Bellet : *La propriété commerciale* ; Payot. 15 »

Questions médicales

Dr H. Grasset : *La science de l'homme* ; Legrand. 8 »

Roman

Jean de Granvilliers : *La belle endormeuse* ; Tallandier. 10 »

Gyp : *Mademoiselle Eve* ; Flammarion. 10 »

Jack London : *Le peuple de l'abîme*, traduit de l'anglais par Paul Gruyer et Louis Postif ; Crès. 12 »

Charles Quinel : *Pour amuser le percepteur* ; Flammarion. 10 »

J.-H. Rosny aîné : *La femme disparue* ; Nouv. Revue critique. 10 »

Mario Sobrero : *La famille déchirée*, traduit de l'italien par Alfred Mortier ; Flammarion. 10 »

Pierre Villetard : *L'Ile sans lendemain* ; Nouv. Revue critique. 10 »

Sciences

Annuaire Lambert : Statistique des engrais et produits chimiques destinés à l'agriculture. 6e fascicule, années 1923, 1924, 1925 ; Bureau d'Etudes économiques industrielles et agricoles. « »

P.-H. Fritel et R. Charpiat : *A marée basse. Animaux et plantes du littoral*, avec 162 figures ; Delagrave. 8 »

Sociologie

L. Rocha : *Nouveaux riches et nouveaux pauvres* ; Pensée française. 4 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Pour commémorer le dixième anniversaire de la mort d'Emile Verhaeren. — Saint François d'Assise patron de Chateaubriand. — Saint François d'Assise jugé par Michelet. — Le monument d'Emile Despax. — Inauguration d'un monument à Camille Delthil. — Louis Morpeau. — Les mutineries de 1917. — Plaques commémoratives. — La Vénus de Milo a-t-elle été maquillée ? — Les fantaisies de la langue américaine. — Un geste de Manet à propos du « Bon Bock ». — Rabelais fasciste. — Le Sottisier universel.

Pour commémorer le dixième anniversaire de la mort d'Emile Verhaeren. — Sur l'initiative du député et écrivain belge Louis Piérard et du Club des Ecrivains belges dont il est le président, le dixième anniversaire de la mort d'Emile Verhaeren, décédé tragiquement en gare de Rouen, le 27 novembre 1916, va être commémoré solennellement en Belgique. Le principal acte de cette commémoration sera le transfert du corps du grand poète, qui repose actuellement au cimetière de Wulveringhen, à son village natal de Saint-Amand, près de Termonde, sur une rive de l'Escaut.

Détachons d'abord d'une communication que nous fait M. Louis Piérard la belle page suivante sur le tombeau actuel d'Emile Verhaeren :

L'autre jour, je me suis rendu sur la tombe d'Emile Verhaeren, au cimetière de Wulveringhem, au cœur du Veurne Ambacht. Le pays est admirable : des champs de blé fauve, des carrés de luzerne, de claires métairies flamandes aux volets verts et blancs, entourées de hauts arbres flexibles que courbe le vent du

large. A l'horizon s'érigent la tour massive et les sveltes clochetons de Furnes.

Wulveringhen, parmi les blés, est un village silencieux et propret, comme l'étaient Pervyse, Reninghe et Loo, avant la grande tourmente. Mon pas résonne dans la rue déserte, tandis que je passe devant les maisons dont parfois un rideau s'écarte discrètement, derrière les géraniums en pot. Voici les cabarets : *In de drie Koningen* (aux Trois Rois), *In de Roze, In de vrije Vlaming* (au Libre Flamand). Voici le château dont les fines tourelles pointent par-dessus les arbres. Et voici le cimetière autour de l'église vieillotte. Une allée bordée de tilleuls fait tout le tour du champ de repos.

Immédiatement à droite de l'entrée, parmi les humbles croix villageoises, j'aperçois un sarcophage de marbre noir. C'est là qu'il dort. La face supérieure de ce tombeau simple et impressionnant porte ces mots, ces dates qui se détachent sur fond d'or : *Emile Verhaeren, 1855-1916*. Des rosiers, des géraniums entourent la dalle grise sur laquelle repose le sarcophage. Des mains pieuses ont déposé sous le nom glorieux quelques iris et deux grands lis. Silence... C'est tout juste si j'entends parfois un pépiement d'oiseaux.

Ici repose Emile Verhaeren, grand poète qui n'appartient pas à la Belgique seulement, mais qui, à certains jours, fut peut-être le plus grand lyrique de son temps. Ici repose le meilleur des hommes, qui fut toute curiosité, tout amour, accueillant aux jeunes, prêtre exalté de la religion nouvelle, la religion de l'enthousiasme.

Broyé par un train à Rouen, dans le plus stupide et le plus effroyable des accidents, il fut enterré d'abord parmi les soldats, *piottes*, goumiers et fusiliers marins du front de l'Yser et puis on le plaça dans cet îlot de paix, ici, dans cette terre flamande que faisait tressaillir le grondement du canon. Il y aura dix ans en novembre prochain qu'il est mort.

Nous nous sommes souvenus, au Club des Ecrivains belges (section du PEN Club international), d'un vœu du poète : à la fin d'une de ses plus belles œuvres, l'*Escaut*, il demande à être enterré au bord du fleuve dont la rumeur berça son enfance pour qu'elle le berce encore dans la mort.

> Le jour où m'abattra le sort,
> C'est sur ton sol, c'est sur tes bords,
> Qu'on cachera mon corps,
> Pour te sentir même à travers la mort, encore.

Il y a là une sorte de testament sacré que nous avons pour devoir d'exécuter. Il faut que dans ce village de Saint-Amand où il est né, entre Termonde et Anvers, Verhaeren ait son tombeau comme Chateaubriand a le sien, sur un récif battu des flots, à Saint Malo. Il n'est point permis d'enterrer hors des cimetières ; mais on fera une exception pour Verhaeren comme pour le cardinal Mercier. Je le demandai, dès 1920, à la Chambre belge. Peut-être suffira-t-il d'un arrêté royal. Mais je pense qu'une loi spéciale vaudrait mieux.

Le gouvernement belge, si absorbé qu'il soit par des soucis matériels, par la dure tâche qui consiste à sauver le franc de tous, a compris que nous avions aussi des valeurs spirituelles à sauvegarder, un patrimoine de gloire à exalter. C'est pourquoi, sans hésiter, il a promis son concours aux écrivains qui, fin novembre prochain, pour célébrer le 10e anniversaire de la mort de Verhaeren, transféreront ses restes à Saint-Amand, au bord du fleuve magnifique.

Une réunion préparatoire avait eu lieu en juillet. Une séance définitive s'est tenue le 27 août, à la Fondation Universitaire, à Bruxelles, sous la présidence de M. Jules Destrée. Après un exposé de M. Louis Piérard sur l'état de la question depuis la réunion préparatoire, et le concours du gouvernement étant acquis, ainsi que le consentement de Mme Emile Verhaeren au transfert des restes du poète à Saint-Amand, il a été décidé qu'une commission composée de MM. Piérard, Montald et du chanoine de Smet se rendrait à Saint-Amand, en compagnie du ministre des Sciences et des Arts, pour aller choisir un terrain et présenter un projet. Un comité a été formé, comprenant, avec les membres de la commission, un délégué de chacune des associations suivantes : Académie de Langue et Littérature française ; Académie flamande ; Club des écrivains belges ; Association des écrivains flamands ; Académie Picard ; Association de la presse ; Union de la presse étrangère ; Renaissance d'Occident ; Lanterne sourde ; Amicale des revues ; Comité Verhaeren de 1920.

En dehors de la cérémonie de Saint-Amand, il y aura à Bruxelles, la veille ou le lendemain, une manifestation commémorative.

Conformément à la décision de la séance du 27 août, le ministre des Sciences et des Arts, M. Camille Huysmans, s'est rendu, le 2 septembre dernier, à Saint-Amand-lez-Puers, avec M. Louis Piérard et le peintre C. Montald. En compagnie du chanoine de Smet, qui les attendait à leur arrivée, ils sont allés choisir l'endroit où le corps d'Emile Verhaeren sera inhumé. On a choisi une sorte de promontoire qui s'avance dans le fleuve, à la corne d'un petit bois de peupliers, contre la digue. Le terrain appartient à l'Etat. Une forte assiette de béton assurera le tombeau contre tout danger d'affouillement par les eaux. La vue que l'on a de là sur l'Escaut, sur les villages de Saint-Amand et de Moerzeke et sur l'île qui se trouve au milieu du fleuve est particulièrement belle.

§

Saint François d'Assise patron de Chateaubriand. — « La Saint-François m'est tous les ans un jour d'examen de conscience », écrit Chateaubriand dans ses *Mémoires d'Outre-tombe* (Tome VI, livre IX) ; et la note de Biré mise à cette place, en bas de page, nous apprend que tout le morceau sur François d'Assise fut écrit deux jours après la célébration de la fête du Saint, le 6 octobre 1833. Chateaubriand y dit quels sont les dons qu'il reçut de son patron :

> François mourant voulut sortir du monde nu comme il y était entré ; il demanda que son corps dépouillé fût enterré dans le lieu où l'on exécutait les criminels, en imitation du Christ qu'il avait pris pour modèle. Il dicta un testament tout spirituel, car il n'avait à léguer à ses frères que la pauvreté et la paix : une sainte femme le mit au tombeau.

J'ai reçu de mon patron la pauvreté, l'amour des petits et des humbles, la compassion pour les animaux ; mais mon bâton stérile ne se changera point en chêne vert pour les protéger...

Allusion à l'un des miracles de la légende franciscaine : le Saint plantant son bâton à l'entrée du monastère de Ravacciano et le bâton se changeant en un chêne vert pour donner asile à des colombes. En dépit de sa foi magnifique, Chateaubriand n'attendait pas que l'année 1833 vît se renouveler — même pour lui — de tels prodiges. — L. DX.

Saint François d'Assise jugé par Michelet. — Un autre grand romantique, Jules Michelet, semble moins sensible au charme du « Poverello » et, dans son *Histoire de France* (Livre III, chapitre VII), il dénonce ce que le culte franciscain a d'après lui développé, dans le christianisme, d'éléments dramatiques et sensuels.

Le système de la grâce, où l'homme n'est plus rien qu'un jouet de Dieu, le dispense aussi de toute dignité personnelle ; c'est pour lui un acte d'amour de s'abaisser, de s'annuler, de montrer les côtés honteux de sa nature ; il semble exalter Dieu d'autant plus. Le scandale et le cynisme deviennent une jouissance pieuse, une sensualité de dévotion. L'homme immole avec délices sa fierté et sa pudeur à l'objet aimé. C'était une grande joie pour saint François d'Assise de faire pénitence dans les rues pour avoir rompu le jeûne et mangé un peu de volaille par nécessité. Il se faisait trainer tout nu, frapper de coups de corde, et criait : « Voici le glouton qui s'est gorgé de poulet à votre insu ! » A Noël, il se préparait, pour prêcher, une étable comme celle où naquit le Sauveur. On y voyait le bœuf, l'âne, le foin ; pour que rien n'y manquât, lui-même il bêlait comme un mouton, en prononçant *Bethléem*, et, quand il en venait à nommer le doux Jésus, il passait la langue sur ses lèvres, et les léchait comme s'il eût mangé du miel. Ces folles représentations, ces courses furieuses à travers l'Europe, qu'on ne pouvait comparer qu'aux bacchanales et aux pantomimes des prêtres de Cybèle donnaient lieu, on peut le croire, à bien des excès. Elles ne furent même pas exemptes du caractère sanguinaire qui avait marqué les représentations orgiastiques de l'antiquité. Le tout puissant génie dramatique qui poussait saint François à l'imitation complète de Jésus ne se contenta pas de le jouer dans sa vie et dans sa naissance ; il lui fallut aussi la Passion. Dans ses dernières années, on le portait sur une charrette par les rues et les carrefours, versant le sang par le côté et imitant, par ses stigmates, celle du Seigneur...

Mais ici l'historien n'est-il pas, lui aussi, emporté par la passion ? Les biographes du Saint ne sont-ils pas d'accord pour dire que François d'Assise cachait ces stigmates, lesquels n'auraient été découverts qu'après sa mort ?

§

Le monument d'Emile Despax. — Le monument élevé, à Dax,

à la mémoire du poète Emile Despax, auteur de la *Maison des Glycines*, a été inauguré le 19 septembre. Ce monument, d'un goût discret et sûr, dressé dans le petit jardin de l'hôtel de ville, est l'œuvre de l'architecte Albert Pomade et du sculpteur montois Robert Wlérick. Il se compose d'une stèle en pierre supportant le médaillon en bronze doré du poète dont l'œuvre fut si tragiquement interrompue. D'un poème dédié par lui à son compatriote et ami Pierre Benoît, quatre vers resteront gravés sur le socle :

C'est là que je suis né. C'est là, devant la lande,
Qu'il faudra quelque jour, ami, nous retrouver,
Devant ces infinis qui font l'âme si grande
Que l'on ne sait plus vivre à force d'en rêver.

Né à Dax, le 14 septembre 1881, Emile Despax écrivit ses premiers vers dès l'âge de seize ans. En 1902, il publia ses premiers essais dans une plaquette, *Au Seuil de la Lande*, qui fut suivie, en 1905, de son œuvre maîtresse, *La Maison des Glycines*, qui plaça immédiatement Emile Despax au premier rang des poètes de sa génération. Avec ce seul livre de jeunesse, et dont le *Mercure de France* va donner prochainement une réédition, Emile Despax est assuré de survivre, sans qu'il ait pu cependant nous donner le plein épanouissement de son talent.

Sous-préfet d'Oloron au moment où éclata la guerre, il était parti pour le front en janvier 1915. Le jour même de son arrivée sur la ligne de feu, une balle l'atteignait en plein front, dans la tranchée, devant la ferme de Metz.

Au cours de la cérémonie, des discours ont été prononcés par M. Adolphe Dierx, qui remit le monument à la ville, et le maire de Dax, M. Joseph de Laurens, chargé de le recevoir, puis par M. Jean Rameau, président du Comité, M. Vallat, préfet des Landes, M. André Gayot, conseiller municipal de Paris, au nom de la ville de Paris, M. Loys Labèque et M. Thierry Sandre, président de l'Association des écrivains anciens combattants, vice-président de la Société des gens de lettres.

Détachons du discours de M. Adolphe Dierx le passage suivant :

Le poète Emile Despax était né dans cette ville, le 14 septembre 1881 ; il est mort — mort pour la France — au mois de janvier 1915, dans l'un de ces villages de l'Aisne qui étaient devenus, pendant quelques années martyres, la frontière douloureuse et ensanglantée de la patrie.

Et ici, aujourd'hui, devant son enfant et ceux qui l'ont aimé; ici, devant son frère, ce frère survivant, auquel il avait dédié le poème dernier de la *Maison des Glycines* ; ici, aujourd'hui, devant ses amis, au seuil de la lande, nous honorons le poète.

Nous honorons le poète des idylles latines et des soirs bénis, des soirs pâlissants et des soleils las, des rossignols et des abeilles, des rossignols et des

lilas ; nous honorons le poète, dont la mère est morte où les miens sont nés, « dans les îles d'or, dans les pays bleus » ; le poète de *Marylis*, de *Louison* et de *Nanie* :

> Ame de clair de lune après un jour de pluie,
> Rose blanche, lis pur, neige tiède, Nanie...

Nous honorons Emile Despax, parce que nous voulons que survive parmi les hommes le souvenir de l'un d'entre eux, qui a aimé, magnifié et servi — dans la France et dans la Poésie — les deux Souveraines, qui sont bien depuis toujours et qui demeureront à jamais les formes éblouissantes et définitives de la Beauté, — de la Beauté qui ne peut pas, qui ne doit pas périr.

§

Inauguration d'un monument à Camille Delthil. — Sous la présidence d'honneur de MM. Jean Richepin et Maurice Sarraut, un comité s'était formé pour élever à Moissac, sa ville natale, un monument à Camille Delthil, poète, journaliste et romancier. Né en 1834 et mort en 1902, Delthil, assez oublié aujourd'hui, avait joui, au moment du Parnasse, d'une certaine réputation littéraire. Jules Tellier et Moréas le tenaient en estime. Cladel l'appelait « le cygne de Moissac ». Van Bever le cite dans son anthologie des *Poètes du terroir* et le classe parmi les meilleurs.

Parmi les livres de vers publiés par Delthil, il faut rappeler les *Rustiques*, les *Lambrusques* et les *Tentations*. Ses romans, *Lucile Chabanau* et *les deux Ruffin*, sont des peintures exactes et pittoresques du milieu provincial où il a vécu.

L'inauguration du monument, dû à l'architecte Olivier et au sculpteur André Abbal, a eu lieu le 19 septembre dernier. Au cours de la cérémonie, le président du comité, M. Ernest Foissac, a remis le monument à la municipalité de Moissac.

§

Louis Morpeau. — Un jeune écrivain haïtien, Louis Morpeau, qui rédigeait au *Mercure de France* la rubrique des « Lettres haïtiennes », vient de mourir à Paris. Il était né aux Cayes, en 1895. Outre les articles qu'il donnait au *Mercure*, il collaborait à la *Revue hebdomadaire*, aux *Nouvelles Littéraires*, à la *Muse Française* et avait publié des poèmes, un conte, *l'Enterrement de la Merlasse*, des pages de voyages et de critique, et surtout une *Anthologie d'un siècle de poésie haïtienne d'expression française (1817-1925)*, qui, parue tout récemment aux Editions Bossard, restera comme un monument élevé à son beau pays natal, qui maintient courageusement, envers et contre tous les avatars de la politique internationale, son ancienne culture française.

§

Les mutineries de 1917. — Nous avons reçu plusieurs lettres à ce sujet, dans un sens ou dans l'autre. Nous ne les publions pas, pour ne pas conférer à leurs auteurs un droit de réponse, au cas où M. Louis Dumur jugerait devoir répliquer. Nous donnons seulement une lettre de notre collaborateur M. Charles-Henry Hirsch, arrivée trop tard pour avoir pu figurer dans notre dernier numéro, et la réponse que lui fait M. Louis Dumur.

Trouville, 3 septembre 1926.

Mon bien cher Vallette,

Permettez-moi un mot encore, à propos de la lettre de M. Louis Dumur publiée dans le *Mercure* du 1er septembre.

Elle se termine par un alinéa qui prouve que son auteur est un polémiste plutôt qu'un historien. Pour lui, on est un *défaitiste*, parce que l'on est contre la guerre. Si l'on n'est pas de l'avis de M. Dumur, on est de ces « certains Français » dont il dit que la victoire de l'Allemagne, la France démembrée, la France spoliée de ses colonies, ils en auraient « grand plaisir actuellement ». Et il ajoute : « le défaitisme est éternel et trouve en lui-même sa volupté ».

Cela n'est pas d'un historien, à coup sûr. Un authentique historien prouvera peut-être, dans l'avenir, que le « défaitisme » fut surtout une invention gouvernementale conçue à des fins politiques. Et cette preuve résultera de textes indiscutables, je le pressens. De la meilleure foi du monde, M. Dumur croit au défaitisme et, s'il n'est historien, du moins est-il romancier et a-t-il écrit *Les Défaitistes*, ce qui le fait juge et partie dans le débat qu'il a cru devoir ouvrir ici.

Page 501 du *Mercure* du 1er septembre, M. Dumur, historien, répète une erreur qu'il avait commise, page 753 du *Mercure* du 1er août, affirmant qu'il n'y a pas eu de mutineries dans l'armée allemande. A l'appui de sa thèse, il attribue la discipline de l'armée ennemie au fait que le défaitisme n'existait pas à l'intérieur de l'Allemagne. Dès juillet 1918, dès l'avance des troupes alliées, dès que l'armée allemande se sentait en déroute, elle n'a plus obéi passivement. Battue en août, en septembre, en octobre, elle n'était plus en main de ses chefs, sans défaitisme de l'intérieur. Enfin (sans avoir peut-être connu les partielles mutineries) EN NOVEMBRE 1918, BATTUE, CONTRAINTE A LA RETRAITE, ELLE S'EST RÉVOLTÉE ; la révolution civile ensuite a éclaté, chassé le Kaiser et acculé le commandement à demander un armistice. Ludendorff l'a écrit en toutes lettres ; mais il nie la défaite militaire de l'Allemagne — laquelle n'est pas niable.

On reprendrait facilement M. Dumur sur bien d'autres points de sa longue lettre. L'éloquence en est le moindre défaut. Pour moi, je plains nos morts de la guerre ; je plains toutes les victimes de la

guerre ; je demeure épouvanté par les conséquences actuelles et futures encore de la guerre ; et, ne serais-je pas père de famille, je crierais de toutes mes forces contre la guerre toujours menaçante, hélas !

Bien à vous, mon cher Vallette. CHARLES-HENRY HIRSCH.

Paris, 10 septembre.

Mon cher directeur et ami,

M. Hirsch, dont vous me communiquez la lettre, tient absolument à sa légende que les mutineries de 1917 sont nées spontanément sur le front et n'ont pas eu pour cause le défaitisme civil de l'intérieur, lequel n'aurait jamais existé. Soit ! qu'il garde sa légende, puisqu'elle lui est chère : ce n'est pas moi qui désire l'en priver, et ce n'est pas lui que je cherche à convaincre. On lui cite des textes, il n'en tient aucun compte. On lui en citerait pendant deux cents pages, le résultat serait le même. Il en appelle à des textes de « l'avenir », textes encore inconnus, mais qui, il le « pressent », prouveront « indiscutablement » que le défaitisme fut une « invention gouvernementale conçue à des fins politiques ». Il les attendra longtemps. Les textes qu'il appelle dans ses rêves n'existent pas. Ou plutôt il en existe d'autres qui prouvent qu'en effet le défaitisme a été conçu, comme il le dit, pour des « fins politiques ». Mais ces textes sont allemands et établissent que c'est l'Allemagne qui par « politique », par politique de guerre, a voulu le défaitisme chez ses ennemis et a réussi à l'y créer.

Mais M. Hirsch réprouve avec horreur cette thèse. Les raisons qu'on lui en donne le laissent inébranlable. Et comme il veut cependant répondre quelque chose, il équivoque ou réplique à côté. Alors que je prononce certaines phrases à l'adresse des communistes, il feint de les prendre pour lui et pour tous ceux qui ne sont pas de mon avis. Alors que la discussion porte sur les mutineries de 1917, il nous parle de la débâcle allemande de 1918 (ce qui est une tout autre histoire, comme dirait Kipling). Alors qu'il s'agit de savoir si les arguments que j'avance et les documents que je produis sont valables et quelle est leur signification, il chicane sur les droits de l'historien, qui n'aurait pas celui de tirer la morale des événements et de dégager les leçons de l'histoire. Du moment que je me permets de tirer cette morale et de dégager ces leçons, je ne suis plus un historien, pas même un romancier, mais un polémiste. Bien ! Je n'engagerai pas de nouvelles discussions sur ces divers points qui ne sont pas en cause. La seule question était celle-ci : Les mutineries dans l'armée française en 1917 ont-elles été, oui ou non, provoquées par les agissements de l'arrière ? Je crois qu'il a été suffisamment établi que, contrairement aux affirmations de M. Jolinon et au credo de M. Hirsch, elles ont bien été provoquées.

Je suis cependant d'accord avec M. Hirsch sur un point. Au risque de me faire taxer de nouveau de polémiste, je ne m'en cacherai pas. Le défaitisme existe toujours ; après avoir été celui de la guerre, il est devenu celui de la paix. Le défaitisme règne, il est au parlement, il préside des commissions, il vient d'être pendant deux ans au pouvoir. La France s'acharnant à s'affaiblir de ses propres mains, il est évident que c'est là un gros danger de guerre. « Le pacifisme appelle la guerre, écrivait l'autre jour Emile Buré dans *l'Avenir* : c'est une loi de l'histoire qui n'a jamais menti. » Et, à l'autre pôle de l'opinion, Eugène Lautier disait de son côté dans *l'Homme libre* : « Je prétends que la cause principale, sinon unique, de la Grande Guerre fut notre attitude résignée devant les provocations périodiques de l'Allemagne. Par une soumission presque constante et surtout par un silence pieux mais dangereux, nous fûmes les plus utiles auxiliaires des pangermanistes et des impérialistes. » La guerre reviendra donc, je le crois comme M. Hirsch. Et, du train dont on y va. il est à craindre que, ce jour-là, les défaitistes ne tiennent enfin leur défaite.

Croyez, etc.

LOUIS DUMUR.

§

Plaques commémoratives. — Le *Mercure* s'est occupé récemment (1er juillet et 1er septembre) des plaques commémoratives qui disparaissent dans les démolitions d'immeubles. Ces souvenirs, dont il est généralement fort difficile d'obtenir l'apposition, soit de la municipalité, soit des propriétaires, disparaissent par contre avec une facilité surprenante sous le pic du démolisseur.

Il y a quelque quinze ans, la Fondation Berlioz et la société le « Vieux Montmartre » s'unissaient pour rappeler par un marbre modeste le séjour de Berlioz (en 1834-1837) sur le versant nord de la Butte, au coin de la rue Saint-Vincent et de la rue du Mont-Cenis (ex-rue Saint-Denis). Le pavillon où le maître romantique avait composé *Harold en Italie, Benvenuto Cellini, le Cinq-mai*, etc., le petit « hermitage » où il invitait Chopin, — son « cher Chopinetto », — Liszt, Hiller, Legouvé, d'Ortigue, Devigny et autres, a été abattu : à sa place s'élève un gratte-ciel en ciment armé. Le marbre commémoratif aurait disparu dans les décombres.

Lorsqu'en 1898, on abattit, pour agrandir la cour de la gare de l'Est, le pavillon faisant l'angle de l'ex-rue de Metz, une intéressante inscription disparut, rappelant que la Foire-Saint-Laurent, où se tenait l'Opéra-Comique, élevait ses loges sur l'emplacement de cette cour. Elle n'a pas été replacée.

N'existe-t-il plus, à l'hôtel de ville, une commission ou un comité des inscriptions parisiennes ? — J.-G. P.

§

La Vénus de Milo a-t-elle été maquillée ? — Le célèbre marbre, devant lequel stationnent par milliers nos hôtes cosmopolites, n'a-t-il pas subi quelques retouches, depuis sa réinstallation au Louvre, en novembre 1918 ?

Nous nous souvenons qu'à l'époque, le voyage de Toulouse et retour avait égratigné l'Aphrodite sans bras. La presse s'en émut quelque peu. La figure notamment était étoilée de quelques grains de beauté étincelants comme du marbre neuf. La draperie qui recouvre la jambe droite, — à l'endroit où se raccordent les deux blocs qui forment, superposés, le corps de la déesse, — avait reçu de même quelques contusions, peu importantes, il est vrai.

Aujourd'hui ces dernières avaries ont disparu. Un adroit restaurateur a jointoyé les deux blocs et l'éclat trop vif de la draperie semble avoir été patiné. La figure seule porte encore, au menton, les traces de ses blessures de guerre.

Etait-il bien nécessaire de se livrer à ce maquillage ?

Ajoutons que l'inscription imprimée sur le piédestal a été corrigée à la main, rappelant la part prise par le consul de France à l' « invention » de la Vénus de Milo. C'est fort bien ; mais la caisse des Musées nationaux ne serait-elle pas assez riche pour faire les frais d'un nouveau cartouche imprimé ? — J.-G. P.

§

Les fantaisies de la langue américaine. — Un Américain nous disait récemment : « Beaucoup de gens se figurent qu'on parle l'anglais aux Etats-Unis ; on l'écrit, mal la plupart du temps, mais on parle un jargon qui est souvent incompréhensible d'un Etat à l'autre. » Or il y a quarante-huit Etats sous la bannière étoilée ! Les philologues ont déjà fort à faire. A l'Université du Nebraska, par exemple, la chaire de philologie est occupée par une femme qui, délaissant les dialectes européens, s'adonne à de patientes recherches sur les multiples prononciations des mots qui constituent l'idiome courant de la population. Cent étudiants et étudiantes lui apportent leur collaboration dans ses recherches. C'est ainsi qu'au Nebraska il y a trente-sept façons différentes de dire *yes*, et voici la curieuse liste de ces vocables :

Yip	*Yah*
Yep	*Yo*
Yap	*Yaou*
Yop	*Yezz*
Yup	*Tchess*
Yahp	*Tchass*
Yurp	*Tchahss*

Yis	*Tchuss*
Yuss	*Tchassm* (*Yes ma'am*)
Yays	*Shassm* (d°)
Yass	*'Es* (prononciation enfantine)
Yahas	*Hya*
Yazz	*Yar* (exprimant le doute)
Yahzz	*Yair* (d°)
Ye-us	*Eye-yah*
Ye	*Tchaou*
Ye-ha	*Yeth*
Yessir	*Yum*
Yea bo	

Il paraît que si la liste s'étendait aux quarante-huit Etats, il y faudrait tout un glossaire.

§

Un geste de Manet à propos du « Bon Bock ». — En feuilletant une collection du *Musée des Deux Mondes*, magazine publié, de 1873 à 1876, par Bachelin-Deflorenne, nous trouvons, dans un compte rendu, signé d'Eugène Montrosier (un ami de Huysmans), cette anecdote qui, croyons-nous, n'a jamais été rapportée à propos de Manet et de son tableau *Le Bon Bock.*

Dans mon dernier article (*Musée des Deux Mondes*, 15 juin 1873), écrit Eugène Montrosier, on me fait dire, à propos du *Bon Bock*, de Manet : il y a marchand à 120.000 francs. Il faut lire : il y a marchand à 12.000. Je n'aurais pas rectifié cette erreur si Manet n'était venu, armé de mon article, me sommer de lui donner le nom du fou offrant 120.000 francs du tableau susnommé. (*Musée des Deux Mondes*, 1er juillet 1873.)

Il suffit de rappeler, après avoir lu ces lignes, que *Le Bon Bock* vendu par Manet au chanteur Faure 6.000 francs passa plus tard en Allemagne (collection Arnhold) pour le prix de 200.000 francs. Revenu en France, il fut vendu, en 1923, à Wildenstein, de New-York, qui le revendit à un collectionneur de Glasgow 200.000 dollars.

Soit 3.500.000 francs à cette date et près de 7 millions aujourd'hui. — L. DX.

§

Rabelais fasciste. — Les éditions Formiggini, de Rome, viennent de publier la première traduction italienne complète des œuvres de Rabelais, dans la collection des Classiques du Rire. Les cinq volumes dans lesquels l'ouvrage est distribué sont d'une très belle présentation. Mais l'une des annonces éditoriales peut paraître assez inattendue. Elle est ainsi rédigée :

Que les Faisceaux de Combat achètent pour leur bibliothèque l'œuvre immortelle de Rabelais : *Gargantua et Pantagruel*, première version intégrale en ita-

lien par Gildo Passini. Rabelais peut être considéré comme le précurseur de la devise sacrée du Fascisme : *Je m'en fous !* Et il fut à sa façon un fasciste très, mais très sympathique.

Tout est dans tout !

§

Le Sottisier universel.

Quelques erreurs matérielles se sont glissées dans la liste des sous-préfectures supprimees que nous avons publiée hier. Il faut lire comme suit :... Basses-Alpes : Embrun ; Hautes-Alpes : Castellane. — *Le Quotidien*, 15 septembre.

Talleyrand disait : « De l'audace, de l'audace et encore et toujours de l'audace ! » — *Pourquoi pas ?* 16 juillet.

... Une automobile, contenant une douzaine de personnes, a dérapé dans une côte et a été précipitée d'une hauteur de vingt mètres sur la voie ferrée, parallèle à la route, juste au moment où un train venait de passer. Les débris de l'automobile, entraînés par la locomotive, ont été retrouvés à 150 mètres environ du lieu de l'accident. — *L'Indépendance belge*, 7 août.

LE FLEUVE JAUNE ROMPT SES DIGUES. — New-York, 5 août. — Selon une dépêche de Hankéou (Chine), le fleuve Yang-Tsé a rompu ses digues. — *Le Journal*, 6 août.

A Moscou, la cité des tsars, il existait une vieille cloche du XVe siècle... Cette cloche avait été achetée en 1491 par Pierre le Grand. — *L'Indépendance belge*, 5 août.

Le figurant est souvent un commencement ou une fin d'acteur. Antoine a figuré, jeune enthousiaste de théâtre, dans *Hélène de Sparte*, de Verhaeren. — *Les Nouvelles littéraires*, 7 août.

Les préhistoriens sont d'accord pour accorder au millénaire une durée d'environ mille ans. Mais les géologues, eux, et tout particulièrement l'un des plus remarquables de l'époque, le professeur Dépéret, de l'université de Lyon, lui attribuent une durée bien plus considérable. — LOUIS CHASSAIGNE, *Le Journal*, 6 septembre.

LE TOUR DE FRANCE MARITIME EN AVION. — Un équipage du groupe Weiss vient d'accomplir le tour de France maritime... L'avion atterrit à Pau... Reparti à 4 heures du matin, l'équipage passa à Carcassonne... Lyon, Strasbourg et Calais, pour atterrir la nuit dernière à son port d'attache du Bourget... [Il] a exactement parcouru le tour de France maritime. — *Le Temps*, 2 septembre.

Visitant, il y a peu de temps, la charmante petite ville de Thoune, sur le bord du lac des Quatre-Cantons... — *Le Nouveau Siècle*, 1er septembre.

La concierge, son verre de vin vide à la main... — JEAN BOUCHOR, *L'Ombre qui a perdu son homme*, *Le Figaro*, 18 août.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

L'OFFICE

du « Crapouillot », 3, p

L'Office de Livres du « Crapouillot », qui fonctionne
les lettrés des colonies et de l'étranger qui désirent se t
Organe de centralisation, l'Office est basé sur le sy
ou chèques multiples. Au reçu du premier versement, un
qui est averti à chaque envoi de son solde créditeur.

I. Souscripteurs « avec envoi d'office ».

Le correspondant charge l'Office de lui choisir chaque mois les meilleures nouveautés, suivant les directives données dans le bulletin de souscription (page ci-contre), qu'il peut d'ailleurs modifier à son gré, au cours de l'année.

L'abonné qui réside dans un pays éloigné, grâce à cette méthode nouvelle, au lieu de commander en France les livres qu'il désire et d'attendre l'aller et retour des courriers, reçoit dès leur parution les œuvres nouvelles de ses auteurs préférés et les meilleures nouveautés dans les genres qu'il a désignés.

Les livres sont facturés au prix de Paris, plus le port, alors que certains libraires coloniaux ou étrangers font subir au livre français, en prétextant le change, les majorations les plus fantaisistes.

L'Office accepte en règlement TOUTES LES DE
le jour de la réception, au cours exact du change.

MONTANT DES PROVISIONS A I
(*Port reco*

Pour recevoir 2 livres nouveaux par mois................
— 4 livres nouveaux — ....
— 8 livres nouveaux — ....
Pour recevoir 10 à 12 livres nouveaux par mois pendant un
des éditions originales, des éditions d'art et de luxe.......

Ce tarif est basé sur le nouveau prix moyen
l'abonnement (facultatif) à la revue illustrée d'arts e

E LIVRES

: de la Sorbonne, Paris-V^e^

is **4 ANS** *à la satisfaction générale, s'adresse à tous*
u courant des nouveautés littéraires françaises.
de la PROVISION qui supprime les frais de mandats
e-courant est ouvert comme en banque au souscripteur,

II. Souscripteurs « sans envoi d'office ».

Le souscripteur, une fois sa provision déposée, se sert de son compte-courant pour toutes ses commandes de librairie, qui sont toujours exécutées *par retour du courrier*.

Il peut également se servir de sa provision pour régler sans frais ses renouvellements d'abonnements aux revues et journaux, pour passer des souscriptions aux ouvrages ou collections à tirage limité, aux éditions originales et de luxe.

L'Office comporte un rayon « d'éditions originales », particulièrement bien assorti. (Catalogue sur demande.)

L'Office, d'autre part, se charge de fournir tous les ouvrages de science, de médecine, d'enseignement, de musique que ses clients désirent.

S ETRANGERES dont les comptes sont crédités,

CE DE LIVRES POUR UN AN
é compris)

et Colonies......	**310** fr.	—	Etranger......	**340** fr.
et Colonies......	**620** fr.	—	Etranger......	**680** fr.
et Colonies......	**1240** fr.	—	Etranger......	**1360** fr.

... de **4.000** fr. à **12.000** fr. par an.

ivres français (12 fr.) et le nouveau tarif postal ;
ttres « Le Crapouillot » doit être réglé en dehors.

Bulletin de souscription à l'abonnement du
" CRAPOUILLOT " et à " L'OFFICE DE LIVRES " du Crapouillot

3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **50 fr.** (France) / **70 ou 65** (Étranger) } pour un abonnement d'un an au " Crapouillot "

2. — Je vous adresse ci-joint { **335 fr.** (France) / **360 fr.** (Étranger) } pour recevoir la collection reliée des sept années (port compris).

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

3. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10, 12, ... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPECIALES (1)

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas..............................

V. Je m'intéresse de plus aux questions suivantes :

VI. **M'adresser uniquement les livres que je commanderai.**

BULLETIN FINANCIER

Emprunt de la Caisse d'Amortissement

A la dernière liquidation, la cherté de l'argent, qui atteignit 7 o/o contre 5 1/2 o/o pour ›s reports du Parquet, contraria bien, durant quelques séances, l'élan de la spéculation, ıais par la suite les excellentes dispositions du comptant modifièrent l'allure générale u marché, qui s'orienta de nouveau vers la fermeté. L'annonce, pour le début d'octobre, 'un emprunt de consolidation gagé sur les tabacs et la caisse autonome d'amortisse- ıent, a rencontré dans les milieux financiers le meilleur accueil, et l'on fait justement bserver que, son montant ne devant pas dépasser 3 milliards, il ne saurait provoquer un ılentissement dans les transactions de valeurs mobilières.

Voici les principales modalités de l'emprunt de la Caisse d'Amortissement: Montant, milliards, émission du 7 au 15 octobre au maximum ; les obligations seront d'une aleur nominale de 500 francs, portant jouissance du 1er octobre 1926, et seront émises u pair. L'amortissement se fera en quarante ans.

La souscription est exclusivement libérable en bons de la Défense nationale.

Les intérêts sont fixés à 6 o/o par an, payables semestriellement à raison de 3 o/o par emestre. Ces obligations porteront, en outre, un revenu variable de 0,50 par an et par tre pour chaque excédent annuel de 100 millions du montant des ventes de tabacs, sur n produit au delà de deux milliards, soit au maximum 5 francs pour une année.

Le prix de remboursement sera majoré d'une prime minimum de 100 francs et égale 5 francs par obligation pour chaque excédent de 100 millions du montant des ommes encaissées au titre de la vente des tabacs, sur un produit fixe au delà de deux ıilliards.

Ces obligations sont exemptées de toutes taxes spéciales frappant les valeurs mobi- ières.

Rentes françaises moins fermes ; le 3 o/o notamment, qui se retrouve à 48,55 après étachement de son coupon trimestriel. Rentes ottomanes indécises, du fait de l'absence e précisions sur l'état des négociations en cours. Nouvelle avance du Serbe 4 o/o 1895.

On enregistre de nombreuses plus-values dans le groupe de nos grands établissements nanciers : Comptoir d'Escompte, 1.045; forte reprise du Crédit Lyonnais à 2.540 ; ociété Générale ferme à 954. Nombreuses transactions en parts et en actions du Crédit oncier d'Indo-Chine.

Beaucoup de valeurs internationales sont recherchées, principalement sur le marché terme, mais, tout comme les valeurs à change, les grandes valeurs françaises sont en ausse. Citons pêle-mêle la Rente foncière, la Société Générale Foncière, la Compagnie énérale d'Electricité, Courrières, Dollfus, Comptoir de l'Industrie Linière, la part radis. L'espoir d'une prochaine entente entre les producteurs européens redonne du on aux affaires de produits chimiques ; Pechiney, les Usines du Rhône, Bozel Malétra ont l'objet d'une attention particulière.

Au marché en Banque, on traite favorablement les pétrolifères. Dans le compartiment oumain et galicien, nous trouvons la Colombia à 510, la Franco-Polonaise à 426, oncordia à 336.

Au groupe du caoutchouc, très en vedette, les Terres Rouges sont fermes à 1.445, ainsi ue l'Eastern International Rubber à 392. Pacouda, après une étape de hausse, revient à 75 par suite de dégagements.

Excellente allure des mines d'or sud-africaines, encouragées par d'excellents avis de ondres. La De Beers, de son côté, a fait l'objet de multiples transactions, qui l'ont fait rogresser d'une centaine de francs.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

a) *Sans limitation de date* : Allemagne, République Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, République d'Haïti, Hongrie, Lettonie, Luxembourg, Mexique, Paraguay, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchéco-slovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Uruguay, Yougoslavie.

b) *Jusqu'au 1er janvier 1927* : Danemark, Canada, Etats-Unis, Norvège, Suède. Pour cette catégorie, les prix ci-dessous ne s'appliquent qu'à la période finissant le 15 décembre 1926 ; la période allant du 1er janvier 1927 à la fin de l'abonnement est comptée au tarif étranger le plus fort.

Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50.

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.